



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

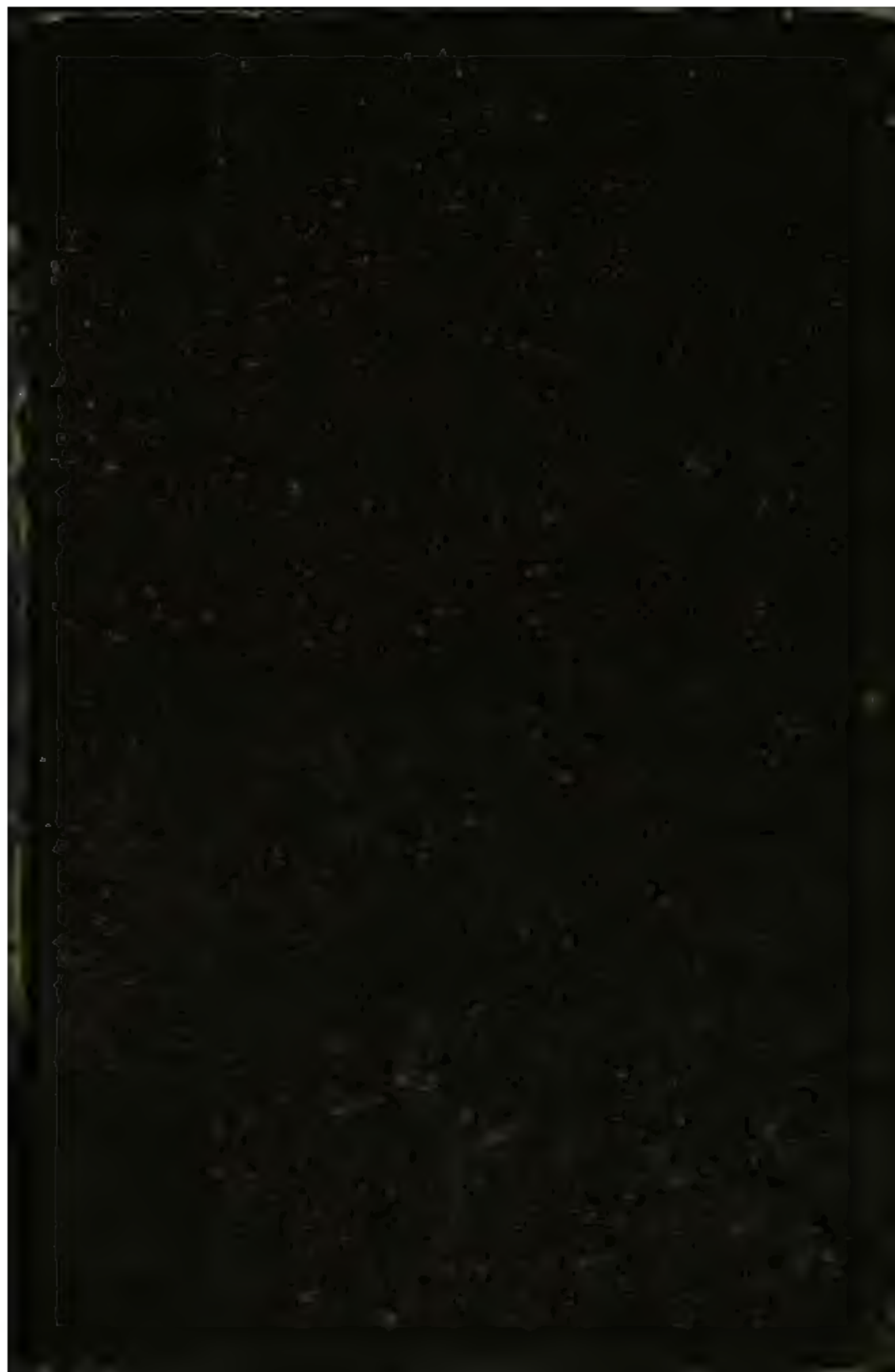
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



# TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 2111





pt

2 vol

£28

1775

by Blaise-Louis Pélee

de Chenouveau

r i



# DICTIONNAIRE DE PENSÉES

*INGÉNIEUSES,*  
TANT EN VERS QU'EN PROSE,  
*DES MEILLEURS*  
ÉCRIVAINS FRANÇOIS.

OUVRAGE PROPRE AUX PERSONNES DE TOUT ÂGE  
ET DE TOUTE CONDITION:

---

*Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, cupido;  
Gaudia, discursus; nostri est farrago libelli:*

Juven. Sat. 1.

---

TOME PREMIER.



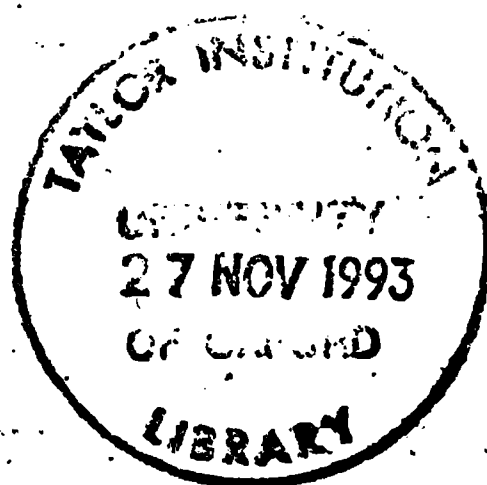
A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,  
rue S. Jacques, au Temple du Goût.

---

M DCC LX XIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi*





## P R É F A C E.

*Si le Public estime l'habile Peintre qui entremêle avec art les couleurs qu'il emprunte de la Nature, pour la représenter, on espère qu'il ne refusera pas son suffrage au Compilateur qui marie, avec discernement, les ouvrages des grands Hommes,*

*L'accueil favorable que cet Ouvrage a reçu des gens d'esprit auxquels nous l'avons communiqué, nous a déterminé à donner au Public ce fruit du travail de 30 années. La forme de Dictionnaire que nous lui avons donnée, met le Lecteur à portée de voir, d'un coup-d'œil, les matières qui l'intéressent, sans être obligé de parcourir un Livre entier pour se fixer sur un objet qu'il a en vue. Nous avons choisi, dans les meilleurs Auteurs, tout ce que nous y avons vu de sublime, d'instructif & d'amusant. C'est la Bibliothèque des gens d'esprit, & le précis de leurs plus belles pensées & de leurs plus vives expressions.*

*C'est un répertoire commode à toutes les classes des hommes : il rappelle sur-tout au savant le gracieux souvenir de ce qui s'étoit échappé de sa mémoire. Ici c'est le temple où la Divinité est représentée dans toute sa gloire, & avec tous ses attributs ; là se découvre le néant des grandeurs humaines : ici se*

voit l'agréable tableau de la Nature ; là, le théâtre du monde , sur lequel l'homme , démasqué , paroît avec ses desirs , ses affections & ses caprices.

Nous avons rapproché ce que les Poètes & les Auteurs ont dit sur chaque sujet ; entremêlé , autant qu'il nous a été possible , les vers & la prose , l'utile & l'agréable , & quelques anecdotes curieuses , & nous n'avons tiré des pièces de vers que ce qui pouvait avoir rapport au sujet , afin de rendre l'Ouvrage agréable par sa variété , & d'éviter l'ennui par sa brièveté. L'ignorant , le savant , l'honnête-homme , l'hypocrite , le fainéant , l'homme actif , la femme galante , l'honnête femme , l'ambitieux , l'homme content de son sort , l'homme de condition , le Bourgeois Gentil-homme , le Parisien , le Provincial , y sont peints avec de si vives couleurs , qu'il n'est pas possible de les méconnoître.



# LISTE

*Des Auteurs dont les Pièces de vers & les Pensées choisies entrent dans la composition de cet Ouvrage, indépendamment de celles des Auteurs anonymes.*

**A** D A M.

Andilly.

Asselin.

Aubert. (*L'Abbé*

Autreau.

**B.**

Baraton.

Bardon.

Barthe.

Belloy.

Benferade.

Bernard.

Bernis. (*L'Abbé de*

Bertaut.

Bertrand.

Billette de Faniere.

Blin.

Bochard Saron.

Boileau.

Boisrobert.

Boissy.

Bosquillon.

Bossuet.

Bouchet.

Bouhier.

Bouillon.

Boursault.

Brébeuf.

Bret.

Bussy-Rabutin.

**C.**

Cahusac.

Campistron.

Chapelain.

Chapelle.

Charleval.

Charpentier.

Chaulieu.

Chéron. (*Mlle*

Chevreau.

Cicéron.

Cocquard.

Colardeau.

Corneille.

Corneille. (*Thomas*

Coulange. (*Le Baron de*

Coyer. (*L'Abbé*

Crébillon.

**D.**

D'Aire.

Dalembert.

Dalibray.

Danchet.

Dandilly.

D'Arnaud.

Dauphin.

De Barco.

De Beaumont.

De Bignicourt.

De Boisfragon.

De Buffon.

De Cailly.

De Fourcroi.

De Jussy.

De la Harpe.

De la Sablière.

De la Semay.

De la Serre.

De la Sorinière.

De Lisle. (*L'Abbé*)

De Moncrif.

De Pure.

De Saulx.

De Sauvigny.

Desbarreaux.

Des Boulmiers.

De Senecé.

Desfontaines. (*L'Abbé*)

Desforges-Maillard.

Deshoulières. (*Mad.*)

Desmahis.

Desmarets.

Desportes.

Desréaux.

Destouches.

D'Ételan.

De Villedieu.

Diderot.

D'Infrainville.

Du Cerceau.

Duché.

Duclos.

Du Perier.

Du Perron.

Dupui.

Duresnel.

Du Selzein.

E.

Esprit des Loix.

F.

Favart.

Ferrand.

Feutry.

Fontenelle.

Fourneaux.

Fréron.

Furetière.

G.

Genest.

Gilbert.

Godeau.

Gombault.

Grécourt.

Gresset.

Guyet.

H.

Habert.

Hainault.

Hamilton.

Horace.

I.

Juvénal.

L.

La Bruyère.

La Chambre. (*L'Abbé de*)

La Chapelle.

La Chaussée.

La Coste.

La Farre.

La Faye.

La Fontaine.

La Fosse.

Lainez.

Lalane.

La Louptière.

La Marre. (*L'Abbé de*)



La Martinière.  
 La Monnoye.  
 La Motté.  
 La Place.  
 La Poujade.  
 La Sorinière.  
 La Suse. (*Mad. de*  
 La Touche.  
 Lattaignant. (*L'Abbé de*  
 La Vigne. (*Mlle de*  
 La Visclède.  
 Laurès. (*Le Chevalier de*  
 Le Beau.  
 Le Bret.  
 Le Brun.  
 Le Camus. (*Mad.*  
 Le Clerc de Montmerci.  
 Le Drel.  
 Le Franc.  
 Le Laboureur.  
 Le Maître.  
 Le Mierre.  
 Le Moine.  
 Le Noble.  
 Le Pays.  
 Le Tournéur.  
 Lombard.  
 Loppay-Duménil.

M.

Malherbe.  
 Malleville.  
 Marmontel.  
 Marchand.  
 Marot.  
 Massillon.  
 Maucroy.  
 Maugard.  
 Maynard.  
 Meré.

Meunier.  
 Moisant.  
 Molière.  
 Montesquieu. (*Génie de*  
 Montfleuri.  
 Montplaisir.  
 Montreuil.  
 Moreau de Mantour.  
 Morel. (*Mad.*

N.

Nevers. (*Le Duc de*  
 Nicole. (*Le Président*

O.

Ovide.  
 Oxenstiern. (*Le Comte d'*

P.

Palissot.  
 Pannard.  
 Passerat.  
 Patrix.  
 Pavillon.  
 Péllisson.  
 Pellegrin.  
 Perrault.  
 Pesselier.  
 Philippe.  
 Philosophe de Sans-souci.  
 Piron.  
 Porcheres.

Q.

Quinault.  
 Quintilien.

R.

Racan.  
 Racine.  
 Racine, fils.  
 Ranchin.  
 Regnard.  
 Regnier.

Rességuier.

Richer.

Riupérou.

Rochebrune.

Rochon de Chabannes.

Roubin.

Rousseau.

Rousseau. (*Jean-Jacques*  
Roy.

S.

Sabatier.

Saint-Agnan. (*Le Duc de*  
Saint-Amand.

Saint-Évrémont.

Saint-Firmin. (*Mlle de*  
Saint-Foix.Saint-Julien. (*Le Baron de*  
Saint-Pavin.

Saint-Roman.

Sanguin de Péronne.

Sanlec.

Sarazin.

Saumaïse.

Scarron.

Scudéry. (*Mlle de*

Sedaine.

Séneque.

Serment. (*Mlle*

Siméon Valette.

Spectateur Anglois.  
T.

Tacite.

Tanevot.

Terrasson.

Testu.

Thémiseray.

Théophile.

Thibault.

Thoillière.

Thomas.

Trellon.

Tristan.

Trublet. (*L'Abbé*  
V.

Valère-Maxime.

Vaultier.

Vauvert. (*Le Baron de*

Velleius-Paterculus.

Vergier.

Villedieu. (*L'Abbé de*Villiers. (*L'Abbé de*  
Vin.Voisenon. (*L'Abbé de*

Voiture.

Voltaire.





DICTIONNAIRE  
DE PENSÉES SUBLIMES,  
MORALES, CRITIQUES, AMUSANTES,  
DES MEILLEURS  
ÉCRIVAINS FRANÇOIS.

---

ABB

ABE

ABBAYE.

*PENSION* donnée par le Roi à un Abbé en échange de son Abbaye.

Charmant Abbé, j'applaudis de bon cœur  
Au traitement flatteur

Que le Prince vient de vous faire :  
Il vous ôte la femme & vous laisse sa dot :  
Le bienfait est complet ; que de gens sur la terre  
Seroient contents de votre lot !

ABEILLES.

*Leur sage gouvernement.*

Vous qui, dès que le jour redore  
Le ciel d'astres étincelant,  
Formez un petit camp volant,  
Pour piller les pleurs de l'aurore ;

Tome I.

A

Vous dont les équitables loix,  
Sont pour les peuples & les rois  
D'admirables exemples ;  
Chastes ouvrières du miel,  
Par votre cire, dans nos temples,  
Rendez un juste hommage au Monarque du ciel.  
(Racan.)

*Leur police.*

Quels états sont mieux policés  
Que l'est une ruche d'abeilles ?  
C'est-là que les abus ne se font point glissés,  
Et que les volontés en tout temps sont pareilles.  
De leur roi qui les aime elles sont le soutien :  
On sent leur aiguillon, dès qu'on cherche à lui nuire.  
Pour les châtier il n'a rien,  
Il n'est roi que pour les conduire,  
Et que pour leur faire du bien.  
(Mad. Deshoulières.)

### A B L A N C O U R T.

*Son Épitaphe.*

L'illustre d'Ablancourt repose en ce tombeau ;  
Son génie à son siècle a servi de flambeau ;  
Dans ses fameux écrits toute la France admire  
Des Grecs & des Romains les précieux trésors ;  
A son trépas l'on ne peut dire,  
Qui perd le plus, des vivants ou des morts.  
(Desfréaux.)

### A B O N D A N C E.

*La facilité de satisfaire ses désirs, quand on est  
dans l'abondance, en bannit le plaisir.*

L'abondance nous fait ignorer les besoins :  
Où le besoin n'est pas, les désirs ne sont guere :  
Les désirs moins ardents font que l'on goûte moins  
La douceur de les satisfaire.  
(Pannard.)



*L'abondance est la source de nos folies.*

Aussi-tôt qu'aux humains faciles à séduire,  
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,  
La mollesse amena la fausse vanité :  
Chacun chercha, pour plaire, un visage emprunté.  
Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante  
Affecta d'étaler une pompe insolente ;  
L'or éclata par-tout sur les riches habits,  
On polit l'émeraude, on tailla le rubis ;  
Et la laine & la soie en cent façons nouvelles  
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles :  
La trop courte beauté monta sur des patins,  
La coquette tendit ses laqs tous les matins,  
Et, mettant la céruse & le plâtre en usage,  
Composa de sa main les fleurs de son visage :  
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne-foi ;  
Le courtisan n'eut plus de sentiments à soi.

(Boileau.)

### A B S E N C E.

Il semble qu'on perde quelque chose toutes les fois qu'on se sépare d'une personne qu'on aime, & qu'on ne soit jamais tout entier où elle n'est pas.

*L'absence de ce qu'on aime paroit toujours trop longue.*

L'attente d'un retour ardemment désiré  
Donne à tous les instants une longueur extrême ;  
Et l'absence de ce qu'on aime,  
Quelque peu qu'elle dure, a trop long-temps duré.

(Moliere.)

*On ne peut que gagner en l'absence d'une sotte personne.*

Qu'avez-vous donc fait à Versailles ?  
Me disoit Cloris l'autre jour :  
Car enfin quatre mois de Cour  
Ne vous ont pas valu la maille.

A ij

Eh ! mon Dieu , lui dis-je , Cloris ,  
 J'ai plus gagné que l'on ne pense.  
 On ne peut exprimer le prix  
 De quatre mois de votre absence.

( *Le Comte de Buffy.* ) ✓

*L'absence d'un mari est dangereuse pour son honneur.*

Un jeune homme époux d'une Agnès,  
 Contraint d'aller aux champs , la pria d'être honnête :  
 Si quelque autre que moi jouit de tes attraits,  
 Il me viendra , dit-il , des cornes à la tête.

Des cornes ! que dites-vous là ?

Revenez comme vous voilà ,

J'aime bien mieux être fidelle. ✓

Il part , à son retour qu'elle trouva trop prompt ,

Ne lui voyant rien sur le front :

Que vous êtes menteur , dit-elle !

( *Boursault.* )

#### ACADÉMICIEN.

*Sur la nomination de M. de la Loubere , Secrétaire de M. de Pontchartrain , à une place d'Académicien.*

Messieurs , vous aurez la Loubere :

L'intérêt veut qu'on le préfère

Au plus admirable Écrivain ; ✓

Il entrera , quoiqu'on en rie :

C'est un impôt que Pontchartrain

Veut mettre sur l'Académie. ( *Chaulieu.* )

*Place d'Académicien donnée à Maynard dans sa vieillesse.*

En cheveux blancs il me faut donc aller

Comme un enfant , tous les jours à l'école ! ✓

Que je suis fou d'apprendre à bien parler ,

Lorsque la mort vient m'ôter la parole !

( *Maynard.* )

## A C A D É M I E S.

*Lieu de repos.*

En France on fait, par un plaisant moyen,  
 Taire un Auteur, quand d'écrits il assomme :  
 Dans un fauteuil d'Académicien  
 Lui quarantieme on fait asséoir mon homme ;  
 Lors il s'endort & ne fait plus qu'un somme  
 Plus n'en avez phrase ni madrigal.  
 Au bel esprit ce fauteuil est en somme  
 Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

(Piron.)

*Remerciement à l'Académie Française.*

Vos suffrages unis ont redoublé mon zèle :  
 Sans l'espoir d'un prix superflu,  
 Je tire, pour vous plaire, une source nouvelle,  
 Du bonheur de vous avoir plû.  
 Chargés du nom fameux du plus grand des Monarques  
 Seuls dignes de le publier,  
 Au soin de l'affranchir de l'empire des Parques  
 Vous daignez nous associer ;  
 Tel, un fleuve qu'on voit d'une rapide course  
 A l'Océan porter ses eaux,  
 Mêlé encore au tribut que lui fournit sa source  
 Le tribut de mille ruisseaux.

(La Motte.)

On voit dans Paris plusieurs Académies qui ont  
 dans leur établissement des vues toutes différentes,  
 & opposées les unes aux autres : Académie de  
 Musique, pour exciter les passions : Académie de  
 Philosophie, pour les calmer : Académies d'Élo-  
 quence & de Peinture, qui apprennent à immor-  
 taliser les hommes : Académie d'Armes, qui en-  
 seigne à les tuer : Académie de Chirurgie, qui  
 enseigne à les conserver.

*Académies de Jeu.*

La porte, à votre aspect, s'ouvre à deux grands battants ;  
 Là, vous trouvez toujours des gens divertissants ;  
 Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,  
 Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche ;  
 Des oisifs de métier, & qui toujours sur eux  
 Portent de tout Paris le lardon scandaleux ;  
 Des Lucreces du temps ; là, de ces filles veuves,  
 Qui veulent imposer & se donner pour neuves ;  
 De vieux Seigneurs toujours prêts à vous cajoler,  
 Des plaisants qui font rire avant que de parler.

( *Regnard.* )

## A C C È S.

On ne peut trop louer un homme de facile accès, dont l'ame à divers étages fait se tendre & se démonter ; qui se trouve bien par-tout où la fortune l'a porté ; qui s'amuse avec son voisin de sa chasse & de sa querelle ; qui s'humanise avec un charpentier & un jardinier, & qui ne fait point valoir cette prérogative de la naissance & de la fortune. ✓

## A C C O U C H E M E N T . P R É C O C E .

Jean s'est lié par conjugal serment,  
 A son Alix si long-temps recherchée :  
 Mais quatre mois après le Sacrement,  
 D'un fruit de neuf elle s'est dépêchée. ✓  
 Jean se lamente, Alix est bien fâchée ;  
 Mais le Public varie à leur égard :  
 L'un dit qu'Alix est trop tôt accouchée ;  
 L'autre, que Jean s'est marié trop tard.

( *Rousseau.* )



*Accouchement d'un enfant dont le sexe est inconnu  
au pere.*

Un grand benêt de fils, apprenant de son pere,  
Que sa mere venoit fraîchement d'accoucher,  
Lui demande si c'est d'une sœur ou d'un frere :  
Je ne fais, dit le pere ; alors ce grand nigaud,  
S'avisant de rire très-haut :  
A ce compte, dit-il, pauvre homme que vous êtes,  
Vous ne savez ce que vous faites.

*Princesse qui accoucha d'une fille.*

Princesse, enfin vous voilà mere :  
C'est un heureux préliminaire ;  
Cet enfant si cher à nos vœux  
En annonce un plus cher encore :  
Ainsi le Soleil, dans ces lieux,  
Ne se leve qu'après l'Aurore.

( *Lattaignant.* )

*Plainte d'une femme qui accouchoit.*

Iris se plaignoit du tourment  
Qu'elle avoit enduré dans son accouchement,  
Et contre l'Hymen faisoit rage.  
L'Hymen avoit-il si grand tort ?  
Cetle belle savoit qu'avant son mariage,  
L'Amour l'avoit aussi mis en danger de mort.

( *De Cailly.* )

*Accouchement heureux.*

Les accouchements du cerveau  
Maigrissent pour plus d'une année ;  
Mais vous, en une matinée,  
Vous prenez congé du fardeau ;  
Et la quinzaine terminée,  
Votre teint n'en est que plus beau ;  
L'Amour rallume son flambeau,  
Et le présente à l'Hyménée.

( *Des Mahis.* )

*A une mere sur l'accouchement de sa fille.*

Vous voilà donc grand'-mere, Aminte ; c'en est fait,  
 Autant que je m'y puis connoître :  
 Il est assez plaisant de travailler pour l'être,  
 Mais fâcheux de l'être en effet.  
 C'est un triste présent que font les destinées,  
 Qu'elles ne donnent pas pour rien.  
 Il vous en a coûté vos plus belles années,  
 Et le plus clair de votre bien.  
 Cet enfant qui fera croître votre famille,  
 Un jour vous vengera selon votre souhait ;  
 Et vous lui verrez faire alors à votre fille,  
 Le même tort qu'elle vous fait.

( Pavillon. )

*Accouchée qui compte recommencer sur nouveaux frais.*

Jeune tendron, pour la premiere fois,  
 Goûtoit des fruits amers de l'hyménée.  
 La pauvre enfant se crut presqu'aux abois,  
 Quand mit au jour sa trop chere lignée ;  
 Son compagnon, qui la voyoit souffrir :  
 Ma chere enfant, lui dit-il, je te jure  
 Que dans la suite aimerois mieux mourir ;  
 Qu'ainsi te faire endurer la torture.  
 La Dame alors, regardant son époux,  
 Lui répartit : ah ! pourquoi pleurez-vous ?  
 Quoi ! ce rien-là, mon fils, vous effarouche ?  
 Je n'ai besoin de si grande pitié :  
 Las ! on m'a dit qu'à la seconde couche  
 Le mal n'étoit si grand de la moitié.



Marthe en travail d'enfant promettoit à la Vierge ;  
 A tous les Saints du Paradis,  
 De n'approcher jamais de ces hommes maudits.  
 Michelle cependant lui tenoit un saint cierge,

D'une grande vertu pour les accouchements.  
Elle accouche, & sitôt qu'elle eut repris ses sens :  
Hé, mon Dieu ! ma pauvre Michelle,  
Dit-elle d'une foible voix,  
Éteignez la sainte chandelle ;  
Ce sera pour une autre fois.  
(Desmarets.)

## A C C U E I L.

Le bon accueil que les grands font aux petits,  
est un tribut que la grandeur doit à l'Humanité.

L'accueil que les grands font aux gens à talents,  
est un effort de l'orgueil qui cherche à s'élever  
jusqu'au mérite en le caressant.

## A C H I L L E.

*Ses sentiments sur l'honneur.*

L'honneur parle, il suffit, ce sont-là nos oracles :  
Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains ;  
Mais, puisque notre gloire est dans nos propres mains,  
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?  
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-  
mêmes,  
Et, sans craindre le sort, courons où la valeur  
Nous promet un destin aussi grand que le leur.  
(Racine.)

## A C T I O N S.

Les belles actions des grands hommes sont  
gravées plus profondément dans nos cœurs que  
sur le marbre ; & celui qui n'est grand que par  
son opulence, ne peut éviter l'oubli dans lequel  
il tombe malgré lui.

## A C T R I C E

*Qui jouoit le rôle de l'Amour.*

L'Auteur de la Piece du Jour,  
A mal distribué le rôle de l'Amour ;  
Sa raison étoit en déroute ,  
Quand il a fait un choix si faux :  
Est-ce avec les yeux les plus beaux ;  
Qu'on peut représenter un Dieu qui ne voit gouté ?  
( *Le Beau.* )

*Actrice habillée en Médecin dans la Comédie du  
Malade imaginaire.*

Sous cet habit que vous paroissez belle !  
Pour vous gagner tous les cœurs à la fois,  
C'étoit, sans doute, ô charmante Dubois !  
Du Dieu d'Amour une ruse nouvelle,  
L'illusion couronna son dessein ;  
Tel qui n'étoit instruit de ce mystere,  
Disoit tout haut : C'est l'Amour Médecin ;  
Qui le savoit, vous prenoit pour sa mere.

## A D A M.

*Son sommeil.*

Sans doute ce n'est pas sans beaucoup de mystere,  
Que, lorsque Dieu voulut donner  
Une femme aux besoins de notre premier pere,  
Il le fit au sommeil si fort abandonner :  
Car, outre ce que souffre un homme à qui l'on ôte,  
À ses yeux, une cote ;  
Adam auroit-il pu passer si promptement,  
De libre qu'il étoit, dans un long esclavage,  
Tel que celui du mariage,  
S'il n'eût dormi profondément ?

*Sa chute.*

Au sortir de ta main puissante,  
 Grand Dieu, que l'homme étoit heureux !  
 La vérité, toujours présente,  
 Se livroit à ses premiers vœux ;  
 Mais une épouse parricide,  
 Organe du serpent perfide,  
 Contre toi souleva son cœur ;  
 Et ce cœur, depuis son offense,  
 Fut l'esclave de l'ignorance,  
 Et tributaire de l'erreur.

( *La Motte.* )

## A D V E R S I T É.

*Ses avantages.*

La plus triste saison a des rigueurs utiles :  
 La bise, les frimats, la neige & les glaçons,  
 Engraisissent nos guérets, rendent nos champs fertiles,  
 Les purgent d'herbes, de reptiles,  
 Préparent par degrés d'abondantes moissons ;  
 Tels sont pour nous les temps rudes & difficiles,  
 Tels sont les chagrins, les revers,  
 Que l'on peut, de la vie, appeller les hivers.  
 Dans nos cœurs devenus dociles,  
 Leur salutaire horreur fait germer les vertus.  
 Par de secrets ressorts, par de puissants mobiles,  
 Un Néron devient un Titus.  
 L'adversité nous rend habiles  
 A supporter les maux sans en être abattus.  
 Elle fait plus encore, &, sans vouloir nous rompre,  
 Elle nous fait plier sous un joug rigoureux,  
 Afin de préparer à des temps plus heureux  
 Nos foibles cœurs trop prompts à se laisser corrompre  
 Par l'ivresse d'un bien flatteur, mais dangereux.  
 O de la Providence, aveugles que nous sommes,  
 Que nous pénétrons mal les desseins merveilleux !  
 Le bonheur fait souvent des monstres orgueilleux,  
 Et l'adversité fait des hommes.

( *Pesselier.* )

Ainsi que le cours des années  
 Se forme des jours & des nuits,  
 Le cercle de nos destinées  
 Est marqué de joie & d'ennuis.  
 Le ciel, par un ordre équitable,  
 Rend l'un à l'autre profitable ;  
 Et, dans ces inégalités,  
 Souvent la sagesse suprême  
 Sait tirer notre bonheur même  
 Du sein de nos calamités.

(Roussseau.)

*L'adversité est semblable au soleil ; l'un chasse  
 l'ombre, & l'autre les faux amis.*

Habiles à prévoir de loin une infortune,  
 Ils nè paroissent plus dans les temps orageux.  
 Le calme revient-il : on peut compter sur eux ;  
 Il ramene avec lui leur troupe mercénaire.  
 Dans le monde, en un mot (c'est l'usage ordinaire)  
 On n'aime à partager que le bonheur d'autrui.

(La Chaussée.)

*Les hommes paroissent heureux dans la prospé-  
 rité, & grands dans l'adversité.*

Jamais sous les malheurs un grand cœur ne s'abat,  
 Et c'est d'où la vertu tire le plus d'éclat.

(T. Corneille.)

La valeur qui fait naître & qui suit la fortune,  
 Peut se trouver souvent dans une ame commune.  
 Elle doit sa grandeur à sa prospérité :  
 Mais savoir soutenir la triste adversité,  
 Affronter constamment la fortune infidelle,  
 Tirer de ses malheurs une audace nouvelle,  
 C'est de sa vertu seule emprunter sa splendeur,  
 Et posséder en soi la solide grandeur.

(Duché.)

Sans effort une ame commune  
Se repose au sein du bonheur.  
L'homme jouit de la fortune,  
Dont le hasard seul est l'auteur.  
Ce n'est point dans un sort prospere  
Que brille un noble caractère :  
Dans la foule il est confondu ;  
Mais que le Destin le traverse,  
Son ame magnanime perce,  
Et fait éclater sa vertu.

( *Philos. de Sans-Souci.* )

Le temps de l'adversité est la saison de la vertu.  
Quand la douleur pénétrante brise & déchire l'ame,  
la sagesse vient, en riant, épandre ses semences  
dans nos cœurs amollis par les pleurs. Ainsi le soc  
utile sillonne la terre humide, avant que la main  
du laboureur y verse l'espérance de l'année.

( *Le Tourneur.* )

*L'adversité fait disparaître le héros.*

Montrez-nous, guerriers magnanimes ;  
Votre vertu dans tout son jour ;  
Voyons comment vos cœurs sublimes  
Du sort soutiendront le retour.  
Tant que sa faveur vous seconde,  
Vous êtes les maîtres du monde,  
Votre gloire nous éblouit ;  
Mais au moindre revers funeste,  
Le masque tombe, l'homme reste,  
Et le héros s'évanouit.

( *Roussseau.* )

L'adversité est la véritable borne de l'amitié.  
Elle est le signe auquel on distingue l'amitié de la  
flatterie ; un homme heureux & riche ne fait pas  
s'il est aimé ou non.

On ne doit ni plaindre, ni appeler malheureux un homme qui a su trouver les trésors que cachent les adversités.

### A D U L A T E U R S.

*Le monde est rempli de fades adulateurs.*

On n'a pas devant soi, quand on renonce au monde,  
Mille fâcheux objets dont par-tout il abonde ;  
On ne voit point un fat, de valets escorté,  
Du mérite indigent morguer la pauvreté ;  
Ni d'indignes flatteurs une troupe importune,  
Lâchement prosternée aux pieds de la fortune,  
Rendre au vice en faveur un hommage effronté,  
Et vendre au plus offrant la libre vérité.

(Rousseau.)

Celui qui sans discernement  
Adresse à tout venant les louanges qu'il donne,  
Fait grand tort à son jugement,  
Et ne fait honneur à personne.

(Pavillon.)

Quoique la fausse louange soit un blâme secret, cependant l'encens gâte plus de cervelles que la poudre n'en fait sauter : c'est l'effet de l'amour-propre.

### A F F L I C T I O N S.

La raison offenseroit la nature, si elle mettoit les accidents qui nous arrivent au nombre des choses indifférentes. La tendresse de l'ame n'est pas incompatible avec la fermeté d'esprit. Mais si la nature & le devoir font couler nos larmes, la raison & la foi doivent les essuyer.

Séparez de la vie le temps des afflictions d'esprit, des maladies du corps & du sommeil ; que reste-t-il pour en tenir compte ?



*Description du premier âge.*

Sans le secours des arts par l'orgueil inventés,  
La nature étaloit ses naïves beautés ;  
Avec les animaux l'homme d'intelligence,  
A l'ombre des forêts, vivoit en assurance ;  
On ne le voyoit point ensanglanter sa main,  
Pour défendre son corps du froid ou de la faim.  
La terre, sans travaux, sans soin & sans culture,  
Leur donnoit même lit & même nourriture.  
L'homme & les animaux, réunissant leurs voix,  
Pour louer leur Auteur, s'assembloient dans les bois ;  
Ces bois étoient leur temple, un culte sanguinaire  
N'en déshonoroit point l'auguste sanctuaire.  
L'or, au sein de la terre ignoré des mortels,  
N'éclatoit point alors jusques sur les autels :  
Sans faste, sans éclat, le Prêtre irréprochable,  
Par ses seules vertus s'y montroit respectable.  
Le ciel gouvernoit tout en maître universel,  
Et par-tout signaloit son amour paternel.  
L'homme sur la nature exerçoit son empire,  
Pour y maintenir l'ordre, & non pour le détruire.

( *Du Resnel sur Pope.* )

Dans ces jours où régnoient les mœurs, la bonne-foi,  
Où la pure nature étoit l'unique loi,  
Où le cœur, s'exprimant sans art & sans contrainte,  
Découvroit son amour & sans honte & sans feinte ;  
Dans ces jours fortunés l'union & la paix  
Avoient pour les humains d'invincibles attraits.  
Les villes, les états prirent ainsi naissance.  
Arbitre de son sort & dans l'indépendance,  
L'homme ignoroit encor le pouvoir redouté  
Qui dans les mains d'un seul place l'autorité.  
Mais, bientôt ce pouvoir devenant nécessaire,  
On chercha dans un roi moins un maître qu'un pere.  
D'un mortel généreux les soins & la valeur,  
Du Public qu'il aimoit faisoient-ils le bonheur ;

✓ Admiroit-on en lui les qualités aimables  
 Qui rendent aux enfants les peres respectables :  
 Il commandoit sur tous, il leur donnoit la loi,  
 Et le pere du peuple en devenoit le roi.

( *Le même.* )

Il n'y a point d'âge qui n'ait en sa disposition  
 une certaine portion de bien. Le premier âge  
 jouit des plaisirs vifs des sens & de l'imagination.  
 Le second âge, des plaisirs de l'ambition & de  
 l'opinion. Le dernier, des plaisirs de la raison &  
 de la tranquillité. ✓

*Caractere de chaque âge.*

Chaque âge porte avec soi sa misere,  
 Et ses défauts ; la jeunesse est légère,  
 Impétueuse, adonnée aux plaisirs,  
 Toute épanchée en frivoles désirs.  
 De l'âge mûr l'ambition s'empare,  
 L'âge qui suit est soupçonneux, avare,  
 Et sur le point de devoir tout laisser,  
 Il songe encore à toujours amasser.

( *Desmarets.* ) ✓

*L'âge ne se mesure pas par le nombre des années.*

Lorsque la mort moissonne à la fleur de son âge  
 L'homme pleinement convaincu  
 Que la foiblesse est son partage,  
 Et qui contre les sens a mille-fois vaincu,  
 On ne doit point gémir du coup qui le délivre :  
 Quelque jeune qu'on soit, quand on a su bien vivre,  
 On a toujours assez vécu.

( *Mad. Deshoulières.* ) ✓

Deux Dames sur le retour de l'âge, qui vou-  
 loient cacher le nombre de leurs années, se de-  
 mandoient, au premier jour de l'an, quel âge  
 elles

elles auroient cette année ? C'étoit mettre leurs jours à bail au rabais.

Chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir ; l'homme est toujours le même. A dix ans, il est mené par des gâteaux ; à vingt ans, par une maîtresse ; à trente, par les plaisirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après la sagesse ?

(J. J. Rousseau.)

*Fat qui demandoit à un vieillard quel âge il avoit.*

Certain fat que de sa jeunesse  
On voit par-tout se prévaloir,  
En raillant l'autre jour Nestor sur sa vieillesse ;  
Lui demandoit quel âge il pouvoit bien avoir ?  
Je ne puis là-dessus contenter votre attente,  
Répondit le vieillard en homme de bon sens :  
Mais je fais qu'un âne à vingt ans,  
Est plus vieux qu'un homme à soixante.

(Le Brun.)

*Réponse à une question sur l'âge.*

Que vous êtes dispos, graces aux destinées !  
Combien, mon cher, avez-vous bien d'années,  
Disois-je au vieux Monsieur Anroux ?  
Pas une, reprit-il ; (j'aime fort ces pensées)  
Nous n'avons plus celles qui sont passées,  
Et l'avenir n'est pas encore à nous.

(La Martinière.)

Une vieille coquette demandant à quelqu'un, combien il lui donnoit d'années ? Vous en avez assez, lui répondit-il, sans que je vous en donne d'autres ?

*Chaque âge a ses plaisirs.*

Il est de certains temps propres pour la tendresse :  
 Mais quand ce temps n'est plus, il faut que la sagesse  
 Nous tienne lieu d'amour ; & que nos sentiments  
 Nous fassent des amis, & non pas des amants.



Chaque âge a ses plaisirs, son esprit & ses mœurs.  
 Un jeune homme toujours bouillant dans ses caprices,  
 Est prompt à recevoir l'impression des vices ;  
 Est vain en ses discours, volage en ses desirs,  
 Rêve à la censure, & fou dans les plaisirs.  
 L'âge viril plus mûr, inspire un air plus sage,  
 Se pousse auprès des Grands, s'intrigue, se ménage,  
 Contre les coups du sort, songe à se maintenir,  
 Et loin dans le présent regarde l'avenir.  
 La vieille femme chagrine incessamment amasse ;  
 Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse ;  
 Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé :  
 Toujours plaint le présent & vante le passé ;  
 Inhabile aux plaisirs, dont la jeunesse abuse,  
 Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

(Despréaux, *Art Poét.* ch. 3.)

## A G N A N.

*Épithaphe du Duc de Saint-Agnan.*

Saint-Agnan finit une vie,  
 Qui fut toujours d'honneurs & de plaisirs suivie :  
 Mais laissons son éloge, il n'en a pas besoin ;  
 Les Filles de Mémoire  
 Prendront pour lui le même soin,  
 Qu'il prit autrefois pour leur gloire.

(Mad. le Camus.)

## A G R É M E N T.

L'agrément tient quelquefois lieu de dot. Les  
 couronnes de la façon des graces, valent bien  
 celles que fait la fortune.

L'agrément extérieur promet celui de l'esprit,  
& la beauté cautionne la belle humeur.

*Sur quoi sont fondés les agréments de la vie.*

L'amour se soutient par l'espoir,  
Le zèle par la récompense,  
L'autorité par le pouvoir,  
La foiblesse par la prudence,  
Le crédit par la probité,  
L'agrément par la liberté,  
La santé par la tempérance,  
L'esprit par le contentement,  
Le contentement par l'aisance,  
L'aisance par l'arrangement.

(Pannard.)

## A G R I C U L T U R E.

*Son utilité.*

Penses-tu que retiré chez toi,  
Pour les biens, pour l'État, tu n'as plus rien à faire ?  
La nature t'appelle, apprend à l'observer :  
La France a des déserts, ose les cultiver :  
Elle a des malheureux ; un travail nécessaire,  
Ce partage de l'homme & son consolateur,  
En chassant l'indigence, amène le bonheur.  
Change en épis dorés, change en gras pâturages,  
Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages ;  
Tes vassaux languissants, qui pleuroient d'être nés,  
Qui redoutoient sur-tout de former leurs semblables,  
Et de donner le jour à des infortunés,  
Vont se lier gaiement par des nœuds desirables.  
L'on fait, l'on fait assez que le cultivateur,  
Des ressorts de l'État est le premier moteur,  
Et qu'on ne doit pas moins, pour le soutien du trône,  
A la faux de Cérès qu'au sabre de Bellone.  
J'estime saint Benoît ; il prétendit du moins  
Que ses enfants tonsus, chargés d'utiles soins,

Méritassent de vivre en guidant la charrue,  
 En creusant des canaux, en défrichant des bois ;  
 Mais je suis peu content du bon-homme François :  
 Il crut qu'un vrai Chrétien doit gueuser dans la rue,  
 Et voulut que ses fils, robustes fainéans,  
 Fissent serment à Dieu de vivre à nos dépens.  
 Dieu veut que l'on travaille & que l'on s'évertue ;  
 Et le sot mari d'Eve, au Paradis d'Éden,  
 Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin.  
 C'est la première loi donnée au premier homme ;  
 Après qu'il eut mangé la moitié de la pomme.

(*Voltaire.*)

### A L E X A N D R E   L E   G R A N D.

Le fameux vainqueur de l'Asie  
 N'étoit qu'un voyageur armé,  
 Qui, pour passer sa fantaisie,  
 Voulut voir en courant l'univers alarmé :  
 De bonne heure Aristote auroit dû le convaincre ;  
 Que le grand art des rois est celui de régner ;  
 Il perdit tout son temps à vaincre,  
 Et n'en eut pas pour gouverner.

(*La Motte.*)

### A L M A N A C H.

Une femme disoit à son mari trop attaché à la  
 lecture, qu'elle desireroit être un livre, afin d'être  
 plus souvent avec lui : Je le veux bien, répondit-il,  
 pourvu que vous soyez un Almanach, afin que je  
 puisse en changer tous les ans.

### A M A N T S.

#### *Peinture d'un amant satisfait.*

Tantôt il se promène au long de ces fontaines,  
 De qui les petits flots font fuir, dans les plaines ;  
 L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons ;  
 Tantôt il se repose avecque les bergeres,

Sur des lits naturels de mousse & de fougere,  
 Qui n'ont d'autres rideaux que l'ombre des buissons.  
 (Racan.)

*Les amants s'entendent au moindre signe.*

Certains rayons diferts par qui les yeux s'expliquent;  
 Passent de l'un à l'autre & s'entre-communiquent;  
 Et chacun à son tour fait entendre & reçoit  
 Ces sentiments secrets que personne ne voit.  
 (Corneille.)

*Séduction des amants.*

Voilà de ces amants la criante injustice;  
 Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas,  
 Ils nous le font commettre, & ne l'excusent pas.  
 Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,  
 Afin d'en faire après d'illustres misérables?  
 (Racine.)

*Prévention des amants en faveur de leurs maîtresses.*

Jamais leur passion ne voit rien de blâmable,  
 Et dans l'objet aimé, tout leur devient aimable;  
 Ils comptent ses défauts pour des perfections,  
 Et savent y donner de favorables noms.  
 La pâle est au jasmin en blancheur comparable,  
 La noire à faire peur, une brune agréable;  
 La maigre a de la taille & de la liberté;  
 La grasse est dans son port pleine de majesté;  
 La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,  
 Est mise sous le nom de beauté négligée;  
 La géante paroît une Déesse aux yeux;  
 La naine, un abrégé des merveilles des cieux;  
 L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;  
 La fourbe a de l'esprit, la sotte est toute bonne,  
 La trop grande parleuse est d'agréable humeur,  
 Et la muette garde une honnête pudeur.

(Molière.)

*Un amant volage est toujours cher à la maîtresse abandonnée.*

Quoi qu'un amant volage excite de colere,  
Son inconstance irrite & sa personne est chere.  
Et ce qu'a joint l'amour a beau se défunir,  
Pour le mieux cimenter, il ne fait qu'un soupir.  
(Corneille.)

*Le véritable amant est désintéressé.*

Le véritable amour n'est jamais mercénaire,  
Il n'est jamais souillé de l'espoir du salaire :  
Il ne veut que servir, & n'a point d'intérêt  
Qu'il n'immole à celui de l'objet qui lui plaît.  
(Le même.)

*Amant troublé par l'excès des charmes d'une belle.*

Pour deux fois seulement que mes yeux vous ont vue,  
Que mon cœur est troublé ! que mon ame est émue !  
Ah ! ne me donnez plus ces mortelles alarmes,  
Ne me montrez au plus que moitié de vos charmes,  
Et, tout au plus, moitié de votre bel esprit.  
(Montreuil.)

*Désespoir d'un amant.*

Allez, enfants perdus de mon cœur égaré,  
Allez, ardents desirs, retrouver cette belle,  
Dont les attraits brillants m'ont si bien éclairé,  
Que depuis, jour & nuit, je ne vois plus rien qu'elle.  
Dites combien de maux j'ai pour elle enduré ;  
Qu'ainsi que sa beauté, ma peine est éternelle ;  
Que mon brasier fut prompt, mais qu'il est assuré ;  
Enfin, que je lui dois toujours être fidele.  
Que si cette beauté ne veut vous recevoir,  
Allez où vous pourrez, je ne puis vous revoir ;  
Qu'ai-je affaire de vous, si je n'ose la suivre ?  
Toutefois retournez pour soulager mon sort ;  
Si vous n'êtes reçus, je ne saurois plus vivre,  
Et vous me servirez à courir à la mort.  
(Dalibray.)



Un amant diffamé par une maîtresse qu'il aime,  
est semblable au More qui adore le Soleil par  
lequel il est noirci.

*Amant mauvais économe.*

Mon Médecin, chaque jour,  
Sachant que je meurs d'amour  
Pour la petite Silvie,  
Me dit que, si je la vois  
En un mois plus d'une fois ;  
Il m'en coûtera la vie.  
Je me suis mal ménagé,  
Vivant au jour la journée ;  
En quatre jours j'ai mangé  
Les douze mois de l'année.

(*Saint-Pavin.*)

*Une fille refuse souvent dans son printemps ce  
qu'elle ne peut avoir dans son automne.*

Des amans les mieux faits & les plus vertueux,  
Une fille, à seize ans, souffre à peine les vœux ;  
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en présente,  
Et tout lui paroît bon, quand elle en a quarante.

(*Boursault.*)

... A M A Z O N E.

*Dame vêtue en Amazone.*

L'autre jour l'aimable Baronne,  
Étant vêtue en Amazone,  
Fit naître un plaisant différend  
Entre les Dieux de la tendresse ;  
Vénus la vouloit pour amant,  
L'Amour la vouloit pour maîtresse.

(*Lafontaine.*)

A M B A S S A D E U R.

Henri IV, mécontent d'un Ambassadeur qu'il  
avoit à Rome, lui donna un successeur, auquel il

recommanda de se conduire tout différemment de son prédécesseur. Sire, répondit-il, je ferai en sorte que votre Majesté ne puisse en dire autant à celui qui me succédera.

*Valerius Publicola à Brutus.*

L'Ambassadeur d'un Roi m'est toujours redoutable ;  
Ce n'est qu'un ennemi, sous un titre honorable,  
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,  
Insulter ou trahir avec impunité.  
Rome, n'écoute point leur séduisant langage :  
Tout art s'est étranger, combattre est ton partage ;  
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités ;  
Tombe, ou punis les Rois ; ce sont-là tes traités.  
(*Voltaire, Brut. act. 1. sc. 1.*)

*Brutus à Arons.*

Les vrais Ambassadeurs, interpretes des loix,  
Sans les déshonorer, savent servir leurs Rois ;  
De la foi des humains discrets dépositaires,  
La paix seule est le fruit de leurs saints ministères ;  
Des Souverains du monde ils sont les nœuds sacrés ;  
Et par-tout bienfaisants, sont par-tout révéérés.  
(*Le même, act. 5. sc. 2.*)

A M B I T I E U X.

*Son portrait.*

L'ambitieux finit plutôt que ses desirs ;  
Ses soins ne trouvent point de solides plaisirs ;  
Tout est rempli pour lui de fiel & d'amertume ;  
Il est dedans les flots, & n'en a que l'écume.  
Le plus heureux n'a rien de l'orage passé,  
Sinon qu'il vient à bord dans un vaisseau cassé ;  
Et, quittant à regret le commerce ou la guerre,  
Sans aide & sans profit, il arrive sur terre.  
(*Théophile.*)

*Il est esclave de sa passion.*

L'espoir de parvenir aux dignités suprêmes  
Rend esclave de la faveur.

Rien d'un ambitieux ne rebute le cœur ;

Son repos & ses amis mêmes

Sont des biens qu'il immole au soin de sa grandeur.

(*Mad. Deshoulières.*)

L'esclave n'a qu'un maître, l'ambitieux en a  
autant qu'il a de gens utiles à sa fortune.

*L'ambitieux est l'ennemi du genre humain.*

L'avare est l'ennemi le plus grand de lui-même ;

Mais l'ambitieux l'est de tout le genre humain :

Il marche à la grandeur le poignard à la main.

Sans cesse accompagné du crime sanguinaire,

Il est entreprenant, & souvent téméraire.

Sans regrets, sans remords, dans l'horreur des forfaits,

Il n'est rien qu'il n'immole à ses vastes projets.

(*Philos. de Sans-Souci.*)

### A M B I T I O N.

*L'ambition de l'homme est la cause de son malheur.*

Chacun pourroit jouir, renfermé dans sa sphere,

Mais tel, de ce qu'il a desirant le contraire,

Veut aggrandir son cercle, & le rend plus étroit.

Du desir d'être heureux, naît le malheur des hommes.

Nous oublions ce que nous sommes,

Occupés de ce qu'on nous croit.

(*Des Mahis.*) ✓

*Funestes effets de l'ambition.*

Funeste ambition, détestable manie,

Mère de l'injustice & de la tyrannie,

Qui de sang, la première, a rempli l'univers ;

Et jeté les humains dans l'opprobre & les fers ;

C'est toi dont les fureurs, toujours illégitimes,

Firent naître à la fois les sceptres & les crimes.

(*Crébillon.*)

L'ambition des peres & meres est si grande, que, pour enrichir un seul de leurs enfants, ils enferment les autres dans des prisons perpétuelles, où ils jeûnent & se mortifient rigoureusement, &, au milieu de tant de peines, sont obligés de chanter régulièrement à différentes heures du jour & même de la nuit. (L'Abbé Coyer.)

Il y a deux sortes d'ambitions, celle d'amasser du bien, celle d'être comblé d'honneurs. Ceux qui ambitionnent le bien sont toujours en danger d'être frippons, & le sont souvent : ceux qui ambitionnent les honneurs sont toujours en danger d'être méchants, & le sont quand il faut. Les premiers n'ont point d'ame ; les seconds en ont trop.

*L'ambition se trouve dans tous les états.*

L'empesé magistrat, le financier sauvage,  
 • La prude aux yeux dévots, la coquette volage,  
 Vont en poste à Versailles, essuyer des mépris,  
 Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.  
 (Voltaire.)

*Elle s'empare des grands & des petits.*

Ce que l'ambition fait en grand dans les Cours,  
 Elle le fait ailleurs en petit tous les jours.  
 (Des Mahis.)

L'émulation & l'ambition différent entre elles, en ce que la noble émulation consiste à se distinguer parmi ses égaux, & à chercher son bien-être ; au lieu que l'ambition est un desir immodéré de remplir des places supérieures à sa naissance & à ses talents : celle-ci est crime, l'autre est vertu.

*Elle est l'écueil de la liberté.*

Faste trompeur ! gloire perfide !  
Écueil de notre liberté,  
Jusques à quand de l'homme avide  
Nourrirez-vous la vanité ?  
Pour vous seules son cœur soupire,  
Et des richesses qu'il desire  
La soif s'irriterait toujours,  
Quand le Tage aux ondes dorées,  
L'Enphrate aux fertiles contrées,  
Dans son domaine auroient leur cours.



Suivez, jusques dans Babylone,  
Ce fier vainqueur de l'univers,  
Et contemplez-le sur son trône :  
Maître de cent peuples divers,  
Lorsqu'il enchaîne la Victoire,  
Et qu'à jamais comblé de gloire,  
Il n'en sauroit plus acquérir,  
Un cruel ennui le dévore  
De ne pouvoir trouver encore  
Un autre monde à conquérir.

(Tancrot.)

L'ambition & l'avarice sont les plus grands ennemis de la liberté. Il semble qu'il est du devoir d'un honnête-homme de se rendre esclave d'un autre ; & qu'on doive recevoir avec respect, & comme une marque d'honneur, des chaînes dont il plaît à un Grand de nous accabler. C'est le prix qu'on reçoit en échange de la liberté.

*L'ambition & l'intérêt sont les artisans de nos peines & de nos chagrins.*

Qui, les fous rongeurs, les chagrins dévorants,  
Volent sous les lambris habités par les Grands.

Une table frugale, en un réduit tranquile,  
 Des mets simples, sans art, des plaisirs sans apprêt;  
 Font couler dans nos yeux ce sommeil doux, facile,  
 Que vont troubler ailleurs la crainte ou l'intérêt.  
 Hélas ! pour un instant qui compose la vie,  
 Pourquoi chercher si loin un bonheur passager ?  
 En vain l'ambitieux fuit sa chère patrie,  
 En changeant de climat, son cœur peut-il changer ?  
 Son vaisseau part, il fend la campagne liquide ;  
 Mais plus prompt que les vents, que l'aquilon rapide,  
 C'est ennui qu'il fuyoit à pas précipités,  
 Monte sur le tillac, & vogue à ses côtés.  
 Hé ! n'est-il pas plus doux de jouir de soi-même,  
 De saisir cet instant accordé par les Dieux,  
 D'attacher au présent sa volupté suprême ;  
 Et, s'il est vrai qu'en tout on ne puisse être heureux,  
 D'égayer ses chagrins par les ris & les jeux.

(Sedaine.)

Si nous chassions de nos cœurs l'intérêt &  
 l'ambition, nous nous épargnerions les peines &  
 les assiduités auprès des Grands ; le soin d'appri-  
 voiser un Suisse, ou de corrompre un Secrétaire-  
 à force d'argent, & l'ennui dans une antichambre.  
 Nous nous passerions des Grands, ainsi qu'ils se  
 passent de nous. Nous serions donc égaux & plus  
 tranquiles qu'eux.

*Prendre un vol trop élevé, c'est s'exposer à une  
chûte fâcheuse.*

Esclaves que rien ne rebute,  
 Vous qui, pour arriver au comble des honneurs,  
 Aux caprices des Grands êtes toujours en bute ;  
 Vous, de tous leurs défauts lâches adorateurs,  
 Savez-vous le succès de tant de sacrifices ?  
 Quand, par les grands emplois, on aura satisfait  
 A vos soins, à vos longs services,

Hélas ! pour vous qu'aura-t-on fait,  
Que vous ouvrir des précipices ?  
( *Mad. Deshoulières.* )

De sa condition heureux qui se contente !  
Tenons-nous dans la sphere où le ciel nous a mis ;  
Dans un poste élevé toujours mal affermis ,  
Craignons une chute éclatante.  
( *Le Brun.* )

*L'ambition n'a point de bornes.*

Des grandeurs & des biens ne soyons point avides ;  
Nous serions par le sort confondus & trahis.  
Jamais l'ambition ne voit ses vœux remplis :  
C'est le tonneau des Danaïdes.  
( *Le Brun.* )

*Mahomet à Zopire.*

Vois quel est Mahomet : nous sommes seuls , écoute :  
Je suis ambitieux , tout homme l'est sans doute ;  
Mais jamais Roi , Pontife , ou Chef , ou Citoyen ,  
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.  
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre ,  
Par les loix , par les arts , & sur-tout par la guerre ;  
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.  
Ce peuple généreux , trop long-temps inconnu ,  
Laisait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;  
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.  
Vois du nord au midi l'univers désolé ,  
La Perse encor sanglante , & son trône ébranlé ,  
L'Inde esclave & timide , & l'Égypte abaissée ,  
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;  
Vois l'Empire Romain tombant de toutes parts ;  
Ce grand corps déchiré , dont les membres épars  
Languissent dispersés sans honneur & sans vie ;  
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.  
Il faut un nouveau culte , il faut de nouveaux fers ;  
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.  
( *Voltaire, Mahom. est, 2. sc. 5.* )

Jette encore en mon ame un reste de terreur ;  
 Et c'est ce qui redouble & nourrit ma fureur.  
 Heureux si sur son temple achevant ma vengeance ;  
 Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance ;  
 Et parmi les débris, le ravage, & les morts,  
 A force d'attentats, perdre tous mes remords !

(*Racine, Athal. act. 3. sc. 3.*)

### A M E S.

Les grandes ames reviennent toujours à leur caractère, & les foibles dont elles se trouvent coupables ne sont que des orages passagers.

Le monde est rempli de ces ames basses qui mouchent la lampe, & qui ne mettent point d'huile dedans ; qui pensent accroître leur gloire en diminuant celle d'autrui.

L'ame est née dans les cieux ; sa destination étoit de conserver sa noblesse & sa liberté originelle, sans l'engager, sans la vendre à vil prix sur la terre. Elle devoit, comme un illustre étranger, y passer rapidement ; toujours jalouse de sa dignité, conservant l'esprit de retour vers sa patrie, ne goûtant qu'avec crainte, qu'avec indifférence la coupe enchantée de la vie, & réservant toute sa soif pour s'enivrer des délices de l'immortalité.

(*Le Tourneur.*)

Rien ne démontre plus visiblement la spiritualité de l'ame, que la liberté d'acquiescer ou de résister. Quand je me livre aux tentations, j'agis selon l'impulsion des objets externes : quand je me reproche cette foiblesse, je n'écoute que ma liberté. Je suis esclave par mes vices, & libre par mes remords. Le sentiment de la liberté ne s'efface  
 en



en moi, que quand je me déprave, & que j'empêche la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.  
(*J. J. Rousseau.*)

Emprisonnée dans le corps, l'ame vit ici dans un tombeau. Esclave tourmentée dans les ténèbres, à peine peut-elle saisir quelques lueurs de vérité au travers des organes épais des sens. La mort n'ensevelit que le corps ; elle élargit l'ame de sa prison, dissipe devant elle tous les nuages, lui rend le jour, & des ailes pour voler à l'immortalité.  
(*Le Tourneur.*)

## AMÉRIQUE.

### *Image du siècle d'or.*

(*C'est un Américain qui parle.*)

Nos terres ni nos mœurs ne sont plus inconnues ;

C'est-là qu'on trouve aux cœurs de la fidélité,

Et que la liberté

Fait voir, comme les corps, les ames toutes nues.

Nous trouvons dans nos champs, au milieu des cailloux,

Ces superbes trésors, dont les hommes jaloux,

Courent par tant de mers en faire la conquête ;

Et, bien loin que pour nous ces biens aient des appas,

Nous foulons sous nos pas

Les bijoux dont les rois se couronnent la tête.

C'est la seule contrée, où le siècle doré,

Malgré l'ire des Dieux, est toujours demeuré.

C'est-là que des plaisirs la contrainte est bannie.

C'est-là qu'on voit l'honneur, la honte & le devoir,

Sans nom & sans pouvoir,

Et l'amour absolu régner sans tyrannie.

(*Racan.*)

## AMIS.

*Portrait d'un véritable ami.*

Un véritable ami n'a d'autre caractère  
 Que celui qui nous plaît ; il se règle sur nous ;  
 Il adopte nos mœurs, il se fait à nos goûts,  
 Il se métamorphose au gré de nos caprices.

( *La Chaussée.* )

*Les véritables amis sont rares.*

En trouvant un ami vertueux & fidèle,  
 Crois de la main de Dieu recevoir un trésor ;  
 Crois du siècle de fer passer au siècle d'or,  
 Crois voir du feu céleste une vive étincelle.

( *d'Andilly.* )

Les amis de l'heure présente  
 Ont la nature du melon,  
 Il en faut essayer cinquante,  
 Avant que d'en trouver un bon.

( *M<sup>lle</sup> de Scudéry.* )

*Les faux amis disparaissent dans l'adversité.*

Tant que vous regorgez d'honneurs & de richesses,  
 Ce ne sont qu'amitiés & que vives tendresses,  
 Vous êtes recherchés des petits & des grands,  
 Au dixième degré vous avez des parents.  
 Quoiqu'un sang roturier coule en votre famille,  
 La noblesse s'y joint quand la richesse y brille.  
 Vos jours se changent-ils en une triste nuit ?  
 Chacun dans ce moment vous abandonne & fuit ;  
 L'on voit autour de vous ces ombres disparaître,  
 Et vos meilleurs amis souvent vous méconnoître.

( *Maugard.* )

*L'intérêt fait les amis.*

J'ai souvent observé qu'en ce temps détestable,  
 L'amitié n'est qu'un nom qui cache un cœur coupable ;  
 De la société c'est un lien trompeur,  
 Que forme le hazard sans l'aveu de l'honneur ;

Qu'entretient le plaisir, que la licence anime,  
Qui pèse plus souvent l'intérêt que l'estime ;  
Et dont l'intérieur frivole ou criminel,  
N'a jamais d'autre objet que son bien personnel.  
( *La Chaussée.* )

Les faux amis sont des oiseaux passagers qui  
viennent à nous au printemps, & s'en retournent  
aux approches de l'hiver. Ils sont comme l'ombre  
du cadran qui paroît quand le ciel est serein, &  
qui se cache s'il est couvert de nuages.

Les faux amis s'attachent aux richesses, de  
même que le feu aux matières combustibles,  
jusqu'à ce qu'il les ait consumées.

*On doit prévenir un ami dans ses besoins.*

Vous attendez qu'en toute humilité,  
Votre ami fasse aux pieds de votre vanité ;  
Un aveu qui lui coûte & qui le mortifie.  
Vos secours sont bien chers, s'il faut qu'on les mendie.  
De quel œil peut-on voir la main dont on les tient ?  
On n'oblige vraiment que celui qu'on prévient.  
( *La Chaussée.* )

Un ancien ami est un nouveau trésor.

Si vous voulez éprouver vos amis, obligez-les  
à l'excès, ou ne leur rendez aucun service.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa :  
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.

Les amis de ce pays-là

Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,  
Et mettoit à profit l'absence du soleil,

Un de nos deux amis sort du lit en alarme :

Il court chez son intime, éveille les valets :

Morphée avoit touché le seuil de ce palais.

L'amî couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme ;  
 Vient trouver l'autre, & dit : il vous arrive peu  
 De courir quand on dort ; vous me paroissiez homme  
 A mieux user du temps destiné pour le somme :  
 N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?  
 En voici : s'il vous est venu quelque querelle  
 J'ai mon épée, allons : vous ennuyez-vous point  
 De coucher toujours seul ? Une esclave assez belle  
 Étoit à mes côtés, voulez-vous qu'on l'appelle ?  
 Non, dit l'amî, ce n'est ni l'un ni l'autre point :  
 Je vous rends grace de ce zele.

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu.  
 J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru.

Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux ? que t'en semble, lecteur ?  
 Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.

Qu'un ami véritable est une douce chose !

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;

Il vous épargne la pudeur

De les lui découvrir vous-même :

Un songe, un rien, tout lui fait peur ;

Quand il s'agit de ce qu'il aime.

( *La Fontaine, Fable des deux amis.* )

### A M I T I É.

Aristote disoit que l'amitié étoit une ame qui  
 gouvernoit deux cœurs, & un cœur qui habitoit  
 en deux corps.

#### *Caractere de l'amitié.*

Par toi l'homme augmente son être ;

Il se reproduit dans autrui,

Et sous le dais & sous le hêtre,

Tu lui fais moins sentir l'ennui,

Ou mieux goûter le plaisir d'être ;

Par la douceur de ton appui.

De ses besoins vive interprete ;

Malgré ses soins à les cacher,

Tu vas, généreuse & discrète ;

Par la route la plus secrète,  
 Au fond de son cœur les cherche:  
 Tu le calmes dans ses alarmes,  
 Tu taries le cours de ses larmes;  
 Tu romps l'effort de sa douleur,  
 Et tu retiens, & tu désarmes  
 Son bras armé par le malheur.  
 Tu portes plus loin tes services,  
 Tu l'arraches du sein des vices;  
 Heureuse dans l'art d'émonvoir,  
 Ta voix, aussi douce que libre,  
 Par son insinuant pouvoir,  
 Remet son cœur dans l'équilibre;  
 Et le rappelle à son devoir.

(De la Touche.)

*Portrait de l'amitié.*

O charme ! ô joie inattendue !  
 Je vois sous ces ombrages frais,  
 Je vois l'Amitié descendue ;  
 Mon cœur me rappelle ses traits.  
 Paré des mains de la nature,  
 Son visage brille sans fard ;  
 Ses yeux charment sans imposture,  
 Son front s'épanouit sans art ;  
 Sur ses lèvres, avec les graces,  
 Siège l'utile vérité ;  
 La paix, les mœurs, la liberté,  
 Suivent son char, couvrent ses traces  
 Des roses de la volupté.

(Le même.)

L'amitié doit se contracter à frais communs.

Chaque vertu ne demande qu'un homme, la  
 seule amitié en veut deux. C'est une union de  
 biens & de maux, une société de pertes & de  
 gains, un commerce de dangers & de bonne  
 fortune.

On compare l'amour à une donation pure & simple, & l'amitié à une donation mutuelle.

Si l'amour est comme une mer orageuse qui a sans cesse ses flux & reflux, l'amitié sincère & véritable est comme ces fleuves doux & tranquilles qui coulent toujours également, plus grands & plus forts dans la suite de leur course que dans leur commencement & leur origine.

*L'amitié est constante, parce qu'elle est fondée sur le mérite.*

L'amitié sur l'amour a cette préférence :  
Elle ne prend jamais ce vol impétueux,  
Cet effor de l'amour vif & tumultueux ;  
Ce n'est point un éclair, de qui les traits de flamme  
Répandent le désordre & l'espoir dans notre ame ;  
Qui fait, par son ivresse, oublier les vertus ;  
Dont les fers sont brisés, dès qu'ils ne blessent plus.  
L'amitié nous unit par un nœud plus aimable :  
Rien n'en peut altérer la source respectable.  
Nous voyons tous les jours ses liens pleins d'attraits  
S'étendre, se prêter, sans se rompre jamais ;  
Et des temps & des lieux rapprocher la distance  
Par les bienfaits, l'estime & la reconnoissance.

Il faut que notre esprit soit l'espion de notre propre cœur, pour examiner de près si l'amour n'y entre point déguisé en tendre amitié.

*L'amitié est un don de Dieu.*

L'amitié vient du ciel ; Dieu même nous l'inspire,  
Dieu, qui maître absolu de tout ce qui respire,  
Ordonna que le cœur qu'il forma de sa main,  
Se conservant pour lui, se prêtât au prochain,  
Lui-même il imprima sur l'informe nature  
La loi d'une amitié tendre, sincère & pure ;

Et l'homme, de sa main, fut à peine formé,  
Qu'il suivit le penchant dans son cœur imprimé.  
(*L'Abbé de Villiers.*)

L'amitié n'est aujourd'hui qu'un commerce où  
l'amour-propre se propose quelque gain, & l'on  
ne sert plus ses amis qu'en payant.

*L'amitié confond les rangs.*

De l'inégalité des parents, de l'état,  
L'amitié doit tirer son lustre & son éclat.  
C'est un degré de plus pour fonder son empire,  
Quand la faiblesse ne vient pas le détruire.  
Par ses nœuds enchanteurs l'univers est lié,  
Et le premier besoin des cœurs, c'est l'amitié.  
Des mortels qu'elle unit voici la différence :  
Les uns ont le plaisir de la reconnaissance ;  
Les autres ont pour eux le plaisir des bienfaits.  
Le plaisir d'obliger est le seul bien suprême,  
Qui puisse élever l'homme au-dessus de lui-même.

Il y a des amitiés d'occasion, de mode, de  
bel-esprit, d'intérêt, de promenade. Des demi-  
amis qu'on nomme d'agréables connoissances.

*Le cœur & la raison forment de concert une  
étroite amitié.*

Si le cœur fait un choix, la raison l'examine ;  
C'est elle qui le fixe & qui le détermine ;  
Et le penchant du cœur, conduit par la raison,  
Est ce qui des amis forme la liaison.

(*L'Abbé de Villiers.*)

On sacrifie tout à l'amour de la vie. Il n'y a  
plus d'amitié véritable qu'entre l'ame & le corps  
qui ne veulent jamais se séparer.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent ;  
mais nous aimons rarement ceux que nous admirons.

La sincère amitié se rencontre difficilement avec l'ambition ; & lorsqu'il n'en coûte, pour s'élever, que le sacrifice d'un ami, on se persuade que le succès porte son excuse avec soi.

L'amitié ne loge pas volontiers dans les palais. L'architecture & les ornements extérieurs ne sont pas de son goût, parce qu'elle ne veut pas qu'on immole l'intérieur au dehors. Elle ne veut point dans son séjour de porte de derrière, ni de détours. Elle examine mûrement le lieu qu'elle destine à sa résidence ; & , lorsqu'elle en a trouvé un digne de son choix , elle y établit son domicile jusqu'à la mort. L'amour, au contraire, loge par-tout sans examen, comme dans une hôtellerie, & n'y séjourne pas long-temps.

*Nous sommes portés d'inclination à aimer nos parents.*

Nous aimons par instinct ceux qui nous firent naître ;  
Et croyons tout devoir à qui nous devons l'être.

Notre cœur généreux, plein de ces sentiments,  
Aime à multiplier ses tendres mouvements.

Les neveux, les amis, les parents de nos peres,  
Partagent avec eux ces respects volontaires.

Chacun d'eux les reçoit, & les rend à son tour ;  
Et les degrés du sang sont des degrés d'amour.

*( Le Baron de Saint-Julien. )*

Beaucoup de gens prennent des amis comme un joueur prend un jeu de cartes ; ils s'en servent tant qu'ils espèrent gagner. Leur partie n'est pas plutôt faite, qu'ils les jettent au rebut & en veulent de nouvelles, qu'ils traitent de même.

*( Le Tourneur. )*



L'amitié établit rarement son séjour chez les Auteurs & chez les Belles. (*De la Harpe.*)

*Pourquoi les freres n'ont-ils plus d'amitié les uns pour les autres ?*

Je ne suis point surpris du peu de naturel  
Qu'on trouve aux parents de notre âge ;  
Jadis on s'aimoit davantage.

Pourquoi ? Par la raison que chaque parentage  
Venoit du côté paternel,  
Aussi bien que du maternel.

Mais, hélas ! aujourd'hui, grace au libertinage ;  
Il n'en est point presque de tel ;  
Et si nous ne voyons plus gueres  
Dans les familles d'amitié,

C'est que beaucoup de freres  
Ne le sont qu'à moitié. (*Pannard.*) ...

Amitié, fruit délicieux que le ciel a donné à la terre pour faire le charme de la vie ; le nectar que l'abeille exprime des fleurs parfumées, est moins doux que toi. Quand la félicité daigne descendre sur la terre, & visiter les mortels, elle cherche, & ne trouve que le sein d'un ami où elle puisse se reposer. (*Le Tourneur.*)

✓ Un ami stérile est comme une belle maison de campagne, dont on ne tire aucun revenu, & qui coûte beaucoup à entretenir.

L'amitié & l'amour s'aiment comme deux freres qui ont une succession à partager.

L'amitié d'un Grand envers une personne qui lui est utile, ressemble aux flambeaux. La cire est cause que le feu s'y attache, mais la même flamme s'évanouit après avoir consumé sa matiere.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite !  
 O divine amitié ! félicité parfaite !  
 Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,  
 Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis ;  
 Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,  
 Dans toutes les saisons & dans toutes les heures.  
 Sans toi tout homme est seul ; il peut, par ton appui,  
 Multiplier son être, & vivre dans autrui.  
 Idole d'un cœur juste, & passion du sage,  
 Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage,  
 Qu'il préside en mes vers, comme il regne en mon cœur !  
 Tu m'appris à connoître, à chanter le bonheur.

(*Voltaire, Disc. sur la modération.*)

### A M O U R.

#### *Bérénice à Titus.*

L'Amour fuit la contrainte  
 De tous ces noms que fuit le respect & la crainte.  
 De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?  
 N'a-t-il que des États qu'il me puisse donner ?  
 Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?  
 Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,  
 Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.  
 Voyez-moi plus souvent & ne me donnez rien.

(*Racine, Bérén. act. 2. sc. 4.*)

#### *Titus à Paulin, en parlant de Bérénice.*

Tout ce qu'amour a de nœuds plus puissants,  
 Doux reproches, transports sans cesse renaissants,  
 Soins de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,  
 Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.  
 Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,  
 Et crois toujours la voir pour la première fois.

(*Le même, act. 2. sc. 2.*)

#### *Hypsipile.*

Ce qu'on a bien aimé, l'on ne peut le haïr,  
 Jusqu'à le pouvoir perdre, ou jusqu'à le trahir.

Ce vif ressentiment qu'excite l'inconstance  
 N'emporte pas toujours jusques à la vengeance ;  
 Et quand même on la cherche , il arrive souvent  
 Qu'on plaint mort un ingrat , qu'on détestoit vivant.  
*( Corneille , la Toison d'or , act. 5. sc. 1. )*

### A M O U R C O N J U G A L .

*Mort d'une femme causée par celle de son époux :*

Ici gît le corps d'une belle,  
 Que la mort d'un époux réduisit au trépas.  
 En cela l'on peut voir une mode nouvelle,  
 Que le sexe ne suivra pas.

*L'amour conjugal s'éteint, s'il n'est pas entretenu  
 par les richesses.*

L'abondance des biens  
 Pour l'amour conjugal a de puissants liens.  
 La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine ;  
 Échauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine ;  
 Et l'hymen qui succède à ces folles amours,  
 Après quelques douceurs a bien de mauvais jours.  
 Une amitié si longue est fort mal assurée,  
 Dessus des fondements de si peu de durée.  
 L'argent dans le ménage a certaine splendeur,  
 Qui répand de l'éclat même sur la laideur.

*( Corneille. )*

*Heureux les époux dont la vertu est le fonde-  
 ment de leur amour !*

L'amour, dont la vertu n'est pas le fondement,  
 Se détruit de soi-même, & passe en un moment ;  
 Mais celui qui nous joint est un amour solide,  
 Où l'honneur a son lustre, où la vertu préside ;  
 Sa durée a toujours quelques nouveaux appas,  
 Et ses fermes liens durent jusqu'au trépas.

*( Le même. )*

Gracque, mari de Cornélie, ayant trouvé à son  
 réveil deux serpents, dont l'un étoit mâle & l'autre

femelle, consulta l'oracle, qui lui dit : que s'il tuoit le mâle, il mourroit ; que s'il tuoit la femelle, Cornélie ne vivroit pas. Gracque tua le mâle. Que de maris de ce siecle tueroient la femelle !

Les Médecins ayant déclaré à Robert, fils de Guillaume le Conquérant, qui avoit été blessé d'une fleche empoisonnée, qu'il ne pouvoit guérir qu'en faisant promptement sucer sa blessure : mourons, dit-il, je ne serai jamais assez cruel & assez injuste pour souffrir que quelqu'un s'expose à mourir pour moi. La Princesse Sibille, sa femme, prit le temps de son sommeil, suça sa plaie, & perdit la vie en la sauvant à son mari. Cet exemple n'a pas été suivi. (*Essais hist. de M. Saint-Foix.*)

Une femme dont le mari étoit à l'extrémité paroissant inconsolable, ses amis la voulurent faire passer dans une autre chambre ; laissez-moi ici, leur dit-elle, on est toujours bien aise de voir mourir son mari.

On demandoit à un homme de condition deux mille écus pour les frais funéraires de sa femme : deux mille écus, s'écria-t-il ! j'aimerois autant qu'elle ne fût pas morte.

## AMOUR MALHEUREUX.

### *Rodrigue à Chimene.*

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie  
De finir par tes mains ma déplorable vie ;  
Car enfin, n'attends pas de mon affection  
Un lâche repentir d'une bonne action.  
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte  
Déshonoreroit mon pere, & me couvroit de honte.

Tu fais comme un soufflet touche un homme de cœur ;  
 J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur,  
 Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur & mon pere,  
 Je le ferois encor, si j'avois à le faire.  
 Ce n'est pas qu'en effet contre mon pere & moi,  
 Ma flamme assez long-temps n'ait combattu pour toi ;  
 Juge de son pouvoir ; dans une telle offense  
 J'ai pu délibérer si j'en prendrois vengeance.  
 Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,  
 J'ai pensé qu'à son tour mon bras étoit trop prompt ;  
 Je me suis accusé de trop de violence,  
 Et ta beauté sans doute emportoit la balance ;  
 A moins que d'opposer à tes plus forts appas,  
 Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas :  
 Que, malgré cette part que j'avois en ton ame,  
 Qui m'aima généreux me haïroit infame ;  
 Qu'écouter mon amour, obéir à sa voix,  
 C'étoit m'en rendre indigne, & diffamer ton choix.  
 Je te le dis encore, & quoique j'en soupire,  
 Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire ;  
 Je t'ai fait une offense, & , j'ai dû m'y porter,  
 Pour effacer ma honte & pour te mériter ;  
 Mais quitte envers l'honneur, & quitte envers mon pere  
 C'est maintenant à toi que je viens satisfaire,  
 C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois :  
 J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois ;  
 Je fais qu'un pere mort t'arme contre mon crime,  
 Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :  
 Imole avec courage au sang qu'il a perdu,  
 Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

( *Corneille, Cid, act. 3. sc. 2.* )

### A M O U R P A T E R N E L.

*L'amour paternel doit se partager.*

En aimant ses enfants, c'est soi-même qu'on aime ;  
 Mais pour jouir d'un sort parfaitement heureux,

Il faut s'en faire aimer de même.

Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur suprême ;  
 Qu'en partageant son ame également entr'eux.

( *La Chaussée.* )

## AMOUR DE LA PATRIE.

*Sabine.*

Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,  
 Albe, mon cher pays, & mon premier amour,  
 Lorsqu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte;  
 Je crains notre victoire autant que notre perte.  
 Rome, si tu te plains que c'est-là te trahir,  
 Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.  
 Quand je vois dans tes murs leur armée & la nôtre;  
 Mes trois freres dans l'une, & mon mari dans l'autre;  
 Puis-je former des vœux, & sans impiété  
 Importuner le ciel pour ta félicité ?  
 Je fais que ton état, encore en sa naissance,  
 Ne sauroit sans la guerre affermir sa puissance :  
 Je fais qu'il doit s'accroître, & que tes grands destins  
 Ne le borneront pas chez les peuples Latins ;  
 Que les Dieux t'ont promis l'Empire de la terre,  
 Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.  
 Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur,  
 Qui suit l'arrêt des Dieux & court à ta grandeur,  
 Je voudrois déjà voir tes troupes couronnées,  
 D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.  
 Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons,  
 Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons ;  
 Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,  
 Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.  
 Ingrate, souviens-toi que du sang de ses Rois  
 Tu tiens ton nom, tes murs, & tes premières loix ;  
 Albe est ton origine, arrête & considère  
 Que tu portes le fer dans le sein de ta mere.

*( Corneille, les Horac. act. 1. sc. 1. )*

## A M O U R - P R O P R E.

*L'amour-propre est un frein qui nous retient.*

Quelquefois au feu qui la charme  
 Résiste une jeune beauté,  
 Et contre elle-même elle s'arme  
 D'une pénible fermeté.

Hélas ! cette contrainte extrême  
 La prive du vice qu'elle aime,  
 Pour fuir la honte qu'elle hait :  
 Sa sévérité n'est que faîte,  
 Et l'honneur de passer pour chaste  
 La résout à l'être en effet.

( *La Motte.* )

L'amour-propre est le plus dangereux ennemi  
 de la raison ; c'est lui qui enfle l'orgueilleux, qui  
 rend l'avare insatiable, qui échauffe le bilieux, &  
 qui assoupit le paresseux. Il tient en main le  
 gouvernail des actions humaines.

*L'amour-propre cause notre perte. . . .*

L'amour-propre nous perd ; c'est un écueil flatteur  
 Qui porte à la raison de fâcheux préjudices,  
 Malgré les maux qu'il fait, que de nouveaux Narcisses  
 Sont prévenus en leur faveur !

( *Le Brun.* )

On demandoit un jour à Mignard, qui tiroit  
 en portrait sa fille qu'il aimoit tendrement, ce  
 qu'il faisoit : je ne fais rien, répondit-il ; l'amour-  
 propre fait tout, je le laisse faire.

*L'amour-propre captive notre raison.*

L'amour-propre est, hélas ! le plus sot des amours  
 Cependant des erreurs il est la plus commune :  
 Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit  
 Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,  
 Nul n'est content de sa fortune,  
 Ni mécontent de son esprit.

( *Mad. Deshoulières.* )

Rien n'est si contraire à la société que l'amour-  
 propre, parce qu'il est le plus persuasif de tous  
 les flatteurs, & qu'il ne tend qu'à nous élever  
 sur les ruines des autres.

*L'amour-propre est souvent le principe de la vertu.*

La honte de céder aux traits d'un suborneur,  
 Dans le cœur d'une fille est l'appui de l'honneur.  
 Dans l'esprit de la femme une fierté sévère,  
 L'empêche de brûler d'une flamme adultère.  
 Qui conduit les guerriers ? c'est la témérité.  
 Qui fait fleurir les arts ? souvent la vanité.  
 Et cette vanité secrète & délicate,  
 Sans qu'un vil intérêt nous anime & nous flatte,  
 En charmant notre esprit par ses illusions,  
 Enfante quelquefois de nobles actions.  
 Ainsi du Créateur la sagesse profonde,  
 Se sert de nos défauts pour le bonheur du monde.  
*( Du Resnel sur Pope. )*

*L'amour-propre nous séduit.*

Un sourire, un regard, un petit air flatteur,  
 Quelques attentions de la part de Glicere,  
 Nous persuadent que son cœur  
 A tout autre amant nous préfère.  
 Le penchant aussi-tôt nous parle en sa faveur,  
 Et nous aspirons à lui plaire.  
 C'est ainsi que presque toujours  
 Des amitiés & des amours  
 L'amour-propre devient le pere.

*( Pannard. )*

L'amour-propre conduit souvent une femme à  
 payer d'une tendresse véritable le premier hom-  
 mage rendu à ses charmes.

L'homme ne connoît pas jusqu'où va sa foiblesse,  
 Au sein de la folie il vante sa sagesse.  
 Enivré d'amour-propre il chérit ses talents,  
 Et de sa propre main se parfume d'encens.

*( Philos. de Sans-Souci. )*

L'amour-propre n'entend pas raillerie, quand  
 on l'attaque du côté de l'esprit.

*L'amour;*



*L'amour-propre nous inspire un desir d'immortalité.*

L'amour-propre dans l'homme est toujours le plus fort ;  
Et, malgré les combats que la sagesse livre,  
On croit se dérober en partie à la mort,

Quand dans quelque chose on peut vivre.

(*Mad. Deshoulières.*)

Il n'y a point d'homme qui ne s'imagine devoir être l'unique objet des attentions de Dieu. A-t-il besoin de pluie pour arroser son jardin : l'eau du ciel doit à son gré fendre les nues. Doit-il aller à la campagne : le soleil doit dissiper les nuages, & rendre les chemins praticables au préjudice des besoins du public qui desir de la pluie.

Il y a des gens qui n'aiment que pour eux-mêmes, & ce qu'ils sentent pour les Dames pourroit se nommer une commodité de passage, plutôt qu'un véritable amour.

### AMOUR PROFANE.

*Son empire sur tous les cœurs.*

L'Amour est un enfant aussi vieux que le monde ;  
Il est le plus petit & le plus grand des Dieux :  
Il remplit de ses feux le ciel, la terre & l'onde,  
Et cependant Iris le loge dans ses yeux. (*Perrault.*)

#### *Portrait de l'Amour.*

La jeune Églé, voyant un portrait de l'Amour,  
Demandoit à Daphnis, par quel destin sévère

L'aimable maître de Cythere

Avoit été privé de la clarté du jour.

Vous en êtes cause, bergere,

Lui dit-il ; car Vénus sa mere,

Des dons les plus parfaits voulant vous décorer ;

Vous a donné les yeux qui devoient l'éclairer.

(*Le Beau.*)

L'amour est de soi-même une foiblesse qui n'entre dans les qualités de l'ame que comme une ombre dans un tableau.

On revient plus aisément des sottises de l'esprit que des sottises du cœur. Le cœur s'attache & se fixe : l'esprit est plus volage & plus léger. Les retours que l'on fait sur soi-même aident à corriger les extravagances de l'esprit ; mais l'attachement du cœur est un obstacle aux réflexions.

*L'amour est aveugle.*

L'enfant de la belle Cypris,  
Aveugle ainsi que téméraire,  
Dans ses propres filets un jour se trouvant pris,  
Appelloit la Raison pour le tirer d'affaire.  
Elle vient, &, d'un air sévère,  
Lui dit : Me voilà prête à te rendre le jour.  
Arrête, dit ce Dieu : s'il faut que l'on m'éclaire,  
Je cesserai d'être l'Amour.

La crainte, la raison, le devoir & l'honneur  
Sont muets quand l'amour parle.

*L'amour est indépendant.*

L'Amour, jaloux de son autorité,  
Ne reconnoît ni roi, ni souveraineté.  
Il haït tous les emplois où la force l'appelle ;  
Dès qu'on le viole, on en fait un rebelle.

( Corneille.)

*L'amour foule aux pieds les droits de la nature  
& du sang.*

En vain avec le sort d'une fille chérie,  
La tendresse, le sang, l'habitude nous lie :  
Un étranger souvent, qu'elle ne connoît pas,  
S'empare de son cœur, l'enleve de nos bras ;  
De tous nos intérêts souvent si séparée,  
Que notre mort par elle est à peine pleurée.

( La Fosse.)

*L'amour est le prix de la beauté.*

Je sens trop, au transport de mon cœur combattu,  
Que l'amour n'est jamais le prix de la vertu ;  
C'est par les agréments que l'on touche une femme ;  
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,  
Il en est plus de cent qu'il séduit par les yeux.

(Voltaire.)

L'amour est le revenu de la beauté, & l'on  
dérobe à la raison tout ce qu'on donne à l'amour.

*Tout parle en amour.*

Sans employer la langue, il est des interprètes  
Qui parlent clairement des atteintes secrètes :  
Un soupir, un regard, une simple rougeur,  
Un silence est assez pour expliquer un cœur.



On a beau déguiser une flamme secrète,  
Les yeux sont éloquents, quand la bouche est muette.

L'amour ne prise ni les graces, ni les talents,  
ni la vertu ; la beauté emporte ses suffrages.

*L'amour est le tyran de nos cœurs.*

L'Amour par tyrannie obtient ce qu'il demande :  
S'il parle, il faut céder ; obéir, s'il commande.  
Et ce Dieu, tout aveugle & tout enfant qu'il est,  
Dispose de nos cœurs, quand & comme il lui plaît.

(F. Corneille.)

Dans le célèbre partage  
Qui se fit de l'univers,  
Neptune eut pour appanage  
Le vaste empire des mers ;  
L'Amour n'eut pour tout domaine  
Qu'un carquois & qu'un flambeau ;  
Mais ce flambeau peut, sans peine,  
Brûler jusqu'au fond de l'eau.



En vain Apollon, pour plaire,  
 Étala mille beautés :  
 En vain il fit l'inventaire  
 De ses rares qualités ;  
 Il ne put rendre sensible  
 Le jeune cœur de Daphné ;  
 Tandis qu'Amour invisible  
 Se fit aimer de Psyché.

*L'amour unit quelquefois le sceptre à la houlette.*

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les champs & les bois ;  
 Ont produit des objets dignes des plus grands rois ;  
 Et le sort prend plaisir, d'une chaîne secrète,  
 D'allier quelquefois le sceptre à la houlette.

(Regnard.)

*L'amour métamorphose l'homme.*

L'Amour est un grand maître :  
 Ce qu'on ne fut jamais il nous apprend à l'être ;  
 Et souvent de nos cœurs l'absolu changement  
 Devient, par ses leçons, l'ouvrage d'un moment.  
 De la nature en nous il force les obstacles,  
 Et ses effets subits ont de l'air des miracles.  
 D'un avare à l'instant il fait un libéral ;  
 Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal.  
 Il rend agile à tout l'ame la plus pesante,  
 Et donne de l'esprit à la plus innocente.

(Molière.)

Rien n'est plus aisé pour l'amour que de subjuguier la raison. Son grand triomphe, c'est de l'emporter sur l'intérêt.

*Quand la pitié s'empare d'un cœur, l'amour est à la porte.*

Défiez-vous d'un tendre soin ;  
 Beauté qu'un amant effarouché :  
 Si-tôt que la pitié nous touche,  
 Le moment d'aimer n'est pas loin.

(Rousseau.)

*L'amour fait des esclaves.*

C'en est fait ; une heureuse étoile ,  
Amour, guide à présent mes pas.  
Ton règne à mes yeux se dévoile ;  
Et j'en déteste les appas.  
Je n'y vois qu'erreur, que foiblesse,  
Que cœurs vaincus par la mollesse,  
Et soumis à d'indignes loix.  
Épris d'une ivresse fatale ,  
Je vois Hercule auprès d'Omphale ,  
Démentir ses nobles exploits.

*L'amour n'a pas les mêmes vues que l'hymen.*

L'amour & l'hyménées ont diverse méthode :  
L'un court au plus aimable, & l'autre au plus commode.  
(*Corneille.*)

*L'amour est indiscret.*

L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en son ame :  
Tout vous trahit, la voix, le silence & les yeux :  
Et les feux mal couverts, n'en éclatent que mieux.  
(*Racine.*)

C'est en vain qu'un amant tâche de se contraindre,  
Il déguise en vain son ardeur ;  
Les efforts qu'il se fait pour feindre,  
Trahissent, malgré lui, le secret de son cœur.  
(*Fontenelle.*)

L'amour se nourrit de belles paroles, de caresses, de petits soins, de complaisances, de doux retours, & de douceurs ; & l'amitié n'a que les restes.

Le cœur de l'homme abhorre le vuide : il veut être rempli d'un objet. Un animal tient souvent toute la place dans le cœur d'une femme qui n'a pas d'amant ; & la vie de son mari ne tiendrait à

rien, si le sacrifice qu'elle en feroit volontiers, pouvoit sauver celle de son chien ou de son oiseau.

(*Juvénal.*)

*Reprise d'amour.*

Je voulus étouffer cet amour obstiné,  
 Qui d'un de vos regards en mon cœur étoit né;  
 Et je crus que j'avois satisfait mon envie:  
 Mais, Life, je me trompai fort;  
 Cet amour est encore en vie,  
 Le petit traître fit le mort. (*De Cailly.*)

C'est un si grand plaisir pour un vieillard d'être aimé, qu'il n'y en a point qui sur cette opinion ne rallume ses cendres : mais de même que le soleil forme de plus grandes ombres quand il se couche, aussi lorsque l'amour éclaire cet âge dont il est naturellement éloigné, il y fait naître de grands ombrages.

*Flambeau de l'Amour éteint & rallumé.*

Amour, voyant un jour que sa flamme étoit morte,  
 S'en vint en cette Cour chercher de la clarté.  
 Le flambeau dans la main, il court de porte en porte,  
 Pour l'allumer aux yeux d'une rare Beauté.  
 Enfin dans un logis où son bonheur le porte,  
 Une si douce Iris le rendit enchanté,  
 Que, si les amoureux se plaignoient de la sorte,  
 On n'en verroit pas un qui ne fût écouté.  
 Lors, son voyage fait, il est pris par l'oreille :  
 J'ai rencontré, dit-il, la Beauté sans pareille,  
 Qui peut faire brûler les hommes & les Dieux.  
 N'est-ce pas bien choisi pour moi qui ne vois goutte?...  
 Et vous qui la voyez, n'êtes-vous pas en doute  
 S'il eût mieux rencontré, quand il eût eu deux yeux.

(*d'Infrainville.*)

*Plainte de l'Amour.*

L'Amour aujourd'hui tout en larmes,  
 Se plaint hautement de nous deux :  
 Il me dit que vos yeux ont enlevé ses charmes ;  
 Il vous dit que mon cœur a dérobé ses feux.

(Vergier.)

*Les blessures de l'Amour sont cuisantes.*

Le tendre Amour cueillant un jour des fleurs,  
 Fut, par hazard, piqué par une abeille,  
 Cachée au fond d'une rose vermeille.  
 Au même instant il s'en va tout en pleurs,  
 Dire à Vénus : ma mere, je me meurs ;  
 Je suis piqué d'une vipere aîlée,  
 Qui, dans ces lieux, abeille est appelée :  
 Je n'en puis plus, je me meurs, je me meurs.  
 Si d'une abeille, ô mon fils ! la piqure,  
 Répond Vénus, vous fait tant de douleur,  
 Quelle douleur croyez-vous donc qu'endure  
 Un malheureux dont vous percez le cœur ?

(Regnier.)

*L'amour fondé sur la beauté n'est pas de longue  
 durée.*

Quand la beauté seule séduit,  
 On s'aime un jour, puis on languit :  
 L'amour s'envole, on se déteste.  
 Mais quand le cœur cede aux talens,  
 Au caractère, aux sentimens,  
 Le temps s'enfuit & l'amour reste.

(Cahusac.)

*Puissance de l'Amour.*

L'Amour fait adoucir les Dieux & les humains ;  
 Il arrête un guerrier formidable, invincible,  
 Qui chasse devant lui cent peuples effrayés :  
 Une Belle paroît dans ce moment terrible,  
 Et le vainqueur tombe à ses pieds.

(Rochon de Chabannes.)

Le Dieu d'Amour, en ce pays,  
 Mieux que l'Hymen fait ses affaires ;  
 Que de filles ont des maris !  
 Et que de femmes n'en ont gueres !  
 (*Pannard.*)

Entre la Raison & l'Amour,  
 Je balançois, belle Églé, l'autre jour ;  
 L'une disoit d'un ton farouche :  
 Soyez toujours maître de votre cœur ;  
 L'Amour parla par votre bouche,  
 Et l'Amour demeura vainqueur.  
 (*d'Arnaud.*)

L'amour de tous les hommes est un précepte  
 qui nous est ordonné, comme un antidote contre  
 la maladie funeste du mépris. (*Le Tourneur.*)

*Description du temple de l'Amour.*

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,  
 Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie,  
 S'élève un vieux palais respecté par les temps ;  
 La nature en fonda les premiers fondements ;  
 Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,  
 Par ses travaux hardis surpassa la nature.  
 Là, tous les champs voisins peuplés de myrthes verts  
 N'ont jamais senti l'outrage des hyvers.  
 Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,  
 Et les fruits de Pomone, & les présents de Flore ;  
 Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,  
 Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.  
 L'homme y semble goûter, dans une paix profonde ;  
 Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,  
 De sa main bienfaisante accordait aux humains ;  
 Un éternel repos, des jours purs & sereins,  
 Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance ;  
 Les biens du premier âge, hors la seule innocence.  
 On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,  
 Dont la molle harmonie inspire les langueurs ;



La voix de mille amants, les chants de leurs maitresses,  
Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs foiblesses.  
(*Voltaire.*)

Périffe l'homme indigne, qui rend l'amour  
mercénaire ; c'est lui qui couvre la terre des  
crimes que la débauche y fait commettre. Com-  
ment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se  
laisse acheter une fois ? Et dans l'opprobre où  
bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa mi-  
sère, du brutal qui la maltraite, ou du séducteur  
qui l'y entraîne, en mettant le premier ses faveurs  
à prix ?  
(*J. J. Rousseau.*)

### A M O U R T I M I D E.

*Carlos à D. Isabelle.*

Je puis contre le ciel en secret murmurer ;  
De n'être pas né Roi pour pouvoir espérer ;  
Et, les yeux éblouis de cet éclat suprême,  
Baïsser soudain la vue & rentrer en moi-même.  
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,  
Un ridicule espoir, de criminels desirs !  
Je vous aime, Madame, & vous estime en Reine ;  
Et quand j'aurois des feux dignes de votre haine,  
Si votre amé, sensible à ces indignes feux,  
Se pouvoit oublier jusqu'à souffrir mes vœux,  
Si, par quelque malheur que je ne puis comprendre,  
Du trône jusqu'à moi je la voyois descendre,  
Commençant aussi-tôt à vous moins estimer,  
Je cesserois sans doute aussi de vous aimer.

(*Corneille, D. Sanck. d'Arrag. act. 2. sc. 2.*)

### A M O U R V I O L E N T.

*Vamir au Duc de Foix.*

Oui, depuis deux années,  
L'amour la plus secrète a joint nos destinées.  
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher ;  
Le seul bien \* de la terre où j'ai pu m'attacher ;

\* *Amélie.*

Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie :  
 Les maux que j'éprouvois passaient ta jalousie.  
 Par tes égarements juge de mes transports.  
 Nous puîsâmes tous deux dans ce sang dont je fors ;  
 L'excès des passions qui dévorent une ame ;  
 La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.  
 Mon frere est mon rival, & je l'ai combattu ;  
 J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.  
 Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,  
 J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime.  
 Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,  
 Ni le peu de soldats que j'avois pour secours,  
 Ni le lieu, ni le temps, ni sur-tout ton courage ;  
 Je n'ai vu que ta flamme & ton feu qui m'outrage.  
 L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié ;  
 Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié :  
 Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête,  
 Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.  
 A la face des cieux je lui donne ma foi ;  
 Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.  
 Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouse  
 Traîne aux pieds des autels ta sœur & mon épouse.

(*Voltaire, Duc de Foix, act. 3. sc. 5.*)

## AMPHITHÉÂTRE DES CHIRURGIENS.

Dans ses cirques ouverts l'antiquité barbare  
 Enseignoit aux mortels l'art d'abrégier ses jours.  
 Ici, par un secret & plus doux & plus rare,  
 On apprend le moyen d'en prolonger le cours.

(*Boschard Saron.*)

## A N.

*Le premier jour de l'an est consacré à la duplicité.*

De trois cent soixante & cinq jours,  
 Qui de l'an composent le cours,  
 C'est le premier de tous où l'on ment davantage.  
 Nul autre ne fait voir tant de duplicité.  
 Combien, dans ce jour si fêté,  
 Voit-on, par un fatal usage,

De faux baisers & donnés & rendus !  
 Combien de l'amitié tiennent le doux langage ;  
 Qui voudroient voir périr ceux qu'ils flattent le plus !  
 De-là certainement vient le double visage  
 Que la Fable donne à Janus.

(Pannard.)

### A N A T O M I E.

La dissection du corps humain passoit encore pour un sacrilège sous le regne de François I. L'anatomie étoit donc une science inconnue ; & les Médecins de ce siècle & des précédents ; ne devoient pas être, à beaucoup près, aussi habiles que ceux du nôtre. (*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

### A N D R O M A Q U E.

*Sa priere à Pyrrhus pour son fils.*

Quoi ! vous prononceriez un arrêt si cruel !  
 Est-ce mon intérêt qui le rend criminel ?  
 Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour son pere,  
 On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mere.  
 Il m'auroit tenu lieu d'un pere, d'un époux :  
 Mais il me faut tout perdre, & toujours par vos coups.  
 (Racine.)

*Elle refuse l'alliance de Pyrrhus.*

Seigneur, que faites-vous, & que dira la Grece ?  
 Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse ?  
 Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,  
 Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?  
 Captive, toujours triste, importune à moi-même,  
 Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?  
 Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés,  
 Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?  
 Non, non ; d'un ennemi respecter la misere,  
 Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mere,  
 De cent peuples pour lui combattre la rigueur,  
 Sans me faire payer son salut de mon cœur ;

Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asyle,  
 Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.  
 (Racine.)

### A N G L E T E R R E.

En voyant l'Angleterre, en secret \* il admire  
 Le changement heureux de ce puissant Empire ;  
 Où l'éternel abus de tant de sages loix,  
 Fit long-temps le malheur & du peuple & des Rois.  
 Sur ce sanglant théâtre où cent Héros périrent,  
 Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent,  
 Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,  
 De l'éclat de son règne étormait les humains.  
 C'était Élisabeth, elle dont la prudence  
 De l'Europe à son choix fit pencher la balance,  
 Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,  
 Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.  
 Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes ;  
 De leurs troupeaux féconds, leurs plaines sont couvertes ;  
 Les guérets, de leurs bleds ; les mers, de leurs vaisseaux.  
 Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.  
 Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,  
 Des bouts de l'univers appelle la fortune.  
 Londres, jadis barbare, est le centre des arts,  
 Le magasin du monde & le temple de Mars.  
 Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble  
 Trois pouvoirs étormés du nœud qui les rassemble,  
 Les Députés du peuple, & les Grands, & le Roi,  
 Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;  
 Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,  
 Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.  
 (Voltaire, Henziade, ch. 1.)

### A N G L O I S E.

*Belle Angloise réfugiée en France pendant les  
 troubles de son pays.*

Si je vis sous les dures loix  
 De vos yeux, ces beaux yeux Anglois

\* Henri IV.

Dont la rigueur me désespère,  
 A-t-on lieu d'en être surpris ?  
 Quoique vous soyez étrangère,  
 L'Amour est de tous les pays.



Le souvenir est effacé  
 De tout le désordre passé ;  
 Et de nos batailles sanglantes :  
 Je ne connois , pour mon repos,  
 Que deux nations différentes,  
 Les honnêtes gens & les fots.



Mais , beaux yeux qui causez ma mort ;  
 Usez de votre passeport  
 Avec un peu moins de licence :  
 Ayez soin que votre beauté  
 Ne viole pàs dans la France,  
 Les droits de l'hospitalité.

(Charleval.)

### A N I M A U X.

*L'empire de l'amour s'étend sur tous les animaux.*

Ici , tout ce qui respire  
 Se plaint , languit & soupire.  
 Dans les forêts , les oiseaux ;  
 Dans les plaines , le zéphyre ;  
 Les bergers sous les ormeaux ;  
 Les Nayades dans les eaux ;  
 Tout sent l'amoureux martyr :  
 Et tout sert , en nous parlant  
 Contre l'austere sagesse ,  
 A mettre en goût de tendresse  
 Le cœur le plus indolent.

(Mad. Deshoulières.)

## A N T I G O N E.

*Combat d'Antigone entre la vie & la mort.*

Quelle est de mes malheurs l'extrémité mortelle !

Où ma douleur doit-elle recourir ?

Dois-je vivre, ou dois-je mourir ?

Un amant me retient : une mere m'appelle ;

Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend.

Ce que veut la raison, l'amour me le défend,

Et m'en ôte l'envie.

Que je vois de sujets d'abandonner le jour !

Mais, hélas ! qu'on tient à la vie

Quand on tient si fort à l'amour !

(*Racine.*)

## A N T I Q U I T É.

*L'antiquité donne du prix aux ouvrages des hommes, & la vieillesse des hommes les rend méprisables.*

Êtres inanimés, rebut de la nature,

Ah, que vous faites d'envieux !

Le temps, loin de vous faire injure,

Ne vous rend que plus précieux,

On cherche avec ardeur une médaille antique :

D'un buste, d'un tableau, le temps hausse le prix ;

Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris

D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique ;

Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

(*Mad. Deshoulières.*)

## A N T O I N E.

*Tentation de saint Antoine.*

Toinette, si jadis le diable,

Quand il tenta votre Patron,

Eût pris votre figure aimable,

Je crois que la tentation

Auroit été plus redoutable ;

Que le Saint eût été vaincu,

Et seroit devenu coupable,  
S'il n'avoit eu votre vertu.

(*Lauaignant.*)

### A P Ô T R E S.

Gustave Adolphe ayant vu dans une Église les statues d'argent des douze Apôtres, leur dit : Comment ! Messieurs, vous restez ici, au lieu d'aller prêcher Jésus-Christ, ainsi qu'il vous l'a ordonné ! Vous ferez votre mission sur ma parole. Il la leur tint, en en faisant faire de la monnoie où il y avoit pour emblème : *A l'honneur de Jésus-Christ.*

### A P P A R E N C E S.

*Les hommes se décident sur des apparences trompeuses.*

Les hommes de tout temps jugeant sans connoissance,  
Par un faux éclat prévenus,  
Ont souvent pris pour des vertus,  
Ce qui n'en a que l'apparence.  
Parmi ces illustres mortels,  
Quelquefois ceux que l'on encense  
Ne sont que de grands criminels,  
A qui notre seule ignorance,  
Au lieu de châtimens, décerne des autels.  
Quand nous serons jugés au poids du Sanctuaire,  
Qu'aux yeux d'un Dieu vengeur nos crimes paroîtront,  
Hélas ! de quoi nous serviront  
Les honneurs qu'ici-bas le monde nous peut faire ?  
(*Pavillon.*)

### A R B R E S.

*Les arbres durent plus long-temps que les hommes,  
& ne perdent rien de leur beauté en vieillissant.*

Injustice de la nature !  
Les arbres, dont l'ombrage embellit les côteaux,

Ne craignent point des ans l'irréparable injure ;  
 Leur vieillesse ne sert qu'à les rendre plus beaux.  
 Après avoir d'un siècle achevé la mesure ,  
 Ils passent bien avant dans des siècles nouveaux.

Où voit-on quelqu'homme qui dure  
 Autant que les sapins, les chênes, les ormeaux ?  
 ( *Mad. Deshoulières.* )

## A R C I S.

*Reconstruction d'Arcis-sur-Aube faite aux dépens  
 de M. Grassin.*

Une flamme cruelle avoit détruit ces lieux ;  
 Grassin les rétablit par sa munificence.  
 Que ce marbre à jamais expose à nos neveux  
 Le malheur, le bienfait, & la reconnoissance.  
 ( *Piron.* )

## A R G E N T.

*L'argent tient lieu de tout.*

Plus on aime l'argent, & moins on a de vices ;  
 Le soin d'en amasser occupe tout le cœur,  
 Et quiconque s'y livre y trouve son bonheur.  
 Un ami qu'on implore, ou refuse, ou chancelle :  
 L'argent est un ami toujours prompt & fidele.  
 Le plaisir d'entasser vaut seul tous les plaisirs ;  
 Dès qu'on fait que l'on peut remplir tous ses desirs,  
 Qu'on en a les moyens, notre ame est satisfaite.  
 De tout ce que je vois, je puis faire l'emplette,  
 Et cela me suffit : j'admire un beau château ;  
 Il ne tiendrait qu'à moi d'en avoir un plus beau ;  
 Me dis-je. J'apperçois une femme charmante ;  
 Je l'aurai, si je veux, & cela me contente.  
 Enfin, ce que le monde a de plus précieux,  
 Mon coffre le renferme, & je l'ai sous mes yeux,  
 ( *Destouches* )

*On vient à bout de tout avec de l'argent.*

Un jeune François en Espagne,  
 D'un objet qui lui plut voulant vaincre l'orgueil ;



Au lieu de s'amuser à battre la campagne,  
Se mit un quadruple sur l'œil.

Si j'obtiens ce que je demande ;

Voilà , ma belle enfant , lui dit-il , une offrande ;

Je fais mieux agir que parler.

A cette vision se montrant moins cruelle :

L'Amour est aveugle , dit-elle ;

Il faut couvrir l'autre œil , pour lui bien ressembler :

( *Boursault.* )

Dans une nation où l'or commande , c'est  
l'argent qui décide.

*L'argent corrompt les Juges.*

Dignités , charges fastueuses ,

Que méconnoissent les vertus ;

Tribunaux , banques tortueuses ,

Où préside le seul Plutus :

L'avarice , aux mains infernales ,

Dans ses balances inégales ,

Pèse le sang & la faveur ;

Et souvent , d'une courtisane

La bouche obscene fut l'organe

Par où parla le Sénateur.

( *Desforges Maillard.* )

*L'argent travestit un coquin en homme d'honneur.*

Tel fut jadis décrié par la ville ,

Et reconnu pour insigne vaurien ,

Qui , de ducats formant plus d'une pile ;

Passé aujourd'hui pour un homme de bien.

( *Tannevot.* )

*Rien sans argent.*

Au temps heureux où régnoit l'innocence ;

On goûtoit , en aimant , mille & mille douceurs ;

Et les amants ne faisoient de dépense

Qu'en soins & qu'en tendres ardeurs :

Mais aujourd'hui , sans l'opulence ,

Il faut renoncer aux plaisirs ;

Un amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs,  
N'est plus payé qu'en espérance.

( *De Meré.* )

L'or & l'argent sont une richesse de fiction  
ou de signe. Ces signes sont très-durables, & se  
détruisent peu comme il convient à leur nature.  
Plus ils se multiplient, plus ils perdent de leur  
prix, parce qu'ils représentent moins de choses.

( *Génie de Montesquieu.* )

L'argent est un bon serviteur & un mauvais  
maître.

### A R I A D N E.

#### *Belle statue d'Ariadne.*

Ce que m'ôta jadis la fortune cruelle,  
Ne peut se comparer à ce qui m'est rendu.

L'art du sculpteur m'a fait si belle,

Que j'acquiers mille amants pour un que j'ai perdu.

( *Mallevillè.* )

### A R M I D E.

#### *Reproches d'Armide à son amant fugitif.*

Cruel qui, sans pitié de ma douleur extrême,  
Emportes avec toi la moitié de moi-même,  
Ou prends celle qui reste, ou d'un dernier effort  
Donne à toutes les deux une soudaine mort.

( *Sarrafin.* )

### A R N A U L T.

#### *Épithaphe de M. Arnault.*

Enfin, après un long voyage,  
Arnault revient en ces saints lieux;  
Il est au Port, malgré les envieux,  
Qui croyoient qu'il feroit naufrage.  
Ce Martyr de la Vérité,  
Fut banni, fut persécuté,  
Et mourut en terre étrangère,

Heureuse, de son corps, d'être dépositaire :  
 Mais son grand cœur, toujours ferme & constant;  
 Fut porté par l'amour, à qui tout est possible,  
 Dans cette retraite paisible  
 D'où jamais il ne fut absent.

( *De la Semay.* )

### A R R Ê T S.

*Les Arrêts ne sont pas tous dictés par Thémis :*

Ce souverain qui, de son trône,  
 Voit les humains, le front baissé,  
 Adorer les ordres qu'il donne  
 Et l'arrêt qu'il a prononcé,  
 Souvent a pris ce qu'il ordonne  
 Dans les regards d'une friponne,  
 Qui, par forme d'amusement,  
 Un instant avant sa toilette,  
 L'avoit reçu de sa soubrette  
 Qui le dictoit en badinant.

( *Sedaine.* )

### A R T.

Il semble que la nature soit en France comme  
 les femmes qui n'ont pas droit de régner, & que  
 l'art qui n'est que son cadet, ait celui de donner  
 des loix à son préjudice.

Il vaut mieux savoir plaire sans art, que de  
 savoir l'art de plaire.

*La nature triomphe de l'art.*

Une Nymphe à quinze ans de sa beauté parée ;  
 A ces visages peints doit être préférée :  
 Malgré le vermillon, les pompons & le fard ;  
 La nature a le droit de triompher de l'art.

( *Philos. de Sans-Souci.* )

## ARTIFICE.

*Les femmes ne doivent leur beauté qu'à l'artifice.*

L'amant croit sa maîtresse un chef-d'œuvre ici-bas,  
 Encore qu'elle n'ait rien sur soi qui soit d'elle ;  
 Que le rouge & le blanc par art la fassent belle ;  
 Qu'elle ente en son palais ses dents tous les matins ;  
 Qu'elle doive sa taille au bois de ses patins ;  
 Que son poil, dès le soir, frisé dans la boutique,  
 Comme un casque au matin sur sa tête s'applique ;  
 Qu'elle ait comme un piquet le corselet au dos ;  
 Qu'à grand peine sa peau puisse couvrir ses os ;  
 Et tout ce qui de jour la fait voir si doucette,  
 La nuit, comme en dépôt, soit dessus sa toilette.  
 (Regnier.)

## ARTS.

Proscrire les arts agréables, & n'admettre que ceux qui sont absolument utiles ; c'est blâmer la nature qui, produit les fleurs, les roses & les jasmins, comme elle produit les fruits.

(Essais hist. de M. de Saint-Foix.)

## ATHÉE.

Cet impie, en santé, croit son corps éternel :  
 Mais il croit qu'à la mort son esprit est mortel.

## AVARE.

*Caractère de l'avare.*

L'avare, dans son coffre-fort,  
 Tient son argent jusqu'à sa mort ;  
 Sans que jamais il en répande.  
 Des pois d'hyver parfait tableau,  
 Il faut qu'il creve, avant qu'il rende  
 Ce qu'il enferme dans sa peau.

(Pannard.)

Voyez cet homme, il borne la sagesse  
 Et le mérite à la seule richesse ;  
 Juge de vous sur le pied de vos biens ;  
 Et vous méprise en supputant les siens.  
 Mais, après tout, à quoi sert l'opulence ?  
 Parmi les biens, il vit dans l'indigence ;  
 Plus il en a, moins il ose y toucher.  
 Contre le luxe il ne fait que prêcher ;  
 Et sur l'épargne attentif à toute heure,  
 Ce qu'il dépense, il le plaint & le pleure.

(Desmarets.)

Toute la vie de l'avare n'est occupée qu'à  
 préparer à ses enfants des raisons de se consoler  
 de sa mort.

*Supplice de l'avare.*

L'Avarice enchaînée  
 Au funeste métal qu'elle croit posséder ;  
 Des hommes, d'elle-même, ennemie obstinée,  
 Se consume à le regarder ;  
 Par un juste supplice, au sein de la richesse,  
 Un besoin éternel la presse.  
 L'éclat de ses trésors ne sauroit m'éblouir :  
 Ils ne font, quoi qu'en dise une foule imbécile,  
 Qu'un amas de boue inutile,  
 Pour qui n'ose point en jouir.

(La Visclède.)

La pauvreté manque de beaucoup de choses,  
 L'avarice de tout.

*Funestes effets de l'avarice.*

Oui, c'est toi, monstre détestable,  
 Fatal ennemi des humains,  
 Qui seul, du bonheur véritable,  
 A l'homme as fermé les chemins.  
 Pour appaiser sa soif ardente,  
 La terre, en trésors abondante,

E 118

Feroit germer l'or sous ses pas.  
 Il brûle d'un feu sans remède,  
 Moins riche de ce qu'il possède,  
 Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

(*Roussseau.*)

L'avare est mal logé, mal couché, mal habillé,  
 effuie les rigueurs des saisons, se prive des so-  
 ciétés, souffre du présent, du passé & de l'avenir,  
 & mene une vie pénitente, sans espoir de récom-  
 pense, parce que les actions ne sont bonnes ou  
 mauvaises que par l'intention.

*L'avare ne thésaurise pas pour lui.*

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;  
 Il a le moins de part aux trésors qu'il enferme,  
 Thésaurisant pour les voleurs,  
 Pour ses parents, ou pour la terre.

(*La Fontaine.*)

*Les héritiers d'un riche avare se consolent aisément.*

Quand d'un coup de sa faux l'inexorable Mort  
 Dépêche un vieux Crésus aux rives du Cocyte,  
 Ses héritiers pleurent d'abord ;  
 Mais cette tristesse hypocrite  
 N'est dans le cœur qu'un pur effort  
 Où la décence les excite.

Si-tôt que le trésor à leurs yeux est présent,  
 Contre un aspect si doux leur chagrin ne tient guere,  
 Plus le coffre-fort est pesant,  
 Plus la douleur devient légère.

(*Pannard.*)

La mort de l'avare fait sortir les richesses du  
 tombeau dans lequel elles étoient ensevelies.

*Avis d'un pere avare à son fils.*

Sur un tas d'or toujours compté,  
 Harpagon, au visage hâve,

Dit à son fils : Vois ma bonté ;  
 Dans ce réduit souvent je brave  
 La faim, la soif, pour te laisser  
 Cet or à tous si nécessaire ;  
 Mais, garde-toi d'en dépenser :  
 Que ferois-tu dans la misère ? ...  
 Je ferois comme vous, mon pere.

L'avarice, comme un cruel exacteur, nous prescrit sans cesse une nouvelle tâche ; les travaux se succèdent sans fin, & le terme où l'on croyoit se reposer, s'éloigne à mesure qu'on en approche. Le pauvre ne souffre que de ses besoins, qui se multiplient ; & l'avare, de ses desirs, qui s'étendent au milieu de l'abondance.

(*Le Tourneur.*)

L'avarice & l'ambition different en ce que l'une est agitée par l'espérance, & l'autre par la crainte. L'ambitieux espere de proche en proche parvenir à tout : l'avare craint de tout perdre : ni l'un ni l'autre ne savent jouir. (*Ductos.*)

*L'avare manque de sentiments.*

Il n'est point de défaut plus bas que l'avarice ;  
 Il suffit de paroître entiché de ce vice,  
 Pour être regardé comme un homme sans cœur.  
 A qui servent les biens que pour s'en faire honneur ?  
 Le monde aime l'éclat & la magnificence,  
 Et l'on n'est estimé que selon sa dépense.  
 Eh ! quel plaisir plus doux que de voir nuit & jour  
 Mille gens empressés à nous faire la cour ?  
 Le faste nous tient lieu d'une haute noblesse ;  
 Les plus fiers, les plus grands adorent la richesse.

(*Destouches.*)

L'avare amasse les écus centaine à centaine,  
 & son héritier les dépense mille à mille.

*L'avare vit trop pour ses héritiers.*

Les loix devroient défendre à ces vieux opulents ;  
 Qui ne sont bons à rien , de passer soixante ans ;  
 Mais ces oncles malins sont cloués à la vie.  
 Le nôtre est tous les ans deux fois à l'agonie ;  
 Un courier diligent vient nous en avertir ,  
 Pour aller l'enterrer nous songeons à partir ,  
 Quand un autre courier, qui jusqu'au cœur nous frappe ,  
 Arrive & nous apprend que le traître en réchappe ,  
 Malgré deux Médecins qui ne le quittent pas.

(Destouches.)

C'est en vain que le coffre de l'avare regorge  
 d'or & d'argent, si son cœur n'est pas rempli.

*L'avarice est la compagne presque inséparable  
 des richesses.*

Tout riche a le cœur dur, est intraitable & vain ;  
 Tout homme heureux sent peu le malheur du prochain ;  
 Plus la main se remplit, plus on la tient serrée ;  
 Et ceux dont la fortune est la plus assurée ,  
 Chez qui l'on voit le bien & l'argent foisonner ,  
 Sont presque toujours ceux qui savent moins donner.

(L'Abbé de Villiers.)

Il y a des gens qui sont généreux dans l'indigence , & que l'opulence rend si avares , que , malgré leur fortune , ils sont plus pauvres que lorsqu'ils n'avoient rien. C'est ainsi que l'homme, ennemi de sa félicité , s'oppose au fort quand même il le seconde , & qu'il devient auteur de sa peine.

*L'avare se laisse mourir de faim.*

Mithridate , à ce qu'on prétend ,  
 Au poison s'accoutuma tant ,  
 Que sur lui le poison ne pouvoit plus rien faire ;  
 Pancrace a pris le même train ,



Et tant rogné son ordinaire ,  
Qu'il ne peut plus mourir de faim.

( *De Seneca.* )

L'avare se méfie toujours de la disette. Il empoisonne sa prospérité , & croit que les biens dont il regorge vont lui échapper. Il est pauvre dans l'abondance.

*Építaphe d'un avare.*

Le plus avare homme de Rennes  
Reposé sous ce marbre blanc ;  
Il mourut tout exprès le dernier jour de l'an  
De peur de donner des étrennes.

*Avare qui déteste la nuit.*

Dorilas, quand la nuit nous rend l'obscurité,  
En paroît toujours attristé ;  
Mais ce n'est pas à cause d'elle ;  
C'est parce que le jour épargne la chandelle.

( *De Cailly.* )

*L'avarice des peres ruine leurs enfants.*

Voulez-vous imiter ces peres sans tendresse,  
Avares ennemis de la vive Jeunesse,  
Qui la faisant languir, sans être plus heureux,  
La privent des plaisirs qui sont perdus pour eux ?  
Qu'arrive-t-il de-là ? plus d'abus qu'on ne pense ;  
Nos fils impatients se ruinent d'avance,  
Et des Juifs obligeants leur font, à notre insçu,  
Dévorer l'héritage avant qu'il soit échu.

( *Piron.* )

Dieu a donné les biens à l'homme pour  
conserver sa vie , & l'avare la prodigue pour les  
amasser & les conserver : quel excès de folie &

*L'avare & le prodigue ont deux différents systèmes.*

Le prodigue imprudent, à ses vœux qui se livre,

Vit comme s'il alloit mourir ;

Et l'avare, sans cesse empressé d'acquérir,

Comme s'il devoit toujours vivre.

(*Le Brun.*)

*Avare qui mourut dans le temps de l'établissement de la Capitation.*

Pour éviter la Capitation ;

Don Augustin eut recours à la Parque ;

Il crut par-là trouver l'exemption ;

Mais comme il fut près d'entrer dans la barque,

Voyant Caron qui, l'arrêtant au bord,

Lui demanda le tribut ordinaire :

Hélas ! dit-il, que le sort m'est contraire !

Par tête on paye encore après la mort.

(*La Monnoye.*)

*Testament d'une femme avare.*

Par testament Dame Denise,

Quoiqu'elle possédât un ample revenu,

Ordonna que son corps fût inhumé tout nud ;

Pour épargner une chemise.

Il devrait être permis de jeter un dévolu sur les biens d'un avare, ainsi que sur le bénéfice d'un Ecclésiastique indigne ou incapable de le posséder.

*Avare qui rêve qu'il donne un festin.*

Une nuit l'avare Frontin,

Rêvant qu'il donnoit un festin,

De douleur eut l'ame saisie.

Il en souffrit un tel tourment,

Qu'à son réveil il fit serment

Qu'il ne dormiroit de sa vie.

(*Le Brun.*)

Un avare est inquiet sur ses richesses, comme sur des biens qui lui appartiennent, & n'en use pas plus que si elles ne lui appartennoient pas.

*Avare, mari d'une coquette.*

Jean, qui dans ce tombeau repose entre les morts,  
Prenant de toutes mains, amassa des trésors  
Plus qu'il n'en espéroit de sa bonne fortune.  
Il posséda beaucoup, mais il ne donna rien;  
Et, si ce n'est qu'il eut une femme commune;  
Jamais homme vivant n'eut de part à son bien.

(Maynard.)

On disoit à un avare, dont le coffre-fort étoit toujours fermé, & la bouche ouverte pour dire des sottises, de mettre sa langue dans son coffre & son or dans sa bouche.

*Femme avare & belle.*

Quoique votre péché paroisse un peu biffarre;  
Si vous vouliez il deviendrait le mien.

Iris, si vous étiez mon bien,  
Je sens que j'en serois avare.

On ne peut confier ses trésors à un dépositaire plus fidele que l'avare, qui regarde l'argent comme une précieuse relique à laquelle il n'ose toucher.

*Avarice de Madame Tardieu.*

Une certaine Magistrate,  
Depuis le genou jusqu'au flanc,  
Couvrit sa cuisse délicate  
D'un caleçon de satin blanc;  
Mais satin d'une these en profonde science;  
Dont un Docteur avoit honoré l'Éminence,  
Et que cette profane à son ventre appliqua;  
Si bien qu'on y put lire, au moment de sa chute,  
A l'endroit qui chez elle a fait tant de dispute:

QÆSTIO THEOLOGICA.

Si d'un si grand Ministre on y vit la figure,  
 Il ne le prendra pas, s'il lui plaît, en injure,  
 Aujourd'hui que l'État se régit par ses mains :  
 Il pouvoit être là comme on mettoit Mercure,  
 A Rome, sur les grands chemins.

(*Boileau.*)

En considérant les voies obliques que l'avare  
 emploie, & les peines qu'il se donne pour  
 amasser ; ses attentions à conserver, & sa crainte  
 de perdre ses trésors ; n'a-t-on pas lieu de penser  
 qu'il croit plutôt à l'immortalité de son corps  
 qu'à celle de son ame ?

### A V A R I C E.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux  
 Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux !  
 Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage ?  
 Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?  
 L'homme sourd à ma voix, comme à celle du sage,  
 Ne dira-t-il jamais : c'est assez, jouissons ?  
 Hâte-toi, mon ami ; tu n'as pas tant à vivre.  
 Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre.  
 Jouis... Je le ferai... Mais quand donc ?.. Dès demain...  
 Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.

(*La Fontaine, Fable du Loup & du Chasseur.*)

L'usage seulement fait la possession.  
 Je demande à ces gens, de qui la passion  
 Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,  
 Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme ?  
 Diogene là-bas est aussi riche qu'eux ;  
 Et l'avare ici-haut, comme lui, vit en gueux.  
 L'homme au trésor caché qu'Ésope nous propose,  
 Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit,  
 Pour jouir de son bien, une seconde vie ;  
 Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.  
 Il avoit dans la terre une somme enfouie.

Son cœur avec ; n'ayant d'autre (a) déduit,  
Que d'y ruminer jour & nuit,  
Et rendre sa (b) chevanche à lui-même sacrée :  
Qu'il allât, ou qu'il vînt, qu'il bût, ou qu'il mangeât ;  
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât  
A l'endroit où gissoit cette somme enterrée.  
Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur le vit ;  
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.  
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid ;  
Voilà mon homme aux pleurs ; il gémit, il soupire,  
Il se tourmente, il se déchire.  
Un passant lui demande : A quel sujet ces cris ? ...  
C'est mon trésor que l'on m'a pris...  
Votre trésor ? .. où pris ? .. Tout joignant cette pierre...  
Eh ! sommes-nous en temps de guerre  
Pour l'apporter si loin ? n'eussiez-vous pas mieux fait  
De le laisser chez vous en votre cabiner,  
Que de le changer de demeure ?  
Vous auriez pu, sans peine, y puiser à toute heure .  
A toute heure, bons Dieux ! ne tient-il qu'à cela ?  
L'argent vient-il comme il s'en va ?  
Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc de grace,  
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant ?  
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,  
Mettez une pierre à la place,  
Elle vous vaudra tout autant.

(*La Fontaine, Fable de l'Avare.*)

### A U D I E N C E.

César, écoutez-moi, crioit une femme à  
l'empereur Adrien : Je n'ai pas le temps, ré-  
pondit-il. N'ayez donc pas le temps de régner,  
répliqua-t-elle. Il s'arrête sur le champ, & lui  
donne audience.

### A U D I T E U R.

Un benêt qui avoit acheté une charge d'Au-

(a) *Pas de plus grand plaisir.* (b) *Son bien.*

diteur des Comptes, étant au sermon, se levoit & faisoit une inclination toutes les fois que le prédicateur disoit, *mon cher auditeur.*

### A V E N I R.

*Nous ne devons pas desirer de pénétrer dans l'avenir.*

Dans l'obscur avenir ne cherchons point à lire :  
 D'un voile impénétrable il est enveloppé ;  
 Curieux indiscrets, nous nous laissons séduire.  
 Qui prétend le connoître, est trompeur & trompé :  
 Demeurons dans une humble & modeste ignorance :  
 Que la seule raison regle nos sentiments.  
 Avec une tranquille & sage indifférence  
 Attendons les événements.

( *Le Brun.* )

Si l'homme étoit instruit, au jour de sa naissance,  
 Des destins qu'a sur lui la sage Providence ;  
 L'un, prévoyant ses maux, deviendrait furieux ;  
 L'autre, sûr de ses biens, seroit trop tôt las d'eux.  
 Les ennuis, le dégoût, la tristesse ennemie,  
 Armant son désespoir, abrégeroient sa vie.  
 Oui, laissons l'avenir dans son obscurité :  
 Le Ciel l'a de nos yeux prudemment écarté.  
 Sans murmurer en vain contre la Providence,  
 Supprimons de nos vœux l'orgueilleuse imprudence.  
 Que le Ciel à son gré dispose des humains ;  
 C'est à nous d'obéir à l'ordre des destins.

( *Philos. de Sans-Souci.* )

### A V E N T U R E.

*A une diseuse de bonne aventure.*

Quelques traits qu'en ma main ait formé la nature,  
 Et, quel que soit le cours des cieux,  
 On ne peut voir que dans vos yeux  
 Ma bonne ou mauvaise aventure.

( *Pavillon.* )

Beau chef-d'œuvre de la nature,  
 Qui voulez, dans ma main, voir ma bonne aventure,  
 Vous l'y cherchez bien vainement :  
 Elle est dans votre cœur écrite seulement ;  
 Et, pourvu qu'à mes vœux il ne soit point contraire,  
 Vous pouvez la dire aisément ;  
 Il vous est aisé de la faire.

## A V E U G L E.

On disoit d'un aveugle qui portoit un im-  
 potent, qu'ils subvenoient aux besoins que la  
 nature leur avoit refusés, en se prêtant l'un à  
 l'autre leurs yeux & leurs pieds.

*Belle aveugle.*

Que je fus malheureux, quand j'arrêtai mes pas,  
 Pour voir plus à loisir ces merveilleux appas,  
 Dont les Graces vous ont pourvue !  
 Que mon destin au vôtre est contraire en ce point !  
 Je ne me plains par-tout que de vous avoir vue,  
 Et vous ne vous plaignez que de ne me voir point.



Vous savez nous charmer par ce qui manque en vous :  
 Ce cruel accident fait même des jaloux,  
 Dont vous dédaignez les requêtes.  
 Et, malgré vos mépris injustes & divers,  
 Avec les yeux fermés vous faites des conquêtes,  
 Que d'autres ne font pas avec les yeux ouverts.

## A V E U G L E M E N T.

*Aveuglement subit de la Comtesse de Moret,  
 maîtresse de Henri IV.*

Moret, de la nuit enchantée,  
 Importunoit l'Amour d'en augmenter le cours :  
 Sa prière fut écoutée ;  
 De ses ombres la nuit la couvrit pour toujours.

## A V I D I T É.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme ;  
L'impossibilité dispaçoit à son ame.

Combien fait-il de vœux, combien fait-il de pas !  
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire :

Si j'arrondissois mes États ;

Si je pouvois remplir mes coffres de ducats ;

Si j'apprenois l'Hébreu, les Sciences, l'Histoire.

Tout cela, c'est la mer à boire ;

Mais rien à l'homme ne suffit.

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,

Il faudroit quatre corps : encor, loin d'y suffire,

A mi-chemin je crois que tous demeureroient.

(*La Fontaine, Fable des deux chiens.*)

## A U M Ô N E

*Demandée par une belle.*

Amarante, riche en beautés,

Mais pauvre des biens de fortune ;

Demande ses nécessités

D'une grace si peu commune,

Qu'il faut à ses attraits, qui charmeroient les Dieux ;

On qu'on ouvre la bourse, ou qu'on ferme les yeux.



Pieds nuds, & toute échevelée ;

Philis, en l'avril de ses jours,

Aussi belle que désolée,

S'en va de porte en porte implorer du secours.

Qui la voit en ce point si pleine de tristesse ;

Bénit sa rencontre en ce lieu,

Et donne moins au nom de Dieu ;

Que pour l'amour de la Déesse.

Qui voudroit résister, résisteroit en vain

A l'effort de ses belles armes.

Demander avec tant de charmes ;

C'est demander les armes à la main.



Ta grace est une douce amorce,  
Qui nous porte au secours de ta nécessité ;  
Et le gain que tu fais témoigne plus ta force,  
Que notre libéralité.

Quelle main pourroit être close  
A celle qui sur nous fait de si doux efforts ?  
Peut-on refuser quelque chose  
A celle à qui le ciel déploya ses trésors ?

Aimable objet d'une tendre amitié,  
En qui la plainte est belle, & la beauté plaintive ;  
Tu fais naître à la fois l'amour & la pitié,  
Et de deux passions rends une ame captive.

Jusques dans nos ames tu fouilles,  
Et tes yeux si puissants en leur douce langueur,  
Savent bien faire ouvrir & la main & le cœur,  
Et s'enrichir de nos dépouilles.

Merveille plus digne d'offrandes,  
Que tu ne l'es de charité :  
Tu ravis aux passants plus que tu ne demandes,  
En leur ôtant la liberté.

Tu fais ta récolte , en ta course ;  
Par la vertu de tes charmes vainqueurs ;  
Mais tu commences par les cœurs,  
Et tu finis par la bourse.

(Malleville.)

Heureux celui qui est en état de faire l'aumône ;  
malheureux celui qui la reçoit. L'aumône & les  
œuvres de charité sont l'unique bien que l'on  
emporte avec soi en mourant. Ce sont, pour ainsi  
parler, des lettres de change payables à vue.

Ce que nous avons dépensé n'est plus à nous ;  
ce que nous possédons peut nous être enlevé par

divers accidents ; mais ce que nous avons donné aux pauvres, est un prêt que Dieu nous rendra un jour avec usure.

### A V O C A T.

#### *Avocat menteur.*

Ne vous fiez nullement  
En cet Avocat célèbre ;  
Je vous assure qu'il ment  
Plus serré qu'un compliment,  
Et qu'une oraison funebre.

( *De Cailly.* )

Les Avocats & les Médecins sont deux especes de charlatans qui trafiquent en paroles, & dont tout le revenu n'est assuré que sur le vent.

Un Avocat plaidant une cause dont l'instance duroit depuis quatre-vingts ans, disoit : Mon ayeul, mon pere & moi, sommes morts à la poursuite de ce procès. *Dieu veuille avoir votre ame*, lui dit le Président, qui fit appeller une autre cause.

### A V O R T O N.

Toi, qui meurs avant que de naître,  
Assemblage confus de l'être & du néant,  
Foible avorton, informe enfant,  
Rebut du néant & de l'être :

Toi, que l'amour fit par un crime ;  
Et, que l'honneur défait par un crime à son tour,  
Funeste ouvrage de l'amour,  
De l'honneur funeste victime :

Laisse-moi calmer mon ennui,  
Et du fond du néant où tu vas aujourd'hui,  
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suivie ;  
Deux tyrans opposés ont décidé ton sort :

L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie ;  
L'honneur, malgré l'amour, te fit donner la mort.

(Hénault.)

### A U R O R E.

#### *Description de l'aurore.*

Quel spectacle au monde approche de l'aurore ?  
La nuit fuit, & bien-tôt un beau pourpre colore  
L'horison, du côté des bords de l'orient.  
On voit pâlir les feux du vaste firmament ;  
Le brouillard se dissipe, & du haut des montagnes  
Quelques foibles rayons vont dorer les campagnes.  
Zéphire, en voltigeant, vient agiter les fleurs,  
Un instinct de plaisir s'empare de nos cœurs.  
Le monde est renaissant, l'astre de la lumière  
Remplit de son éclat sa brillante carrière.  
Des flambeaux de la nuit ses rayons triomphants  
Paraissent & plus purs & plus étincelants.

(Philos. de Sans-Souci.)

### A U T E U R.

Il est difficile que le métier d'Auteur ne soit  
pas agréable ; parce que les bons Auteurs sont  
toujours contents du Public, & les mauvais  
toujours contents d'eux-mêmes.

Le défaut des Auteurs dans leurs productions,  
C'est d'en tyranniser les conversations ;  
D'être, au Palais, aux Cours, aux ruelles, aux tables ;  
De leurs vers fatiguants lecteurs infatigables.  
Pour moi je ne vois rien de si sot, à mon sens,  
Qu'un Auteur qui par-tout va gaeuser de l'encens ;  
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,  
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.

(Molière.)

Les Auteurs sans fonds ressemblent à ces mar-  
chands qui, n'ayant pas assez d'étoffes pour faire  
des magasins, mettent tout dans leur boutique.

*Mauvais Auteur.*

S'il est Chrétien, Dieu le conserve ;  
 Il n'en paroît rien à mes yeux,  
 Sinon qu'il choque les faux dieux ;  
 Car il écrit malgré Minerve.

(Gombault.)

Un Auteur sur son déclin ressemble au soleil couchant, qui a toujours la même grandeur, mais qui perd de son ardeur & de sa force.

Antoine, qui s'intrigue avec les beaux-esprits,  
 Me disoit l'autre jour, qu'il vouloit entreprendre  
 De traiter un sujet qui n'ait pas été pris,  
 Et qu'aucun des Auteurs n'auroit eu soin de prendre.  
 Il rêve cependant avec empressement  
 Depuis neuf à dix mois quel sera l'argument  
 Qui doit mieux exercer toute sa rhétorique.  
 Veux-tu, dis-je, un sujet, sans long-temps le chercher,  
 Où pas un n'a touché, ni ne voudra toucher ?  
 Travaille à ton panégyrique.

(Brébeuf.)

La critique littéraire, le flambeau de la vérité & du bon goût, importunent les mauvais Auteurs : ils ressemblent aux laides femmes qui aiment l'obscurité & les faux jours.

*Les Auteurs méconnoissent leurs ouvrages, quand ils n'ont pas l'approbation du Public.*

Entre le Clerc & son ami Coras,  
 Tous deux amis rimants de compagnie,  
 Depuis long-temps s'ourdirent grands débats  
 Sur le propos de leur Iphigénie.  
 Coras lui dit : la piece est de mon crû ;  
 Le Clerc répond, elle est mienne & non vôtre :  
 Mais aussi-tôt que l'ouvrage eut paru,  
 Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

(Jean Racine.)

Un Auteur oisif est en paix, parce que l'envie  
se repose avec lui.

Malheureux mille fois celui dont la manie,  
Veut aux regles de l'art asservir son génie !  
Un sot, en écrivant, fait tout avec plaisir :  
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir ;  
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,  
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.  
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever,  
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver :  
Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,  
Il plaît à tout le monde & ne sauroit se plaire.  
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,  
Voudroit, pour son repos, n'avoir jamais écrit.  
(Despréaux, Satire 2.)

Dès que l'impression fait éclore un Poète,  
Il est esclave-né de quiconque l'achette :  
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui ;  
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.  
Un Auteur à genoux, dans une humble Préface,  
Au Lecteur qu'il ennuie a beau demander grace,  
Il ne gagnera rien sur ce Juge irrité,  
Qui lui fait son procès de pleine autorité.  
(Le même, Satire 9.)

## AUTOMNE.

### *Son utilité & ses agréments.*

O sœur aimable du printemps !  
Tu viens acquitter ses promesses ;  
Si tes biens sont moins éclatants,  
Tu n'as point de fausses richesses.  
Loin de toi le fard de Vénus,  
Et le clinquant de l'imposture ;  
Ta main dépouille la nature  
De ses ornements superflus :  
L'air négligé dans la parure  
Te donne une beauté de plus.

Les Dieux descendent des montagnes,  
 La Gloire habite les campagnes,  
 Les Muses rêvent dans les bois;  
 Thémis, assise au pied d'un chêne,  
 Juge les chansons de Philene,  
 Et donne aux bergeres des loix.



Les fiers amants de la Fortune  
 Ont quitté la chaîne importune  
 De la faveur & du devoir.  
 L'art, l'industrie & le savoir,  
 Sortent des villes dépeuplées,  
 Et l'Abondance vient revoir  
 Les richesses accumulées.



Ton regne paisible & charmant  
 Fait oublier celui de Flore :  
 Automne ! la terre t'adore,  
 Et l'univers est ton amant ;  
 Belle encore au déclin de l'âge,  
 Toi seule, ô divine saison !  
 Utile, douce, aimable & sage,  
 As mérité le doux hommage  
 Du plaisir & de la raison.

### A U T O R I T É.

*On ne doit point abuser de son autorité.*

Tyrans, n'exigeons pas que l'on nous obéisse,  
 De notre autorité quand nous nous prévalons :  
 Maîtres, compâtissons ; jamais ne rebutons  
 Ceux qui sont à notre service.

( *Le Brun.* )

L'empire des hommes commence aussi-tôt que  
 celui des femmes est détruit.

B A B

B A C

B A B I L L A R D.

**D**EUX Officiers, l'un de Bayonne, l'autre de Limoges, faisant à Louis XII le récit ennuyeux des suites & de l'évènement d'un combat, ce Prince, pour les faire taire, demanda au Bayonnois, comment on s'y prenoit à Bayonne pour avoir des jambons si délicats ; & vous, dit-il au Limosin, dites-moi dans quel terrain viennent les meilleures châtaignes.

Les babillards & faiseurs de questions ne gardent rien pour eux-mêmes, & laissent échapper tout ce qui leur est confié ; ce sont les canaux par lesquels s'écoule tout le bien & le mal qui se publie en ville.

B A C C H U S.

*Bacchus nourrit la vieillesse.*

Quand Bacchus reçut la naissance ;  
La Vieillesse prit soin d'élever son enfance ;  
Par un équitable retour,  
Bacchus, plein de reconnoissance,  
Nourrit la Vieillesse à son tour.

(Pannard.)

B A I L.

*Clauses d'un bail à ferme.*

En certain bourg, au bon-homme Lucas,  
Messire Artus passoit un bail à ferme,  
Et prétendoit, au bout de chaque terme,  
Outre le prix, avoir un cochon gras.  
Pour un cochon, je n'y répugne pas,  
Dit le Fermier ; mais gras, c'est autre chose.

Que fais-je, moi, ce qu'il arrivera ?  
 Le grain, peut-être, ou le gland manquera ;  
 Point ne me veux soumettre à cette clause.  
 Artus répond que point n'en démordra.  
 Messieurs, leur dit le Notaire équitable,  
 Vous pouvez prendre un milieu ; l'on mettra  
 Qu'au sieur bailleur le preneur donnera,  
 Bon an, mal an, un cochon raisonnable.

## B A I N.

*Badaud qui manqua de se noyer dans le bain.*

Au mois de Mai se baignant dans la Seine,  
 Certain badaud y tomba dans un creux ;  
 Quelques nageurs se donnerent la peine  
 De l'en tirer ; c'en étoit fait : sans eux  
 Il étoit mort. Dès qu'il vit le rivage,  
 Il rappella ses esprits doucement,  
 Tant qu'à la fin, ayant repris courage,  
 Beau Sire Dieu ! cria-t-il hautement,  
 De me baigner si désormais l'envie  
 Me revenoit, daignez me la changer ;  
 Oncques dans l'eau n'entrerai de ma vie,  
 Qu'auparavant je ne sache nager.

(Baraton.)

## B A I S E R.

On se donnoit autrefois à l'Eglise le baiser de  
 paix, quand le Prêtre, qui disoit la Messe, avoit  
 prononcé ces paroles : *Que la paix soit avec vous.*  
 La reine Blanche, épouse de Louis VIII, ayant  
 reçu ce baiser, le rendit à une fille publique, dont  
 l'habillement annonçoit qu'elle étoit mariée, &  
 d'une condition honnête. La reine, offensée de  
 la méprise, obtint une Ordonnance qui défendoit  
 à ces sortes de personnes de porter robes à queue,  
 à colets renversés, & avec ceintures dorées. Le



Réglement étant mal observé, les honnêtes femmes s'en consolèrent par ce proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Marguerite d'Écosse, femme de Louis XI, encore Dauphin, ayant trouvé Alain Chartier endormi, l'homme de son temps le plus savant & le plus laid, lui donna un baiser.

## B A L.

*Dangers du bal.*

A de cruels assauts il met Iris en bute,  
Et par pas mesurés la conduit à sa chute ;  
La déregle en dedans en réglant le dehors ;  
Et dérange l'esprit en composant le corps.



## B A N Q U E R O U T E.

*La banqueroute est le chemin de la fortune.*

L'affront du pilori me paroît quelque chose ;  
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose :  
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,  
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits !  
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,  
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.  
Qu'un homme ait, de bien clair, jusqu'à cent mille écus ;  
On lui prête sans peine un million & plus ;  
Chacun ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,  
Lui jette avec plaisir son argent à la tête :  
Et, quand ses créanciers redemandent leur bien,  
L'emprunteur infidèle, abandonnant le sien,  
A la face des loix fait un vol manifeste,  
Et pour cent mille écus un million lui reste.

(Boursault.)

Que fais-je , moi , ce qu'il arrivera ?  
 Le grain , peut-être , ou le gland manquera ;  
 Point ne me veux soumettre à cette clause.  
 Artus répond que point n'en démordra.  
 Messieurs , leur dit le Notaire équitable ,  
 Vous pouvez prendre un milieu ; l'on mettra  
 Qu'au sieur bailleur le preneur donnera ,  
 Bon an , mal an , un cochon raisonnable.

## B A I N.

*Badaud qui manqua de se noyer dans le bain.*

Au mois de Mai se baignant dans la Seine ,  
 Certain badaud y tomba dans un creux ;  
 Quelques nageurs se donnerent la peine  
 De l'en tirer ; c'en étoit fait : sans eux  
 Il étoit mort. Dès qu'il vit le rivage ,  
 Il rappella ses esprits doucement ,  
 Tant qu'à la fin , ayant repris courage ,  
 Beau Sire Dieu ! cria-t-il hautement ,  
 De me baigner si désormais l'envie  
 Me revenoit , daignez me la changer ;  
 Oncques dans l'eau n'entrerais de ma vie ,  
 Qu'auparavant je ne sache nager.

(Baraton.)

## B A I S E R.

On se donnoit autrefois à l'Église le baiser de  
 paix , quand le Prêtre , qui disoit la Messe , avoit  
 prononcé ces paroles : *Que la paix soit avec vous.*  
 La reine Blanche , épouse de Louis VIII , ayant  
 reçu ce baiser , le rendit à une fille publique , dont  
 l'habillement annonçoit qu'elle étoit mariée , &  
 d'une condition honnête. La reine , offensée de  
 la méprise , obtint une Ordonnance qui défendoit  
 à ces sortes de personnes de porter robes à queue ,  
 à colets renversés , & axes ceintures dorées. Le

Réglement étant mal observé, les honnêtes femmes s'en consolèrent par ce proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Marguerite d'Écosse , femme de Louis XI, encore Dauphin , ayant trouvé Alain Chartier endormi, l'homme de son temps le plus savant & le plus laid, lui donna un baiser.

## B A L.

*Dangers du bal.*

A de cruels assauts il met Iris en bute,  
Et par pas mesurés la conduit à sa chute ;  
La déregle en dedans en réglant le dehors ;  
Et dérange l'esprit en composant le corps.



## B A N Q U E R O U T E.

*La banqueroute est le chemin de la fortune.*

L'affront du pilori me paroît quelque chose ;  
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose ;  
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,  
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits !  
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,  
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.  
Qu'un homme ait, de bien clair, jusqu'à cent mille écus ;  
On lui prête sans peine un million & plus ;  
Chacun ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,  
Lui jette avec plaisir son argent à la tête :  
Et, quand ses créanciers redemandent leur bien,  
L'emprunteur infidèle, abandonnant le sien,  
A la face des loix fait un vol manifeste,  
Et pour cent mille écus un million lui reste.

(Boursault.)

Que fais-je, moi, ce qu'il arrivera ?  
 Le grain, peut-être, ou le gland manquera ;  
 Point ne me veux soumettre à cette clause.  
 Artus répond que point n'en démordra.  
 Messieurs, leur dit le Notaire équitable,  
 Vous pouvez prendre un milieu ; l'on mettra  
 Qu'au sieur bailleur le preneur donnera ,  
 Bon an, mal an, un cochon raisonnable.

## B A I N.

*Badaud qui manqua de se noyer dans le bain.*

Au mois de Mai se baignant dans la Seine,  
 Certain badaud y tomba dans un creux ;  
 Quelques nageurs se donnerent la peine  
 De l'en tirer ; c'en étoit fait : sans eux  
 Il étoit mort. Dès qu'il vit le rivage,  
 Il rappella ses esprits doucement,  
 Tant qu'à la fin, ayant repris courage,  
 Beau Sire Dieu ! cria-t-il hautement,  
 De me baigner si désormais l'envie  
 Me revenoit, daignez m'en la changer ;  
 Oncques dans l'eau n'entrerais de ma vie,  
 Qu'auparavant je ne sache nager.

(Baraton.)

## B A I S E R.

On se donnoit autrefois à l'Eglise le baiser de  
 paix, quand le Prêtre, qui disoit la Messe, avoit  
 prononcé ces paroles : *Que la paix soit avec vous.*  
 La reine Blanche, épouse de Louis VIII, ayant  
 reçu ce baiser, le rendit à une fille publique, dont  
 l'habillement annonçoit qu'elle étoit mariée, &  
 d'une condition honnête. La reine, offensée de  
 la méprise, obtint une Ordonnance qui défendoit  
 à ces sortes de personnes de porter robes à queue,  
 à colets renversés, & avec ceintures dorées. Le

Réglement étant mal observé, les honnêtes femmes s'en consolèrent par ce proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Marguerite d'Écosse , femme de Louis XI, encore Dauphin , ayant trouvé Alain Chartier endormi, l'homme de son temps le plus savant & le plus laid, lui donna un baiser.

## B A L.

*Dangers du bal.*

A de cruels affauts il met Iris en bute,  
Et par pas mesurés la conduit à sa chute ;  
La déregle en dedans en réglant le dehors,  
Et dérange l'esprit en composant le corps.



## B A N Q U E R O U T E.

*La banqueroute est le chemin de la fortune.*

L'affront du pilori me paroît quelque chose ;  
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose :  
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,  
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits !  
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,  
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.  
Qu'un homme ait, de bien clair, jusqu'à cent mille écus,  
On lui prête sans peine un million & plus ;  
Chacun ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,  
Lui jette avec plaisir son argent à la tête :  
Et, quand ses créanciers redemandent leur bien,  
L'emprunteur infidèle, abandonnant le sien,  
A la face des loix fait un vol manifeste,  
Et pour cent mille écus un million lui reste.

(Boursault.)

Que fais-je , moi , ce qu'il arrivera ?  
 Le grain , peut-être , ou le gland manquera ;  
 Point ne me veux soumettre à cette clause.  
 Artus répond que point n'en démordra.  
 Messieurs , leur dit le Notaire équitable,  
 Vous pouvez prendre un milieu ; l'on mettra  
 Qu'au sieur bailleur le preneur donnera ,  
 Bon an , mal an , un cochon raisonnable.

## B A I N.

*Badaud qui manqua de se noyer dans le bain.*

Au mois de Mai se baignant dans la Seine ,  
 Certain badaud y tomba dans un creux ;  
 Quelques nageurs se donnerent la peine  
 De l'en tirer ; c'en étoit fait : sans eux  
 Il étoit mort. Dès qu'il vit le rivage ,  
 Il rappella ses esprits doucement ,  
 Tant qu'à la fin , ayant repris courage ,  
 Beau Sire Dieu ! cria-t-il hautement ,  
 De me baigner si désormais l'envie  
 Me revenoit , daignez me la changer ;  
 Oncques dans l'eau n'entrerais de ma vie ,  
 Qu'auparavant je ne sache nager.

(Baraton.)

## B A I S E R.

On se donnoit autrefois à l'Eglise le baiser de  
 paix , quand le Prêtre , qui disoit la Messe , avoit  
 prononcé ces paroles : *Que la paix soit avec vous.*  
 La reine Blanche , épouse de Louis VIII , ayant  
 reçu ce baiser , le rendit à une fille publique , dont  
 l'habillement annonçoit qu'elle étoit mariée , &  
 d'une condition honnête. La reine , offensée de  
 la méprise , obtint une Ordonnance qui défendoit  
 à ces sortes de personnes de porter robes à queue ,  
 à colets renversés , & avec ceintures dorées. Le

Réglement étant mal observé, les honnêtes femmes s'en consolèrent par ce proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Marguerite d'Écosse, femme de Louis XI, encore Dauphin, ayant trouvé Alain Chartier endormi, l'homme de son temps le plus savant & le plus laid, lui donna un baiser.

## B A L.

*Dangers du bal.*

A de cruels assauts il met Iris en bute,  
Et par pas mesurés la conduit à sa chute ;  
La déregle en dedans en réglant le dehors,  
Et dérange l'esprit en composant le corps.



## B A N Q U E R O U T E.

*La banqueroute est le chemin de la fortune.*

L'affront du pilori me paroît quelque chose ;  
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose ;  
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,  
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits !  
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,  
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.  
Qu'un homme ait, de bien clair, jusqu'à cent mille écus,  
On lui prête sans peine un million & plus ;  
Chacun ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,  
Lui jette avec plaisir son argent à la tête :  
Et, quand ses créanciers redemandent leur bien,  
L'emprunteur infidèle, abandonnant le sien,  
A la face des loix fait un vol manifeste,  
Et pour cent mille écus un million lui reste.

(Boursault.)

## B A T I M E N T.

Prétendre faire passer son nom à la postérité  
par la construction de superbes édifices , c'est  
charger les maçons d'écrire son histoire.

## B A T O N.

*Vertu du tour du bâton.*

Pour avoir un emploi de quelque financier ;  
C'est le tour du bâton qui marche le premier.  
On ne veut rien prêter , quelque gage qu'on offre ;  
Si le tour du bâton ne fait ouvrir le coffre.  
Il n'est point de coupable un peu riche & puissant ,  
Dont le tour du bâton ne fasse un innocent.  
Point de femme qui joue , & s'en fasse une affaire ,  
Que le tour du bâton ne dispose à pis faire.

( *Boursault.* )

## B A U M É.

*Affreux abord de la sainte - Baume.*

Si , d'une adresse inimitable ,  
L'Ange a taillé ce roc divin ,  
Le démon , cauteleux & fin ,  
En a fait l'abord effroyable ;  
Sachant bien que le pèlerin  
Se donneroit cent fois au diable ;  
Et se damneroit en chemin. ( *Chapelle.* )

## B E A U T É.

*Puissance de la beauté.*

O toi , qu'on redoute & qu'on aime ;  
Beauté , l'éclat du diadème  
Cede à l'éclat de tes traits.  
Les rois ont un pouvoir suprême :  
O beauté ! tu n'as que toi-même ;  
Les rois sont tes premiers sujets.

Des



Des rubans forment ta couronne ,  
Des sophas te servent de trône ,  
Ton sceptre n'est qu'un éventail ;  
Ton trésor, ton cœur & tes charmes ;  
Ton faste, des magots d'émail ;  
Et deux beaux yeux tes seules armes.

Nos Magistrats impérieux ,  
Qui, montés dessus leurs tribunes ,  
Partageant le pouvoir des Dieux ,  
Régilent, d'un ton sentencieux ,  
Et nos destins & nos fortunes :  
Ces Sénateurs facétieux  
Mêlent, pour plaire à deux beaux yeux ,  
A l'antique jargon du code ,  
Les propos fins, les jolis traits ,  
Et le ton léger de la mode ,  
Au ton empesé des arrêts.  
D'un air léger, mais occupé ,  
Ils vont, ils parlent en cadence ;  
Ils plaisantent à l'audience ,  
Ils opinent dans un soupé.

Que dis-je ? un Crésus imbécille ,  
Qui ne fait compter que par mille ;  
Qui, fier d'un hôtel somptueux ,  
De ses grands laquais dédaigneux ,  
Des fots hommages du vulgaire ,  
Traîné dans un char fastueux ,  
Ne daigne point toucher la terre ;  
Ce dieu des avides mortels  
Descend de ses riches hôtels ,  
S'empresant de soumettre aux Belles ,  
Qui le flattent d'un air malin ,  
Ses chars qu'a vernissés Martin ,  
Ses gros galons & ses dentelles ,  
Ces bijoux qu'étale sa main ,  
Ses précieuses bagatelles ,

Son faste , ses fausses grandeurs ,  
 Ses amis que son or éveille ,  
 Ces dédicaces des auteurs ,  
 Et ses ancêtres de la veille.

Ainsi , maître absolu des cœurs ,  
 Le beau-sexe , avec un sourire ,  
 Commande tout ce qu'il desire.  
 Par des caprices séducteurs ,  
 Et par des attraits enchanteurs ;  
 Il fait régler , il fait proscrire ,  
 Les modes , les goûts & les mœurs ;  
 Pour des loix donne des erreurs ,  
 N'aime , ne répand que des fleurs ,  
 Communique un brillant délire ,  
 Orne le frivole & le faux ,  
 Reçoit l'encens des madrigaux ,  
 Et soumet tout à son empire ,  
 Les Grands , les Sages & les fots.

( *Barthe.* )

Les ombrages épais dans l'ardeur de l'été ,  
 Les rayons du soleil pendant l'âpre froidure ;  
 La mer , quand elle est calme ; un ruisseau qui murmure  
 Entre deux verts gazons , & qui semble exciter ,  
 Au retour du printemps , les oiseaux à chanter ,  
 Ne touchent point nos sens , n'enchantent point nos âmes  
 Par des attraits si doux que la beauté des femmes.

( *Destouches.* )

La beauté est une lettre de recommandation ,  
 dont le crédit n'est pas de durée.

*Ses avantages.*

Je fais que la beauté peut se passer d'esprit ;  
 Il ne lui faut qu'un peu d'adresse :  
 Pourvu que son minois flatte , pique , intéresse ,  
 Sur le reste on lui fait crédit.  
 Un mot dit à l'oreille , un air de tête , un geste ,

Un jargon superficiel,  
 Beaucoup d'apprêt & peu de naturel ;  
 Le goût de l'équivoque , avec un air modeste ;  
 Voilà ce que le monde appelle de l'esprit.

La beauté donne souvent à la cadette le droit  
 d'aînesse dans l'inclination de la mere.

La beauté est le premier présent que la nature  
 nous donne , & le premier qu'elle nous enleve.  
 (*Le Chevalier de Meré.*)

### *Son éloge.*

La Beauté que je sers , & qui m'est si cruelle,  
 Se peut bien appeller un miracle des cieux.  
 C'est la peine du cœur , c'est le plaisir des yeux.  
 C'est un divin objet d'une vive étincelle :  
 La mere des Amours ne fut jamais si belle.  
 Ses regards font par-tout des vainqueurs glorieux ,  
 Et sa bouche , qui forme un parler gracieux ,  
 A l'éclat & l'odeur d'une rose nouvelle.  
 Un excès de beauté me force à l'adorer.  
 Un excès de rigueur me défend d'espérer.  
 Sa beauté veut mon cœur , sa rigueur veut ma vie ;  
 Ainsi le seul trépas a droit de me guérir ,  
 Si je ne puis jamais , ayant connu Silvie ,  
 Ni vivre sans l'aimer , ni l'aimer sans mourir.

(*Sarrasin.*)

Qui pourroit ne te pas connoître ?  
 Qui peut se tromper à tes traits ?  
 Déesse , tu n'as qu'à paroître :  
 Tout cède à tes divins attraits.  
 Oui , l'univers te rend hommage ;  
 Il admire en toi l'assemblage  
 Des plus rares présents des Dieux.  
 Tout est sous leur obéissance ;  
 Mais tout l'éclat de leur puissance  
 Cède à celui de deux beaux yeux.

Autrefois , épris de tes charmes ,  
 On vit ces maîtres des mortels ,  
 Te rendant à l'envi les armes ,  
 Venir encenser tes autels.  
 En Satyre , pour Antiope ,  
 En taureau , pour la belle Europe ,  
 On vit Jupiter se changer.  
 Bacchus d'un raisin prend la forme ,  
 Neptune en dauphin se transforme ,  
 Apollon se change en berger.

La beauté , ce rayon de l'essence divine ,  
 Pour demeurer chez vous a descendu des cieux ;  
 Et , pure dans ce lieu , comme en son origine ,  
 Croit que c'est être au ciel que d'être dans ces lieux.  
*( Benferade. )*

La beauté a un droit naturel de commander  
 aux hommes , & la puissance n'a que la force.

*Ses funestes effets.*

Tourment des cœurs , trompense-mere  
 Des dangereux & faux plaisirs ,  
 Vaine & séduisante chimere ,  
 Tu nous consumes en desirs.  
 L'impatiente jalousie ,  
 L'espoir craintif , la fantaisie ,  
 L'audace aux projets effrénés ,  
 Les troubles , la guerre funeste ,  
 L'adultere & l'infame inceste ,  
 Sont ses enfants infortunés.

Que de batailles , que d'alarmes ;  
 Quels maux , quels crimes enfanta  
 Le coupable encens qu'à tes charmes  
 Le fils de Priam présenta !  
 Sa patrie aux flammes en proie ,  
 Sous l'herbe la fameuse Troie ,

Vit anéantir son orgueil ;  
Et, Pyrrhus, bouillant de colere  
Du meurtre du fils & du pere ,  
Paye ton infidele accueil.

A ton gré, ton pouvoir perfide  
Produit des changements divers ;  
Le Héros le plus intrépide  
Languit, amolli dans tes fers.  
Annibal marche au Capitole ,  
De victoire en victoire il vole ;  
Rome se livre à sa terreur.  
Tu parois, ton aspect l'arrête,  
Il abandonne sa conquête ,  
Et tu triomphes du vainqueur.

Un seul homme en renverse mille,  
Par toi seule il est abattu ;  
David te voit, David fragile  
T'immole toute sa vertu.  
Son fils, trompé par ton adresse,  
Tombe, du sein de la sagesse,  
En des égarements honteux.  
Et de Jean, qu'enflamme un saint zèle  
Contre une tête criminelle,  
La tête est le prix de tes jeux.

Amas de poussiere & de boue,  
De quoi peux-tu t'enorgueillir ?  
On t'adore ; mais on te joue,  
Quand tu commences à vieillir.  
Au moindre mal s'évanouissent  
Les faux charmes qui t'embellissent :  
Tu n'es plus comparable à toi.  
De ta fierté la mort se venge ,  
T'enleve à tout âge & te change  
En objet d'horreur & d'effroi.

(Desforges Maillard.)

La beauté verse dans nos cœurs un poison mortel ; c'est un piège que l'Amour tend à la raison.

*Sa fragilité.*

Pourquoi s'applaudir d'être belle ?  
 Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien ?  
 A l'examiner, il n'est rien  
 Qui cause tant de chagrin qu'elle.  
 Je fais que, sur les cœurs, ses droits sont absolus ;  
 Que, tant qu'on est belle, on fait naître  
 Des desirs, des transports & des soins assidus :  
 Mais, qu'on a peu de temps à l'être,  
 Et de temps à ne l'être plus !

*(Mad. Deshoulières.)*

Le temps, d'une aile légère,  
 Emportera, loin de vous,  
 Cette beauté passagère,  
 Dont les charmes sont si doux.

Lors, d'une vaine sagesse  
 Reconnoissant les abus,  
 Vous prendrez de la tendresse ;  
 Et vous n'en donnerez plus !

En tout temps l'Amour nous domte ;  
 On règle en vain ses desirs ;  
 Vous aurez, à votre honte,  
 Ses peines sans ses plaisirs,

*(Le même.)*

*L'amour qui n'est établi que sur la beauté, n'est pas de durée.*

Quand on ne prend en dot que la seule beauté,  
 Le remords est bien près de la solennité ;  
 Et la plus belle femme a trop peu de défense,  
 Contre cette tiédeur qui suit la jouissance.

*(Molière)*

La beauté de l'esprit donne de l'admiration ,  
celle de l'ame donne de l'estime , & celle du  
corps donne de l'amour.

*La beauté plaît moins à présent que les manieres  
libres & aisées.*

La beauté bien souvent plaît moins que les manieres ;  
Les Belles autrefois étoient prudes & fieres ,  
Et ne pouvoient charmer nos severes ayeux ,  
Qu'en affectant un air modeste & vertueux :  
Mais , dans ce siecle-ci , c'est une autre méthode ;  
Tout ce qui paroît libre , est le plus à la mode.  
Une Belle à présent , par des regards flatteurs ,  
Tendres , insinuans , va relancer les cœurs ;  
Et moins elle paroît digne d'être estimée ,  
Et plus elle jouit du plaisir d'être aimée.  
On veut se voir heureux , dès qu'on est engagé ;  
Et l'on traite à présent l'amour en abrégé.  
Si-bien qu'une Beauté qui fuit cette méthode ,  
Est comme un bel habit qui n'est plus à la mode.  
(Destouches.)

La beauté est à l'égard du corps d'une méchante  
femme , ce qu'est le crépi d'un mauvais bâtiment  
dont il cache les défauts.

*La beauté sans bien est un meuble inutile , & sou-  
vent mis en vente.*

De doux propos & d'amoureux regards  
On ne sauroit vivre toute l'année.  
Jeunes maris deviennent tôt vieillards ;  
Quand sont tenus jeunes chaque journée.  
Soucis pressans chassent pensers gaillards ,  
Tendresse alors en bref est terminée :  
S'il en paroît , ce n'est qu'*ad honores*,  
Pour belle , & bien que l'épouse soit née ;  
L'Amour languit sans Bacchus & Cérès.  
(Mad. Deshoulières.)

Etre jolie , & demander des graces à une personne au-dessus de soi , c'est s'engager à lui en accorder.

*Beauté fanée.*

Iris de la jeunesse a perdu l'agrément ;  
 Je conviens avec vous que dans ce changement  
 Quelques attraita lui restent en partage ;  
 Mais vous avez beau me prêcher :  
 Aille qui voudra les chercher  
 Dans les débris de son visage. (*De Senece.*)

Les Beautés Angloises sont assez sociables pour faire l'amusement d'un honnête homme , & trop peu animées pour en troubler le repos.

B E L L E S.

*Eloge d'une Belle.*

Des yeux noirs où brille l'Amour ,  
 Un air fin , la bouche riante ,  
 Le nez d'un gracieux contour ,  
 Deux monts d'une neige éclatante ;  
 Voilà les charmes dont Philis  
 Rend d'abord nos sens interdits.

Mais les charmes de son esprit ,  
 La douceur d'une humeur égale ,  
 Ces dons du cœur , dont l'enrichit  
 Nature sage & libérale ,  
 Sont de plus précieux trésors  
 Que ceux dont elle orna son corps.

On pensera que ce portrait  
 Fut le fruit d'une belle flamme ;  
 Que l'Amour dicta chaque trait ;  
 Il est de la main d'une Dame.  
 Les deux sexes sont réunis  
 Sur le mérite de Philis.





Et la Fable & la Vérité  
Font voir ce que peut la beauté.  
Adam, trop sensible à ses charmes,  
Négligea les célestes biens.  
Pâris mit l'Asie en alarmes,  
Et fit périr tous les Troyens.  
C'est une pomme infortunée,  
Dont la fatale destinée  
Causa le céleste courroux.  
En voyant les attraits si doux,  
Iris, dont vous êtes ornée,  
Adam l'auroit prise de vous,  
Et Pâris vous l'auroit donnée. (*Danchet.*)

L'Amour n'a rien de beau, d'aimable, ni de doux,  
Point de traits ni de feux qu'il n'emprunte de vous;  
Vos charmes dompteroient l'ame la plus farouche;  
Les Graces & les Ris parlent par votre bouche:  
Et, quoi que vous fassiez, les jeux & les appas  
Marchent à votre suite & naissent sous vos pas.  
Toutes vos actions méritent qu'on vous aime,  
Et mille fois le jour, sans y penser vous-même,  
Vos gestes, vos regards, vos ris & vos discours,  
Font mourir mille amants & naître mille amours.  
(*Voiture.*)

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie;  
L'absence ni le temps ne m'en sauroient guérir;  
Et je ne vois plus rien qui pût me secourir,  
Ni qui fût rappeler ma liberté bannie.  
Dès long-temps je connois sa rigueur infinie;  
Mais pensant aux beautés pour qui je dois périr,  
Je bénis mon martyre, &, content de mourir,  
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.  
Quelquefois ma raison, par de foibles discours,  
M'excite à la révolte & me promet secours;  
Mais, lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,  
Après beaucoup de peine & d'efforts impuissants,  
Elle dit qu'Uranie est seule aimable & belle,  
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.  
(*Voiture.*)

*Puissance d'une Belle.*

Au seul trait de vos yeux , si puissant sur les ames ;  
 Les cœurs les plus glacés sont tout brûlants de flammes ;  
 Et , fût-il de métal , ou de bronze , ou de roc ,  
 Il n'est Moine si saint qui n'en quittât le froc.

( *Regnier.* )

Oui , malgré les conseils d'une crainte fidelle ,  
 Malgré ses soins officieux ,  
 Il faut bien nous résoudre à revoir vos beaux yeux ;  
 Et nous brûler à la chandelle.

( *Brébeuf.* )

*Sa sagesse.*

Quand tous les Dieux d'intelligence  
 Eurent formé la jeune Iris ,  
 Tout se soumit à sa puissance ,  
 Et pour elle on quitta Cypris.  
 Les Graces & l'Amour , accourant sur ses traces ;  
 Voulurent dans sa cour  
 Établir leur séjour :  
 Mais , pour nos cœurs , hélas , quelles disgraces !  
 Elle a renvoyé l'Amour ,  
 Et n'a gardé que les Graces.

( *Pannard.* )

Les Belles sont d'un caractère doux & agréable ,  
 parce qu'elles sont accoutumées à entendre  
 des douceurs ; & les laides sont de mauvaise hu-  
 meur , parce qu'elles sont chagrines de ce qu'on  
 ne leur en conte pas.

*Belle qui causoit dans l'Eglise.*

Plus vous êtes belle & charmante ;  
 Plus vous devez avoir de respect pour ce lieu ;  
 Vous n'y pensez pas , Amarante ,  
 Les Anges tremblent devant Dieu.

( *Montreuil.* )

*Belle prise pour Vénus.*

Cupidon , dans le bal se glissant parmi nous ,  
 Vit Iris , qui toujours le fuit avec adresse ;  
 Les yeux brillants de joie , il court & fend la presse ,  
 L'embrasse , & dit : Maman , pourquoi me fuyez-vous ?  
 Iris , le repoussant , lui répond en courroux :  
 Tu me prends pour Vénus , porte-lui ta tendresse :  
 Mais l'Amour empressé la flatte & la caresse ,  
 En l'appellant Maman & serrant ses genoux :  
 Elle parut alors interdite & confuse ,  
 Pour éviter l'Amour méditant une ruse :  
 Mais nous lui dîmes tous : ne vous défendez plus :  
 Oui , vous êtes sa mere ; il fait bien vous connoître ;  
 Une fois seulement il naquit de Vénus ,  
 Et vous l'avez , Iris , plus de cent fois fait naître.  
*( Le Pays. )*

*Compliment à une Belle.*

Tous les matins vous êtes mon aurore ;  
 Le Soleil ne me luit que lorsque je vous vois ;  
 Vous êtes au printemps ma véritable Flore ;  
 Celle de vos jardins près de vous perd ses droits ;  
 Pour conduire mes pas dans le chemin du Sage ,  
 Vous êtes ma Minerve , & je suis bien guidé ;  
 Vous êtes mon Iris dans le temps de l'orage ;  
 Souvent dans un repas vous êtes mon Hébé.  
 Si vous aviez l'ame assez bonne ,  
 Pour être ma Vénus sous un ombrage frais ,  
 Je serois content , & j'aurois  
 Tout l'Olympe en votre personne.

*( Pannard. )**Belle accomplie.*

Pour peindre , d'après nature ;  
 Ma Maitresse en mignature ,  
 Il faudroit que la peinture  
 Pût exprimer , à la fois ,  
 D'une Nymphe le corsage ,

D'une Grace le village ,  
D'une Muse le langage ,  
D'une Sirene la voix.

( *L'Abbé de Lattaignant.* )

*Une Belle risque à découvrir ses sentiments.*

Une Belle est comme une fleur  
Dont on chérit la découverte ;  
Si tôt qu'elle ouvre trop son cœur ,  
Elle nous annonce sa perte.

*Aigrette de diamans , qui représentois les globes  
célestes , placée sur la tête d'une Belle.*

La terre est à vos pieds , les cieux vous embellissent ,  
Tous les êtres se réunissent ,  
Pour vous servir & pour vous couronner.  
Ils épuisent en vain leur puissance féconde ;  
Le monde ne peut vous orner  
Autant que vous ornez le monde.

*On n'a jamais trop de temps pour admirer une  
belle personne , & jamais assez pour en faire l'éloge.*

Je veux chanter en vers la Beauté qui m'engage :  
J'y pense , j'y repense , & le tout sans effet.

Mon cœur s'occupe du sujet ,  
Et l'esprit laisse là l'ouvrage.

( *Fontenelle.* )

*Avis à une jeune personne.*

Hé quoi ! dans un âge si tendre ;  
On ne peut déjà vous entendre ,  
Ni voir vos beaux yeux sans mourir !  
Ah ! foyez , jeune Iris , ou plus grande ou moins belle :  
Attendez , petite cruelle ,  
Attendez , à blesser , que vous sachiez guérir.

( *Boisrobert.* )

On disoit d'une belle fille , qui avoit les yeux rouges , que l'Amour présidoit dans ses yeux & y rendoit ses arrêts. Si cela est , répondit un Gascon , l'Amour y prononce en robe rouge.

*Deux sœurs également belles.*

Tout ce qu'on voit de précieux  
En leurs personnes se rassemble.  
Ce qui m'a sauvé de leurs yeux ;  
C'est qu'elles sont toujours ensemble.  
Ainsi mon esprit suspendu  
Ne s'est déclaré pour aucune :  
Mais j'étois un homme perdu ,  
Si je n'en eusse connu qu'une.

*Mort d'une Belle.*

Voici la solitude où , sur l'herbe couchés ;  
D'un invincible trait également touchés ,  
Mon Amarante & moi prenions le frais , à l'ombre  
De cette forêt sombre.

Est-ce donc ici-bas une loi du destin ,  
Qu'un chef-d'œuvre des Dieux périsse en un matin ?  
Falloit-il en un jour voir Amarante naître ,  
Et la voir disparoître ?

Le Ciel ne fut jamais , en ses plus grands efforts ;  
Si prodigue à verser ses plus riches trésors ,  
Que quand de sa plus pure & plus brillante flamme  
Il forma sa belle ame.

De tant de biens enfin son corps se vit comblé ;  
Que , pour en trop avoir , il en fut accablé.  
Ainsi tombe une fleur , dont la tige est moins forte  
Que le faix qu'elle porte.

O Dieux , injustes Dieux , de mes larmes témoins !  
Qu'que n'eût-elle plus ; ou que n'eût-elle moins ;

Plus de force pour vivre , ou moins de dons célestes ,  
A son corps si funestes.

( *Lalanc.* )

*Belle sans esprit.*

Pour rendre parfait votre corps ,  
La nature fit ses efforts ,  
Et lui donna tant d'avantage ;  
Que celui qui forma l'esprit  
En fut jaloux , & , de dépit ,  
Refusa d'achever l'ouvrage.

( *S. Pavin.* )

Idole , palais enchanté ,  
Honte de la nature & son plus bel ouvrage ,  
Où la bêtise & la beauté  
Sont avec égal avantage ;  
A vous voir je me sens charmer :  
Vous parlez , je cesse d'aimer.  
Parmi tant de défauts , parmi tant de merveilles ,  
Je vous plains , & me plains des Dieux :  
Que ne m'ont-ils donné cent yeux ,  
Et que ne suis-je sans oreilles ?

( *La Chapelle.* )

B E L L È G A R D E.

*Eloge du Duc de Bellegarde , grand Ecuyer de  
France.*

D'aller chercher , aux sépultures ,  
Des témoignages de valeur ,  
C'est à ceux qui n'ont rien du leur  
Estimable aux races futures ;  
Non pas à toi , qui , revêtu  
De tous les dons que la vertu  
Peut recevoir de la fortune ,  
Connois ce qui vraiment est bien ,  
Et ne veux pas , comme la Lune ,  
Luire d'autre feu que du tien.

( *Malherbe.* )

## B É N É F I C E.

*Placet pour obtenir un bénéfice.*

Nous avons dans l'esprit deux desseins différents :  
 Vous de vaincre cent rois , & moi cent concurrents ;  
 Mais l'un de ces desseins est mieux conduit que l'autre.

Je suis sûr que tout iroit bien ,  
 Si vous me répondiez du mien ,  
 Comme je vous répons du vôtre.

(Sanlec.)

## B E R G - O P - Z O O M.

*Sur la conquête de Berg-Op-zoom.*

## A U R O I.

Prince , aussi grand que formidable ;  
 Si jamais la Postérité  
 Traite tes conquêtes de fable ,  
 Ne crains rien pour la vérité.  
 De Lowendal l'habileté  
 Assure les droits de ta gloire ;  
 En forçant l'incrédulité  
 De s'en rapporter à l'histoire.

(De Bignicourt.)

## B E R U L L E.

On disoit du Cardinal de Berulle , qui mourut  
 en disant la Messe , que n'ayant pu l'achever com-  
 me Prêtre , il l'avoit achevée comme victime.

On doit reconnoître dans les besoins du corps  
 des marques sensibles de l'attention paternelle de  
 Dieu sur nous. Ce sont d'utiles distractions qui  
 nous empêchent de nous livrer trop long-temps à  
 un travail assidu qui nous consumeroit. Ces incom-  
 modités apparentes sont les sources de nos plai-  
 sirs , puisqu'on ne boit , on ne mange , & on ne

dort avec délices , qu'autant que les besoins nous y excitent par l'importunité de leur aiguillon.

Si nous reglons nos besoins sur la nature , nous ne serons jamais pauvres ; si nous les reglons sur l'opinion , nous ne serons jamais riches.

## B Ê T E.

Si-tôt que la langue d'une belle bête se dénoue , elle rompt mille nœuds , & met en liberté tous ceux que ses yeux ont mis à la chaîne.

Un homme qui ne voit que par les yeux , est un étranger dans son pays.

## B Ê T I S E.

Un grand Seigneur qui aimoit beaucoup la salade , avoit ordonné à tous ses fermiers de planter des noyers dans ses terres , afin d'avoir de l'huile d'olive.

Un Échevin de Beaune proposa un jour dans une assemblée de Ville , de présenter un mémoire au Conseil , tendant à faire arracher toutes les épines blanches du pays , afin de mettre leurs vignes à l'abri du froid qui reprend dans le temps que l'épine blanche fleurit.

Un soir , à l'abbreuvoir , le cheval le plus beau ,

Qu'un grand Seigneur eût dans son écurie ,

A force de fringuer , ayant péri dans l'eau ,

Il ne voulut jamais qu'il fût à la voirie.

On eut beau l'assurer qu'on en usoit ainsi :

Non , dit-il : mes avis sont meilleurs que les vôtres :

Je veux qu'on le ramene ici ,

Et qu'il serve d'exemple aux autres.

(Boursault.)

Un



Un Seigneur, connu par ses stupidités, désapprouvoit la construction d'un fallon octogone ; on lui démontra que c'étoit un fallon à l'Italienne. J'ai bien reconnu, dit-il, que ce fallon bisarre n'avoit pas été fait ici.

### B I B L I O T H E Q U E S.

Les bibliothèques choisies sont des républiques tranquilles, où les savants jouissent d'une seconde vie. On achette, à prix d'argent, l'honneur de les avoir pour citoyens.

Une bibliothèque, confiée à un ignorant, est un sérail donné à garder à un eunuque. Les livres sont pour lui une troupe d'esclaves étrangers, dont il n'entend point les langues, & comme une collection de statues, qui ne lui servent qu'à remplir des niches.

Un Ambassadeur de France, voyant la bibliothèque de l'Escurial, disoit qu'il seroit à desirer que ceux qui manioient les finances du Roi, se comportassent comme les Moines de l'Escurial, dans la bibliothèque dont ils étoient gardiens, parce qu'il avoit remarqué qu'aucun d'eux n'avoit fait son profit d'un si grand trésor.

### B I E N S.

#### *Quels sont les vrais biens.*

Sachez que tous les biens, dont la nature sage ;  
En nous donnant le jour, nous procure l'usage ;  
Le charme séducteur, dont s'enivrent les sens,  
Les plaisirs de l'esprit encor plus ravissants ;  
Ces biens, qui du bonheur portent le caractère,  
Sont la santé, la paix, le simple nécessaire.

Lorsque sur la nature on règle ses besoins ,  
Combien s'épargne-t-on de travaux & de soins !  
Chercher , suivre en tout point la sage tempérance ,  
Un corps robuste & sain en est la récompense.

( *Du Resnel sur Pope.* )

La plus rare beauté n'est qu'un frêle avantage ;  
C'est un bien passager qui , bien qu'éblouissant ,  
Après avoir brillé , souvent meurt en naissant.  
C'est un feu qui s'éteint au moment qu'il enflamme ;  
Mais la bonté du cœur , mais la beauté de l'ame ,  
L'esprit & les talents sont des dons précieux ,  
Qui , n'étant point bornés à fasciner les yeux ,  
Nous inspirent pour eux un penchant légitime ,  
Et sont l'objet constant d'une éternelle estime.

( *Destouches.* )

*La jouissance des biens en diminue le prix.*

Pauvres mortels , où sont donc vos beaux jours ?  
Gens de desirs & d'espérance ;  
Vous soupirez long-temps après la jouissance.

Jouissez-vous : vous vous plaignez toujours.  
Mille & mille projets roulent dans vos cervelles.  
Quand ferai-je ceci ? quand aurai-je cela ?

Jupiter vous dit , le voilà :

Demain dites-m'en des nouvelles.

Jouissez , je vous attends là.

Ne vous y trompez pas , toute chose a deux faces ,  
Moitié défauts & moitié graces.

Que cet objet est beau ! vous en êtes tenté :

Qu'il sera laid , s'il devient vôtre !

Ce qu'on souhaite est vu du bon côté ,

Ce qu'on possède est vu de l'autre.

( *La Motte.* )

Dans la possession de nos biens , est renfermée  
notre réputation avec notre fortune. Celui qui se  
voit afficher dans les lieux publics ; celui qui voit  
des gens établis sur tout son bien , qui déclarent

comment il doit périr ; qui entend un Sergent qui le crie au plus offrant ; celui-là voit ses funérailles pendant sa vie : tristes funérailles ! où nos amis ne se trouvent point pour honorer notre mémoire , mais seulement d'avidés créanciers qui la déshonorent : celui-là voit qu'il ne lui est permis de mourir qu'avec une honte publique.

B I E N F A I S A N C E.

*La bienfaisance est de tous les états.*

Faut-il être Roi pour être bienfaisant ?  
N'est-il plus de vertus , quand on est moins puissant ?  
L'occasion peut rendre un pauvre serviable.  
Dans l'état médiocre on sera secourable ;  
Si l'on est riche , au pauvre on doit son superflu.  
Un Grand doit protéger l'indigence vertueuse.  
Dans la prospérité l'âme entière s'étale :  
On la voit ce qu'elle est , avare ou libérale.  
Nos états sont divers , nos devoirs sont communs :  
Ainsi la tendre fleur nous donne ses parfums ,  
La campagne ses bleds , les arbres leurs ombrages ,  
Les rochers les métaux , les prés leurs pâturages.  
( *Philos. de Sans-Souci.* )

Un des Ministres de Léopold , Duc de Lorraine , lui représentant que ses sujets le ruinoient ; tant mieux , répondit-il , je n'en serai que plus riche , puisqu'ils seront heureux.

*C'est donner doublement , que de donner avec bonté.*

Viens , je t'offre un bras secourable ;  
Viens , malgré tes destins jaloux ;  
Revis , famille déplorable.  
Quoi ! tu tombes à mes genoux :  
Tes yeux , éteints par la tristesse ;  
Versent des larmes de tendresse

Sur la main qui finit tes maux.  
 Tu crois voir un Dieu tutélaire :  
 Non , je suis homme ; à leur misère  
 Je viens arracher mes égaux.

Ne crains pas que mon ame altière ;  
 S'armant d'un faste impérieux ,  
 Offense ta pauvreté fière ,  
 Et fouille mes dons à tes yeux.  
 Malheur au bienfaiteur sauvage ,  
 Qui veut forcer le libre hommage  
 Des cœurs que ses dons ont soumis ;  
 Dont les bienfaits sont des entraves ;  
 Qui veut acheter des esclaves ,  
 Et non s'attacher des amis.

*( L'Abbé de Lisle. )*

L'Empereur Alexandre Sévere faisoit des reproches aux gens de mérite , de ce qu'ils ne lui demandoient rien ; vous voulez donc , leur disoit il , que je reste votre débiteur , puisque vous m'enviez le plaisir de faire du bien à de fideles sujets.

*La bienfaisance est le lien de la société.*

La nature , prudente & sage ,  
 Unit tous les hommes entre eux :  
 Ta main , confirmant son ouvrage ,  
 Resserre ces utiles nœuds :  
 C'est toi dont le charme nous lie ,  
 A nos Maîtres , à la Patrie ,  
 Aux Auteurs même de nos jours :  
 C'est toi dont la vertu féconde  
 Réunit l'un & l'autre monde  
 Par un commerce de secours.  
 Des fortunes , à ta présence ,  
 Disparoît l'inégalité ;  
 Par toi les biens de l'opulence  
 Sont les biens de la pauvreté.

Sans toi la puissance suprême,  
 Et la pourpre & le diadème,  
 Brillent d'un éclat odieux ;  
 Sans toi , sur ce globe où nous sommes ;  
 Les Rois sont les tyrans des hommes :  
 Ils sont par toi rivaux des Dieux.  
*( L'Abbé de Lisle. )*

## B I E N F A I T S.

*On ne doit point publier ses bienfaits.*

En répandant ses dons , une ame vertueuse  
 Sait cacher avec soin une main généreuse ;  
 D'un cœur né vraiment grand , c'est la première loi.  
 La vertu pour témoin n'a besoin que de soi.  
 Et sans s'inquiéter de la reconnoissance ,  
 Le plaisir du bienfait devient sa récompense.  
*( Desboulmiers. )*

Une belle ame ne goûte pas de plus grand plaisir que celui de soulager les malheureux ; sa noble ambition la porte à se faire autant de sujets qu'il y a de gens persécutés de la fortune : c'est en cela qu'elle approche de plus près de Dieu , qui fait lever son Soleil sur tous les hommes.

Un homme bienfaisant ressemble au Soleil qui ne trafique point de sa lumière , qui l'épanche sans ambition & sans avarice , & qui n'a jamais rien exigé des astres & de la terre , depuis qu'il la leur donne.

*On doit publier les bienfaits d'un ami , & se taire sur ceux d'une maîtresse.*

Quand un ami tendre & sincère  
 Prévient & comble vos souhaits ;  
 Il faut divulguer ses bienfaits ;  
 C'est être ingrat , que de se taire.

En amour , c'est une autre affaire ;  
 Il faut savoir dissimuler :  
 Les faveurs veulent du mystère ;  
 C'est être ingrat que de parler.

Nous oublions plutôt les bienfaits que les injures , parce que la reconnoissance se fait à nos dépens , & la vengeance aux dépens d'autrui.

On achète si cher un bienfait accordé de mauvaise grace , qu'on est quitte de la reconnoissance.

### B I S A R R E R I E.

Il y a des gens qui ne veulent rompre qu'à demi avec les folies du siècle , & qui partagent la journée entre la Messe & la Comédie.

### B O H É M I E N N E.

J'annonce les secrets des Dieux ,  
 Et je parcours le monde dans ma course.  
 Qui jamais eut de meilleurs yeux ?  
 Je lis dans l'avenir , dans les cœurs , dans la bourse.

### B O I L E A U.

#### *Son éloge.*

Favori des neuf Sœurs , qui , sur le mont Parnasse ,  
 De l'aveu d'Apollon , marches si près d'Horace ;  
 O toi qui , comme lui , maître en l'art des bons vers ,  
 As joui de ton nom , & mis l'Envie aux fers ;  
 Qui peut , avec plus d'art , dans le siècle où nous sommes ,  
 Aux règles du bon goût assujettir les hommes ?  
 Qui connoît , mieux que toi , le cœur & ses travers ?  
 Le bon sens est toujours à son aise en tes vers ;  
 Et , sous un art heureux , découvrant la nature ,  
 La vérité par-tout y brille toute pure :  
 Mais qui peut , comme toi , prendre un si noble essor  
 Et de tous les métaux tirer des veines d'or ?

( *Regnard.* )

## BOIS.

*Voie de bois promise à un amant.*

Pendant ce froid cuisant vous me comblez de joie ;  
 De me vouloir ainsi parer de sa rigueur ;  
 Et , quand je suis sans bois , m'en promettre une voie ;  
 C'est une douce voie à me gagner le cœur :

Pour un si grand bienfait , dont je m'efforce d'être  
 Reconnoissant , autant que je le puis ,  
 J'en userai des mieux , & ferai bien connoître ,  
 De quel bois je me chauffe , & quel homme je suis.

A tous autres objets je ferai banqueroute ;  
 Mes flammes brûleront sous votre digne avenu ,  
 Et vous n'aurez pas lieu de révoquer en doute ,  
 Que votre seule grace ait allumé mon feu.

( *Benserade.* )

*Un vieillard est un bois qui ne s'enflamme pas facilement.*

Un vieillard faisoit les yeux doux  
 A Life , jeune & belle femme ,  
 Et lui redisoit à tous coups ,  
 Qu'un bois sec beaucoup mieux s'enflamme :  
 Non pas , lui répondit la Dame ,  
 Lorsque le bois verd est dessous.

( *Dalibray.* )

*Vieillard qui se marie.*

Si de l'âge d'un cerf on juge par son bois ,  
 Un veillard époux renverse cet usage ,  
 Et fait que de son bois on juge par son âge.

*Jolie boiteuse.*

Ne reprochez rien aux Dieux ;  
 Tout en vous a de quoi plaire :  
 Vous aurez toujours nos vœux.  
 Vos rivales ont beau faire :

De vos divins appas  
 La secrète puissance,  
 Vers vous, à chaque pas,  
 Fait pencher la balance. (*La Louptiere.*)

## B O N H E U R.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux ;  
 Ces deux divinités n'accordent à nos vœux  
 Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille ;  
 Des soucis dévorants c'est l'éternel asyle ;  
 Véritable vautour, que le fils de Japet  
 Représente enchaîné sur son triste sommet.  
 L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste ;  
 Le Sage y vit en paix & méprise le reste.  
 Content de ses douceurs, errant parmi les bois,  
 Il regarde à ses pieds les favoris des Rois ;  
 Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,  
 Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.  
 Approche-t-il du but ; quitte-t-il ce séjour :  
 Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.  
 (*La Fontaine, Philem. & Baucis.*)

## B O N - H O M M E.

Quand Jean, si rempli d'amitié,  
 Dit que sa femme est sa moitié,  
 Je trouve qu'il a bonne grace ;  
 Car si, dès qu'il est endormi,  
 Un autre succède en sa place,  
 Elle n'est à lui qu'à demi. (*Malleville.*)

On peut être bon sans être vertueux ; celui qui  
 n'est que bon, ne demeure tel qu'autant qu'il a de  
 plaisir à l'être. La bonté se brise & périt sous le  
 choc des passions humaines. (*J. J. Rousseau.*)

Blaise est de si bonne amitié,  
 Qu'un jour, voyant sa femme en couche,  
 Le pauvre homme en eut tant pitié,  
 Qu'il devint plus froid qu'une souche.



Elle , au plus fort de ses douleurs ,  
 Le voyant ainsi fondre en pleurs ,  
 Pour l'appaiser ( étrange chose )  
 Ce ne fera , dit-elle , rien :  
 Taisez-vous , Blaise , je sais bien  
 Que vous n'en êtes pas la cause.

## B O R G N E.

Cet œil qui vous déplaît , dans l'ombre du trépas ;  
 Marquise , est , à mon gré , plus heureux que son frère :  
 S'il voyoit la lumière , hélas !  
 Il pourroit , comme l'autre , offenser vos appas  
 Par quelque regard téméraire.

*Magister éborgné.*

Un Magister , s'empressant d'étouffer  
 Quelque rumeur parmi la populace ,  
 D'un coup dans l'œil se fit apostropher ;  
 Dont il tomba , faisant laide grimace ;  
 Lors un Frater s'écria ; place , place :  
 J'ai , pour ce mal , un baume souverain.  
 Perdrai-je l'œil , lui dit Messer Pancrace ?  
 Non , mon ami , je le tiens dans ma main.

(Rousséan.)

*Borgne qui veut garder sa femme.*

En vain à m'épier ton cœur jaloux s'attache :  
 Tu veux troubler mes feux : quel est donc ton orgueil ?  
 Argus , avec cent yeux , ne peut garder sa vache ;  
 Et toi , tu veux garder ta femme avec un œil ?

(Thibault.)

*Bornes de l'esprit humain.*

Réaumur & Buffon , qui d'une main si sûre  
 Ont percé tant de fois la nuit de la nature ,  
 M'apprendront-ils jamais par quels subtils ressorts  
 L'éternel artisan fait végéter les corps ?  
 Pourquoi l'aspic affreux , le tigre , la panthere ;  
 N'ont jamais adouci leur cruel caractère ;

Et que , reconnoissant la main qui le nourrit ,  
Le chien meurt en léchant le Maître qu'il chérit ?  
D'où vient qu'avec cent pieds , qui semblent inutiles ,  
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ?  
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau ,  
S'enterre & ressuscite avec un corps nouveau ,  
Et le front couronné tout brillant d'étincelles ,  
S'élance dans les airs en déployant ses ailes ?  
Le très-sage Dufay , parmi ses plants divers ,  
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers ,  
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive  
Se flétrit sous nos mains , honteuse & fugitive ?  
Malade & dans un lit , de douleurs accablé ,  
Par l'éloquent Sylva vous êtes consolé ;  
Il fait l'art de guérir autant que l'art de plaire ;  
Demandez à Sylva , par quel secret mystère  
Ce pain , cet aliment dans mon corps digéré ,  
Se transforme en un lait doucement préparé :  
Comment , toujours filtré dans ces routes certaines ,  
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines ;  
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau ,  
Fait palpiter mon cœur & penser mon cerveau ?  
Il leve au ciel les yeux , il s'incline , il s'écrie :  
Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.  
Revole , Maupertuis , de ces déserts glacés ,  
Où les rayons du jour sont six mois éclipsés ;  
Apôtre de Newton , digne appui d'un tel Maître ,  
Né pour la vérité , viens la faire connoître.  
Héros de la Physique , Argonautes nouveaux ,  
Qui franchissez les monts , qui traversez les eaux ,  
Dont le travail immense & l'exacte mesure ,  
De la terre étonnée ont fixé la figure ;  
Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur.  
Vous connoissez les loix qu'établit son Auteur :  
Parlez ; enseignez-moi comment ses mains fécondes  
Font tourner tant de cieux , graviter tant de mondes ?  
Pourquoi vers le soleil notre globe entraîné ,  
Se meut autour de soi sur son axe incliné ?  
Parcourant en douze ans les célestes demeures ,

D'où vient que Jupiter a son jour de six heures ?  
 Vous ne le savez point. Votre savant compas  
 Mesure l'univers & ne le connoît pas.  
 Je vous vois dessiner , par un art infailible ,  
 Le dehors d'un palais à l'homme inaccessible ,  
 Les angles , les côtés sont marqués par vos traits ,  
 Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.  
 Pourquoi donc m'affliger , si ma débile vue  
 Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue.  
 Je n'imiterai point ce malheureux Savant ,  
 Qui , des feux de l'Etna scrutateur imprudent ,  
 Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre ,  
 Fut consumé du feu qu'il cherchoit à comprendre.

(*Voltaire , Discours IV. de la Modér.*)

## B O S S U.

### *Vengeance d'un Bossu.*

Gillot , bossu par devant , par derriere ;  
 Et goguenard ; car tous Bossus le sont :  
 Pour se baigner , au bord de la riviere  
 Mit ses habits , comme tant d'autres font.  
 Lors un espiègle à les voler fut prompt :  
 Mais quand Gillot eut fait son tripotage ,  
 Et décrassé son sale parchemin ,  
 Il regagna l'infidele rivage ;  
 Bien rafraîchi , mais nud comme la main.  
 Lors , de plus près , avisant son dommage ,  
 Il le supporte en Empereur Romain.  
 De souhaiter que le diable s'empporte ,  
 Maudit larron , de mon seul vêtement ,  
 Seroit , dit-il , vengeance un peu trop forte.  
 Pour un tel cas , je voudrois seulement ,  
 Pour te punir du moins , vaille que vaille ,  
 Que cet habit , acquis furtivement ,  
 Pût te servir & fût juste à ta taille.

(*De Senecé.*)

*Bossu qui se marie.*

Quelqu'un qui se plaisoit à rire ,  
 Ayant un jour entendu dire ,  
 Qu'un gros Bossu qu'il connoissoit ,  
 En prenant certaine Donzelle ,  
 Qui n'étoit rien moins que pucelle ,  
 De s'encornailleur s'empressoit :  
 Parbleu , c'est à lui fort bien fait ,  
 Dit-il ; car ayant en effet  
 Déjà d'un escargot la mine ,  
 Par la hauteur de son échine ,  
 Il ne lui manquoit plus , pour dernière façon ;  
 Que d'avoir aussi sur la tête ,  
 Une fourche , en guise de crête ,  
 Pour être comme un limaçon.

On peut dire d'un Bossu ce qu'on disoit de Galba , que son esprit est mal logé.

*Bossu par devant & par derrière, qui vouloit décider sur des pièces de vers.*

Vous pouvez juger des Poètes ;  
 Voir si leurs vers sont laids ou beaux ,  
 D'autant que sans cesse vous êtes  
 Dans la montagne aux deux coupeaux.

( *Le Brun.* )

*Mariage de deux Bossus.*

Quand j'imagine ces Bossus.  
 Accouplés le jour de leurs noces ;  
 Et quand je pense à ces deux bosses ;  
 L'une dessous , l'autre dessus :  
 Tout aussi-tôt je me rappelle  
 Des Titans la rébellion ,  
 Et crois que la troupe rebelle  
 Va mettre Ossa sur Pélion.

B O S S U E T.

M. Bossuet , à l'âge de 8 ans , débitant à mi-

nuit un sermon à l'hôtel de Rambouillet, Voiture, qui s'y trouva, dit : en vérité je n'ai jamais entendu prêcher ni si-tôt, ni si tard.

## BOUFFLERS.

*Eloge de la Marquise de Boufflers.*

Vos yeux sont beaux, mais votre ame est plus belle :  
Vous êtes simple & naturelle ;  
Et, sans prétendre à rien, vous triomphez de tous :  
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,  
Je ne fais pas ce qu'on eût dit de vous,  
Mais on n'auroit pas parlé d'elle.

(Voltaire.)

## BOUQUETS.

Allez, doux Jassemin, où l'Amour vous appelle,  
Et, si vous approchez du beau sein de Philis,  
Dont la blancheur ternit celle des plus beaux lys,  
Avant que de mourir, dites à cette Belle,  
Que je croirois mon sort bien doux,  
D'y pouvoir mourir avec vous.

(Somaïsc.)

Des fleurs qui naissent sur vos traces,  
Mille bouquets pourroient être tissus ;  
Mais, sage & belle Iris, ces soins sont superflus ;  
Le corps en vous est un bouquet de graces,  
Et l'ame en est un de vertus.

*A une Demoiselle qui avoit S. Denis pour Patron.*

Vous imitez fort mal, soit dit sans vous déplaire,  
La charité fervente & la vie exemplaire  
Du bienheureux & saint Patron,  
Dont on vous a donné le nom :  
Nos climats à sa gloire ont servi de théâtres ;  
Son zele y renversa le culte des Payens ;  
Mais vos yeux font plus d'idolâtres  
Qu'il ne fit jamais de Chrétiens.

Or j'admire la Providence,  
 D'avoir, en divers temps, placé votre naissance ;  
 Car si l'on vous eût vu paroître en même lieu,  
 On eût perdu le fruit de ses soins charitables ;  
 Vous eussiez fait donner au diable  
 Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.

(*Roussseau.*)

A ce bouquet charmant que pour toi l'on a fait,  
 Je vois, gentille Églé, qu'aujourd'hui c'est ta fête.  
 Non, me répondit-elle, avec un air honnête :  
 C'est moi qui l'ai cueilli pour orner mon corset.  
 C'est donc, lui dis-je alors, la fête du bouquet.



Faites, Amours, une guirlande :  
 Sur-tout composez-la de fleurs,  
 Dont le teint de Cloris, pour qui je la demande,  
 Vous montre le mélange & les vives couleurs :  
 Qu'ici, comme à Paris, l'on célèbre sa fête :  
 Nous devons à ses agréments  
 La gloire de mainte conquête,  
 Et le tribut de mille amants.

(*Chaulieu.*)

Des présents de la jeune Flore,  
 Je voulois vous offrir les plus beaux en ce jour :  
 Mais on les voit mourir presque aussitôt qu'éclore ;  
 A d'autres Dieux je veux faire ma cour.  
 C'est l'Hymen, Plutus & l'Amour ;  
 Rarement on les voit ensemble ;  
 Ils se détruisent tour-à-tour :  
 Puissent-ils, pour vous seul, souffrir qu'on les rassemble.

(*Mad. Morel.*)

*A une Demoiselle qui avoit S. Sébastien pour  
 son Patron.*

Vos parents eurent tort, belle Sébastienne,  
 De vous donner, au jour qui vous rendit Chrétienne ;

L'auguste nom d'un Saint que vous n'imitiez pas.  
 On vous a raconté son glorieux trépas ;  
 Il mourut , accablé sous les traits innombrables ,  
 Dont percèrent son corps des bourreaux implacables.  
 Hélas ! vous imitez seulement leurs fureurs ,  
 Et des traits de vos yeux vous percez tous les cœurs.  
 (De Coulange.)

*Bouquet pour le jour d'une fête.*

L'Amour, dont tous les soins ne tendent qu'à vous plaire,  
 Pour vous a cueilli cette fleur ;  
 Mais n'osant vous l'offrir , quoiqu'il soit téméraire ,  
 Il a prié sa bonne sœur  
 De tenter ce qu'il n'ose faire.  
 Daignez donc , pour bouquet , recevoir en ce jour ,  
 Des mains de l'Amitié le tribut de l'Amour.  
 (Pannard.)

*Bouquet d'oranges qu'une Dame portoit à son côté.*

Que vous montrez d'appas , depuis vos deux fontanges  
 Jusqu'à votre collier !  
 Mais que vous en cachez , depuis vos deux oranges  
 Jusqu'à votre foulard !

B O U R G E O I S .

Un Bourgeois gentilhomme , nouvellement leffivé , affecte de ne parler que de grands & de gentilshommes qualifiés , & passe légèrement sur la bourgeoisie , afin de se déguiser aux yeux de ses égaux , de se mettre au niveau des nobles d'extraction , & de se confondre avec eux.

Il y a des Bourgeoises transfuges & révoltées de leur condition , qui prétendent s'aggrandir en s'approchant des grands. Les arbres nains deviennent-ils plus grands pour être transplantés parmi des pins & des cedres !

## B O U R G O G N E.

*Naissance de M. le Duc de Bourgogne.*

Venez , heureux Enfant , venez à la lumière ;  
 Vous allez commencer une illustre carrière ,  
 Et le Soleil , qui naît aux bords de l'Orient ,  
 N'a pas à sa naissance un éclat si riant.  
 Tout brille autour de vous ; les Jeux , les Ris , la Gloire  
 Parent votre berceau comme un char de victoire.  
 Mais , ô Royal Enfant , quand on sort des Héros ,  
 On ne vit pas long-temps dans les bras du repos.  
 Hâtez-vous , que le corps , l'esprit & le courage  
 Forcent les loix du temps & les regles de l'âge.  
 Passez rapidement les frivoles plaisirs ,  
 Et concevez bientôt d'héroïques desirs :  
 Vous pouvez surpasser tous les Princes du monde ;  
 De vos premiers exploits couvrir la terre & l'onde ;  
 Digne de votre nom , être admiré de tous ,  
 Et voir toujours Louis , bien au-dessus de vous ,  
 Eclairer tous vos pas , vous servir de modele ,  
 Être du Roi des Rois une image fidelle ,  
 Le bonheur des François , l'ame de ses États ,  
 Et l'exemple éternel de tous les Potentats.

( *M<sup>lle</sup> de Scudery.* )*M. le Duc de Bourgogne habillé en Mousquetaire.*

Quel est ce petit Mousquetaire ,  
 Si savant en l'art militaire ,  
 Et plus encore en l'art de plaire ?  
 L'énigme n'est pas malaisé :  
 C'est l'Amour , sans autre mystere ,  
 Qui , pour divertir Mars , s'est ainsi déguisé. ( *La même.* )

## B R A V O U R E.

*La lâcheté se cache souvent sous le manteau de la  
 bravoure.*

Tel , qu'on redoute , ou qu'on évite ,  
 N'est souvent qu'un franc hypocrite ,  
 Qui , sous un front hardi , masque sa lâcheté ,  
 Et foule au pied les droits de la société. ( *Grécourt.* )  
 Braver



Braver les périls , affronter la mort pour vivre dans l'histoire , c'est s'exposer à payer de sa vie une goutte d'encre & un morceau de papier.

## B R E S T.

*Inscription de l'arsenal de Brest.*

Ce que peut Louis sur la terre ,  
 Tu l'apprendras de cent Forts renversés ;  
 Ce que peut sur la mer ce grand foudre de guerre ;  
 Par ce Fort , d'où son bras fait lancer le tonnerre ,  
 Tu le connois assez.

## B R U T A L H E U R E U X.

Deux hommes , près d'Iris , tous les jours à ses yeux  
 S'empressent d'étaler un procédé contraire ;  
 L'un d'eux est complaisant , soumis , officieux ,  
 Et , par cent petits soins , il parvient à lui plaire ;  
 L'autre a la mine sombre & le regard sévère ,  
 Prend des airs méprisants , des tons impérieux ,  
 Et le chagrin choquant , qui le rend odieux ,  
 De la Belle outragée excite la colere.  
 Cependant la nuit vient , le dernier est vainqueur ;  
 Et , livrant le plus tendre aux troubles de son cœur ,  
 Iris , près du brutal , va coucher sans mystere.  
 Iris est-elle injuste ? ou , pour être chéri ,  
 Cet indigne mortel a-t-il un caractère ?  
 Rien moins , hélas ! rien moins : c'est qu'il est son mari.  
 (De Senecé.)

## B U V E U S E B E L L E E T B O N N E.

Iris , rare objet de l'Amour ,  
 Dont l'exemple fameux nous sollicite à boire ,  
 Tu peux te vanter , en ce jour ,  
 De remporter sur nous une double victoire.  
 Nous nous confessons tous vaincus ,  
 Et des traits de tes yeux , & des coups de ton verre ;  
 Et nous croyons qu'en toi , pour nous livrer la guerre ,  
 Ariane est rejointe avec son cher Bacchus.  
 (Dalibray.)

C A C

C A D

CACHET ENVOYÉ.

**U**n étui , destiné pour en faire un cachet ;  
Qui sert à celer un secret ,  
N'étoit pas de ma compétence ;  
Car mon cœur est si satisfait  
D'un présent de cette importance ,  
Qu'il ne sauroit être muet ,  
Ni cacher les transports de sa reconnoissance.

C A D E T S.

*Les peres sacrifient leurs cadets à leur ambition.*

Vous qui , pour parer vos familles  
D'ainés brillants & somptueux ,  
Contraignez vos fils & vos filles  
A prononcer d'horribles vœux :  
Qu'offrez-vous au Dieu du tonnerre ?  
Des enfants , vils poids de la terre ,  
Avec peine avoués de vous :  
Mais , frémissez , Cains superbes ;  
Il voit l'offrande de vos gerbes  
D'un œil de haine & de courroux.  
(Desforges-Maillard.)

C A L O M N I E.

*Sa description.*

Il est un monstre affreux , né de la Perfidie ,  
Cruel dans ses excès & calme en sa furie.  
Ses traits défigurés sont cachés sous le fard ;  
Son souffle est venimeux , sa langue est un poignard ;  
La Trahison l'arma de ses noirs artifices ;  
Il fut , par Tisiphone , endurci dans les vices ;  
Il respire le meurtre , il blesse en caressant ;  
Il défend le coupable , il poursuit l'innocent ;

De ses traits empestés l'atteinte est incurable ;  
 L'affreuse Calomnie est son nom redoutable.  
 Craignez d'être surpris par ce monstre trompeur :  
 Fuyez de ses complots la cruelle noirceur.  
 Penchez vers l'accusé, tâchez de le défendre,  
 Et ne jugez personne, avant que de l'entendre.  
 (*Philos. de Sans-Souci.*)

*Ses effets.*

Rois, chassez la Calomnie ;  
 Ses criminels attentats,  
 Des plus paisibles États,  
 Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,  
 Poursuit par-tout l'innocent :  
 Rois, prenez soin de l'absent  
 Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche,  
 Craignez la feinte douceur ;  
 La vengeance est dans son cœur,  
 Et la pitié dans sa bouche.

La Fraude, adroite & subtile ;  
 Sème de fleurs son chemin ;  
 Mais sur ses pas vient enfin  
 Le Repentir inutile. (*Racine.*)

Un bon esprit doit mépriser les faux bruits du  
 vulgaire & la calomnie, se renfermer dans ses  
 bonnes intentions & abandonner les apparences.

*Elle se découvre par le silence.*

La Calomnie un jour s'applaudissoit  
 D'avoir osé diffamer l'Innocence ;  
 Comme le bruit par-tout s'en répandoit ;  
 La Vérité prit part à cette offense,

Et la fit bientôt éclater ;  
 Sans faire aucune violence ;  
 Car aussi-tôt , pour nous désabuser ;  
 L'Accusée ayant pris le parti du silence ,  
 La Vérité n'eut qu'à parler.

*L'Hymen ne met point les nouvelles épouses à  
 l'abri de la Calomnie.*

La jeune Églé , de pompons couronnée ;  
 Devant un Prêtre à minuit amenée ,  
 Va dire un oui , d'un air tout ingénu ,  
 A son mari qu'elle n'a jamais vu.  
 Le lendemain en triomphe on l'amène ,  
 Au Cour , au Bal , chez Bourbon , chez la Reine ;  
 Le lendemain , sans trop favoir comment ,  
 Dans tout Paris on lui donne un Amant ;  
 On la chansonne , & son nom , par la Ville ,  
 Court ajusté sur l'air d'un Vaudeville.  
 Églé s'en meurt , ses cris sont superflus :  
 Consolez-vous , Églé , d'un tel outrage ,  
 Vous pleurerez , hélas ! bien davantage ,  
 Lorsque de vous on ne parlera plus.

(Voltaire.)

## C A M P A G N E.

### *Ses agréments.*

Oui , dès que les desirs aimables ;  
 Jointes aux souvenirs délectables ,  
 M'emportent vers ce doux séjour ;  
 Paris n'a plus rien qui me pique.  
 Dans ce jardin si magnifique ,  
 Embelli par la main des Rois ,  
 Je regrette ce bois rustique ,  
 Où l'Écho répétoit nos voix.  
 Sur ces rives tumultueuses ,  
 Où les passions fastueuses  
 Font regner le luxe & le bruit ,  
 Je regrette ce tendre asyle ,

Où, sur des feuillages secrets,  
 Le Sommeil repose tranquille  
 Dans les bras de l'aimable Paix.  
 A l'aspect de ces eaux captives,  
 Qu'en mille formes fugitives  
 L'art fait enchaîner dans les airs,  
 Je regrette cette onde pure,  
 Qui, libre dans ces antres verds,  
 Suit la pente de la nature,  
 Et ne connoît point d'autres fers.  
 Parmi la foule trop habile  
 Des beaux diseurs du nouveau style.  
 Qui, par de bisarres détours,  
 Quittant le ton de la nature,  
 Répandent, sur tous leurs discours,  
 L'académique enluminure,  
 Et le vernis des nouveaux tours,  
 Je regrette la bonhommie,  
 La loyauté, l'air résolu,  
 Et le patois tout ingénu  
 Du Curé de la Seigneurie,  
 Qui, n'usant point sa belle vie  
 Sur des écrits laborieux,  
 Parle comme nos bons ayeux,  
 Et donneroit, je le parie,  
 L'Histoire, les Héros, les Dieux,  
 Et toute la Mythologie,  
 Pour un quartant de Condrieux.

(Gresset.)

*Description d'une jolie campagne.*

Du lieu qui me retient veux-tu voir le tableau  
 C'est un petit village, ou plutôt un hameau,  
 Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,  
 D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.  
 La Seine, au pied des monts, que son flot vient laver,  
 Voit, du sein de ses eaux, vingt isles s'élever,  
 Qui, partageant son cours en diverses manieres,  
 D'une riviere-seule, y forment vingt rivières ;

Tous ses bords sont couverts de saules non plantés ;  
 Et de noyers, souvent des passants insultés.  
 Le village au-dessus forme un amphithéâtre ;  
 L'habitant ne connoît ni la chaux, ni le plâtre ;  
 Et dans le roc, qui cède & se coupe aisément,  
 Chacun fait de sa main creuser son logement.  
 La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée ;  
 Se présente au-dehors de murs environnée.  
 Le Soleil en naissant la regarde d'abord,  
 Et le mont la défend des outrages du Nord.

( Boileau. )

*Innocents plaisirs des gens de campagne.*

L'Ennui, ce tyran domestique,  
 Dans nos hameaux est ignoré.  
 Ici le Pasteur désœuvré  
 Façonne son sceptre rustique ;  
 Ici le chanvre préparé  
 Tourne autour du fuseau gothique ;  
 Et, sur un banc mal assuré,  
 La Bergere la plus antique  
 Chante la mort du Balafre  
 D'une voix plaintive & tragique.  
 O que ces objets innocents  
 Ont de droit sur l'âme du Sage !  
 La campagne la plus sauvage  
 Porte le calme dans nos sens.

( L'Abbé de Bernis. )

*Leur innocente probité.*

Tout l'art de la raison ne sauroit imiter  
 De nos Bergers l'innocente droiture.  
 Ils ne se laissent point flatter  
 Aux plaisirs remplis d'imposture,  
 Que, sans l'aveu de la nature,  
 L'Opinion ose inventer.  
 Ce n'est point chez eux qu'on achète  
 Un bien imaginaire aux dépens d'un vrai bien ;  
 Mais, pour la sagesse parfaite,

Il leur manque des mots, un sévère maintien,  
Et, par malheur, ils n'ont qu'une houlette.  
(Fontenelle.)

Tous les soins sont bannis des demeures champêtres :  
On y vit sans sujets, mais on y vit sans maîtres.  
(L'Abbé de Villedieu.)

*Vie des gens de campagne, comparée à la nôtre.*

Plus on observe ces retraites,  
Plus l'aspect en est gracieux :  
Est-ce pour l'esprit, pour les yeux,  
Ou pour le cœur qu'elles sont faites ?  
Je n'y vois rien de toutes parts,  
Qui ne m'arrête & ne m'enchanté ;  
Tout y retient, tout y contente  
Mon goût, mon choix & mes regards :

Quand je regarde ces prairies,  
Et ces bocages renaissants,  
Je mêle aux plaisirs de mes sens  
Le charme de mes rêveries :  
J'y laisse couler mon esprit,  
Comme cette onde gaisouillante ;  
Qui suit le chemin de sa pente,  
Qu'aucune loi ne lui prescrit.

Je vois, sur des côteaux fertiles,  
Des troupeaux riches & nombreux :  
Ceux qui les gardent sont heureux,  
Et ceux qui les ont sont tranquilles.  
S'ils ont à redouter les loups,  
Et si l'hiver vient les contraindre,  
Ce sont-là tous les maux à craindre :  
Il en est d'autres parmi nous.

Nous ne savons plus nous connoître ;  
Nous contenir encore moins :  
Heureux, nous faisons par nos soins  
Tout ce qu'il faut pour ne pas l'être.

Notre cœur foumet notre esprit  
Aux caprices de notre vie ;  
En vain la Raison se récrie ,  
L'Abus parle , tout y sourit,

Ici je rêve à quoi nos peres  
Se bernoient dans ces premiers temps ;  
Sages , modestes & contents ,  
Ils se refusoient aux chimeres ;  
Leurs besoins étoient leurs objets ,  
Leur travail étoit leur ressource ,  
Et le repos toujours la source  
De leurs soins & de leurs projets.

A l'abri de nos soins profanes ,  
Ils élevoient , religieux ,  
De superbes temples aux Dieux ;  
Et pour eux de simples cabanes.  
Renfermés tous dans leur état ,  
Et contents de leur destinée ,  
Ils la croyoient plus fortunée  
Par le repos que par l'éclat.

Ils savoient à quoi la nature  
A condamné tous les humains ;  
Ils ne devoient tous qu'à leurs mains  
Leur vêtement , leur nourriture.  
Ils ignoroient la volupté  
Et la fausse délicatesse ,  
Dont aujourd'hui notre mollesse  
Se fait une félicité.

L'intérêt ni la vaine gloire  
Ne dérangoient pas leur repos ;  
Ils aimoient plus dans leurs Héros  
Une vertu qu'une victoire.  
Ils ne connoissoient d'autre rang  
Que celui que la vertu donne.  
Le mérite de la personne  
Passoit avant les droits du sang.



Quel fut ce temps ! quel est le nôtre !  
 Entre deux amis aujourd'hui ,  
 Quand l'un a besoin d'un appui ,  
 Le trouve-t-il toujours dans l'autre ?  
 Esclaves de tous nos abus ,  
 Victimes de tous nos caprices ,  
 Nous ne donnons plus qu'à des vices  
 Les noms des premières vertus.

Dégoûtés des anciens usages ,  
 Entêtés de nos goûts nouveaux ;  
 Loin de songer à nos troupeaux ,  
 Nous détruisons nos pâturages ;  
 Nous changeons nos prés en jardins ;  
 En parterres nos champs fertiles ,  
 Nos arbres fruitiers en stériles ,  
 Et nos vergers en boulingrins.

( *La Fare.* )

Sous des lambris dorés l'injuste ravisseur  
 Entretient le vautour dont il est la victime.  
 Combien peu de mortels connoissent la douceur  
 D'un bonheur pur & légitime !  
 Pan , Diane , Apollon , les Faunes , les Sylvains ;  
 Peuplent ici vos bois ; vos bergers , vos montagnes.  
 La Ville est le séjour des profanes humains ;  
 Les Dieux regnent dans les campagnes.  
 C'est-là que l'homme apprend leurs mystères secrets ,  
 Et que , contre le sort , munissant sa faiblesse ,  
 Il jouit de lui-même , & s'abreuve à longs traits  
 Dans les sources de la Sagesse.

( *Roussseau.* )

## C A N O N I S A T I O N

*De deux Saints morts jeunes.*

Nouveaux Saints , ames fortunées ;  
 Dieu seul , objet de vos desirs ,  
 Abrégea vos tendres années  
 Pour hâter vos sacrés plaisirs.

Jaloux d'une plus belle vie ,  
 La fleur de vos jours est ravie ,  
 Sans vous coûter de vains regrets ;  
 Vous tombez dans la nuit profonde ,  
 Trop tôt pour le bonheur du monde ,  
 Trop tard encor pour vos souhaits.

(Gresset.)

### CAPRICIEUSE.

Le changement vous est si doux ,  
 Que , lorsqu'on est bien avec vous ,  
 On n'ose s'en donner la gloire.  
 Celui qui sait vous arrêter ,  
 A si peu de temps pour le croire ,  
 Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

(Saint-Pavin.)

### CAPTIVITÉ.

#### *Agréable captivité.*

Une si belle chaîne emprisonne mon cœur ;  
 Une si belle main tient mon ame asservie ,  
 Que , si je crains la mort , ce n'est que pour la peur  
 De sortir de prison , en sortant de la vie.  
 L'ingénieux Dédale , en l'arrière-saison ,  
 Afin de s'affranchir , empluma ses aisselles ;  
 Et moi , pour demeurer à jamais en prison ,  
 J'enchaîne mon amour & lui coupe les ailes.

(Bertaud.)

Un Roi de Syrie , ayant appris que son fils étoit  
 logé dans une maison dont la maitresse avoit deux  
 filles d'une grande beauté , lui dit qu'il étoit trop  
 à l'étroit dans une maison habitée par plusieurs  
 maîtres , & qu'il falloit qu'il choisît un logement  
 où il fût plus au large.

## CARACTÈRES.

Un caractère trop vif nuit quelquefois à l'esprit le plus juste , en le poussant au-delà du but , sans qu'il l'ait apperçu. Voir le but où l'on tend , c'est jugement ; y atteindre , c'est justice ; s'y arrêter , c'est force ; le passer , c'est témérité. (*Duclos.*)

Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères qui sont dans le monde , c'est n'être pas d'un bon caractère ; il faut , dans le commerce , des pièces d'or & de la monnaie.

*Caractère des Courtisans François.*

Il le faut avouer , parmi ces Courtisans ,  
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans ,  
Aucun ne fut percé que de coups honorables ;  
Tous fermes dans leur poste , & tous inébranlables ;  
Ils voyaient devant eux avancer le trépas ,  
Sans détourner les yeux , sans reculer d'un pas.  
Des Courtisans Français tel est le caractère :  
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;  
De l'ombre du repos ils volent aux hasards ;  
Vils flatteurs à la Cour , Héros aux champs de Mars ;  
(*Voltaire , Henriade , ch. 111.*)

*Caractère de la Reine Catherine de Médicis.*

Du plus \* grand des Français tel fut le triste sort ;  
On l'insulte , on l'outrage encore après sa mort.  
Son corps percé de coups , privé de sépulture ,  
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture ;  
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis ,  
Conquête digne d'elle & digne de son fils.  
Médicis la reçut avec indifférence ,  
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance.  
Sans remords , sans plaisir , maîtresse de ses sens ,  
Et comme accoutumée à de pareils présents.  
(*Voltaire , Henriade , ch. 11.*)

\* L'Amiral de Coligny.

## CARÊME.

*Projet d'un Libertin.*

Du Carême bien peu me chaut ;  
 Je passe dessous s'il est haut ;  
 Et s'il est bas , sans point de faute ;  
 Demi-pied par dessus je saute.  
 Aux conseils de ces libertins ,  
 Qui mêlent le jeûne aux festins ,  
 Point ne me veux laisser corrompre :  
 Mais , par un pieux sentiment ,  
 Tant j'ai de crainte de le rompre ,  
 Je n'y touche pas seulement.

## CARNAGE.

*Henri IV parle.*

Qui pourrait cependant exprimer les ravages ;  
 Dont cette nuit cruelle étala les images ?  
 La mort de Coligny , prémice des horreurs ,  
 N'était qu'un faible effai de toutes leurs fureurs ;  
 D'un peuple d'assassins les troupes effrénées ,  
 Par devoir & par zèle au carnage acharnées ,  
 Marchaient le fer en main , les yeux étincelants ,  
 Sur les corps étendus de nos frères sanglants.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris ,  
 Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris ,  
 Le fils assassiné sur le corps de son père ,  
 Le frère avec la sœur , la fille avec la mère ,  
 Les époux expirants sous leurs toits embrasés ,  
 Les enfants au berceau sur la pierre écrasés :

O nuit ! nuit effroyable ! ô funeste sommeil !  
 L'appareil de la mort éclaira mon réveil :  
 On avait massacré mes plus chers domestiques ;  
 Le sang de tous côtés inondait mes portiques ;  
 Et je n'ouvris les yeux que pour envisager  
 Les miens , que sur le marbre on venait d'égorger.

Ces assassins sanglants vers mon lit s'avancèrent,  
Leurs parricides mains devant moi se leverent :  
Je touchais au moment qui terminait mon sort ;  
Je présentai ma tête , & j'attendis la mort.

(*Voltaire , Henriade , ch. 11.*)

*Andromaque à Céphise.*

Dois-je oublier Hector privé de funérailles,  
Et traîné , sans honneur , autour de nos murailles ?  
Dois-je oublier son pere à mes pieds renversé ,  
Ensanglantant l'autel qu'il tenoit embrassé ?  
Songe , songe , Céphise , à cette nuit cruelle ,  
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.  
Figure-toi Pyrrhus les yeux étincelants ,  
Entrant à la lueur de nos Palais brûlants ,  
Sur tous mes freres morts se faisant un passage ,  
Et , de sang tout couvert , échauffant le carnage.  
Songe aux cris des vainqueurs , songe aux cris des  
mourants ,  
Dans la flamme étouffés , sous le fer expirants.  
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.  
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue ;  
Voilà par quels exploits il fut se couronner ;  
Enfin , voilà l'époux que tu me veux donner.

(*Racine , Andromaque , act. 3. sc. 8.*)

C A R N A V A L.

Le Carnaval est le naufrage des innocents ,  
l'heure du Berger des femmes coquettes , l'évacua-  
tif de la bourse , le venin de la santé , le séducteur  
de la Jeunesse , & le tombeau des vieillards.

Les folies & les extravagances des hommes ;  
dans le temps du Carnaval , se calment avec la  
cendre , comme les agitations tumultueuses & les  
bourdonnements des abeilles , avec la poussière.

## C A R T E S.

Les Cartes furent inventées sous le règne de Charles VI, par un Peintre nommé Jacquemin Gringonneur. On lit, dans un compte de Charles Poupart, argentier de Charles VI : Donné 56 s. parisis à Jacquemin Gringonneur, Peintre, pour trois jeux de cartes à or & à diverses couleurs, de plusieurs devises, pour porter devers ledit Seigneur Roi pour son ébattement, pendant les intervalles de sa funeste maladie.

( *Essais hist. de M. de Saint-Foix.* )

## C A T H E R I N E.

*Tableau représentant le martyre de sainte Catherine.*

L'art, aussi-bien que la nature,  
Ont fait plaindre cette peinture ;  
Mais ils ont voulu figurer,  
Qu'aux tourments dont la cause est belle,  
La gloire d'une ame fidelle  
Est de souffrir sans murmurer.

( *Malherbe.* )

## C É L I B A T.

Les loix de Lycurgue excluient des emplois civils & militaires ceux qui s'obstinoient à vivre dans le célibat ; ils étoient même exposés à être fouettés tous les ans par les femmes au pied de la statue de Junon, & exposés à mille plaisanteries.

( *Essais hist. de M. de Saint-Foix.* )

Il semble que la vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de la transmettre ; une sorte de substitution qui doit passer de race en race. Il est difficile que le célibat, si contraire à la nature, n'amene pas quelque désordre public ou caché.

Comment pouvoir échapper toujours à l'ennemi  
qu'on porte sans cesse avec soi ?

(J. J. Rousseau.)

### C E N D R E S.

*A l'occasion du jour des Cendres, à une Belle.*

Toute chose ici-bas m'apprend qu'il faut finir,  
Et qu'enfin dans la tombe il me faudra descendre ;  
Pour le genre de mort, il n'est que trop certain :  
Mille amants qu'à mes yeux vous avez mis en cendre,  
Ne m'assurent-ils pas d'un semblable destin ?

(De Cailly.)

En vain, pour affaiblir votre aimable pouvoir,  
L'Église a sur nos fronts écrit notre devoir :  
Nos soupirs doivent vous apprendre,  
Combien de feux encor sont cachés sous la cendre.

### C E N S E U R.

*Tout Censeur doit être à l'abri de la censure.*

On doit s'examiner soi-même un très long-temps ;  
Avant que de penser à condamner les gens.  
Il faut mettre le poids d'une vie exemplaire  
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire.  
Encore vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,  
A ceux à qui le ciel en a commis le soin.

(Molière,)

### C E N S U R E.

*Les Rois sont plus exposés à la censure que  
leurs sujets.*

Des courtisans sur nous les inquiets regards  
Avec avidité tombent de toutes parts ;  
A travers les respects, leurs trompeuses souplesses  
Pénètrent dans nos cœurs & cherchent nos faiblesses.  
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit ;  
Un seul mot, un soupir, un regard nous trahit.

Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence ;  
 Et, quand leur artifice & leur persévérance  
 Ont enfin, malgré nous, arraché nos secrets,  
 Alors avec éclat leurs discours indiscrets  
 Portent sur notre vie une triste lumière,  
 Vont de tous nos défauts remplir la terre entière.

(Voltaire.)

La censure est la taxe que le mérite paye au Public. Il semble que ce soit une amende qu'on lui doive, pour avoir acquis du mérite sans avoir pris son attache. Toutes les personnes illustres passent à travers le feu de cette cruelle persécution. Il n'y a que la vie obscure qui puisse en préserver.

### C E R C L E.

Le cercle bourgeois est une assemblée familière, un conseil libre, où les affaires du prochain se jugent souverainement sans entendre les parties. Ce tribunal connoît également des matières sublimes, des affaires d'Etat, des modes, des nouvelles & des aventures de la ville. Tout est de son ressort. Là, le Caprice préside, & l'on y trouve autant d'opinions différentes qu'il y a de têtes. On y prononce vingt arrêts à la fois. Les hommes y opinent quand ils peuvent, les femmes quand elles veulent ; elles y ont deux voix pour une.

*On ne voit dans les cercles que des gens superficiels.*

Dans ces cercles brillants

Que trouve-t-on ? L'oubli des grands talents,  
 L'air du plaisir, & non le plaisir même ;  
 Les efforts que l'on fait pour paroître amusé,  
 Les tristes lieux communs d'un bel-esprit usé,  
 Des fots que l'on caresse, & peu de gens qu'on aime.

(Barthe.)

On



On voit dans les cercles un petit nombre d'hommes & de femmes qui pensent pour tous les autres, & par lesquels tous les autres parlent & agissent ; & comme chacun pense à son intérêt, & personne au bien commun, c'est un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque cercle a ses règles, ses jugements & ses principes, qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête-homme d'une maison est un frippon dans la maison voisine ; le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu, n'ont qu'une existence locale & circonscrite : celui qui aime à se répandre dans plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, mesurer ses maximes à la toise, & se trouver en contradiction avec lui-même. (J. J. Rousseau.)

## CHAGRIN.

*Le chagrin n'abandonne point celui qu'il tourmente :*

Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,  
Est malade à la ville, ainsi qu'à la campagne ;  
En vain monte à cheval pour tromper son ennui :  
Le Chagrin monte en croupe, & galope avec lui.  
(Boileau.)

*Il nous suit sous les lambris dorés & sous le chaume.*

Ni l'or, ni le duvet, ni le doux bruit des eaux,  
Ni le silence & la retraite,  
N'ont assez de douceur pour assoupir les maux  
Qui troublent une ame inquiète.

(La Font.)

Hélas ! pour un instant qui compose la vie,  
 Pourquoi chercher si loin un bonheur passager ?  
 En vain l'ambitieux fuit sa chère patrie ;  
 En changeant de climat, son cœur peut-il changer ?  
 Son vaisseau part, il fend la campagne liquide ;  
 Mais, plus prompt que les vents, que l'aquilon rapide,  
 Cet Ennui qu'il fuyoit à pas précipités,  
 Monte sur le tillac, & vogue à ses côtés.

(Sedaine.)

*La beauté d'une solitude ne dissipe pas les chagrins.*

Ces arbres touffus, ces pins audacieux,  
 Dont la cime s'élève, & se perd dans les cieux ;  
 Ces ruisseaux argentés, fuyant dans la prairie,  
 L'abeille sur les fleurs qui cherche l'ambroisie,  
 Le zéphir qui se joue au fond de nos bosquets,  
 Ces cavernes, ces lacs, & ces sombres forêts ;  
 Ce spectacle riant, offert par la nature,  
 N'adoucit plus l'horreur des tourments que j'endure.  
 L'ennui, le sombre ennui, triste enfant du dégoût,  
 Dans ces lieux enchantés se traîne & corrompt tout.  
 Il sèche la verdure, & la fleur pâissante  
 Se courbe & se flétrit sur sa tige mourante.  
 Zéphir n'a plus de souffle, Écho n'a plus de voix,  
 Et l'oiseau ne fait plus que gémir dans nos bois.

(Collardeau.)

On voit, quand la foule obsède  
 Nos augustes Magistrats,  
 Le Liéteur qui les précède  
 En dissiper l'embarras ;  
 Mais il n'a pas la puissance  
 D'écarter de leur présence  
 Les soucis tumultueux,  
 Noir essain qui les afflige,  
 Et qui sans cesse voltige  
 Sous leurs lambris fastueux.

(Bertrand.)

## CHANOINES.

*Leur mollesse.*

On voit ici de ces mortels fleuris,  
 Qui, dans les bras d'une heureuse indolence,  
 Exempts d'étude, & libres d'abstinence,  
 N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris. (*Gresset.*)

On nommoit un Chanoine qui n'alloit à  
 Vêpres qu'en été, parce que l'Eglise étoit fraîche,  
*un bon Chrétien d'été.*

## CHANSONS.

Nous ne donnons aux Dieux que des chansons,  
 pour le prix des services qu'ils nous rendent.

*Au Lieutenant Criminel de Tours.*

Si, pour tant de plaisirs divers,  
 De peine & de sollicitude,  
 Je ne vous donne que des vers;  
 Ne m'accusez d'ingratitude :  
 Les Dieux de qui vous imitez  
 Toutes vos belles qualités,  
 Si rares au temps où nous sommes;  
 Combien qu'en diverses façons  
 Ils veillent pour le bien des hommes;  
 Ils ne sont payés qu'en chansons.

*(Racan.)*

## CHAPITRE.

*Description d'un Chapitre pauvre.*

Non loin des bords du Cher & du Laurois;  
 Dans un climat dont je tairai le nom,  
 Est un vieux bourg dont l'Eglise sans vitres  
 A pour Clergé le plus gueux des Chapitres.  
 Là, ne sont point de ces mortels fleuris,  
 Qui, dans les bras d'une heureuse indolence,  
 Exempts d'étude, & libres d'abstinence,  
 N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris.

On ne voit là que pâles effigies,  
 Qui du Champagne onc ne furent nourries;  
 Que maigres Clercs, Chanoines avortons,  
 Sans rabats fins, & sans triples mentons,  
 Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,  
 A chaque office, & de chanter eux-mêmes.  
 Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,  
 Un Chapelain & quatre enfants de Chœur.

Ces jouvenceaux ont leur gîte assuré  
 Chez Dame Barbe ; elle leur sert de mere  
 Et de soutien ; le Public est leur pere.

(Gresset.)

### CHARGES.

L'Empereur Aurele ne voulut point que les charges fussent vénales sous son regne, parce qu'il disoit que celui qui achete, est contraint de vendre ce qu'il a acheté.

Les charges ont été instituées pour le service de l'État, & la récompense du mérite. Mais dès qu'elles peuvent être achetées, elles doivent être mises au rang des marchandises. Les honneurs acquis à prix d'argent, donnent un faux lustre, & ressemblent à de beaux habits de fripperie, qui n'ont pas été faits pour celui qui en fait parade. Un homme qui s'élève à force d'argent, est un usurpateur de la récompense de la vertu.

*Tout homme revêtu d'une charge, doit en exercer les fonctions avec activité.*

Dans un citoyen, revêtu de puissance,  
 Je blâme hautement le goût de l'indolence ;  
 Son emploi, son honneur, son plaisir, son pouvoir,  
 Tout devroit l'animer à remplir son devoir :  
 S'il est trop négligent, il est un infidèle,  
 Et la paresse en lui peut être criminelle.

On n'a pas de mérite à s'abstenir du mal ;  
Être ardent pour le bien , est le point principal.  
( *Philos. de Sans-Souci.* )

## C H A R I T É.

*Caractere de la Charité.*

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace ;  
Charité, fille de la Grace !  
Avec toi marche la Douceur,  
Que suit, avec un air affable,  
La Patience, inséparable  
De la Paix son aimable sœur.  
Libre d'ambition, simple sans artifice,  
Autant que tu hais l'injustice ;  
Autant la vérité te plaît.  
Que peut la colere farouche,  
Sur un cœur que jamais ne touche  
Le soin de son propre intérêt ?  
Aux foiblesses d'autrui loin d'être inexorable,  
Toujours d'un voile favorable  
Tu t'efforces de les couvrir.  
Quel triomphe manque à ta gloire ?  
L'amour fait tout vaincre & tout croire ;  
Tout espérer & tout souffrir.  
( *Racine.* )

## C H A R M E S.

*Leur puissance.*

J'aurois pressé l'Amour de vous dire que j'aime ;  
Lui seul peut exprimer tout l'excès de mes feux ;  
Mais je craignois qu'en voyant vos beaux yeux,  
Ce Dieu ne parlât pour lui-même.  
( *De Moncrif.* )

*Charmes d'une blonde & d'une brune.*

Deux merveilles de l'univers  
Tiennent en leurs mains ma fortune ;  
Et leurs appas sont bien divers,  
Car l'une est blonde & l'autre est brune.

Cependant leurs jeunes beautés  
 Regnent dessus mes volontés  
 Avec une égale puissance ;  
 Et, dans leur glorieux destin ,  
 Je ne vois que la différence  
 D'un beau soir & d'un beau matin.

( *Tristan.* )

*Sur deux sœurs dont l'une étoit blonde & l'autre brune.*

Vous êtes belle, & votre sœur est belle ;  
 Entre vous deux le choix seroit bien doux ;  
 Le Dieu d'Amour étoit blond comme vous,  
 Mais il aimoit une brune comme elle.

( *Voltaire.* )

### CHAROLOIS.

*Mademoiselle de Charolois peinte en Cordelier,*

Frere Ange de Charolois,  
 Dis-moi par quelle aventure  
 Le cordon de saint François  
 Sert à Vénus de ceinture ?

( *Voltaire.* )

### CHARTIER EMBOURBÉ.

Un chartier étant seul à mener sa charrette,  
 Par un chemin bourbeux, arriva dans un lieu  
 Où demeurant au beau milieu,  
 Lui seul à s'en tirer n'eut pas besogne faite.  
 Après avoir par cent efforts •  
 Donné la torture à son corps,  
 Et juré doctement, comme en telle aventure,  
 Tout embourbé chartier ordinairement jure ;  
 Ne voyant point d'humain secours,  
 En reprenant haleine, il eut à Dieu recours ;  
 Auquel, tout pantelant \*, d'une voix demi-morte,  
 Il parla de la sorte :

\* *Respirant avec peine.*

Seigneur, vous savez, de tout temps,  
 Combien peu je vous importune ;  
 Et que déjà, depuis vingt ans,  
 Vous n'avez entendu de moi priere aucune.  
 Si vous daignez prendre le soin  
 De m'affister en ce besoin,  
 Comme votre pitié bien fort vous y convie,  
 Dès à présent je vous promets  
 De ne demander rien jamais,  
 Et ne vous prier de ma vie.

(Roussseau.)

### C H A S S E.

Ces occupations & ces nobles travaux,  
 Sont les amusements des plus fameux Héros ;  
 Et, lorsqu'à leurs souhaits ils ont calmé la terre,  
 Ils mêlent dans leurs jeux l'image de la guerre.

(Regnard.)

*La chasse est moins un plaisir qu'un travail.*

Prendre bien de la peine,  
 Se tuer, s'excéder, se mettre hors d'haleine,  
 Interrompre au matin un tranquille sommeil,  
 Aller dans les forêts prévenir le Soleil,  
 Fatiguer de ses cris les échos des montagnes,  
 Passer en plein midi les guérets, les campagnes,  
 Dans les plus creux vallons fondre en désespérés,  
 Percer rapidement les bois les plus fourrés,  
 Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour guide,  
 Pour faire fuir un cerf qu'une feuille intimide,  
 Manquer la bête enfin après avoir couru,  
 Et revenir bien tard, mouillé, las & recru,  
 Estropié souvent : dites-moi, je vous prie,  
 Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie ?

(Regnard.)

Pour les sombres forêts le diligent chasseur,  
 De Mars & de l'Amour néglige les conquêtes,  
 Il met le suprême bonheur  
 A forcer d'innocentes bêtes.

Soit que l'astre des cieux, dans son rapide tour,  
 Répande aux mortels sa lumière;  
 Soit que l'inégale courrière  
 Répare la perte du jour;  
 Jamais son ame forcenée  
 D'un tranquille sommeil ne goûte les douceurs;  
 La poursuite d'un cerf lui fait de l'hyménée  
 Mépriser toutes les faveurs.

(*Mad. Deshoulières.*)

*Dame qui se levoit matin pour aller à la chasse*

Pourquoi vous sauvez-vous des bras  
 D'un jeune époux qui vous adore ?  
 Lorsque la diligente Aurore  
 Est encore au fond de ses draps,  
 Où courez-vous donc si matin ?  
 Vous savez qu'à certaine Abbessé,  
 Coulange dit, que la paresse  
 Repose & rafraîchit le teint.  
 Mais, que vois-je ? une carabine,  
 Et d'un chasseur tout le harnois !  
 L'Amour n'a pas si bonne mine  
 Avec son arc & son carquois ;  
 Iris, votre erreur est extrême,  
 De courir par monts & par vaux.  
 Quitte-t-on un époux qu'on aime  
 Pour tirer sa poudre aux moineaux ?  
 Laissez, Belle, laissez ces armes  
 Qui ne sont point faites pour vous.  
 C'est de vos yeux tout pleins de charmes  
 Que doivent partir tous vos coups.

### CHÂTELET.

*Inscription de la Chambre du Châtelet.*

De ce terrible tribunal,  
 Des noirs forfaits l'écueil fatal,  
 Thémis met tous les jours, du même coup de foudre,  
 Le citoyen en paix & le coupable en poudre.  
 (*Bosquillon.*)



*Építaphe de Madame du Châtelet.*

L'univers a perdu la sublime Émilie :  
 Elle aimoit les plaisirs, les arts, la vérité.  
 Les Dieux, en lui donnant leur ame & leur génie,  
 N'avoient gardé pour eux que l'immortalité.

## CHÂTILLON.

*Éloge de Madame de Châtillon.*

Illustre rejeton de mille demi-Dieux,  
 Digne de nos desirs & de leur espérance,  
 En qui sont assemblés, pour l'honneur de la France,  
 Les plus rares trésors de la terre & des cieux ;  
 Il ne faut point chercher de titres glorieux,  
 Pour relever en toi l'éclat de ta naissance ;  
 Tu brilles par toi-même, & ta vertu commence  
 Où l'on a vu finir celle de tes ayeux,  
 Que ton savoir s'élève au-dessus de ton âge !  
 Que je vois dans tes yeux d'ardeur & de courage !  
 Que de douceur, de grace & de charmes vainqueurs !  
 Je ne vois qu'un malheur dans l'excès de tes charmes,  
 Que ton mérite enfin ne gagne tous les cœurs,  
 Et ne te laisse rien pour exercer tes armes.

## CHEMIN COUVERT.

Dans des antres profonds on a su renfermer,  
 Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.  
 Sous un chemin trompeur, où volant au carnage  
 Le soldat valeureux se fie à son courage,  
 On voit en un instant des abîmes ouverts,  
 De noirs torrents de soufre épanchés dans les airs ;  
 Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,  
 Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.  
 Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir ;  
 C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.  
 Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;  
 L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes ;  
 Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi ;  
 Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.  
 (Voltaire, *Henriade*, ch. 6.)

## CHEMISE.

*Belle qui avoit les manches de sa chemise retroussées & sales.*

Vous qui tenez incessamment  
Cent amants dedans votre manche,  
Tenez-les au moins proprement,  
Et faites qu'elle soit plus blanche.

Vous pouvez avecque raison,  
Usant des droits de la victoire,  
Mettre vos amants en prison ;  
Mais qu'elle ne soit pas si noire.

Mon cœur qui vous est si dévot,  
Et que vous réduisez en cendre,  
Vous le tenez dans un cachot,  
Comme un prisonnier qu'on va pendre.

Est-ce que, brûlant nuit & jour,  
Je remplis ce lieu de fumée,  
Et que le feu de mon amour  
En a fait une cheminée. (Voiture.)

## CHEVAUX

*dits Chrétiens par simplicité.*

Un Maquignon de la ville du Mans,  
Chez son Evêque étoit venu conclure  
Certain marché de chevaux bas Normands,  
Que l'homme saint vantoit outre mesure.  
Vois-tu ces crins ? Vois-tu cette encolure ?  
Pour chevaux Turcs, on les vendroit au Roi.  
Turcs, Monseigneur ! à d'autres ; je vous jure  
Qu'ils sont Chrétiens, ainsi que vous & moi.  
(Roussau.)

## CHEVEUX.

*Homme qui avoit les cheveux blancs & la barbe noire.*

Henri quatre en bateau passant un jour la Loire,  
Le Batelier robuste, homme de cinquante ans,

Ayant les cheveux tout blancs  
 Et la barbe toute noire ;  
 Le Roi, familier & bon,  
 En demanda la raison.

La raison ? Pardié, Sire, elle est bien naturelle,  
 Répondit le manant, qui ne fut point honteux.

C'est, mordienne, que mes cheveux  
 Sont plus vieux de vingt ans qu'elle.

(*Boursault.*)

Le Cardinal de Retz s'étant jeté aux pieds  
 du Roi, après son rappel, le Roi lui dit qu'il  
 avoit les cheveux blancs ; Sire, répondit-il, on  
 blanchit aisément, lorsqu'on a le malheur d'être  
 dans la disgrâce de votre Majesté.

### CHICANE.

La chicane est un des fléaux  
 Que renfermoit la boîte de Pandore ;  
 Et ce monstre infernal, qu'à Domfront l'on adore ;  
 N'est pas un de nos moindres maux.  
 Ses finesse, ses artifices,  
 Ses subtilités, ses malices,  
 Au siècle d'or ne se connoissoient pas.  
 C'est vainement que Barthole & Cujas  
 Ont commenté le Code & grossi le Digeste ;  
 Ils n'ont pu triompher de cette hydre funeste.

(*Le Brun.*)

### CHIEN FIDÈLE.

#### *Son Épitaphe.*

Rude aux voleurs, doux à l'amant ;  
 J'abboyais & faisois caresse ;  
 Ainsi je fus diversement  
 Servir mon maître & ma maîtresse.

(*Malleville.*)

*Chien nommé Marquès, comparé à l'Amour.*

Marquès sur vos genoux a mille privautés,  
Entre vos bras il se loge à toute heure;  
Et c'est-là que l'Amour établit sa demeure,  
Lorsqu'il est bien reçu par vous autres Beautés.

On voit Marquès se mettre aisément en colere,  
Et s'apaiser fort aisément.

Connoissez-vous l'Amour ? voilà son caractère;  
Il se fâche, il s'apaise en un même moment.

Afin que votre chien ait la taille mieux faite,  
Vous le traitez assez frugalement,  
Et le pauvre Marquès, qui fait toujours diète;  
Subsiste je ne sais comment.

L'Amour ne peut chez vous trouver de subsistance;  
Vous ne lui servez pas un seul mets nourrissant;  
Et, s'il ne vivoit d'espérance,  
Je crois qu'il mourroit en naissant.

Avec ce petit chien vous folâtrez sans cesse;  
En folâtrant, ce petit chien vous mord.  
On joue avec l'Amour, il badine d'abord;  
Mais en badinant il vous blesse.

Loin de punir ce petit animal,  
Ne rit-on pas de ses morsures ?  
Encor que de l'Amour on sente les blessures,  
A l'Amour qui les fait on ne veut point de mal.

On veut qu'un chien soit tel que quand il vient de naître,  
Et de peur qu'il ne croisse on y prend mille soins.  
Il ne faut pas en prendre moins  
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous caressez Marquès, parce qu'il est petit;  
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable.  
Un petit Amour divertit;  
S'il devient trop grand, il accable.

(Fontenelle.)

*Larmes sur la mort d'une chienne.*

Belle Déesse que j'adore,  
Ne pleurez pas à tout moment.  
Si les perles se font des larmes de l'Aurore;  
Vous perdez un trésor bien inutilement.

Ces larmes me rendroient trop heureux & trop riche,  
Si vous les répandiez pour moi.  
Vous perdez pour une babiche  
Des pleurs qui suffiroient pour racheter un roi.

Employez mieux votre amitié,  
Et pleurez sur tant que nous sommes;  
Mais d'une bisarre pitié  
Ne pleurez pas les chiens, vous qui tuez les hommes.  
(Voiture.)

## CHOC DES PASSIONS.

*Chimene à Elvire.*

C'est peu de dire aimer; Elvire, je l'adore.  
Ma passion s'oppose à mon ressentiment :  
Dedans mon ennemi je trouve mon amant;  
Et je sens qu'en dépit de toute ma colere,  
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon pere;  
Il l'attaque, il le presse, il cede, il se défend,  
Tantôt fort, tantôt foible, & tantôt triomphant :  
Mais, en ce dur combat de colere & de flamme,  
Il déchire mon cœur sans partager mon ame;  
Et, quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,  
Je ne consulte point pour suivre mon devoir.  
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige;  
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige;  
Mon cœur prend son parti : mais, malgré son effort,  
Je fais ce que je suis, & que mon pere est mort.

(Corneille, *Cid*, act. 3. sc. 3.)

## CHÂTEIENS.

*Sévère à Fabian.*

Les Chrétiens n'ont qu'un Dieu, Maître absolu de tout,  
 De qui le seul pouvoir fait tout ce qu'il résout ;  
 Mais, si j'ose être nous dire ce qu'il me semble,  
 Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;  
 Et me dût leur colère écraser à tes yeux,  
 Nous en avons beaucoup, pour être de vrais Dieux.  
 Enfin chez les Chrétiens les mœurs sont innocentes ;  
 Les vices détestés, les vertus florissantes ;  
 Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;  
 Et depuis tant de temps que nous les tourmentons ;  
 Les a-t-on vu mutins ? les a-t-on vu rebelles ?  
 Nos Princes ont-ils eu des soldats plus fideles ?  
 Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux ;  
 Et lions au combat, ils meurent en agneaux.

*(Corneille, Polyeucte, act. 4. sc. 6.)*

## CHRISTOPHE.

Le saint Christophe qui se voit dans l'Eglise de  
 Notre-Dame de Paris, est l'accomplissement d'un  
 vœu d'Antoine des Essarts, qui fut arrêté avec  
 son frere Pierre des Essarts, Surintendant des  
 Finances, lequel eut la tête tranchée en 1413.  
 Antoine, ayant rêvé la nuit que Saint Christophe  
 rompoit les grilles de la fenêtre de sa prison,  
 & l'emportoit dans ses bras, fut déclaré innocent  
 quelques jours après.

*(Essais histor. de M. de Saint-Foix.)*

## CIEL.

*Saintes joies du Ciel.*

Saintes douceurs du Ciel, adorables idées ;  
 Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir  
 De vos sacrés attrait les âmes possédées  
 Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.

Vous promettez beaucoup & donnez davantage ;  
 Vos biens ne sont point inconstants ;  
 Et l'heureux trépas que j'attends  
 Ne nous sert que d'un doux passage  
 Pour nous introduire au partage  
 Qui nous rend à jamais contents.

( *Corneille.* )

## CITOYEN ROMAIN.

*Émilie à Cinna.*

Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque chose !  
 Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain,  
 Qu'il prétende égaler un Citoyen Romain ?  
 Antoine sur sa tête attira notre haine,  
 En se déshonorant par l'amour d'une Reine :  
 Attale, ce grand Roi, dans la pourpre blanchi,  
 Qui, du peuple Romain, se nommoit l'Affranchi,  
 Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre,  
 Eût encor moins prisé son trône que ce titre.  
 Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité,  
 Et, prenant d'un Romain la générosité,  
 Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître  
 Pour commander aux Rois & pour vivre sans Maître.

( *Corneille, Cinna, act. 3. sc. 4.* )

## CIVILITÉ.

La civilité est souvent une vertu de mine & de parade ; c'est une flatteuse qui ne refuse son estime à personne.

Le Prince d'Orange répondit à ceux qui lui reprochoient d'être trop civil, que les hommes qui ne coûtoient qu'une belle parole ou un coup de chapeau, étoient achetés à bon marché.

## CLÉMENCE.

La clémence enchaîne les cœurs avec des liens qui ne se rompent jamais.

On disoit de César, qu'il ne donnoit point garnison aux villes qu'il avoit prises, que le souvenir de sa douceur & de sa clémence, parce qu'il leur laissoit la liberté de suivre le parti qui leur plaisoit.

### C L I M A T S.

Il y a des climats où le physique a une telle force que la morale n'y fait aucun fruit. Laissez-y un homme avec une femme, les tentations seront des chûtes, l'attaque sûre & sans défense. Il faut dans ces pays des verroux au lieu de préceptes. *(Génie de Montesquieu.)*

### C L O C H E S.

*Inscription d'une des grosses cloches de Notre-Dame de Paris.*

J'ai Louis pour parrein, Thérèse pour marreine,  
Le plus grand Roi du monde & la plus grande Reine;  
L'un remporte le prix sur cent Héros divers;  
L'autre, par ses vertus, a surpassé les Anges.  
Que ne puis-je égaler le bruit de leurs louanges ?  
Je me ferois entendre au bout de l'univers.

Les habitants d'une Paroisse se plaignant à un Fondateur de ce que la cloche qu'il leur avoit fondue ne se faisoit presque pas entendre, il les consola en leur disant qu'ils n'avoient toujours qu'à la faire monter, & qu'elle parleroit avec l'âge.

### C L O I T R E.

*Belle cloîtrée.*

Qu'on doit bénir ce jour où la bonté des cieux  
Pour jamais dans un cloître a caché vos beaux yeux !  
Iris,



Iris, vous effacez Vénus sortant de l'onde :  
 Trouve-t-on des attraites & plus vifs & plus doux ?  
 Si vous ne fussiez morte au monde,  
 Le monde alloit mourir pour vous.

## C O E F F U R E S.

*Retranchement des hautes coëffures :*

Paris cede à la mode, & change ses parures :  
 Ce peuple imitateur, ce singe de la Cour,  
 A commencé depuis un jour  
 D'humilier enfin l'otgueil de ses coëffures ;  
 Mainte courte beauté s'en plaint, gronde, tempête ;  
 Et, pour se rallonger, consultant les destins,  
 Apprend d'eux que l'on trouve, en haussant ses patins,  
 La taille que l'on perd en abaissant sa tête.

Voilà le changement extrême

Qui met en mouvement nos femmes de Paris :  
 Pour la coëffure des maris,  
 Elle est toujours ici la même. (*Chaulieu.*)

Les femmes, sous le regne de Charles VI, étoient coëffées d'un haut bonnet en pain de sucre. Elles attachoient à ce bonnet un voile qui descendoit plus ou moins bas, selon la qualité de la personne. Sous le regne de François I & de Henri II, elles avoient de petits chapeaux avec une plume. Elles portèrent depuis, jusqu'à la fin du regne de Henri IV, de petits bonnets avec une aigrette.

(*Essais histor. de M. de Saint-Foix.*)

## C Œ U R S.

*Puissance des cœurs.*

C'est le langage de nos cœurs  
 Qui saisit l'ame & qui l'agite ;  
 Et de faire couler nos pleurs,  
 L'esprit n'a jamais le mérite. (*Chaulieu.*)

*Les cœurs ne se gagnent plus qu'avec la clef d'or.*

Au temps heureux où régnoit l'abondance,  
On goûtoit, en aimant, mille & mille douceurs ;  
Et les amans ne faisoient de dépense

Qu'en soins & qu'en tendres ardeurs :  
Mais aujourd'hui, sans opulence,  
Il faut renoncer aux plaisirs ;

Un amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs,  
N'est plus payé qu'en espérance. (*Meré.*)

Le cœur est indépendant. On ne peut lui  
bâtir de prison, ni lui donner des gardes ; &  
entre une chaîne & une rame, il est aussi sou-  
verain qu'entre un diadème & un sceptre.

*Les cœurs ne se gagnent pas par les armes.*

Qu'importe au vrai bonheur cet éclat qu'on renomme ?  
Qu'importe à la vertu le faste des grandeurs ?

Est-ce la foudre en main que Titus a, dans Rome,  
Assujetti les cœurs ?

Je consens qu'à ton gré la fortune réponde ;

Que ces climats entiers fléchissent sous ta loi :

Dis-moi : lequel vaut mieux d'être l'amour du monde,  
Ou d'en être l'effroi ?

### C O L B E R T.

*Le mérite & les talents du grand Colbert ne le  
mirent pas à l'abri de la calomnie.*

Ce grand Colbert dont les soins vigilans  
Nous avaient plus enrichis en dix ans,  
Que les Mignons, les Catins & les Prêtres,  
N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres ;  
Cet homme unique, & l'auteur & l'appui  
D'une grandeur où nous n'osions prétendre ;  
Vit tout l'État murmurer contre lui ;  
Et le Français osa troubler la cendre  
Du Bienfaiteur qu'il révere aujourd'hui.

(*Voltaire.*)

## COLERE.

Il feroit à souhaiter que les mouvements de la colere ne pussent nuire qu'une fois, à l'exemple des abeilles dont l'aiguillon se rompt à la premiere piquure qu'elles font. (*Séneque.*)

*On ne doit rien décider dans la colere.*

Rois, que Jupin voulut faire  
Arbitres de notre sort,  
Laissez, entre la colere  
Et l'orage qui la suit,  
L'intervalle d'une nuit. (*La Fontaine.*)

Pourquoi, oubliant notre foiblesse, charger notre cœur du poids de la haine, & nous livrer aux emportements, nous qu'un rien détruit ? La fièvre, ou quelque autre maladie, occasionnées par un feu que la colere allume dans nos entrailles, assoupissent en un instant ces haines implacables qui nous dévorent ; & la mort sépare les combattants au milieu de la mêlée. (*Séneque.*)

Rien de plus propre à appaiser la colere, que la soumission de celui qui y a donné lieu.

Un pere en colere descendant un escalier pour donner des coups de bâton à son fils : Monsieur, ne descendez pas, lui dit le fils ; pensez qu'après le quatrieme degré l'on n'est plus parent.

## COLIN-MAILLARD.

*Madame de Sévigné jouant à Colin-maillard.*

De toutes les façons vous avez droit de plaire ;  
Mais sur-tout vous savez nous charmer en ce jour.  
Voyant vos yeux bandés, on vous prend pour l'Amour ;  
Les voyant découverts, on vous prend pour sa mere.  
(*Montreuil.*)

## COMBAT.

*Mithridate à Arbate.*

Enfin, après un an tu me revois, Arbate;  
 Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate,  
 Qui, de Rome toujours balançant le destin,  
 Tenoit entre elle & moi l'univers incertain.  
 Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage  
 D'une nuit qui laissoit peu de place au courage.  
 Mes soldats presque nus dans l'ombre intimidés,  
 Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés,  
 Le désordre par-tout redoublant les alarmes,  
 Nous-mêmes, contre nous, tournant nos propres armes,  
 Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux;  
 Enfin, toute l'horreur d'un combat ténébreux;  
 Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste?  
 Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste;  
 Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,  
 Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.  
*(Racine, Mithridate, act. 2. sc. 3.)*

*Combat singulier.*

Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux.\*  
 Ils commencent enfin ce combat dangereux.  
 Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adresse,  
 L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,  
 Parut des deux côtés en ce choc éclatant.  
 Cent coups étaient portés & parés à l'instant.  
 Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;  
 L'autre d'un pas léger se détourne & l'évite.  
 Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir,  
 Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;  
 On se plaît à les voir s'observer & se craindre,  
 Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre;  
 Le fer étincelant, avec art détourné,  
 Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.  
 Telle on voit du soleil la lumière éclatante,  
 Briser ses traits de feu dans l'onde transparente;

*J. J. Jusque à d'Aumale.*

Et, se rompant encor par des chemins divers,  
 De ce crystal mouvant repasser dans les airs.  
 Le spectateur surpris, & ne pouvant le croire,  
 Voyait à tout moment leur chute & leur victoire.  
 D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;  
 Turenne est plus adroit & moins impétueux.  
 Maître de tous ses sens, animé sans colere,  
 Il fatigue à loisir son terrible adversaire.  
 D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur;  
 Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.  
 Turenne qui l'observe apperçoit sa foiblesse:  
 Il se ranime alors, il le pousse, il le presse.  
 Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.  
 D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.  
*(Voltaire, Henriade, ch. 10.)*

## C O M É D I E,

Moliere vint, dont la voix ferme & haute,  
 Lui fit d'abord par de justes leçons,  
 Articuler & distinguer ses sons.  
 Bientôt après sur ses avis fideles,  
 S'apprivoisant avec ces grands modeles,  
 Et dans leur lice instruit à s'exercer,  
 Il apprit d'eux l'art de les devancer:  
 Sous ce grand homme enfin la Comédie;  
 Sut arriver, justement applaudie,  
 A ce point fixe où l'art doit aboutir,  
 Et dont sans risque il ne peut plus sortir.  
 Ce fut alors que la scene féconde  
 Devint l'école & le miroir du monde;  
 Et que chacun, loin d'en être choqué,  
 Fit son plaisir de s'y voir démasqué.  
 Là le Marquis, figuré sans emblème,  
 Fut le premier à rire de lui-même;  
 Et le Bourgeois apprit, sans nul regret,  
 A se moquer de son propre portrait.  
 Le sot Savant, la docte Extravagante,  
 La Précieuse & la Prude arrogante,

Le faux Dévot, l'  vare, le Jaloux,  
Le Médecin, le Malade, enfin tous,  
Chez une Muse en passe-temps fertile,  
Vinrent chercher un passe-temps utile.  
Les beaux discours, les grands raisonnements,  
Les lieux communs, & les beaux sentiments,  
Furent bannis de son joyeux domaine,  
Et renvoyés à sa sœur Melpomene.  
Bref, sur un trône au seul rire affecté,  
Le rire seul eut droit d'être exalté.  
C'est par cet art qu'elle charma la Ville,  
Et que, toujours renferm  e en son style,  
A la Cour même, où sur-tout elle plut,  
Elle atteignit son véritable but.  
Quand tout-à-coup la licence fantasque,  
Levant sur elle un poignard bergamasque,  
Vint à nos yeux, de ses membres hachés,  
  parpiller les lambeaux détachés ;  
Et, sur la scène, (   honte du Parnasse !)  
Ressusciter le vieux monstre d'Horace,  
Mais non : la Muse étoit en sûreté,  
Et son nom seul pouvoit être insulté.  
Que peut contre elle un fantôme stérile,  
De l'Italie engeance puérile ?  
Ce n'est pas lui de qui l'effort jaloux,  
Nymphé immortelle, est à craindre pour vous,  
Ce que je crains, c'est ce funeste guide,  
Cet enchanteur, de nouveautés avide,  
Qui, ne pensant qu'à vous assassiner,  
Du grand chemin cherche à vous détourner,  
Et vous conduit à votre sépulture,  
Par des sentiers de fleurs & de verdure.  
C'est lui qui masque & déguise en Ph  bus  
Vos traits naïfs & vos vrais attributs ;  
C'est lui chez qui votre joie ingénue  
Languit captive, & presque méconnue,  
Dans ces atours recherchés & fleuris,  
Qui semblent faits pour les seuls beaux-esprits,  
Et dont tout l'art, qu'en bâillant on admire,

Arrache à peine un froid & vain sourire :  
 Enfin c'est lui qui de vent vous nourrit,  
 Et qui, toujours courant après l'esprit,  
 De Malebranche élève fanatique,  
 Met en crédit ce jargon dogmatique,  
 Ces arguments, ces doctes rituels,  
 Ces entretiens fins & spirituels,  
 Ces sentiments que la Muse tragique,  
 Non sans raison, reclame & revendique,  
 Et dans lesquels un Acteur charlatan  
 Du cœur humain nous décrit le roman.

(*Rousseau, Epître à Thalys.*)

### COMÉDIENNES.

Les Comédiennes sont sur le Théâtre ce que les gens d'affaires sont dans les finances. La plupart commencent avec rien ; elles commencent de même. Ils s'intéressent dans plus d'une affaire ; elles n'ont jamais pour une intrigue. Ils doivent l'alliance des Grands à leurs richesses ; elles la doivent à leurs appas. Ils sacrifient leurs amis à l'intérêt ; elles lui sacrifient leurs amans. Un trait de plume leur vaut cent mille livres ; une faveur accordée leur en vaut quelquefois davantage. Ils font des traités captieux ; les leurs sont équivoques. Le faste les rend dissipateurs ; le goût du plaisir les mène à la prodigalité. Elles diffèrent en ce que les traitants s'endurcissent pour thésauriser ; & elles s'attendrissent pour s'enrichir : qu'elles sont adorées par ceux qu'elles ruinent ; & que les autres sont maudits par ceux qu'ils appauvrissent.

(*L'Abbé de la Marre.*)

## C O M M A N D E M E N T.

*Ceux qui sont nés pour obéir ne savent pas commander.*

Un cœur né pour servir, fait mal comme on commande,  
Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande,  
Et sa main, que le crime en vain fait redouter,  
Laisse tomber le poids qu'elle ne peut porter.

(*Corneille.*)

Pour savoir se faire obéir, il faut mêler à propos la sévérité avec la douceur.

## C O M M E R C E.

Tout le monde est marchand. Le Prédicateur vend ses sermons ; le Prêtre, son assistance ; l'Avocat, ses plaidoyers & ses écritures ; le Commerçant, sa marchandise ; la Fille charitable, ses appas ; le Juge, ses vacations & ses rapports ; l'Usurier, son argent ; le Médecin, ses visites & ses consultations, que le malade paye souvent de sa vie, & l'héritier de sa bourse. Le Militaire est celui de tous qui donne son service à meilleur marché, parce que l'honneur le dédommage ; ainsi, ce n'est pas le gain qui déshonore, mais la vileté de l'état.

*Utilité du commerce.*

Tes plus beaux jours viennent d'éclorre ;  
Commerce, tes utiles soins,  
Du couchant jusques à l'aurore  
Font disparaître les besoins ;  
En vain la nature bisarre,  
Ici prodigue, ailleurs avare,  
Sans choix répand ses dons dans les climats divers ;  
Ton industrieuse assistance,  
En tous lieux portant l'abondance,  
D'un partage inégal console l'univers. (*De Laurs.*)



Il n'y a pas de membres plus utiles à la société que les commerçants ; ils unissent les hommes par un trafic mutuel ; ils distribuent les dons de la nature ; ils occupent les pauvres, remplissent les desirs des riches, & suppléent à la magnificence des Grands.

### COMMODITÉ.

Là commodité est un faux ami du corps, qui, sous prétexte d'avoir soin de lui, l'accable de divers maux, causés par le défaut d'exercice & l'abondance des mets délicieux & mal-sains dont on use,

### COMMUNAUTÉ.

Ceux ou celles qui composent les Communautés sont dévorés du zèle de leur maison. Leurs familles leur deviennent étrangères ; ils ne connoissent plus que celle qu'ils ont adoptée. Souvent divisés par des animosités personnelles ou des haines indivisibles, ils se réunissent & n'ont plus qu'un même esprit, dès qu'il s'agit de l'intérêt du corps ; ils y sacrifient parents & amis, s'ils en ont. Les vertus monastiques cedent à l'esprit monacal. Il semble que l'habit qu'ils prennent soit le contraire de la robe de Nessus ; le poison de la leur n'agit qu'au dehors.

(Duclos.)

*Femme de Sergent qui doit être commune.*

*Le fils de ce Sergent de l'Université,*

*Que je vous montra cet été :*

*A l'enterrement de sa mere,*

*Ce matin, au palais, plaidoit contre son pere,*

Pour avoir part au bien de la communauté :  
 Je ne fais point encor quel en est le succès ;  
 Mais c'est un bruit qui court dans tout le voisinage,  
 Qu'assurément le fils gagnera son procès ;  
 Que la défunte avoit tant de soin du ménage,  
 Qu'elle seule a gagné la moitié des acquêts ;  
 Et que, pour amasser du bien à ce pupille,  
 Quand son mari partoît pour des commissions,  
 Et donnoit des exploits aux champs ; elle, à la ville,  
 En sa place, donnoit des assignations.  
 (*Montreuil.*)

## COMPARAISONS,

*Henri IV parle.*

Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse ;  
 J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse ;  
 Je l'apperçus bientôt porté par des soldats,  
 Pâle, & déjà couvert des ombres du trépas :  
 Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore  
 Des baisers du Zéphir & des pleurs de l'Aurore,  
 Brille un moment aux yeux, & tombe avant le temps,  
 Sous le tranchant du fer ou sous l'effort des vents.  
 (*Voltaire, Henriade, ch. 3.*)

En achevant ces mots, la Déesse guerrière  
 De son pied trace en l'air un sillon de lumière ;  
 Rend aux trois champions leur intrépidité,  
 Et les laissent tous pleins de sa divinité.  
 C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célèbre,  
 Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut & l'Ebre,  
 Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés,  
 Furent, presque à tes yeux, ouverts & renversés ;  
 Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,  
 Rallia d'un regard leurs cohortes craintives,  
 Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,  
 Et força la Victoire à te suivre avec eux.  
 (*Despréaux, Lutrin, ch. 3.*)

Tout vrai Poëte est semblable à l'abeille :  
 C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,  
 Et qu'elle amasse, au milieu des chaleurs,  
 Ce miel si doux tiré du suc des fleurs.  
 Mais la nature, au moment qu'on l'offense,  
 Lui fit présent d'un dard pour sa défense,  
 D'un aiguillon qui, prompt à la venger,  
 Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.  
*(Rousseau, Épître aux Muses.)*

C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire\*,  
 Que Phébus a commis tout le soin de ta gloire ;  
 Et ton nom, du Midi jusqu'à l'Ourse vanté,  
 Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.  
 Mais plutôt sans ce nom, dont la vive lumière  
 Donne un lustre éclatant à leur veine grossière,  
 Ils verroient leurs écrits, honte de l'univers,  
 Pourrir dans la poussière à la merci des vers.  
 A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asyle ;  
 Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile,  
 Qui, sans l'heureux appui qui le tient attaché,  
 Languiroit tristement sur la terre couché.  
*(Despréaux, Discours au Roi.)*

Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,  
 Tel que dans nos jardins un palmier sourcilieux,  
 A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,  
 Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.  
 Son casque étincelait des feux les plus brillants ;  
 Qu'étaient à l'envi l'or & les diamants,  
 Dont chers & précieux, dont sa fière Maîtresse  
 Honora son courage, ou plutôt sa tendresse ;  
 Ambitieux Essex, vous étiez à la fois  
 L'amour de votre Reine & le soutien des Rois ;  
*(Voltaire, Henriade, ch. 8.)*

L'Aurore cependant, au visage vermeil,  
 Ouvrait dans l'Orient le palais du Soleil :

\* Plusieurs mauvais Poëtes qui avoient osé louer Louis XIV.

La nuit, en d'autres lieux, portait ses voiles sombres ;  
 Les songes voltigeants fuyaient avec les ombres.  
 Le Prince, en s'éveillant, sent au fond de son cœur  
 Une force nouvelle, une divine ardeur :  
 Ses regards inspiraient le respect & la crainte,  
 Dieu remplissait son front de sa majesté sainte.  
 Ainsi, quand le Vengeur des peuples d'Israël  
 Eut, sur le mont Sina, consulté l'Éternel,  
 Les Hébreux, à ses pieds, couchés dans la poussière,  
 Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

(*Voltaire, Henriade, ch. 7.*)

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,  
 Prothée, à qui le ciel, pere de la fortune,  
     Ne cache aucuns secrets,  
 Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,  
 S'efforce d'échapper à la vue incertaine  
     Des mortels indiscrets ;

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,  
 Impatient du Dieu dont le souffle invincible  
     Agite tous ses sens ;  
 Le regard furieux, la tête échevelée,  
 Du temple fait mugir la demeure ébranlée  
     Par ses cris impuissants :

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,  
 Mon esprit alarmé redoute du génie  
     L'assaut victorieux.  
 Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,  
 Et voudroit secouer du démon qui l'obsède  
     Le joug impérieux.

Mais sitôt que cédant à la fureur divine,  
 Il reconnoît enfin du Dieu qui le domine  
     Les souveraines loix ;  
 Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,  
 Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même  
     Qui parle par ma voix.

(*Rousseau, Ode à M. le Comte du Luc.*)

Comme un torrent fougueux qui, du haut des montagnes,  
Précipitant ses eaux, traîne dans les campagnes  
Arbres, rochers, troupeaux par son cours emportés ;  
Ainsi, de Godefroi les légions guerrières

Forcerent les barrières

Que l'Asie opposoit à leurs bras indomptés.

La Palestine enfin, après tant de ravages,  
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages  
Dans le vague des airs fuir devant l'Aquilon.

*(Roussseau, Ode aux Princes Chrétiens.)*

Où sont ces fils de la terre,  
Dont les fieres légions  
Devoient allumer la guerre  
Au sein de nos régions ?  
La nuit les vit rassemblées :  
Le jour les voit écoulées,  
Comme de foibles ruisseaux,  
Qui, gonflés par quelque orage,  
Viennent inonder la plage  
Qui doit engloutir leurs eaux.

*(Roussseau, Ode sur la bataille de Peterwaradin.)*

### C O M P A S S I O N.

Il y a deux sortes de gens qui n'ont point de compassion ; ceux qui sont souverainement heureux, & ceux qui sont absolument misérables. Les premiers, parce qu'ils ne s'imaginent pas qu'on puisse être dans la misère : les seconds, parce qu'ils ne croient pas qu'il y ait de plus grande misère que celle qu'ils ressentent.

### C O M P L A I S A N C E.

L'excessive complaisance nous attire des mépris, & nous fait passer pour des dupes. Il faut, afin que la complaisance ne perde rien de son mérite, lui associer le jugement & la prudence.

## COMPLIMENTS.

Les compliments sont des affections en peinture, & les louanges qu'on donne sont souvent des richesses mal acquises, dont la jouissance ne laisse pas que d'être douce, encore qu'elle soit injuste.

Les compliments ne sont que des zéros en chiffre, lorsqu'on les veut mettre en ligne de compte ; ainsi, c'est mal-à-propos qu'on dit qu'ils sont de la nature de l'argent monnoyé, qui vaut ce qu'on le fait valoir ; puisque l'argent a toujours une valeur intrinsèque, au lieu que les compliments n'en ont aucune.

*Compliment à une aimable femme.*

De votre esprit la force est si puissante,  
Que vous pourriez vous passer de beauté ;  
De vos attraits la trace est si piquante,  
Que sans esprit vous m'auriez enchanté.

(Voltaire.)

Demander à quelqu'un pourquoi il n'a pas acheté un office de Judicature ; pourquoi il n'a pas établi ses enfants ; pourquoi il ne rebâtit pas sa maison, & ne se meuble pas élégamment ; pourquoi il ne donne pas au Public quelque ouvrage de sa composition ; c'est lui dire tacitement : vous avez du talent, de l'esprit & du bien.

*Compliment à Madame du Boccage.*

D'Apollon, de Vénus, réunissant les charmes,  
Vous subjuguez l'esprit, vous captivez le cœur ;

Et Scudery jalouse en verseroit des larmes :  
 Mais, sous un autre aspect, son talent est vainqueur.  
 Elle eut celui de faire oublier sa laideur ;  
 Tout votre esprit n'a pu faire oublier vos charmes.  
 (*La Condamine.*)

Une Dame se plaignoit à un Ambassadeur Turc  
 de ce que la religion de Mahomet permettoit  
 d'avoir plusieurs femmes : celui-ci lui répondit  
 qu'elle le permettoit, afin qu'on pût trouver dans  
 plusieurs toutes les qualités qui étoient réunies  
 dans elle seule.

### CONDÉ.

#### *Portrait du grand Condé.*

J'ai le cœur comme la naissance ;  
 Je porte dans les yeux un feu vif & brillant ;  
 J'ai de la foi, de la constance ;  
 Je suis prompt, je suis fier, généreux & vaillant :  
 Rien n'est comparable à ma gloire.  
 Les plus fameux Héros qu'on vante dans l'histoire  
 Ne me la sauroient disputer.  
 Si je n'ai pas une couronne,  
 C'est la fortune qui la donne ;  
 Il suffit de la mériter. (*Le Laboureur.*)

*Un Gascon fit ces vers à la louange de M. le  
 Prince de Condé, qui avoit promis mille écus à  
 celui qui célébreroit noblement sa gloire.*

Pour publier tant de vertus,  
 Tant de hauts faits & tant de gloire ;  
 Mille écus, morbleu, mille écus !  
 Ce n'est pas un sou par victoire.

Une suite étonnante de succès prodigieux &  
 inouis, fit taire toute la terre devant ce Héros,

ou plutôt fit parler toute la terre ; c'est-à-dire ,  
qu'elle la fit retentir de son nom, & la fit taire  
de tout le reste. *(Maffillon.)*

*Pots d'œillets cultivés par M. le Prince de Condé.*

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier  
Arrosa de sa main qui gaignoit des batailles,  
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles,  
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.  
*(M<sup>lle</sup> de Scudery.)*

*Stérilité de Madame la Princesse de Condé.*

Prince, le plus pur sang n'est pas le plus fertile ;  
Ne demandez jamais trop de fécondité ;  
On ne va point en foule à l'immortalité.  
Alexandre & César n'eurent qu'un sang stérile :  
On voit, de vos pareils, un fécond entre mille.  
Le reste à peine échappe à la stérilité ;  
Et, sans se diviser dans la postérité,  
De Héros en Héros jusqu'à la fin défile.  
Condé, tu n'as qu'un fils ; d'Anguien, tu n'en as qu'un ;  
Avec cent demi-Dieux le sort vous est commun ;  
Votre race est illustre, & n'est pas inféconde :  
Vous avez fait assez pour ne jamais mourir.  
Par de simples mortels laissez peupler le monde :  
Héros, vous ne naissez que pour le conquérir.  
*(Le Duc de Saint-Agnan.)*

Le grand Condé, qui assiégeoit Vezel, étant  
prié par les Dames de cette ville, de ne les pas  
exposer aux suites fâcheuses d'un siège meurtrier,  
en leur permettant d'en sortir, leur répondit,  
qu'il ne pouvoit consentir à une demande qui le  
priveroit de ce qu'il y avoit de plus beau dans  
son triomphe.

CONDITIONS.



## C O N D I T I O N S.

*Égalité des conditions.*

Les états sont égaux, mais les hommes different ;  
 Où l'imprudent périt, les habiles prospèrent :  
 Le bonheur est le port où tendent les humains ;  
 Les écueils sont fréquents, les vents sont incertains ;  
 Le Ciel, pour aborder cette rive étrangère,  
 Accorde à tout mortel une barque légère ;  
 Ainsi que les secours, les dangers sont égaux.  
 Qu'importe, quand l'orage a soulevé les eaux,  
 Que ta poupe soit peinte, & que ton mât déploie  
 Une voile de poutpre & des cables de soie ?  
 L'art du pilote est tout ; &, pour dompter les vents,  
 Il faut la main du sage, & non des ornements.

(Voltaire.)

*Les gens de condition doivent se distinguer par  
 un caractère d'affabilité.*

Les gens nés d'un sang respectable  
 Doivent se distinguer par un esprit affable,  
 Liant, doux, prévenant ; au lieu que la fierté  
 Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.  
 La hauteur est par-tout odieuse, importune.  
 Avec la politesse un homme de fortune  
 Est mille fois plus grand qu'un Grand toujours gourmé,  
 D'un limon précieux se presumant formé ;  
 Traitant avec dédain, & même avec rudesse,  
 Tout ce qui lui paroît d'une moins noble espece ;  
 Croyant que l'on est tout, quand on est de son sang,  
 Et qu'on est moins que rien, au-dessous de son rang.

(Destouches)

## C O N D U I T E.

*Regles de conduite.*

Voyez qui vous a fait, quel est votre destin,  
 Quel sera votre soir, quel est votre matin ;  
 En quel degré d'honneur, en quel ordre de vie  
 Les Dieux vous ont placé, sans crime & sans envie ;

Par quel sentier secret, par quels lieux écartés,  
 L'on cherche la vertu, l'on fuit les vanités ;  
 Ce qu'il faut desirer avec impatience,  
 Comme il se faut régler, même dans l'abondance ;  
 A quel utile emploi faire servir l'argent,  
 En aider en secret le prochain indigent,  
 Mettre à le secourir toute son industrie ;  
 Et s'embraser d'amour pour sa chere patrie ;  
 Aimer jusqu'aux ingrats, & n'être point jaloux,  
 Si le Ciel leur répand plus de bonheur qu'à vous ;  
 Avoir pour les servir des ardeurs sans pareilles :  
 Que ce soit là le but & la fin de vos veilles.

*(Mad. Nicole sur Perse.)*

Nous devons vivre avec les hommes comme  
 si Dieu nous voyoit, & parler à Dieu comme si  
 les hommes nous écoutoient.

Il faut dans la conduite des affaires espérer  
 en Dieu, comme s'il n'y avoit point de moyens  
 humains ; & se servir de ces moyens, comme  
 s'il n'y avoit point de Dieu.

#### CONFIANCE.

On n'est pas moins blâmable de ne se fier à  
 personne, que de se fier à tout le monde.

#### CONFIDENCE.

Nous avons intérêt de caresser & de cultiver  
 ceux à la connoissance desquels nos crimes,  
 inconnus aux autres, sont parvenus. *(Juvénal.)*

#### CONQUÉRANTS.

*L'ambition est la mesure des entreprises des  
 conquérants.*

Ces scrupuleux devoirs, & ces égards sévères,  
 Seigneur, sont des vertus pour des hommes vulgaires.

Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher,  
 Sur les pas des Héros ne doit jamais marcher.  
 Les hommes destinés à gouverner la terre,  
 A traîner avec eux la terreur & la guerre,  
 Loin de porter un cœur de remords combattu,  
 Au poids de leur grandeur mesurent leur vertu.

(*Campistron.*)

Le conquérant & le solitaire different entre eux, en ce que le conquérant ne se possède jamais, n'estime que les choses brillantes & passageres, a besoin de tout pour son bonheur, se perd dans l'élévation : ses conquêtes l'alterent, le monde est trop petit pour lui, & sa passion est l'ouvrage du monde, de l'ambition & de la fortune ; au lieu que le solitaire se possède toujours, n'estime que les choses solides & permanentes, n'a besoin de rien pour son repos, se conserve dans la médiocrité : une petite retraite lui suffit ; enfin son goût est l'ouvrage de la raison, de la sagesse & de la vertu.

*Gracieux sommeil que celui d'un conquérant  
 après le gain d'une bataille.*

Il n'est rien de si doux pour un cœur plein de gloire,  
 Que la paisible nuit que suit une victoire,  
 Dormir sur un trophée, est un charmant repos ;  
 Et le champ de bataille est le lit des Héros.

### CONQUÊTES.

Les plus nobles & les plus anciennes conquêtes, sont celles des cœurs & des affections. Il y a moins de grandeur & de véritable gloire à défaire cent mille hommes, qu'à en mettre un million à leur aise & en sûreté.

On faisoit voir à un paysan, dans un tableau,  
toutes les villes & les pays qu'un Général avoit  
pris : Morgué, dit-il, tout ce qu'il a pris n'est  
pas là ; car je n'y vois pas mon pré.

Quoi ! Rome & l'Italie en cendre  
Me feront honorer Sylla !  
J'admirerai dans Alexandre  
Ce que j'abhorre en Attila !  
J'appellerai vertu guerrière  
Une vaillance meurtrière,  
Qui dans mon sang trempe ses mains !  
Et je pourrai forcer ma bouche  
A louer un Héros farouche,  
Né pour le malheur des humains !

Quels traits me présentent vos fastes,  
Impitoyables conquérants ?  
Des vœux outrés, des projets vastes,  
Des Rois vaincus par des tyrans :  
Des murs que la flamme ravage,  
Des vainqueurs fumants de carnage,  
Un peuple aux fers abandonné :  
Des meres pâles & sanglantes,  
Arrachant leurs filles tremblantes,  
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,  
Nous admirons de tels exploits !  
Est-ce donc le malheur des hommes,  
Qui fait la vertu des grands rois ?  
Leur gloire féconde en ruines,  
Sans le meurtre & sans les rapines  
Ne sauroit-elle subsister ?  
Images des Dieux sur la terre,  
Est-ce par des coups de tonnerre,  
Que leur grandeur doit éclater ?

(Rousseau, Ode à la Fortune.)

## CONSCIENCE.

La conscience est le registre de nos œuvres , un incorruptible témoin de notre conduite , & un équitable juge de nos actions. Quand elle les approuve , elle nous soutient dans les afflictions ; elle nous aide à supporter nos disgrâces , & nous donne des assurances d'une heureuse félicité : mais quand elle prononce contre nous , sa sentence est suivie de remords , de supplices & de désespoir ; parce qu'elle sera indubitablement confirmée par celle que le souverain Juge prononcera contre nous.

La joie d'une bonne conscience est le festin de toutes les heures , une bonne chère sans interruption & sans dégoût , sans préparatif & sans dépense.

*La conscience du criminel est son juge & son bourreau.*

De ses remords secrets triste & lente victime ,  
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.  
Sous des lambris dorés , le pâle ambitieux ,  
Au Ciel , dans sa terreur , n'ose lever les yeux.  
Suspendu sur sa tête un glaive redoutable  
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.  
Le cruel repentir est le premier bourreau ,  
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.  
Des chagrins dévorants attachés sur Tibère ,  
La cour de ses flatteurs veut est vain le distraire.  
Maître du monde entier , qui peut l'inquiéter ?  
Quel juge sur la terre a-t-il à redouter ?  
Cependant il se plaint , il gémit ; & ses vices  
Sont ses accusateurs , ses juges , ses complices.  
Toujours ivre de sang , & toujours altéré ,  
Enfin , par ses forfaits au désespoir livré ,

Lui-même étale aux yeux du Sénat qu'il outrage;  
De son cœur déchiré la déplorable image.  
Il périt chaque jour, consumé de regrets,  
Tyran plus malheureux que ses propres sujets.

(*Racine.*)

Cette voix que l'homme entend lui parler au fond de son ame, n'est point illusion. La nature n'a point établi dans notre sein un oracle de mensonge; & les jugements que l'homme pressent sur lui-même ne seront point révoqués. Ministre du Juge éternel, la conscience le représente dans l'homme; elle y siège à sa place, & le Dieu de l'univers confirmera les arrêts que prononce ce Dieu qui vit dans notre sein. (*Le Tourneur.*)

La conscience est la voix de l'ame, les passions sont la voix du corps; ces deux langages se contredisent souvent: elle est le vrai guide de l'homme, qui est à l'ame ce que l'instinct est au corps.

(*J. J. Rousseau.*)

### CONSEIL.

Ceux qui donnent des conseils sans les accompagner d'exemples, ressemblent à ces poteaux de la campagne, qui indiquent les chemins sans les parcourir.

*La passion & l'humeur entrent souvent dans les conseils qu'on donne.*

On conseille un ami sans se mettre à sa place:

Ce qui fait qu'on le perd, c'est qu'ordinairement

La vanité, l'humeur & le tempérament

Suggestent la plupart des avis qu'on lui donne;

Il vaudroit cent fois mieux ne conseiller personne.

(*La Chaussée.*)

De tous les services qu'on rend au prochain, il n'en est point auquel on se porte avec plus de plaisir & de satisfaction, qu'à donner un conseil ; parce que ce service est gratuit, & que l'amour-propre en est flatté.

Beaucoup de gens épuisent leur fonds philosophique en conseils pour leurs amis, & en demeurent dépourvus pour eux-mêmes.

### *Conseils aux Poètes.*

Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.  
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?  
Qu'en savantes leçons votre Muse fertile,  
Par-tout joigne au plaisant le solide & l'utile.  
Le Lecteur sage fuit un vain amusement,  
Et veut mettre à profit son divertissement.  
Que votre ame & vos mœurs peintes dans vos ouvrages,  
N'offrent jamais de vous que de nobles images.  
Je ne puis estimer ces dangereux Auteurs,  
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,  
Trahissant la vertu sur un papier coupable,  
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.  
Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits,  
Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,  
D'un si riche ornement veulent priver la scène,  
Traient d'empoisonneurs & Rodrigue & Chimène.  
L'amour le moins honnête, exprimé chastement,  
N'excite point en nous de honteux mouvement.  
Didon a beau gémir & m'éaler ses charmes,  
Je condamne sa faute en partageant ses larmes.  
Un Auteur vertueux, dans ses vers innocents,  
Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens ;  
Son feu n'allume point de criminelle flamme.  
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre ame.  
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur,  
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Fuyez sur-tout, fuyez ces basses jalousies,  
Des vulgaires esprits malignes frénésies :  
Un sublime Écrivain n'en peut être infecté ;  
C'est un vice que suit la médiocrité.

(Despréaux, *Art Poétique*, ch. 4.)

### CONSEILLER.

Un Conseiller au Présidial d'une ville de Province, qui avoit une intrigue avec la femme d'un nommé Jean Rougis, ayant défendu aux Poètes de sa ville de versifier sur son compte, un Poète ne laissa pas que de s'émanciper ainsi :

Près du Puits d'Amour  
Il loge un bon-homme ;  
Quelqu'un de la Cour  
Défend qu'on le nomme.  
Puisqu'il l'ordonne, j'obéis ;  
Mais quand j'y pense, j'en rougis.

### CONSTITUTION.

Ceux qui sont mal-sains doivent se représenter la nécessité de leur propre retraite, ne pouvant demeurer long-temps dans une maison qui tombe en ruine.

### CONTI.

*Sur le projet que les Polonois avoient eu d'élire pour leur roi le Prince de Conti.*

Du faite de la gloire, au comble des grandeurs,  
Conti, prêt à monter, au gré de tous les cœurs,  
Lui, que le juste Ciel pour regner a fait naître,  
Voit un trône s'offrir, & fûtôt disparoître :  
A sa valeur par-là tout semble concourir ;  
Et puisqu'à ce Héros il faut une couronne,  
Il en faut une à conquérir,  
Et non pas une qui se donne.



## CONTINENCE.

Les Médecins ayant déclaré à Louis VIII, roi de France, que sa maladie n'étoit occasionnée que par un excès de continence, ses Officiers introduisirent auprès de son lit, pendant qu'il dormoit, une jeune fille d'une rare beauté, à laquelle ils recommanderent de dire au Roi, qu'elle n'étoit animée que du desir de conserver une vie si précieuse à l'État. Louis s'éveillant, lui dit : qu'il aimoit mieux mourir que de commettre un péché mortel. (*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

## CONTRADICTION.

*Tante éternelle & contredisante.*

Que Pernelle est contredisante !  
 Qu'il faut cherement acheter  
 Cinq ou six cents écus de rente  
 Que d'elle j'espère hériter !  
 A toute heure elle fait la moue ;  
 Et contrôle ce que je dis.  
 Quand je plaisante, je médis ;  
 Je suis un flatteur, quand je loue :  
 Si je suis gai, je suis un fou ;  
 Si je suis triste, un loup-garou.  
 Un jour je lui disois : Ma tante,  
 Tout vous déplaît, tout vous tourmente ;  
 Quand aurez-vous contentement ?  
 Quand ? reprit-elle ; au monument :  
 Mais, pour moi, la mort est trop lente.  
 Lors lui prit un éternuement,  
 Sur quoi, je lui dis bonnement,  
 Mais de grand cœur : Dieu vous contente.

Les gens du bon air se font honneur d'être en contradiction avec eux-mêmes. Le Magistrat prend l'air cavalier ; le Financier affecte les

airs du Seigneur ; l'Abbé a le propos galant ; l'homme de Cour parle philosophie ; l'homme d'État fait le bel-esprit. Il n'y a pas jusqu'à l'artisan, qui, ne pouvant prendre un autre ton que le sien, se met en noir les Dimanches, pour avoir l'air d'un homme de palais.

(J. J. Rousseau.)

*L'esprit de contradiction.*

Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire,  
Il prend toujours en main l'opinion contraire,  
Et penseroit paroître un homme du commun,  
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.  
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,  
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes.  
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,  
Aussi-tôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

(Molière.)

CONTRAINTÉ.

*La contrainte ne rend ni vertueux ni sage.*

Mal est gardé ce que garde la crainte :  
Quand le corps est au logis par contrainte,  
L'esprit s'échappe au-dehors, & prétend  
Exécuter tout ce qu'on lui défend.  
C'est la coutume ; il se pique, il s'offense  
Plus vivement, de plus aigre défense.  
Ainsi voit-on les villageois troublés,  
Contre un torrent qui vient gâter leurs bleds,  
Dresser remparts de fagots & d'argile,  
Se travaillant d'une peine inutile ;  
Cela ne sert, sinon que d'irriter  
Le fier torrent qui ne veut s'arrêter.  
Il pousse avant son onde courroucée ;  
Puis, quand il a mis à bas la chaussée,  
A gros bouillons, de plus grande fureur,  
Il va noyer l'espoir du laboureur.

(Passerat.)

Les soins défiants, les verroux & les grilles,  
 Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.  
 C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir ;  
 Non la sévérité que nous leur faisons voir.  
 C'est une chose étrange, à vous parler sans feinte,  
 Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte !  
 En vain sur tous ses pas nous prétendons regner ;  
 Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner.  
 (Molière.)

## CONVALESCENCE.

*Ses plaisirs.*

Ô jours de la convalescence ;  
 Jours d'une pure volupté !  
 C'est une nouvelle naissance,  
 Un rayon d'immortalité.  
 Quel feu ! tous les plaisirs ont volé dans mon ame,  
 J'adore avec transport le céleste flambeau :  
 Tout m'intéresse, tout m'enflamme ;  
 Pour moi l'univers est nouveau.  
 Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,  
 A l'heureuse convalescence,  
 Pour de nouveaux plaisirs, donne de nouveaux sens,  
 A ses regards impatients,  
 Le cahos fuit, tout naît, la lumière commence ;  
 Tout brille des feux du printemps.  
 Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,  
 Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,  
 La fraîcheur d'une violette,  
 Mille spectacles qu'autrefois  
 On voyoit avec nonchalance,  
 Transportent aujourd'hui, présentent des appas  
 Inconnus à l'indifférence,  
 Et que la foule ne voit pas.  
 Tout s'émousse dans l'habitude,  
 L'amour s'endort sans volupté ;  
 Las des mêmes plaisirs, las de leur multitude,  
 Le sentiment n'est plus flatté. (Gresset.)

## CONVERSATIONS.

Pour briller dans les conversations, il faut ressembler à ces gens riches qui ont tout leur bien en argent comptant, avoir une merveilleuse présence d'esprit, & une heureuse mémoire, qui fournissent, avec autant de promptitude que d'abondance, les termes & les expressions.

On ne peut être agréable dans la conversation, si l'on n'a beaucoup d'esprit pour la soutenir, de discrétion pour laisser parler les autres & leur donner occasion de paroître, de politesse avec ses supérieurs & ses égaux, de prudence pour ne pas attaquer un vice dont une personne de la compagnie peut être atteinte, & de douceur dans le caractère.

L'esprit de la conversation consiste moins à en faire paroître, qu'à en faire trouver aux autres.

La conversation des femmes dans les assemblées roule sur trois sujets ; l'éloge de leur bon goût dans leurs habits & leurs ajustements ; l'admiration de la nouvelle mode ; & la critique des absents : c'est la peine de la contumace.

Les gens qui savent peu, parlent beaucoup ; & les gens qui savent beaucoup, parlent peu. Il est naturel de croire qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il fait, & le dise à tout le monde : mais un homme instruit n'ouvre pas aisément son répertoire, il auroit trop à dire ; & , comme il voit encore plus à dire après lui, il se tait.

(J. J. Rousseau.)

L'habitude de passer sa vie à dire des riens, rétrécit l'esprit. Les gens oisifs, & toujours ennuyés d'eux-mêmes, s'efforcent de donner un grand prix à l'art de s'amuser les uns les autres, & l'on diroit que le savoir-vivre ne consiste qu'à dire de vaines paroles. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le seul dont l'usage le distingue des animaux, ne lui a pas été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti. Il se dégrade au-dessous d'eux, & doit être homme jusques dans ses délassements.

(*Le même.*)

### CONVERSION,

Il y a des femmes qui voudroient quitter la galanterie ; mais qui pensent que leur conversion est attachée à la dignité du Directeur. Un Prêtre sans naissance, quelque habile qu'il soit, n'est qu'un homme. Il leur en faut un qui soit homme de condition, & constitué en dignité. Belle conversion qui a, pour principe la vanité !

La conversion d'une jeune personne est ordinairement plus sincère & plus solide que celle d'une femme qui est sur le retour. Dans celle-ci, l'amour-propre ne fait que changer de forme, & reste toujours le principe des actions : dans celle-là, l'amour de Dieu triomphe de l'amour-propre.

### COQUETTES.

*Caractère d'une coquette.*

L'amoureux Silvandre proteste  
Qu'Arpalice est toute céleste,

Et je suis de son sentiment ;  
 Je la trouve des Cieux une image parfaite :  
 Comme eux, le cœur de la coquette  
 Est toujours dans le mouvement.

(*De Senecé.*)

Une coquette est semblable à ces vins dont  
 tout le monde veut goûter, & dont personne ne  
 veut faire son ordinaire.

Au-dedans ce n'est qu'artifice,  
 Et ce n'est que fard au-dehors :  
 Otez-leur le fard & le vice,  
 Vous leur ôtez l'ame & le corps.

(*Charlevâl.*)

Une coquette est une machine artificielle,  
 mouvante, couverte de blanc, de rouge, de  
 mouches, de rubans, de dentelles & de diamants ;  
 pressée dans des baleines qui lui font une belle  
 taille, qui dispaçoit le soir. Cette mécanique a  
 des yeux parlants, une bouche qui ne s'ouvre  
 que pour faire voir de petits os d'ivoire, qui  
 s'y placent le matin & se transportent le soir sur  
 la toilette : &, dégagée des étages placés au-  
 dessus de sa tête, & des échâsses sur lesquelles  
 elle est montée, elle se trouve, la nuit, raccourcie  
 d'un quart.

*Reproches d'un amant à sa future épouse qui  
 donnoit dans la coquetterie.*

Ah ! petite coquette !

Vous m'en donnez d'avance, & ce cœur enpaumé  
 Coupe le nœud d'hymen avant qu'il soit formé.  
 Sans craindre ni prévoir ma juste réprimande,  
 Vous laissez fourager le pré que je marchande ;  
 Et me croyez d'humeur à vous donner la main,  
 Quand pour moi votre honneur n'aura que du regain.

Et mon amour pour vous tiendrait encor pied ferme !  
Allez, de la vertu vous n'êtes qu'un faux germe.

(Montfleuri.)

Les coquettes ne se trouvent aux promenades  
que pour exposer en vente leur beauté au plus  
offrant.

*Une vieille coquette doit se rendre justice en  
abandonnant la partie.*

La loi devrait contraindre une mere coquette,  
Quand la beauté la quitte, ainsi que les amants,  
Et qu'elle a fait sa charge environ cinquante ans,  
D'abjurer la tendresse, & d'avoir la prudence  
De faire recevoir sa fille en survivance.

(La Fosse.)

Charmante coquette Climene,  
Dont plus d'un cœur est enchanté ;  
Vous êtes divine en beauté,  
En amour vous êtes humaine.

(Le Brun.)

Entre nous, verras-tu d'un esprit bien tranquille,  
Chez ta femme aborder & la Cour & la Ville ?  
Hormis toi, tout chez toi rencontre un doux accueil.  
L'un est payé d'un mot, & l'autre d'un coup-d'œil.  
Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fiere & chagrine :  
Aux autres elle est douce, agréable, badine ;  
C'est pour eux qu'elle étale & l'or & le brocard ;  
Que chez toi se prodigue & le rouge & le fard,  
Et qu'une main savante, avec tant d'artifice,  
Bâtit de ses cheveux le galant édifice.  
Dans sa chambre, crois-moi, n'entre point tout le jour.  
Si tu veux posséder ta Lucrece à ton tour ;  
Attends, discret mari, que la Belle en cornette,  
Le soir, ait étalé son teint sur sa toilette ;  
Et dans quatre mouchoirs de sa beauté salis,  
Envoie au Blanchisseur ses roses & ses lys.  
Alors tu peux entrer : mais sage en sa présence,  
Ne va pas murmurer de sa folle dépense.

D'abord, l'argent en main, paye & vite & comptant,  
 Mais non ; fais mine un peu d'en être mécontent,  
 Pour la voir aussi-tôt de douleur oppressée,  
 Déplorer sa vertu si mal récompensée.

Un mari ne veut pas fournir à ses besoins !

Jamais femme, après tout, a-t-elle coûté moins ?

A cinq-cents louis d'or, tout au plus, chaque année ;

Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée ?

Que répondre ? Je vois qu'à de si justes cris,

Toi-même convaincu déjà tu t'attendris,

Tout prêt à la laisser, pourvu qu'elle s'appaise,

Dans ton coffre, à pleins sacs, puiser tout à son aise.

( Despréaux, Satyre 10. )

### C O R D E L I E R.

*Envoi par un Cordelier à une Demoiselle, d'une  
 toilette de bois de Sainte-Lucie, faite par lui-même.*

Malgré la haire & le cilice,  
 Et le cordon dont je suis ceint,  
 Je sens, sous l'habit de Novicé,  
 Qu'il est plus aisé, Cléonice,  
 D'être Martyr que d'être Saint.

Au fond de ma sombre cellule,  
 Mon cœur, rebelle à saint François,  
 Brise ses fers, s'échappe, & brûle  
 De se ranger sous d'autres loix.

Pour calmer la langueur secrète  
 Qui me consume nuit & jour,  
 Mes mains ont poli la toilette,  
 Premier hommage qu'à l'Amour  
 Offre un timide Anachorete.

### C O R N E I L L E.

*Remerciement de Corneille au Roi, qui avoit de-  
 mandé qu'on jouât de nouveau ses Tragédies.*

Est-il vrai, grand Monarque, & puis-je m'en vanter,  
 Que tu prennes plaisir à me ressusciter ?

Qu'au



Qu'au bout de quarante ans Cinna, Pompée, Horace,  
Reviennent à la mode, & retrouvent leur place,  
Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux  
N'ôte plus le vieux lustre à mes premiers travaux;  
Acheve; les premiers n'ont rien qui dégénere,  
Rien qui les fasse croire enfants d'un autre pere;  
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,  
Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.  
Déjà Sertorius, Œdipe, Rodogune,  
Sont remis, par ton choix, dans toute leur fortune;  
Et ce choix feroit voir qu'Othon & Suréna,  
Ne sont point des cadets indignes de Cinna.  
Le peuple, je l'avoue, & la Cour les dégradent;  
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent;  
Pour bien écrire encor, j'ai trop long-temps écrit,  
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.  
Mais, contre un tel abus, que j'aurois de suffrages;  
Si tu donnois le tien à mes derniers ouvrages!  
Que de cette bonté l'impérieuse loi  
Rameneroit bientôt & peuple & Cour vers moi.  
Tel Sophocle, à cent ans, charmoit encore Athènes;  
Tel bouillonneoit encor son vieux sang dans ses veines;  
Diront-ils à l'envi, lorsqu'Œdipe aux abois  
De cent peuples pour lui gagna toutes les voix:  
Je n'irai pas si loin; & si mes quinze lustres  
Font encor quelque peine aux modernes illustres;  
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,  
Je n'aurai pas long-temps à les importuner;  
Quoi que je me promette, ils n'en ont rien à craindre;  
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre:  
Sur le point d'expirer, il tâche d'éblouir,  
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir.  
Souffre, quoi qu'il en soit, que mon ame ravie  
Te consacre le peu qui me reste de vie.  
Je sers depuis douze ans; mais c'est par d'autres bras  
Que je verse pour toi du sang dans les combats:  
J'en pleure encore un fils, & tremblerai pour l'autre,  
Tant que Mars troublera ton repos & le nôtre.

## C O R P S.

Le corps politique peut être considéré comme un corps organisé vivant, & semblable à celui de l'homme. Le pouvoir souverain représente la tête ; les loix & les coutumes sont le cerveau, principe des nerfs & siège de l'entendement, de la volonté & des sens, dont les Juges & les Magistrats sont les organes ; le commerce, l'industrie & l'agriculture, sont la bouche & l'estomac, qui préparent la subsistance commune ; les finances publiques sont le sang, qu'une sage économie, en faisant les fonctions du cœur, renvoie distribuer par tout le corps la nourriture & la vie ; les citoyens sont le corps & les membres qui font mouvoir, vivre & travailler la machine, & qu'on ne sauroit blesser en aucune partie, qu'aussi-tôt l'impresion douloureuse ne s'en porte au cerveau. (*J. J. Rousseau.*)

## C O R R E C T I O N.

Corriger les autres, c'est souvent mettre en sûreté ses vices sous le voile de l'hypocrisie.

La correction ne produit souvent aucun bon effet, parce que le ton impérieux dont on se sert, ne manque jamais de révolter l'amour-propre.

## C O R R U P T I O N.

Les riches sont redevables à la cupidité des pauvres de la considération qu'ils trouvent dans le monde. La puissance tire son prix du pouvoir de faire ce qu'on veut. Les honneurs & les dignités tirent leur principal éclat de notre ambition.

Ainsi l'on peut dire, avec vérité, que nous ne tirons notre lustre & nos avantages que du déreglement du siecle.

## COULEURS.

Une jeune personne interrogée quelles couleurs elle haïssoit, répondit *les pâles couleurs.*

## COUR.

La Cour est un terrain haut & bas, où tout le monde cherche l'élévation : mais, pour y arriver, il n'y a qu'un sentier si étroit, qu'un ambitieux ne sauroit y faire son chemin fans renverser l'autre, que personne ne s'empresse de relever.

*La Cour est un pays dangereux pour la vertu.*

La vertu scrupuleuse & la haute puissance  
Souffrent mal aisément une étroite alliance.

(*Brébeuf.*)

La Cour est un pays ingrat & dangereux ;  
C'est où le grand mérite est souvent malheureux,  
Et, quand il plaît aux rois, l'innocence est un crime.

(*Maynard.*)

Heureux qui n'a point vu le dangereux séjour  
Où la Fortune éveille & la Haine & l'Amour ;  
Où la Vertu modeste, & toujours poursuivie,  
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'Envie.  
Tout présente en ce lieu l'étendard de la Paix :  
Où se forge la foudre, il ne tonne jamais.  
Les cœurs y sont émus, mais les fronts y sont calmes,  
Et toujours les cyprès s'y cachent sous les palmes.  
Théâtre de la ruse & du déguisement,  
Le poison de la Haine y coule sourdement.  
Il n'est point à la Cour de pardon pour l'offense :  
Hommes dans leurs arrêts, & Dieux dans leur vengeance,  
Les courtisans cruels restent toujours armés,  
Contre des ennemis que la Haine a nommés.

Par-tout j'y vois errer la sombre Jalouſie,  
Qui, cachant le poignard dont elle s'eſt ſaiſie;  
Imprime ſur ſon front les traits de l'Amitié;  
Appelle ſur ſes pas l'Amour & la Pitié;  
Redouble les ſerments, ſ'abandonne aux alarmes;  
Et prépare ſon fiel en répandant des larmes.

(*L'Abbé de Bernis.*)

Dans le palais des rois cette plainte eſt commune,  
On n'y connoît que trop les jeux de la Fortune,  
Ses trompeuſes faveurs, ſes appas inſtants;  
Mais on ne les connoît que quand il n'eſt plus temps:  
Lorſque ſur cette mer on vogue à pleines voiles,  
Qu'on croit avoir pour ſoi les vents & les étoiles,  
Il n'eſt pas bien aisé de régler ſes deſirs:  
Le plus ſage ſ'endort ſur la foi des Zéphyrs.  
Jamais un favori ne borne ſa carrière,  
Il ne regarde pas ce qu'il laiſſe en arrière;  
Et tout ce vain amour des grandeurs & du bruit,  
Ne le ſauroit quitter qu'après l'avoir détruit.

(*La Fontaine.*)

L'innocence des nouveaux venus à la Cour ne  
dure pas plus que celle du premier homme dans  
le Paradis terreſtre.

*Vuide des grandeurs de la Cour.*

Toutes les pompeuſes maiſons  
Des Princes les plus adorables,  
Ne ſont que de belles priſons  
Pleines d'illuſtres miſérables.  
C'eſt-là que les plus élevés  
Dorment avec moins d'aſſurance;  
C'eſt où les prudents achevés  
Sont les jouets de l'eſpérance;  
C'eſt où l'on eſt payé de vent;  
C'eſt où l'on rebute les ſages;  
Et c'eſt où l'on trouve ſouvent  
Plus de maſques que de viſages;

C'est où les sentiments des rois  
Ne sont pas toujours légitimes :  
Les vertus leur sont quelquefois  
Moins supportables que les crimes.

(Maynard.)

*La Cour est le centre de la dissimulation.*

Combien ce qu'on y dit est loin de ce qu'on pense !  
Que la bouche & le cœur sont peu d'intelligence !  
Avec combien de joie y trahit-on sa foi !

(Racine.)

Jusqu'au trône des rois la Vérité timide  
Rarement perce & se fait jour,  
Elle est étrangère à la Cour.

On s'égare pourtant, si l'on ne l'a pour guide :  
Où donc a-t-elle établi son séjour ?

C'est dans ces lieux où la nature,  
Exempte de toute imposture,  
Fait régner la candeur, la paix, la liberté,  
La raison, l'innocence & la simplicité ;  
Où, sans apprendre à se contraindre,  
On apprend à borner ses vœux.  
Bergers, que vous êtes heureux !  
Princes, que vous êtes à plaindre !

(Le Brun.)

Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,  
Une ame compatible avec l'air de la Cour ;  
Je ne me trouve point les vertus nécessaires  
Pour y bien réussir & faire mes affaires.  
Être franc & sincère, est mon plus grand talent ;  
Je ne fais point jouer les hommes en parlant ;  
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense,  
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.

(Molière.)

Ce n'est point chez les rois qu'est la sincérité :  
Tout se farde à la Cour, jusqu'à la Vérité.  
L'enceins fait un plaisir, dont l'ame extasiée  
Jamais jusqu'à ce jour ne s'est rassasiée ;

Et l'on étale aux rois, d'un plus tranquille front,  
Les vertus qu'ils n'ont pas, que les vertus qu'ils ont.  
(*Boursault.*)

La Cour est un pays où les joies sont visibles,  
mais fausses ; les chagrins cachés, mais réels.  
On y joue un jeu sérieux, & qui applique ; il  
faut arranger ses pièces & ses batteries ; avoir  
un dessein & le suivre ; parer celui de son adver-  
saire ; hasarder quelquefois, & jouer de caprice ;  
&, nonobstant toutes ces mesures, on est souvent  
échec & mat. Le plus fou ou le plus heureux  
l'emporte.

*La Cour est le séjour des esclaves.*

Sous un calme trompeur, le monde a mille écueils ;  
Ses doux embrassements, ses faciles accueils  
Sont les liens dorés de notre servitude.  
Bienheureux est celui qui, dans la solitude,  
Admire la grandeur des cedres seulement,  
Ne voit que des saisons l'aimable changement,  
Et, couché sur le sein des innocentes herbes,  
N'adore point le seuil de ces portes superbes  
D'un cabinet gratté d'un tas de mécontents,  
Qui perdent, à la fin, leurs ongles & leur temps !  
(*Théophile.*)

La Cour offre à nos yeux de superbes esclaves,  
Amoureux de leur chaîne & fiers de leurs entraves ;  
Qui, toujours accablés sous des riens importants,  
Perdent leurs plus beaux jours pour saisir des instants,  
Qu'il est doux de les voir dévorés d'amertume,  
S'ennuyer par état, & remper par coutume ;  
Tomber servilement aux pieds des favoris,  
Des biens du malheureux mendier les débris,  
Et, du vil intérêt ministres & victimes,  
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes !  
(*L'Abbé de Bernis.*)

*La vraie félicité & les plaisirs ne se trouvent point à la Cour.*

On n'est heureux que sous les loix  
D'une saine philosophie.

La volupté se réfugie  
Dans le paisible sein des bois ;  
Et tous les malheurs de la vie  
Infectent la pompe des rois.

C'est près du trône que le sage  
Voit le néant de la grandeur :

La raison, dont il fait usage ,  
Le conduit à ce vrai bonheur

Qui ne peut être le partage  
D'un cœur flétri par l'esclavage  
Des passions & de l'erreur.

*( De Resseguier. )*

Ce n'est pas sous un dais superbe  
Que logent les Jeux & les Ris ;

J'aime un repas servi sur l'herbe ,  
Dont la propreté fait le prix.

C'est-là que le front se déride.

Loin de moi la joie insipide

Qu'on vante à la table des Grands.

La foule qui les environne ,

Loin de l'augmenter, l'empoisonne ;

Leurs spectateurs sont leurs tyrans.

*( Pellegrin. )*

On fait la cour à Dieu, à genoux ; aux Grands  
de la terre, debout ; & au diable, couché sur un  
canapé sans rien faire.

*Femme qui a une belle Cour.*

Elle en a grand besoin, ma Belle ;

De chevaux qui soient grands & forts ;

Car elle ne va point dehors

Sans mener grand train avec elle.

Les Jeux, les Ris & les Appas,  
 La suivent par-tout pas à pas ;  
 La Grace en tout lieu l'accompagne ;  
 Et même elle mene toujours,  
 Soit en ville, soit en campagne,  
 A sa suite tous les Amours. (*Montreuil.*)

*Arons à Titus.*

Je fais bien que la Cour, Seigneur, a ses naufrages ;  
 Mais ses jours sont plus beaux, son ciel a moins d'orages ;  
 Souvent la liberté, dont on se vante ailleurs,  
 Étale auprès d'un roi les dons les plus flatteurs ;  
 Il récompense, il aime, il prévient les services ;  
 La Gloire auprès de lui ne fuit point les délices.  
 Aimé du Souverain, de ses rayons couvert,  
 Vous ne servez qu'un Maître & le reste vous sert.  
 Ébloui d'un éclat qu'il respecte & qu'il aime,  
 Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même ;  
 Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux ;  
 Et les sévères loix se taisent devant nous.

(*Voltaire, Brutus, act. 2. sc. 2.*)

C O U R D E P H A R A S M A N E.

*Pharasma ne à Hiéron.*

De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,  
 M'apporter dans ma Cour les ordres de Néron ?  
 Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire,  
 A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,  
 Oubliant désormais la suprême grandeur,  
 J'aurai plus de respect pour son ambassadeur ?  
 Moi qui, formant au joug des peuples invincibles,  
 Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles ;  
 Qui fais trembler encor ces fameux souverains,  
 Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains.  
 Ce peuple triomphant n'a point vu mes images,  
 A la suite d'un char, en bute à ses outrages.  
 La honte que sur lui répandent mes exploits,  
 D'un airain orgueilleux a bien vengé des rois.



• Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare ?  
 Est-ce la guerre enfin que Néron me déclare ?  
 Qu'il ne s'y trompe point : la pompe de ces lieux ,  
 Vous le voyez assez , n'éblouit point les yeux .  
 Jusques aux courtisans qui me rendent hommage ,  
 Mon palais , tout ici n'a qu'un faste sauvage .  
 La nature , marâtre en ces affreux climats ,  
 • Ne produit , au lieu d'or , que du fer , des soldats :  
 Son sein , tout hérissé , n'offre aux desirs de l'homme  
 Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome .

(Crébillon, *Rhadamiste*, act. 2. sc. 2.)

### C O U R O N N E.

*La couronne est un pesant fardeau.*

La plus belle couronne  
 N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne ;  
 Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix ,  
 Jusqu'à ce qu'il le porte , en ignore le poids .  
 Mille & mille douceurs y semblent attachées ,  
 Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées ;  
 Qui croit les posséder , les sent évanouir ,  
 Et la peur de les perdre empêche d'en jouir .

(Corneille.)

Ce sceptre , cet empire ,  
 Et ces profonds respects que la terreur inspire ,  
 A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur ,  
 Et fatiguent souvent leur triste possesseur . (Racine.)

*Un Prince né pour porter une couronne ; ne doit point connoître de milieu entre le trône & la mort.*

Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître ,  
 Renonce à cet honneur , s'il peut souffrir un maître :  
 Hors le trône ou la mort , il doit tout dédaigner ;  
 C'est un lâche , s'il n'ose ou se perdre ou régner .

(Corneille.)

Les couronnes de laurier & de myrthe  
 s'achètent bien cherement , & la Gloire veut  
 que ses amants souffrent pour elle .

*Celui-là seul est digne d'une couronne qui commande à ses passions.*

De quel front accepter les droits du diadème,  
Si l'on n'a pas appris à régner sur soi-même ?  
Et par quelle âpre soif du vain titre de roi,  
Prendre un empire ailleurs que l'on n'a pas chez soi ?  
(T. Corneille.)

*Les couronnes doivent être héréditaires.*

Est-ce au peuple à se choisir un maître ?  
Si-tôt qu'il hait un roi, doit-il cesser de l'être ?  
Sa haine ou son amour sont-ce les premiers droits  
Qui font monter au trône ou descendre les rois ?  
Que le peuple à son gré les craigne ou les chérisse ;  
Le sang les place au trône, & non pas son caprice ;  
Ce que le sang lui donne, il le doit accepter ;  
Et, s'il n'aime son prince, il le doit respecter.  
(Racine.)

## C O U R T I S A N S.

*Leur caractère.*

La Cour a pour vous des appas !  
Quoi ! vous pourriez vous plaire en un lieu de fracas,  
Où la Nuit a choisi sa demeure ordinaire ;  
Où l'on ne fait jamais ce que l'on voudroit faire ;  
Où l'humeur se contraint, où le cœur se dément ;  
Où tout le savoir-faire est un raffinement ;  
Où les grands, les petits sont, d'une ardeur commune,  
Attelés jour & nuit au char de la Fortune !  
(Regnard.)

Ma joie est extrême,  
D'y voir certaines gens, tout fiers de leur maintien,  
Qui ne déparlent pas, & qui ne disent rien ;  
D'y rencontrer par-tout des visages d'attente,  
Qui n'ont que l'espérance & les desirs pour rente ;  
D'autres, dont les dehors affectés & pieux  
S'efforcent de duper les hommes & les dieux ;

Des complaisants en charge, & payés pour sourire  
 Aux sottises qu'un autre est toujours prêt à dire ;  
 Celui-ci qui, bouffi du rang de son aïeul,  
 Se respecte soi-même, & s'admire tout seul.

(*Regnard.*)

Je définis la Cour un pays où les gens  
 Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,  
 Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,  
 Tâchent au moins de le paroître.

(*La Fontaine.*)

Les rois savent-ils quand on leur est fidele ?  
 Environnés par-tout de gens intéressés,  
 Ils n'ont point de défauts qui ne soient encensés.  
 A tous leurs mouvements, une foule importune,  
 D'un pas précipité, court après la Fortune ;  
 Et ceux qui devant eux se présentent le plus,  
 Le font moins pour les voir, que pour en être vus.

(*Boursault.*)

Le courtisan & le petit-maître diffèrent, en  
 ce que le courtisan cache son déreglement sous  
 des dehors réglés, & pense beaucoup avant  
 de parler ; au lieu que le petit-maître tient à  
 honneur de paroître déreglé, parle beaucoup,  
 & pense peu.

Ceux qui sont auprès des rois ressemblent  
 aux veilles des grandes fêtes, qui les touchent  
 de près, mais qui ont beaucoup de jeûnes &  
 de mortifications.

### *Leur esclavage.*

Charmé de mon loisir & de ma solitude ;  
 Que les Grands à l'envi m'appellent auprès d'eux,  
 On ne me verra point chercher la servitude,  
 Lorsque je suis heureux.

Faut-il courir si loin, insensés que nous sommes ;  
 Pour trouver ce bonheur que nous désirons tous ?  
 Maîtrisons nos desirs, n'attendons rien des hommes ;  
 Et vivons avec nous.

Dans le palais des rois un coup-d'œil nous captive :  
 L'homme y va follement chercher un meilleur sort ;  
 En entrant il le perd, libre quand il arrive,  
 Esclave quand il sort. (*Racine, fils.*)

*Leurs chagrins.*

Qui peut dire les soins cuisants,  
 Qui déchirent les courtisans,  
 Et quel noir chagrin les dévore ;  
 Il peut dire combien de pleurs  
 L'aurore verse sur les fleurs,  
 Quand le jour commence d'éclorre ;  
 Il peut compter les feux des cieux,  
 Les sables du rivage More,  
 Les vertus de Louis, & ses faits glorieux.  
 (*Desmarets.*)

*Le courtisan n'est jamais avec lui-même.*

Ce n'est point à la Cour des rois  
 Qu'habite la paisible Astrée,  
 Il faut que l'ame quelquefois,  
 Au sein du tumulte enivrée,  
 Revienne dans le fond des bois,  
 Trouver sa raison égarée.  
 Malheureux, qui craint de rentrer  
 Dans la retraite de son ame !  
 Le cœur qui cherche à s'ignorer,  
 Redoute un censeur qui le blâme,  
 Peut-on se fuir & s'estimer ?  
 On n'évite point ce qu'on aime ;  
 Qui n'ose vivre avec soi-même,  
 A perdu le droit de s'aimer.

(*L'Abbé de Bernis.*)

## C O U T U M E.

*Heureux ceux qui ne sont point asservis au  
joug de la coutume.*

Heureux ceux qu'un rare génie  
A fidèlement garantis  
Du malheur d'être assujettis  
Sous la commune tyrannie.  
Leur libre vol n'est point borné  
Au climat où chacun est né ;  
Au vrai seul ils bornent leur course.  
Le vrai pour eux est plein d'attraits ;  
Ils boivent le vrai dans la source,  
Et s'en enivrent à longs traits.

*(Desmarets.)*

On disoit d'un Avocat qui avoit fait un mauvais commentaire sur la Coutume de son pays, que, s'il faisoit bien, ce n'étoit pas la coutume.

## C O U V E N T.

*Ses dangers.*

L'amour du changement, un caprice frivole ;  
Un chagrin passager font souvent qu'on s'immole ;  
On croit, dans cet asyle, assurer son repos,  
Et souvent on y trouve un surcroît à ses maux.  
D'abord les passions pour quelque temps sommeillent ;  
Mais leurs feux assoupis tout-à-coup se réveillent.  
L'image des douceurs que l'on vient de quitter,  
La fougue des desirs qu'on ne peut contenter,  
Sont autant de bourreaux qui déchirent une âme,  
Et portent les remords sans éteindre la flamme.  
Le désespoir survient ; le séjour de la paix  
Devient celui du trouble & des mortels regrets ;  
Et du goût des plaisirs sentant la violence,  
Dans le sein des vertus on perd son innocence.

*(Boissy.)*

Ceux qui entrent dans un Ordre riche , renoncent à la propriété des biens pour s'en réserver l'usufruit.

*Demoiselle qui veut entrer dans un Couvent.*

Quel sentiment jaloux d'un état plus parfait  
Veut que votre repos dans un cloître se fonde ?

Pourquoi détestez-vous le monde ?

Philis, que vous a-t-il donc fait ?

Ne vous offroit-il pas ce qu'il a de plus doux,  
Quand vous lui déclariez une cruelle guerre ?

Et de tous les cœurs de la terre,

Pas un n'a tenu contre vous.

Vous ne pouvez, Philis, être plus près des cieux ;

Quand à ce haut degré vous serez élevée,

Et n'en serez pas mieux sauvée ;

Mais vous nous en damneriez mieux.

Plus on se tient couvert, plus on est recherché,

Il semble que le voile embellisse les filles ;

Et c'est la contrainte des grilles,

Qui fait le ragoût du péché.

Loin d'être libertin, vous voyez pour quel but

A changer de projet ma raison vous invite ;

Et si je vous en sollicite,

C'est seulement pour mon salut.

Ne nous quittez donc pas, ne changez pas d'état ;

Où pourroit votre gloire être mieux signalée ?

Faut-il sortir de la mêlée

Au commencement du combat ?

A vos pieds gémiront les vices abattus,

Dans cette dangereuse & cette vaste lice ;

Où se pratique l'exercice

Des plus héroïques vertus.

Votre cœur vous inspire un zèle assez dévot,  
Et votre vertu seule assez vous fortifie,  
Sans que la haine mortifie  
Une chair qui ne vous dit mot.

Le monde a pour vos sens des attraits superflus :  
Mais c'est bien mieux prouver qu'on renonce à ce  
maître,  
De le mépriser & d'en être,  
Que d'y penser n'en étant plus.

Un moment de la vie établit tout le plan,  
Et parmi les longs jours, tels que seront les vôtres,  
Ce moment, roi de tous les autres,  
En est quelquefois le tyran. (*Benferade.*)



Extrémités de l'univers  
Qui nous dérobez Marianne,  
La sainteté de vos déserts  
Auprès d'elle sera profane.

Vous ne verrez que des vertus  
Où la nature se surpasse ;  
Des défauts humains abattus,  
Sous la victoire de la Grace.

J'estime, sans impiété,  
Qu'on peut dire dans ses louanges  
Qu'elle a de la divinité,  
Et qu'elle surpasse les Anges.

Elle a même raisonnement,  
Même esprit & même lumière ;  
Elle a de plus qu'eux seulement  
Le mélange de la matière.

Ce n'est point un être imparfait  
Qui fasse du désordre en l'ame ;  
La raison, selon l'on souhaite,  
L'émeut, le retient & l'enflamme.

La matiere ne jetté point  
 D'impureté dans cet ouvrage ;  
 Et, quelque intérêt qu'elle ait joint,  
 La raison seule a l'avantage.

D'un si réglé tempérament,  
 Le calme a banni tout orage ;  
 La raison, sur cet élément,  
 Ne sauroit faire de naufrage.

Son cœur sur son visage est peint ;  
 On lit sur son front ses pensées ;  
 Par la pureté de son teint  
 Ses autres vertus sont tracées.

Ce que le zéphyr, en été,  
 Respire de doux en la plaine ;  
 Il semble l'avoir emprunté  
 De la douceur de son haleine.

Elle sort sans bruit, sans odeur  
 Que celle des lys, & des roses  
 Qu'un beau désordre de pudeur  
 A sur sa belle joue écloses.

Le portier d'une petite Abbaye, établie dans une solitude, ayant perdu la clef de l'Eglise, dans laquelle on ne disoit que les Dimanches & Fêtes une Messe basse, le Prieur la fit chercher inutilement pendant quinze jours, après lesquels le Chapitre assemblé décida, qu'afin d'éviter à l'avenir cet inconvénient, on en feroit faire une au bout de celle de la cave, & que le Prieur diroit le Dimanche suivant trois Messes comme à Noël, pour acquitter les Messes des deux Dimanches précédents.



*Fille mise dans un Couvent par un homme qui passoit pour être son pere.*

Enfin, à tes ordres rendue,  
Agnès, ta fille prétendue,  
Dans un Couvent entre aujourd'hui ;  
Que veux-tu qu'on dise & qu'on pense ?  
Est-il permis en conscience  
De disposer du bien d'autrui ? (*Le Brun.*)

Le voile n'est le rempart le plus sûr  
Contre l'amour, ni le moins accessible.  
Un bon mari, mieux que grille ni mur,  
Y pourvoira, si pourvoir est possible.  
C'est à mon sens une erreur trop visible ;  
A des parents, pour ne dire autrement,  
De présumer, après qu'une personne,  
Bon gré, mal gré, s'est mise en un Couvent ;  
Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne.  
Abus, abus : je tiens que le malin  
N'a revenu plus clair & plus certain,  
Sauf toutefois l'assistance divine.  
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine  
Que d'être pure & nette de péché,  
Soit privilège à la guimpe attaché.  
Nenni-dà, non ; je prétends qu'au contraire  
Filles du monde ont toujours plus de peur  
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur.  
La raison est, qu'elles en ont affaire.  
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur.  
Les autres n'ont pour un seul adversaire ;  
Tentation, fille d'oïveté,  
Ne manque pas d'agir de son côté :  
Puis le desir, enfant de la contrainte.  
Ma fille est Nonne : *Ergò*, c'est une Sainte ;  
Mal raisonné. Des quatre parts les trois  
En ont regret & se mordent les doigts,  
Font souvent pis ; au moins l'ai-je ouï dire :  
Car, pour ce point, je parle sans savoir.

(*La Fontaine, Contes.*)

## CRÉDIT.

Le crédit n'est plus établi sur la probité,  
mais sur la réputation qu'on a d'être riche.

## CRÉQUI.

*Építaphe du Maréchal de Créquí.*

Celui dont le grand cœur, par la gloire animé,  
Ne se borna jamais, est ici renfermé ;  
Son trépas fut suivi des regrets les plus tendres,  
Et son épouse en pleurs attend cet heureux jour  
Où la mort, en mêlant leurs précieuses cendres,  
Les joindra pour jamais, comme a fait leur amour.  
(Perrault.)

Par le Dieu des combats à l'honneur immolé,  
Dans le milieu de sa carrière,  
Créqui, dont on a tant parlé,  
Créqui n'est plus qu'une poussière.  
S'il eût encor vécu, que de faits éclatants  
Auroient enrichi nos histoires !  
Mais, au lieu de compter ses ans,  
La Parque a compté ses victoires.  
(De Senecé.)

## CRIMES.

*Le crime heureux passe pour vertu.*

La plus noire action que l'audace produit  
Ne prend que du succès la honte qui la suit :  
C'est lui seul qui la rend injuste ou légitime ;  
Heureux, elle est vertu ; malheureux, elle est crime.  
(T. Corneille.)

Lorsque le sort nous garde un succès favorable,  
Le sceptre absout toujours la main la plus coupable.  
Il fait du parricide un homme généreux,  
Le crime n'est forfait que pour les malheureux.  
(Crébillon.)

Sans le savoir on honore le crime,  
Et souvent il usurpe un culte illégitime,  
Que la crédule erreur croit rendre à la vertu.

(*La Chaussée.*)

Un scélérat qui voit que tout cede à ses vœux,  
Croit que les loix ne sont que pour les misérables,  
Que le malheur fait les coupables,  
Et qu'on est innocent, si-tôt qu'on est heureux.  
Selon le rang qu'on tient, le crime se mesure ;  
Il change chez les Grands de nom & de nature :  
L'injustice, chez eux, n'est que raison d'État ;  
Les crimes sont permis en bonne politique ;  
Et toute leur noirceur disparoît à l'éclat

Que la fortune communique. (*Pavillon.*)

*On ne parvient au comble de la scélératesse que par degrés.*

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes ;  
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,  
Peut violer enfin les droits les plus sacrés ;  
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés :  
Et jamais on n'a vu la timide innocence  
Passer subitement à l'extrême licence. (*Racine.*)

*Un grand crime ne se commet pas sans fermeté  
& sans courage.*

Plus l'attentat est noir, plus son indignité  
Veut du cœur le plus haut l'entière fermeté.  
Des plus sacrés devoirs étouffer le murmure,  
C'est à ses passions asservir la nature.  
Cet effort ne part point d'un courage abattu ;  
Et, pour faire un grand crime, il faut une vertu.

(*T. Corneille.*)

Lorsqu'au premier crime on s'est autorisé,  
Un second à commettre est beaucoup plus aisé ;  
On va plus hardiment affronter l'infamie ;  
La main déjà coupable, en est plus affermie.

(*Bourfault.*)

Veut-on s'acquérir un nom & une réputation dans le monde : il faut bâtir sa fortune sur les ruines des malheureux ; être redevable à ses exactions de ces superbes palais , de ces belles maisons de campagne , de ces jardins embellis par l'art & la nature , de ces riches ameublements ; violer les droits les plus sacrés de l'Humanité , & courir risque de l'échaffaud pour parvenir aux places éminentes. (*Juvénal.*)

*Les crimes sont suivis d'un sort différent.*

Les crimes des mortels ont un destin extrême ;  
L'un conduit au gibet , & l'autre au diadème.  
(*Traduction de Juvénal.*)

### C R I M I N E L S.

L'exécution des criminels étoit autrefois un spectacle qu'on donnoit avec une sorte d'appareil , & souvent les jours de fêtes , en les menant au lieu du supplice , (c'étoit ordinairement Mont-faucon). On leur faisoit faire des pauses , entre autres , une dans la cour des Filles-Dieu , où on leur servoit un verre de vin , & trois morceaux de pain béni. Cette collation s'appelloit le dernier morceau du patient. S'il mangeoit avec un certain appétit , c'étoit un bon augure pour son ame. (*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

### C R I T I Q U E S.

Les critiques sont des mouches qui se jettent sur les parties ulcérées ; ou de mauvaises herbes qui s'élèvent proche d'une plante rare pour l'étouffer.

*Personne n'est exempt de critique.*

Affichez la sagesse, on vous trouve gothique ;  
Ayez une aventure, on vous en prête cent ;  
Enfermez-vous, on fait comment cela s'explique ;  
Tenez maison chez vous, tout paroît indécent ;  
Et le plaisir sur-tout n'est jamais innocent..

(*Des Mahis.*)

*On devroit se juger soi-même avant que d'exercer sa critique.*

Ah ! si l'homme du moins, dans sa folie extrême,  
Faisoit, sans préjugés, un retour sur lui-même,  
Il trouveroit en lui le nombre des défauts  
Qu'il va si hautement blâmer chez ses égaux ;  
On le verroit bientôt, quand son ami le blesse,  
Compenser avec lui foiblesse pour foiblesse,  
Et, l'aidant à voiler certains défauts trop nuds,  
Relever de bon cœur l'éclat de ses vertus.

(*Philos. de Sans-Souci.*)

Les hommes ne louent que malgré eux, & mêlent à la louange le plus de blâme qu'ils peuvent. Le même nom, qui vole glorieux de bouche en bouche, effuie des mépris dans le secret des cercles ; & ces livres d'où partent de bruyants applaudissements, sont bordés d'un sourire malin qui donne la mort à la réputation d'autrui. L'amour-propre est un républicain jaloux. Il ne voit qu'un tyran dans l'homme trop supérieur. Tandis que sa main gauche le couronne des lauriers de la gloire, sa droite cherche son cœur pour le percer. Il rend, comme les meurtriers de César, un perfide hommage à sa victime, & tombe à ses genoux pour l'assassiner.

(*Le Tourneur.*)

*La critique empoisonne les meilleures actions.*

Dans ce monde pervers, crois-moi, quoi que tu fasses,  
Ta meilleure action aura toujours deux faces :

Oui, tu verras toujours, trop prompt à la juger  
Par le mauvais côté, quelqu'un l'envisager ;  
Et ce qu'il en dira, par vertu sympathique,  
Devenir aussi-tôt la créance publique.

Car on trouve par-tout de ces gens nébuleux,  
Et qui, sous des dehors sombres & scrupuleux,  
Habiles à cacher leur malice féconde,

Se sont acquis le droit de juger tout le monde.

Ils font les circonspects, & paroissent souffrir,  
Quand on veut sur quelqu'un les forcer de s'ouvrir.

( *Tanevoi.* )

La critique est le fruit de l'envie, ou l'effet  
d'une ridicule présomption de sa propre capacité.  
Le critique est parmi les Savants ce qu'est le  
charlatan entre les Médecins.

*Caractère des critiques anciens & modernes.*

La critique autrefois, moins âpre & moins amère,  
Instruisoit les Auteurs, savoit les redresser,

Comme on voit une tendre mère  
Corriger des enfants qu'elle craint de blesser.

Alors elle pouvoit briller sur le théâtre ;

Mais son utilité n'a point duré long-temps ;

Ce n'est plus aujourd'hui qu'une affreuse marâtre ;

Qui, dès le berceau même, étouffe ses enfants.

( *La Chaussée.* )

Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?

Soyez-vous à vous-même un sévère critique.

L'ignorance toujours est prête à s'admirer.

Faites-vous des amis prompts à vous censurer.

Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,

Et de tous vos défauts les zélés adversaires.

Dépouillez devant eux l'arrogance d'Auteur ;  
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.  
Tel vous semble applaudir qui vous raille & vous joue.  
Aimez qu'on vous conseille & non pas qu'on vous loue.  
Un flatteur aussi-tôt cherche à se récrier,  
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.  
Tout est charmant, divin, aucun mot ne le blesse.  
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse :  
Il vous comble par-tout d'éloges fastueux.  
La vérité n'a point cet air impétueux.  
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,  
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.  
Il ne pardonne point les endroits négligés.  
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés.  
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase.  
Ici le sens le choque, & plus loin c'est la phrase.  
Votre construction semble un peu s'obscurcir :  
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.  
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.  
Mais souvent sur ses vers un Auteur intraitable,  
A les protéger tous se croit intéressé,  
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.  
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.  
Ah ! Monsieur, pour ce vers je vous demande grace,  
Répondra-t-il d'abord... Ce mot me semble froid ;  
Je le retrancherois... C'est le plus bel endroit...  
Ce tour ne me plaît pas... Tout le monde l'admire.  
Ainsi toujours constant à ne se point dédire ;  
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,  
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.  
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique.  
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.  
Mais tout ce beau discours, dont il vient vous flatter,  
N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter.  
Aussi-tôt il vous quitte, &, content de sa Muse,  
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse ;  
Car souvent il en trouve : ainsi qu'en fots Auteurs,  
Notre siècle est fertile en fots admirateurs.

(Despréaux, *Art Poét.* ch. 1.)

## CROCHETS.

*Avocat qui a de beaux crochets.*

Un Avocat, changeant de domicile,  
 Accumuloit livres, timbres, procès  
 En un fagot, sur l'échine docile  
 D'un crocheteur trébuchant sous le faix.  
 Ouais, dit Cujas, vous pliez les jarrets ?  
 J'en porte moi bien d'autres dans la tête.  
 Le gars répond : ne fais comme elle est faite ;  
 Mais si faut-il qu'elle ait de beaux crochets.  
 (Desforges Maillard.)

## CROIX.

*Inscription d'une Croix.*

Voilà la chaire où Jésus nous instruit ;  
 Le lit où pour jamais son Sang nous reproduit ;  
 Le siège où se rendra la Justice suprême ;  
 Le char où jusqu'au Ciel la gloire l'a conduit ;  
 Et l'autel où pour nous il s'immole lui-même.  
 (Perrault.)

Un Prédicateur ayant exhorté ses auditeurs à  
 porter leur croix, un mari, en sortant de l'Église,  
 se chargea de sa femme.

## CROMWELL.

*Son Épitaphe.*

Ci gît l'usurpateur d'un pouvoir légitime,  
 Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux ;  
     Dont les vertus méritoient mieux  
     Que le trône acquis par un crime.  
 Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,  
 Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne,  
     Ce soit l'usurpateur qui donne  
 L'exemple des vertus que doit avoir un roi ?  
 (Pavillon.)



## C U J A S.

Les écoliers de Cujas fortoient volontiers de son école pour aller en compter à sa fille, qui étoit jolie & coquette : ils nommoient cet amusement *le commentaire des œuvres de Cujas.*

## C U L T I V A T E U R.

*Amusements du cultivateur, & fruits de la culture.*

L'heureux cultivateur des présents de Pomone,  
Des filles du Printemps, des trésors de l'Automne,  
Maître de son terrain, ménage aux arbrisseaux  
Les secours du soleil, de la terre & des eaux ;  
Par de légers appuis soutient leurs bras débiles ;  
Arrache impunément les plantes inutiles ;  
Et des arbres touffus, dans son clos renfermés,  
Émonde les rameaux de la seve affamés.  
Son docile terrain répond à sa culture ;  
Ministre industrieux des loix de la nature,  
Il n'est pas traversé dans ses heureux desseins :  
Un arbre, qu'avec peine il planta de ses mains,  
Ne prétend pas le droit de se rendre stérile ;  
Et, du sol épuisé tirant un suc utile,  
Ne va pas refuser à son maître affligé  
Une part de ses fruits, dont il est trop chargé.  
(Voltaire.)

## C U R É.

*Zèle d'un Curé.*

On dit que le Turc vient, & Messire Honoré,  
Pour armer contre lui, vend Cure & Prieuré.  
Son zèle pour l'Église est un zèle incroyable,  
Il ne garde point de milieu ;  
Tout d'un coup il se donne au diable,  
Dans le dessein de servir Dieu.  
(De Cailly.)

*Ignorance de quelques Curés de campagne.*

Un Curé, sans trop d'embarras,  
Enseveli dans l'indolence  
D'une héréditaire ignorance,  
Vit de baptême & de trépas  
Et d'offices qu'il n'entend pas.

(Gresset.)

Un Curé à portion congrue est un ouvrier évangélique, qui supporte la chaleur & le poids du jour, moyennant une rétribution de vingt-sept sols quatre deniers par jour, que lui donne le gros Décimateur, qui, à la faveur du traité, jouit en paix de son aisance, & s'endort à l'ombre dans le sein de la mollesse.

## C U R I O S I T É.

Quiconque ose d'autrui pénétrer les secrets,  
D'un desir indiscret risque à payer les frais.

(Philos. de Sans-Souci.)



D A C

D A N

D A C I E R.

**Q**UAND Dacier & sa femme engendrent de leurs corps,

Et quand de ce beau couple il naît enfants, alors

Madame Dacier est la mere :

Mais quand ils engendrent d'esprit,

Et font des enfants par écrit,

Madame Dacier est le pere.

D A N G E R.

*C'est courir à sa perte que de chercher le danger.*

Qui cherche le péril, dans le péril succombe ;

Au bord d'un précipice, on s'étourdit, on tombe :

Et qui se plaît aux lieux où l'air est infecté,

Y voit bientôt périr sa force & sa santé.

*(L'Abbé de Villiers.)*

*On promet beaucoup dans le péril. Est-il passé :  
on ne tient rien.*

O combien le péril enrichiroit les Dieux,

Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !

Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guere

De ce qu'on a promis aux cieux.

On compte seulement ce qu'on doit à la terre.

Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier ;

Il ne se sert jamais d'huissier...

Et qu'est-ce donc que le tonnerre ?

*(La Fontaine.)*

*En évitant un élément, on est exposé à la fureur  
d'un autre.*

L'air, le vent & la pluie, à ne vous point mentir,

Sont cause que je vous ai vue ;

Mais, je m'en apperçois ; j'ai fait une bévue.

Quelque orage qu'il fit, il falloit mieux partir.

Que ma précaution me rendra misérable !

Hélas ! l'eau qui tombe des cieux ;

Philis , est bien moins redoutable

Que le feu qui sort de vos yeux.

( Montreuil. )

Il faut , pour vivre tranquille , éviter la haine des Grands , la fureur du peuple ; craindre sa propre colere ; rompre tout commerce avec un Chymiste ; ne pas donner sa confiance à un jeune Médecin ; éviter la familiarité des Moines ; les confidences des vicilles ; les quiproquo des Apothicaires ; & l'*& cætera* des Notaires : être insensible aux larmes d'une femme ; ne pas reprendre à son service un domestique une fois chassé ; ne pas ajoûter foi au serment d'un marchand ; ne pas se fier à la conscience d'un tailleur ; ne pas loger dans une nouvelle auberge ; éviter la dispute avec un homme de Justice ; l'inimitié des gens à rabat de long ou petit volume ; tout commerce avec un inconnu ; l'amour des femmes de moyenne vertu ; la compagnie d'un Athée ; le dîner d'un ivrogne ; & le souper d'un joueur ; toute liaison avec un courtisan disgracié ; toute familiarité avec un homme qui se ruine ; & sur-tout le crédit, les procès , l'épée d'un gentilhomme , & la plume d'un écrivain.

#### D A N S E.

Les Cardinaux de Narbonne & de S. Severin danserent au bal que donna Louis XII à Milan en 1501. Le Cardinal Palavicini rapporte qu'en 1562, les Peres du Concile de Trente donnerent

un bal à Philippe II, roi d'Espagne ; que toutes les Dames y furent invitées, que le Cardinal de Mantoue ouvrit le bal, & que Philippe II & tous les Peres du Concile y danserent.

(*Essais histor. de M. de Saint-Foix.*)

La maxime qui blâme la danse & les assemblées des deux sexes, paroît plus fondée sur le préjugé que sur la raison. Toutes les fois qu'il y a un concours des deux sexes, tout divertissement devient innocent ; au lieu que l'occupation la plus louable, est suspecte dans le tête-à-tête. Les jeunes gens peuvent-ils se voir avec plus de décence & de circonspection, que dans une assemblée où les yeux du Public, incessamment tournés sur eux, les forcent à s'observer avec le plus grand soin ? (*J. J. Rousseau.*)

## D A P H N É.

### *Sa fuite.*

Je suis, crioit jadis Apollon à Daphné,  
Lorsque, tout hors d'haleine, il couroit après elle,  
Et lui contoit pourtant la longue kyrielle  
Des rares qualités dont il étoit orné :

Je suis le dieu des vers, je suis un bel-esprit.  
Mais les vers n'étoient point le charme de la belle :  
Je fais jouer du luth, arrêtez. Bagatelle :  
Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine ;  
Je suis, n'en doutez pas, dieu de la médecine.  
Daphné couroit plus vite à ce nom si fatal.

Mais s'il eût dit : voyez quelle est votre conquête.  
Je suis un jeune dieu, beau, galant, libéral ;  
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

(*Fontenelle.*)

## DAUPHIN.

*Éloge de Monseigneur le Dauphin.**(L'Automne parle à la Reine.)*

Le Printemps, orgueilleux de la beauté des fleurs,  
 Prétend nous obscurcir par ses vives couleurs ;  
 Mais vous vous souviendrez, Princesse sans seconde,  
 De ce fruit précieux qu'a produit ma saison,  
 Et qui croit dans votre maison  
 Pour faire quelque jour les délices du monde.  
*(Molière.)*

La saison, la nature & l'art, unis ensemble,  
 Ont fait pour Philisbourg des efforts inouïs :  
 Tu les as surmontés ; par toi l'univers tremble :  
 Tu ressembleras à Louis,  
 Grand Prince, s'il se peut que quelqu'un lui ressemble.



On t'a vu mépriser en jeune téméraire  
 Mille & mille volantes morts ;  
 Et l'on diroit, à te voir faire,  
 Que tu crois qu'en naissant on ait plongé ton corps,  
 Comme celui d'Achille, au fond des eaux fatales  
 Qui voyent sur leurs sombres bords  
 Des rois & des bergers les fortunes égales.

*Avis à Monseigneur le Dauphin.*

Fils unique d'un Roi que le monde révere,  
 Que la postérité toujours admirera,  
 Ressemblez seulement à votre auguste pere,  
 Et personne jamais ne vous ressemblera.

*Inscription placée au bas d'une estampe qui  
 représentoit la famille de Monseigneur le Dauphin.*

Dans ces jeunes Héros, dont l'auguste naissance  
 Promet cent miracles divers,  
 Tu vois tes Rois, auguste France,  
 Et peut-être y vois-tu ceux de tout l'univers.

*Építaphe de Monseigneur le second Dauphin.*

Orné de toutes les vertus,  
 Qui jadis, des Romains, firent chérir Titus,  
 Je naquis pour régner ; & les peuples de France  
 Sur mon regne fondoient leur plus douce espérance :  
 Mais le ciel, irrité contre le genre humain,  
 N'a pas laissé passer le sceptre dans ma main.  
 Pour punir les François, il hâte mon trépas.  
 Le trône fut pour moi cette terre promise,  
 Que le Seigneur fit voir autrefois à Moïse ;  
 Je l'ai bien vu de près, mais je n'y monte pas.

## D É B A U C H É S.

Il semble que les débauchés n'aient l'usage  
 que d'un corps d'emprunt, puisqu'ils le détruisent  
 par l'excès. Si leur corps appelloit leur ame  
 en jugement, pour lui demander des dommages  
 & intérêts, elle ne pourroit éviter d'y être  
 condamnée.

*La débauche abrége les jours.*

Courir de maitresse en maitresse ;  
 Passer ses jours en libertin,  
 Dans la continuelle ivresse  
 Qui naît de l'amour & du vin ;  
 Par des liqueurs de toute espece  
 Se brûler du soir au matin,  
 C'est, en terme de banque, escompter sa jeunesse.  
 (Pannard.)

Un homme épuisé de débauches étoit obligé  
 de garder le lit ; un de ses amis, entrant dans  
 sa chambre, & voyant sa maitresse qui en sor-  
 toit, lui demanda comment il se trouvoit. La  
 fièvre, lui répondit-il, vient de me quitter. Je  
 viens, dit l'ami, de la rencontrer qui sortoit de  
 chez vous.

Un fameux débauché ayant fait mettre sur sa porte la statue de saint Antoine, son Patron ; on dit que le Saint étoit à la porte, & son compagnon dans la maison.

## D É B I T E U R .

*Mauvais payeur.*

Maître ingrat, débiteur sans foi,  
Qui défend qu'on parle chez toi  
D'appointement & de salaire,  
Ne te laisse jamais fléchir ;  
Le revenu de ta colere  
Est capable de t'enrichir.

(Maynard.)

Blaise, voyant à l'agonie  
Lucas qui lui devoit cent francs,  
Lui dit, toute honte bannie :  
Çà, payez-moi vite, il est temps.  
Laissez-moi mourir à mon aise,  
Répondit foiblement Lucas.  
Oh ! parbleu, vous ne mourrez pas  
Que je ne sois payé, dit Blaise.

## D É C A D E N C E .

*Décadence de la vie humaine.*

En vain la nature épuisée  
Tâche à prolonger sagement,  
Par le secours d'un vif & fort tempérament ;  
La trame de nos jours, que les ans ont usée ;  
Je m'apperçois à tout moment  
Que cette mere bienfaisante  
Ne fait plus, d'une main tremblante,  
Qu'étayer le vieux bâtiment  
D'une machine chancelante.

(Chaulieu.)

## D É C L A R A T I O N .



## D É C L A R A T I O N.

*Déclaration qu'une Belle n'avoit écrite qu'à moitié.*

Certain chiffre, tracé par une main charmante,  
Tourmentoit un jour mes esprits ;  
J'eus recours au fils de Cypris.  
Il n'est déchiffreur que l'on vante  
Autant que lui pour ces sortes d'écrits.  
Il me lut tout courant l'adorable grimoire ;  
J'entendis... juste ciel ! quelle seroit ma gloire !  
Quel destin seroit aussi beau ?  
Mais, hélas ! il ne lut qu'à travers son bandeau,  
Et je n'ose presque l'en croire.  
(Fontenelle.)

*Hippolyte à Aricie.*

Vous voyez devant vous un Prince déplorable,  
D'un téméraire orgueil exemple mémorable.  
Moi qui, contre l'amour fièrement révolté,  
Aux fers de ses captifs ai long-temps insulté ;  
Qui, des foibles mortels déplorant les naufrages,  
Pensois toujours du bord contempler les orages ;  
Asservi maintenant sous la commune loi,  
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi !  
Un moment a vaincu mon audace imprudente.  
Cette ame si superbe est enfin dépendante.  
Depuis plus de six mois, honteux, désespéré,  
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,  
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve :  
Présente je vous fuis, absente je vous trouve.  
Dans le fond des forêts votre image me suit.  
La lumière du jour, les ombres de la nuit,  
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;  
Tout vous livre à l'envi le rebele Hippolyte.  
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,  
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.  
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.  
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.

Mes seuls gémissements font retentir les bois ;  
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.  
Peut-être le récit d'un amour si sauvage  
Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.  
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien !  
Quel étrange captif pour un si beau lien !  
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère.  
Songez que je vous parle une langue étrangère ;  
Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés,  
Qu'Hippolyte, sans vous, n'auroit jamais formés.  
(*Racine, Phèdre, act. 2. sc. 2.*)

*Rodogune à Antiochus.*

Allez, ou pour le moins rappelez votre frère ;  
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux,  
Lorsque je vous avois à combattre tous deux ;  
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble ;  
Je vous bravoïs tantôt, & maintenant je tremble.  
J'aime ; n'abusez pas, Prince, de mon secret :  
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret ;  
Mais enfin il m'échappe, & cette retenue  
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue :  
Qui, j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux,  
Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.  
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose :  
Ne m'en accusez point ; vous en êtes la cause :  
Vous l'avez fait naître, en me pressant d'un choix  
Qui rompt de vos traités les favorables loix.  
D'un père mort pour moi voyez le sort étrange !  
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge ;  
Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,  
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner :  
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende,  
Votre refus est juste autant que ma demande.  
A force de respect votre amour s'est trahi ;  
Je voudrois vous haïr, s'il m'avoit obéi ;  
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance,  
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.

Rentrons donc sous les loix que m'impose la paix,  
 Puisque m'en affranchir, c'est vous perdre à jamais.  
 Prince, en votre faveur, je ne puis davantage.  
 L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage,  
 Et, quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi,  
 Je n'oublierai jamais que je me dois un Roi.

(*Corneille, Rodogune, act. 4. sc. 1.*)

### D É F A U T S.

#### *Aveuglement sur nos défauts.*

Tout ce que nous sommes,  
 Lynx envers nos pareils, & taupes envers nous,  
 Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.  
 On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

#### *Le Fabricateur souverain*

Nous créa besaciers tous de même manière,  
 Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui ;  
 Il fit pour nos défauts la poche de derrière,  
 Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

(*La Fontaine.*)

Nous sommes clairvoyans sur les défauts d'autrui, & aveugles sur les nôtres ; parce que le commerce que nous avons avec nos propres inclinations nous les déguise. Rien ne nous est nouveau en nous-mêmes. Il se fait une espèce d'habitude entre notre raison & nos défauts, qui les fait subsister ensemble sans se faire la guerre.

C'est grand dommage qu'on déguise  
 Aux grands Princes la vérité,  
 Dit un homme de qualité :  
 Pour moi j'aime qu'on me la dise ;  
 Je ne veux point être flatté.  
 Mais allez lui parler ensuite  
 Sur les défauts de sa conduite,  
 Employez la sincérité

A lui marquer l'iniquité  
 Des profusions indiscrètes  
 Qu'on nomme libéralité ;  
 Montrez-lui la nécessité  
 De payer avant tout ses dettes ;  
 Dites-lui que l'habileté  
 Qu'exige une charge publique  
 Surpasse sa capacité ;  
 Blâmez l'indigne utilité  
 Qu'il tire d'une affaire inique ;  
 Blâmez la folle vanité  
 Que lui donne une race antique :  
 Et vous verrez au même instant  
 Si la vérité lui plaît tant.  
 Avec plaisir chacun l'entend ,  
 Lorsque sur les défauts des autres  
 Elle vient à nous éclairer.  
 Nous avertit-elle des nôtres :  
 On ne la peut plus endurer. (*Desmarteaux.*)

Défauts d'autrui, fonds inépuisable pour notre vanité.

*On ne se corrige de ses défauts que par les réflexions sur soi-même & par la retraite.*

Qui veut s'étudier, doit chercher le repos ;  
 Là, seul avec lui-même, il peut voir ses défauts.  
 C'est ainsi de son temps que doit user le sage,  
 De l'art de se connoître il fait l'apprentissage ;  
 Et, dans un examen souvent trop odieux,  
 Vainqueur des préjugés qui fascinoient ses yeux,  
 Il foule sous ses pieds l'artificieux masque  
 Qui cachoit ses travers, ou son humeur fantasque ;  
 Malgré son amour-propre & son miroir flatteur,  
 Il déracinera les vices de son cœur.

(*Philos. de Sans-Souci.*)

Le trop d'attention qu'on a à observer les défauts d'autrui, fait qu'on meurt sans avoir eu le temps de connoître les siens.

*Défauts d'une fille querellée par sa mere.*

Quand votre mere vous querelle ;  
 Allez, infâme, vous dit-elle,  
 Vous ne valûtes jamais rien.  
 Sa maniere est un peu cruelle :  
 Mais laissez-la dire, Isabelle ;  
 Elle est mere, & vous connoît bien.

(De Cailly.)

*Parti qu'on doit prendre, quand on a une femme qui a des défauts.*

Comme c'est le sort qui nous donne une femme ;  
 Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dez,  
 Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,  
 Il faut jouer d'adresse ; & d'une ame réduite  
 Corriger le hazard par la bonne conduite.

(Moliere.)

## D É G U I S E M E N T.

*A une Dame qui avoit prêté à un Cavalier un petit habit de campagne pour se déguiser.*

Depuis le moment que j'ai pris  
 Certaine gentille vêtue,  
 Je m'apperçois que les Jeux & les Ris  
 Avec moi prennent leur allure.  
 J'ai même, dit quelqu'un, plus passable figure ;  
 J'en suis, ma foi, tout étonné.  
 Madame, dans l'habit que vous m'avez donné,  
 Auriez-vous, par hazard, laissé votre ceinture ?

## D É G O Û T.

Un état permanent est-il fait pour l'homme ?  
 Non. Quand on a tout acquis, il faut perdre ;  
 ne fût-ce que le plaisir de la possession, qui s'use  
 avec elle.

(J. J. Rousseau.)

## D É L A T E U R.

Monseigneur, disoit un délateur à Louis de Bourbon, frere de Charles V, voilà un mémoire qui vous instruira de plusieurs fautes que des personnes pour qui vous avez trop de bonté, ont commises contre vous. Avez-vous aussi tenu un registre des services qu'elles m'ont rendus, répondit le Prince ?

(*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

## D É L I B É R A T I O N S.

Lorsque les Germains ont à délibérer sur des affaires importantes, c'est dans les repas qu'ils prennent les avis ; ce temps étant celui où l'ame s'ouvre le plus aux sentimens simples, & s'échauffe aussi pour les grandes choses. La liberté du festin fait que ce peuple sans art n'a point alors de secrets ; ils pesent le lendemain les libres avis de la veille. Cette conduite est très-sage ; ils délibèrent dans le temps où ils ne sauroient feindre, & décident lorsqu'ils peuvent le moins se tromper. (*Tacite.*)

## D É M O N.

*Démon muet de l'Évangile.*

Un jour dans la sainte Écriture  
Certain dévot lisoit

Qu'un homme fut, par magique aventure,  
Possédé d'un démon muet.

Lors le dévot, dans l'ardeur de son ame,  
S'écria de tout son cœur :

Ah ! si pareil démon s'emparoit de ma femme,  
Ne l'en délivrez pas, Seigneur.

(*Du Selzein.*)

## D É P E N D A N C E.

*Tous les hommes sont dans la dépendance.*

Rien n'est libre en ce monde, & chaque homme dépend, Comtes, Princes, Sultans, de quelque autre plus grand. Tous les hommes vivants sont ici-bas esclaves : . Mais suivant ce qu'ils sont, ils different d'entraves ; Les uns les portent d'or, & les autres de fer.

(*Regnier.*)

Le grand dépend du petit, le petit du grand ; le maître du valet, le valet du maître ; la femme du mari, & plus souvent le mari de la femme : l'avare, de son argent ; l'orgueilleux, de sa folie ; l'ouvrier, de son travail ; le libertin, du vice ; l'honnête-homme, de l'estime du Public ; & l'estime du Public, de sa bonne conduite. Ainsi notre réputation, notre vie & nos biens, dépendent des autres & de nos inclinations.

## D É P E N S E.

Louis XII disoit que la plus grande partie des gentilshommes de son royaume étoient, comme Actéon & Diomedé, mangés par leurs chevaux & leurs chiens.

## D E S C R I P T I O N.

*Description de Rome.*

Rome enfin se découvre à ses regards cruels\*,  
Rome jadis son temple & l'effroi des mortels,  
Rome dont le destin, dans la paix, dans la guerre,  
Est d'être en tous les temps maitresse de la terre.  
Par le sort des combats on la vit autrefois,  
Sur leurs trônes sanglants, enchaîner tous les rois.  
L'univers fléchissait sous son aigle terrible.  
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible.

\* *De la Discorde.*

Elle a su sous son joug asservir ses vainqueurs,  
Gouverner les esprits & commander aux cœurs ;  
Ses avis font ses loix, ses décrets sont ses armes.  
Près de ce Capitole où régnaient tant d'allarmes,  
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,  
Un Pontife est assis au trône des Césars ;  
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile,  
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Émile.  
Le trône est sur l'autel, & l'absolu pouvoir  
Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir.  
Là, Dieu même a fondé son Église naissante,  
Tantôt persécutée & tantôt triomphante :  
Là, son premier Apôtre, avec la Vérité,  
Conduisit la Candeur & la Simplicité.  
Ses successeurs heureux quelque temps l'imiterent,  
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.  
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ;  
La pauvreté soutint leur austere vertu,  
Et, jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien desire,  
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.  
Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs.  
Le ciel, pour nous punir, leur donna des grandeurs.  
Rome, depuis ce temps, puissante & profanée,  
Aux conseils des méchants se vit abandonnée ;  
La trahison, le meurtre & l'empoisonnement,  
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.  
Les successeurs du Christ, au fond du sanctuaire,  
Placerent, sans rougir, l'inceste & l'adultère ;  
Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,  
Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux dieux.

(Voltaire, *Henriade*, ch. 4.)

### *Description des Cieux.*

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,  
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs distances,  
Luit cet astre du jour par Dieu même allumé,  
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.  
De lui partent sans fin des torrents de lumière ;  
Il donne en se montrant la vie à la matière,



Et dispense les jours, les faisons & les ans,  
 A des mondes divers autour de lui flottants.  
 Ces astres, asservis à la loi qui les presse,  
 S'attirent dans leur cours & s'évitent sans cesse,  
 Et, servant l'un à l'autre & de regle & d'appui,  
 Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.  
 Au-delà de leur cours & loin de cet espace,  
 Où la matiere nage & que Dieu seul embrasse,  
 Sont des soleils sans nombre & des mondes sans fin.  
 (*Voltaire, Henriade, ch. 7.*)

*Description de la renommée.*

Du vrai comme du faux la prompte messagere,  
 Qui s'accroît dans sa course, & d'une aîle légère,  
 Plus prompte que le temps, vole au-delà des mers,  
 Passe d'un pôle à l'autre & remplit l'univers;  
 Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,  
 Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,  
 Qui rassemble sous lui la curiosité,  
 L'espoir, l'effroi, le doute & la crédulité;  
 De sa brillante voix, trompette de la gloire,  
 Du Héros de la France annonçait la victoire.  
 (*Voltaire, Henriade, ch. 8.*)

DÉS ESPOIR.

Se désespérer de la perte de ses biens, sans  
 lesquels on est entré dans le monde, & sans  
 lesquels on en doit sortir; de la perte d'un ami,  
 sans faire réflexion que notre vie n'est qu'un  
 passage, & que ceux qui meurent ne font que  
 précéder de quelques jours ceux qui restent sur  
 la terre; de son extrême indigence à la veille  
 de sa mort: quelle folie!

*Alzire seule.*

Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi:  
 C'en est fait, & Gusman regne à jamais sur moi!

L'Océan qui s'élève entre nos hémisphères,  
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières !  
Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,  
Et déjà nos serments sont écrits dans les cieux.  
O toi ! qui me poursuis, Ombre chère & sanglante ;  
A mes sens désolés, Ombre à jamais présente ;  
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords,  
Peuvent percer ta tombe & passer chez les morts ;  
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre  
Cet esprit d'un Héros, ce cœur fidele & tendre,  
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,  
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir.  
Il fallait m'immoler aux volontés d'un pere,  
Au bien de mes sujets dont je me sens la mere,  
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,  
Au soin de l'univers, hélas ! où tu n'es plus.  
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée  
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée ;  
Souffre un joug imposé par la nécessité ;  
Per mets ces nœuds cruels : ils m'ont assez coûté.

(*Voltaire, Alzire, act. 3. sc. 1.*)

*Rhadamiste à Hiéron.*

Comment de mes fureurs oser t'entretenir,  
Quand tout mon sang se glace à ce seul souvenir ?  
Sans que mon désespoir ici le renouvelle,  
Tu fais tout ce qu'a fait cette main criminelle :  
Tu vis comme, aux autels, un peuple mutiné  
Me ravit le bonheur qui m'étoit destiné :  
Et, malgré les périls qui menaçoient ma vie,  
Tu fais comme à leurs yeux j'enlevai Zénobie.  
Inutiles efforts ! je fuyois vainement.  
Peins-toi mon désespoir dans ce fatal moment.  
Je voulus m'immoler : mais Zénobie en larmes,  
Arrosant de ses pleurs mes parricides armes,  
Vingt fois, pour me fléchir, embrassant mes genoux,  
Me dit ce que l'amour inspire de plus doux.  
Hiéron, quel objet pour mon ame éperdue !  
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue.

Tant d'attraits cependant, loin d'attendrir mon cœur,  
 Ne firent qu'augmenter ma jalouse fureur.  
 Quoi ! dis-je en frémissant, la mort que je m'apprête  
 Va donc à Tiridate assurer sa conquête !  
 Les pleurs de Zénobie irritant ce transport,  
 Pour prix de tant d'amour, je lui donnai la mort ;  
 Et, n'écoutant plus rien que ma fureur extrême,  
 Dans l'Araxe aussi-tôt je la traînai moi-même.  
 Ce fut-là que ma main lui choisit un tombeau,  
 Et que de notre hymen j'éteignis le flambeau.  
 (*Corneille, Rhadamiste, act. 2. sc. 1.*)

*Oreste à Hermione.*

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste,  
 Vous le savez, Madame ; & le destin d'Oreste  
 Est de venir sans cesse adorer vos attraits,  
 Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.  
 Je fais que vos regards vont r'ouvrir mes blessures,  
 Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures ;  
 Je le fais, j'en rougis. Mais j'atteste les dieux,  
 Témoins de la fureur de mes derniers adieux,  
 Que j'ai couru par-tout où ma perte certaine  
 Dégageoit mes serments, & finissoit ma peine.  
 J'ai mendié la mort chez des peuples cruels,  
 Qui n'appaisoient leurs dieux que du sang des mortels :  
 Ils m'ont fermé leur temple ; & ces peuples barbares  
 De mon sang prodigué sont devenus avarés.  
 Enfin je viens à vous ; & je me vois réduit  
 A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.  
 Mon désespoir n'attend que leur indifférence.

. . . . .  
 Ils n'ont, pour avancer cette mort où je cours,  
 Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours.  
 Voilà, depuis un an, le seul soin qui m'anime.  
 Madame, c'est à vous de prendre une victime  
 Que les Scythes auroient dérobée à vos coups,  
 Si j'en avois trouvé d'aussi cruels que vous.

(*Racine, Andromaque, act. 2. sc. 2.*)

OROSMANE, *allant vers le corps de Zaïre.*  
Zaïre !

CORASMIN.

Hélas, Seigneur, où portez-vous vos pas ?  
Rentrez ; trop de douleur de votre ame s'empare ;  
Souffrez que Nérestan. . .

NÉRESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare ?

OROSMANE, *après une longue pause.*

Qu'on détache ses fers. Écoutez, Corasmin :  
Que tous ses compagnons soient délivrés soudain ;  
Aux malheureux Chrétiens prodiguez mes largesses :  
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richesses,  
Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

. . . . .

(*A Nérestan.*)

Et toi,

Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,  
Quitte ces lieux sanglants, remporte en ta patrie  
Cet objet que ma rage a privé de la vie.  
Ton Roi, tous tes Chrétiens, apprenant ces malheurs,  
N'en parleront jamais sans répandre des pleurs.  
Mais, si la vérité par toi se fait connaître,  
En détestant mon crime, on me plaindra peut-être.  
Porte aux tiens ce poignard que mon bras égaré  
A plongé dans un sein qui dut m'être sacré ;  
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse,  
A la plus digne femme, à la plus vertueuse,  
Dont le ciel ait formé les innocents appas ;  
Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes États ;  
Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée ;  
Dis que je l'adorais, & que je l'ai vengée. (*Il se tue.*)

(*Voltaire, Zaïre, act. 5. sc. dern.*)

DÉSINTÉRESSEMENT.

Scipion-Émilien, content des éloges qu'il avoit

mérités par ses conquêtes, laissa à ses citoyens les dépouilles de Numance & de Carthage. Lorsqu'il voyageoit dans les pays étrangers, on comptoit plus ses victoires que ses domestiques. On ne jugeoit pas de lui par l'or & l'argent qu'il portoit, mais par la gloire dont il étoit environné. (*Valere-Maxime.*)

## DESIRS.

*Nous devons borner nos desirs.*

A quoi servent ces vastes lieux  
Où l'un l'autre on se perd de vue ?  
Ne saurions-nous apprendre mieux  
A mesurer notre étendue ?  
Dedans un trou qui me comprend,  
Je suis plus heureux & plus grand  
Que si j'occupois un Empire.  
J'atteins de l'un à l'autre bout ;  
Et, s'il m'est permis de le dire,  
Je suis un dieu qui remplit tout.

(*Dalibray.*)

Les grands besoins naissent des grands biens. C'est à force de nous tourmenter pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misère. C'est de nos affections, bien plus que de nos besoins, que naît le trouble de notre vie. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux. La prévoyance & l'ambition qui nous portent sans cesse au-delà de nous, & souvent nous placent où nous n'arriverons pas, sont les véritables sources de nos maux & de nos misères. Nous sommes malheureux quand, dans nos desirs insensés, nous mettons au rang des possibles, ce qui ne l'est pas. (*J. J. Rousseau.*)

Le desir qui d'un bien nous présente l'idole,  
Nous invite à goûter un tranquille bonheur ;  
Mais sur un autre objet aussi-tôt il s'envole,  
Et pour cet autre encor nous donne de l'ardeur.

Dès qu'un bien est présent, il n'a rien qui contente :  
De l'espoir du futur on se laisse flatter ;  
Notre esprit se repaît d'une trompeuse attente,  
Et cherche en l'avenir de quoi s'inquiéter.

Le secret pour trouver le repos de la vie,  
N'est pas de se conduire au gré de ses desirs :  
Qui saura les régler & borner son envie,  
Verra bien-tôt la fin de tous ses déplaisirs.

(Le Derel.)

*Celui qui met des bornes à ses desirs, a toujours assez de bien.*

Veillant à tout, l'homme champêtre  
Reprend sa culture & ses soins,  
Et, sans alarme, il voit renaître  
Et ses travaux & ses besoins.  
Laborieux dans son domaine,  
Chaque jour il fournit à peine  
Au labeur qui s'est présenté ;  
Pourquoi craindrait-il l'indigence ?  
A-t-on vu manquer l'abondance  
Où regne la frugalité ? (Tannevoi.)

Les desirs sont les esclaves de la faim & de  
la soif, des honneurs & des richesses.

Tel qu'au séjour des Euménides,  
On nous peint ce fatal tonneau  
Des sanguinaires Danaïdes,  
Châtiment à jamais nouveau.  
En vain ces sœurs veulent sans cesse  
Remplir la tonne vengeresse,

Mégera rit de leurs travaux ;  
Rien n'en peut combler la mesure :  
Et, par l'une & l'autre ouverture,  
L'onde entre & fuit à flots égaux.

Tel est, en cherchant ce qu'il aime,  
Le cœur des mortels impuissants ;  
Supplice assidu de lui-même,  
Par ses vœux toujours renaissants.  
Ce cœur, qu'un vain espoir captive,  
Poursuit une paix fugitive,  
Dont jamais nous ne jouissons ;  
Et, de nouveaux plaisirs avide,  
A chaque moment il se vuide  
De ceux dont nous le remplissons.

( *La Motte.* )

*L'accomplissement des desirs en amour, en est  
le tombeau.*

Amants, dans les plus dures chaînes,  
Contraignez vos brûlants desirs.  
Le comble des tendres plaisirs  
Est souvent le comble des peines.

( *Grécourt.* )

*Notre félicité dépend de l'accomplissement de  
nos desirs.*

On a beau nous combler & de biens & d'honneur,  
Nos desirs peuvent seuls régler notre bonheur.  
Et, de quelque faveur dont un roi nous honore,  
N'avoir pas ce qu'on veut, c'est n'avoir rien encore.  
Un esprit, tant qu'il souffre & n'est pas satisfait ;  
Reçoit comme des maux tous les biens qu'on lui fait ;  
Et, pour un cœur qui suit un charme qui l'attire,  
Il n'est plus d'autre bien que celui qu'il desire.

L'opulent a le superflu ; le riche, l'abondance ;  
le pauvre, le nécessaire ; & pas un ne dit : c'est  
assez.

*Les desirs des hommes sont souvent opposés les uns aux autres.*

Tandis que le Soleil, se montrant sans nuage,  
Du soigneux laboureur contente les souhaits,  
Le pèlerin voudroit que, durant son voyage,  
Il demeurât caché dessous un voile épais.

(Godeau.)

*Saint desir du détachement des biens du monde.*

Ah ! que mon cœur n'est-il de ces cœurs isolés,  
Qui par aucun endroit ne tiennent à la terre ;  
Qui sont à leurs devoirs sans réserve immolés ;  
A qui la Grace assure une pleine victoire ;  
Et qui, d'un divin feu brûlés,  
A la possession de l'éternelle gloire  
Ne sont pas en vain appelés.

(Mad. Deshoulières.)

## DETTES.

*Les dettes ne s'acquittent pas sans peine.*

Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie,  
Sont comme les enfants que l'on conçoit en joie,  
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.  
L'argent dans une bourse entre agréablement ;  
Mais le terme venu qui nous force à le rendre,  
A l'instant les douleurs commencent à nous prendre.

(Molière.)

*Moyen sûr pour s'acquitter de ce qu'on doit.*

Le Cadédis à qui l'on prête,  
Le Normand que poursuit un Sergent inhumain,  
Se sauvent tous deux de leur dette ;  
L'un, en levant le pied ; l'autre, en levant la main.

(Pannard.)

Avoir des dettes en France, est un titre de noblesse & même de grandeur. Le Sacristain d'une Cathédrale avec cent pistoles d'appointements,



ments, a encore, le 31 Décembre, un louis qui ne doit rien à personne ; mais son Evêque qui a, depuis dix ans, cinquante mille livres attachées à sa mitre, devroit encore ses Bulles, si Rome faisoit crédit. Un Bourgeois, avec six mille liv. de rente, élève six enfants ; vis-à-vis de lui loge un grand Seigneur qui n'en a qu'un, & qui, avec trois cent mille livres de rente, doit à tous les artisans : c'est le privilège des grandes conditions.  
(*L'Abbé Coyer.*)

*Homme qui vit de dettes.*

Je ne suis plus nourri que par mes créanciers,  
Qui tâchent, pour tirer paiement de leurs deniers,  
De me faire survivre à tous ceux dont j'hérite.  
Que mes jours sont suivis d'une bizarre fin !  
Les dettes me font vivre ; & , quand je serai quitte ;  
Je prévois qu'il faudra que je meure de faim.  
(*Saint-Pavin.*)

D É V O T S.

*Il est dangereux d'attaquer un faux dévot.*

Qu'ils sont à redouter sur une bagatelle !  
Leur donne-t-on le moindre ennui :  
Leur vengeance est toujours cruelle.  
On n'a point avec eux de légère querelle.  
Fâche-t-on un dévot : c'est Dieu qu'on fâche en lui.  
Ces Apôtres du temps, qui des premiers Apôtres  
Ne vous font point ressouvenir,  
Pardonnent bien moins que les autres.  
(*Mad. Deshoulières.*)

Il y a des dévots qui savent couvrir leur flamme d'un habit de cendre, & dont les passions ne sont pas si métaphysiques que l'on pense.

*Caractère des vrais dévots.*

On ne voit point en eux de faste insupportable,  
 Et leur dévotion est humaine & traitable.  
 Ils ne censurent point toutes nos actions ;  
 Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;  
 Et, laissant la fierté des paroles aux autres,  
 C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.  
 L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,  
 Et leur ame est portée à bien juger d'autrui.  
 Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;  
 On les voit pour tout soin se mêler de bien vivre.  
 Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,  
 Ils attachent leur haine au péché seulement ;  
 Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,  
 Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.  
 (Molière.)

J'admire & ne plains point un cœur maître de soi,  
 Qui, tenant ses desirs enchaînés sous la loi,  
 S'arrache au genre humain pour Dieu qui nous fit naître,  
 Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître ;  
 Et, brûlant pour son Dieu d'un amour dévorant,  
 Fuit les plaisirs permis par un plaisir plus grand.  
 (Voltaire.)

Le véritable dévot n'est occupé que du ciel ;  
 il n'adore que le Chef adorable de tous les êtres,  
 & voit avec joie tous ses décrets exécutés ; il  
 abhorre la flatterie & l'encens, & n'ambitionne  
 que la tranquillité du cœur. Ses bonnes œuvres  
 ne sont point accompagnées du desir d'en être  
 récompensé par les hommes. Il regarde avec  
 indifférence tous les événements de la vie ; le  
 monde, comme une hôtellerie dans laquelle on  
 est contraint de séjourner pour parvenir au but  
 qu'on se propose ; & son bien, comme le pa-  
 trimoine des pauvres. L'heureuse éternité est la

seule richesse sur laquelle est établie son unique espérance.

## D É V O T I O N.

*Dévotion commode.*

Je crois l'fauste dévot ; mais, s'il n'étoit pas riche,  
 Auroit-il à la fois chapelle, banc & niche,  
 Où, séparé du peuple, il vient prier caché,  
 Et, tranquille, nourrir l'ardeur qui l'a touché ?  
 Iroit-il des Couvents, aux fêtes principales,  
 Bannir l'austérité de leurs tables frugales ;  
 Et dans le réfectoire, à manger invité,  
 Y faire avec son vin briller sa charité ?  
 Auroit-il, non content d'un lieu pour ses retraites,  
 En tant de lieux divers, ces cellules secrètes  
 Qu'on montre aux curieux ? disant : en ce beau lieu  
 Vient se mortifier le serviteur de Dieu.  
 Pourroit-il, revêtu de charges & d'offices,  
 Négliger le profit qu'on tire des épices,  
 Pour aller, laissant là le soin de son métier,  
 De stériles devoirs s'occuper tout entier ?

(*L'Abbé de Villiers.*)

Beaucoup de dévotes préfèrent le Thabor au Calvaire, & la vie contemplative, ou plutôt la vie indolente & inactive, à la vie pénitente & laborieuse. Il leur faut leurs petites aises jusques dans les Églises. Il faut sur-tout que leurs maris ne les détournent pas de leurs minutieuses occupations ; que leurs domestiques les servent à point nommé ; qu'un parent ou un ami ne s'avise pas de les contrarier, & qu'on ne dérange en rien l'économie de leur parure, dont la simplicité annonce un air de distinction ; que leurs tables soient servies aux heures marquées, & qu'il s'y trouve des mets assez délicats pour

satisfaire leur petite sensualité. Si l'on manque en quelqu'un de ces points, la dévotion s'endort, la passion s'éveille, & le désordre qu'on a causé dans leur ame y allume un feu si vif, que le Directeur même a de la peine à l'éteindre.

*La fausse dévotion est la ressource des débauchés ruinés & des femmes surannées.*

Le métier de dévot, ou plutôt d'hypocrite,  
Devient presque toujours la ressource des gens  
Qu'une longue débauche a rendus indigents ;  
Des femmes que la beauté quitte,  
Ou qui d'un mauvais bruit n'ont pu se préserver,  
Et de ceux qui pour s'élever  
N'ont qu'un médiocre mérite.  
Dès que du cagotisme on fait profession,  
De tout ce qu'on a fait la mémoire s'efface :  
C'est sur la réputation  
Un excellent vernis qu'on passe.

(*Mad. Deshoulières.*)

L'amour de Dieu sert d'excuse aux prétendus dévots pour n'aimer personne. Ils ne s'aiment pas même entre eux. Plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent ; & l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu, que pour exercer son autorité sur la terre. Il y en a parmi eux qui se bornent à une religion extérieure & maniérée, qui, sans toucher le cœur, rassure la conscience. Ils croient en Dieu à de certaines heures, & pour n'y plus penser le reste du temps. Ils sont dévots à l'église, & philosophes à la maison.

(*J. J. Rousseau.*)

## D I A N E.

*Son triple empire.*

Brillant astre des nuits, vous réparez l'absence  
 Du dieu qui vous donne le jour :  
 Votre char, lorsqu'il fait son tour,  
 Impose à l'univers un auguste silence ;  
 Et tous les feux du ciel composent votre Cour.

En descendant des cieux vous venez sur la terre  
 Régner dans les vastes forêts :  
 Votre noble loisir fait imiter la guerre ;  
 Les monstres dans vos jeux succombent sous vos traits.

Jusques dans les enfers votre pouvoir éclate :  
 Les mânes, en tremblant, écoutent votre voix ;  
 Au redoutable nom d'Hécate,  
 Le sévère Pluton rompt lui-même ses loix.  
 (Fontenelle.)

## D I D O N.

*Ses malheurs.*

Pauvre Didon, où t'a réduite  
 De tes maris le triste sort !  
 L'un, en mourant, cause ta fuite ;  
 L'autre, en fuyant, cause ta mort.

(Charpentier.)

## D I E T E.

*Nécessaire à la santé.*

Défendez-vous sur-tout des excès de la table :  
 Des plus fortes santés, c'est l'ordinaire écueil ;  
 Moins de gens dans les eaux ont trouvé leur cercueil :  
 Et la guerre, si redoutable,  
 A moins rempli la Cour & la ville de deuil.  
 Que si, d'humeur facile & convive agréable,  
 Vous vous êtes par fois permis  
 Quelque excès, presque inévitable  
 Dans un libre repas d'amis.

Ayez recours à la recette  
 D'une sage & noble diete ;  
 Et gardez-vous de surcharger,  
 Par une folle intempérance,  
 Un estomac que l'abstinence  
 A seule droit de soulager. (*Desmarets.*)

## DIEU.

### *Puissance de Dieu.*

En agissant, il se repose ;  
 Il change tout, sans se changer ;  
 Il peut, sans un bras étranger,  
 Exécuter ce qu'il propose.  
 Il donne, & ne s'appauvrit pas ;  
 Il fait tout d'un juste compas ;  
 Tout fléchit sous sa main puissante ;  
 Le néant reconnoît sa voix,  
 Il soutient la terre pesante,  
 Et son trône est fondé dessus son propre poids.

La Fortune n'a point de roue,  
 Et jamais ses tours différents  
 N'ont fait les rois & les tyrans,  
 Les idoles d'or & de bone.  
 C'est Dieu qui, de ses propres mains,  
 Donne au peuple des Souverains,  
 Dans sa grace ou dans sa colere ;  
 Et qui, par ses ordres divers,  
 Ou comme Juge, ou comme Pere,  
 Mais toujours justement, gouverne l'univers.

Il est l'éternelle Sagesse,  
 Il est l'unique Vérité,  
 Sans mélange & sans qualité.  
 Son essence fait sa richesse ;  
 Il est tout ce que nous croyons,  
 Et rien de ce que nous voyons ;

Encore qu'il soit toutes choses,  
 Dans lui-même il trouve son lieu ;  
 Il tient seul la chaîne des causes :  
 Que dirai-je, mortels ? en un mot, il est Dieu.  
 (*Racan.*)

Toutes les vérités ne sont pour Dieu qu'une  
 seule idée ; tous les lieux, un seul point ; &  
 tous les temps, un seul moment. Sa puissance  
 agit par elle-même ; il peut, parce qu'il veut :  
 sa volonté fait son pouvoir ; &, de tous ses  
 attributs, la bonté est celui sans lequel on le  
 peut moins concevoir. (*J. J. Rousseau.*)

Il est un Dieu puissant, dont la main étendue  
 Tient au milieu des airs la terre suspendue ;  
 Le souffle de sa voix enfanta l'univers,  
 Dans le centre du monde il creusa les enfers.  
 Il plaça sous ses pieds ce flambeau tutélaire,  
 Ce feu qui nous soutient, ce jour qui nous éclaire.  
 (*De Sauvigny.*)

Que peuvent contre Dieu tous les rois de la terre ?  
 Ils s'uniroient en vain pour lui faire la guerre :  
 Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer ;  
 Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.  
 Au seul nom de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble ;  
 Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;  
 Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,  
 Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étoient pas.  
 (*Racine.*)

Dieu puissant ! les mortels dociles  
 Ne poussent point vers toi de soupirs superflus.  
 Leurs ennemis, roseaux fragiles,  
 D'un seul de tes regards tombent, & ne sont plus.  
 Tes cris, semblables au tonnerre,  
 Jusqu'au fond de l'abîme ont été répétés ;  
 Et, dans le centre de la terre,  
 Les flots à ton aspect rentrent épouvantés.

Le ciel s'entr'ouvre, & ta parole  
 Commande aux vents fougueux d'ébranler l'univers.  
 Ta main, de l'un à l'autre pôle,  
 Fait retentir la foudre & briller les éclairs.

(*Le Franc.*)

*Sa puissance sur nos cœurs.*

En quelque état que soit la créature,  
 Elle est toute à son Dieu par la loi de nature.  
 C'est un droit que sur lui personne ne prescrit :  
 Jusqu'au fond de son ame, il est mis en écrit ;  
 Et, dès qu'un autre objet nous charme & nous attire,  
 Notre cœur est troublé par ce nouvel empire :  
 Il murmure, il s'agite, il soupire en tout lieu,  
 Et ne trouve jamais de repos qu'en son Dieu.



Souvent le ciel par des ordres suprêmes,  
 Sans nous en consulter, dispose de nous-mêmes ;  
 Et de nos passions maître & juge à la fois,  
 Pour nous les inspirer, n'attend pas notre choix.

(*T. Corneille.*)

Laiſſons agir Dieu ſeul, dont l'ordre nous inspire ;  
 De nos cœurs à ſon gré lui ſeul regle l'empire ;  
 Et de nos paſſions les motifs différents,  
 Sont autant de ſecrêts dont les cieux ſont garants.

(*Le même.*)

*Grandeur de Dieu.*

D'un Dieu, maître de tout, j'adore la puissance :  
 La foudre est en ſes mains, la terre eſt à ſes pieds ;

Les éléments humiliés

M'annoncent ſa grandeur & ſa magnificence.

Mers vaſtes, vous fuyez ;

Et toi, Jourdain, dans tes grottes profondes,  
 Retournant ſur tes pas, tu vas cacher tes ondes ;  
 Tu frémis à l'aſpect, tu fuis devant les yeux  
 D'un Dieu qui devant lui fait abaiſſer les cieux.



Mais, s'il est aux mortels un maître redoutable,  
Est-il pour ses enfants de pere plus aimable ?  
C'est lui qui, se cachant sous cent noms différents,  
S'insinuant par-tout, anime la nature ;

Et dont la bonté sans mesure,  
Fait un cercle de biens de la course des ans.

Lui de qui la féconde haléine,  
Sous le nom de zéphyrs, rappelle le printemps ;  
Ressuscite nos fleurs ; & dans nos bois ramene  
Le ramage & l'amour de cent oiseaux divers,  
Qui de chantres nouveaux repeuplent l'univers.

(Chaulieu.)

*L'univers annonce l'existence de Dieu.*

Dieu tout-puissant, maître du monde,  
Sous qui tremblent la terre, & l'enfer & les cieux ;

Toi, qu'une obscurité profonde  
Rend inaccessible à nos yeux ;  
Pour pénétrer, Seigneur, ton essence suprême,

S'il faut être égal à toi-même,  
Si l'esprit trop borné ne peut te concevoir,  
Promenant nos regards de l'un à l'autre pôle,

Dans les œuvres de ta parole  
Méconnoîtrons-nous ton pouvoir ?

L'univers, Sagesse infinie,  
Est un livre sacré que nous ouvrent tes mains.

Dans sa pompe & son harmonie,  
Tout parle sans cesse aux humains.  
Ces globes enflammés qui roulent sur nos têtes,

Ces mers fécondes en tempêtes,  
La terre à nos besoins prodiguant ses bienfaits ;  
Tous les êtres enfin, aux yeux de tous les âges,

Avec cent voix & cent langages,  
Chantent le Dieu qui les a faits.

Que le Soleil brille à ma vue ;  
Que ta voix en tonnant perce jusqu'aux enfers ;

Que l'onde fièrement émue  
Semble se perdre dans les airs,

Ou que des flots mutins l'impérieuse rage,  
A ta voix expire au rivage :  
J'adore, en frémissant, ta force & ta splendeur ;  
Et, moins surpris encor de ces frappants spectacles,  
C'est dans de plus secrets miracles  
Que je contemple ta grandeur.

Paroissez, enfants de la terre,  
Agiles habitants des airs, des champs, des bois,  
Dans vos ruses, travaux & guerre,  
Que de prodiges à la fois !  
A tous vos mouvements la sagesse préside.  
Est-ce la raison qui vous guide ?  
N'est-ce qu'un foible instinct, moteur de vos ressorts ?  
Ouvre les yeux, mortel ; dans ces frêles machines,  
Admire des sources divines  
Les inépuisables trésors.

Que leur industrie est puissante !  
Par ses hardis travaux, étonnant mes regards,  
Grand Dieu ! la matière savante  
Épuise les secrets des arts.  
Pour surprendre sa proie une fileuse habile, (a)  
Ici, sur sa trame docile,  
Promene tour-à-tour des fils entrelacés ;  
Quel art ! quelle justesse ! orgueilleux Géometre,  
Pourrois-tu ne pas reconnoître  
Que tes travaux sont effacés ?

Là, l'ingénieuse hirondelle,  
Du fruit de ses amours suspendant le berceau,  
Moins rivale encor que modele,  
Étonne le jaloux ciseau.  
Ciel ! l'argile obéit à l'ordre qu'elle trace,  
Tout se range, tout prend sa place ;  
L'édifice s'accroît, & s'élève à mes yeux.  
Quels sont donc tes secrets, auteur de la nature ?  
Un chef-d'œuvre d'architecture  
Naît sous un bec industrieux.

(a) L'araignée.

Dans sa retraite suspendue  
Cet insecte (b) produit la parure des rois.

Honteux de remper à ma vue,  
Il s'est imposé d'autres loix.

Quels sublimes efforts signalent son adresse !

Bientôt vaincu par sa foiblesse,  
Au sein de son ouvrage il trouve son tombeau ;  
Et, rival, en mourant, de la toute-puissance,  
De lui-même, de son essence,  
Fait sortir un être (c) nouveau.

Quelle est la nation (d) armée,  
Qu'un bruit sourd me découvre errante en ce jardin ?

Tantôt au pillage animée,  
Elle s'enrichit du butin ;  
Tantôt de mille fleurs la dépouille fertile,  
Grand Dieu, par son art se distille  
En fluides (e) trésors précieux aux mortels :  
Que dis-je, par tes loix, ô Sagesse profonde !  
Tu rends son adresse féconde  
Tributaire de tes autels.

Orgueilleuse raison de l'homme,  
Qui vois avec mépris de sages animaux,  
Contemple ce peuple (f) économe  
Courbé sous d'utiles fardeaux.

Habile à prévenir le temps de l'indigence,  
Dans la saison de l'abondance,  
Il comble ses greniers sous d'invisibles toits ;  
Et, formant à son gré de sages républiques,  
Trouve en ses demeures obliques,  
Ses mœurs, sa patrie & ses loix.

Tout me ravit dans la nature,  
Jusqu'au plus vil insecte écrasé sous mes pas,  
Qui peut contempler sa structure,  
Seigneur, & ne t'admirer pas ?

(b) Le ver à soie.

(c) Le miel.

(e) Le papillon.

(f) Les fourmis.

(d) Les abeilles.

Par le pompeux éclat de diverses merveilles,  
Frappant mes yeux & mes oreilles,  
Ta suprême bonté s'abaisse jusqu'à moi ;  
Et, m'élevant enfin jusques à ton essence,  
J'apprends que l'humaine puissance  
N'est que foiblesse devant toi.



Tout être dépendant vient d'un Être suprême ;  
Et ce que nous voyons ne s'est point fait soi-même.  
Jetez les yeux par-tout ; l'air, la terre, les eaux,  
Le ciel où, jour & nuit, brillent des feux si beaux,  
L'ordre toujours égal des saisons, des planètes,  
Prouve par quelles mains elles ont été faites.

(*Boursault.*)

Les Cieux instruisent la terre  
A révérer leur Auteur ;  
Tout ce que leur globe enferme,  
Célebre un Dieu créateur.  
Quel plus sublime cantique,  
Que le concert magnifique  
De tous les célestes corps !  
Quelle grandeur infinie !  
Quelle divine harmonie  
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle  
Tout parle, tout nous instruit ;  
Le jour au jour la révèle,  
La nuit l'annonce à la nuit :  
Ce grand & superbe ouvrage  
N'est point pour l'homme un langage  
Obscur & mystérieux,  
Son admirable structure  
Est la voix de la nature  
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte  
Il a placé de ses mains

Ce Soleil qui, dans sa route,  
Éclaire tous les humains.  
Environné de lumière,  
Cet astre ouvre sa carrière  
Comme un époux glorieux;  
Qui, dès l'aube matinale,  
De sa couche nuptiale  
Sort brillant & radieux.

L'univers à sa présence  
Semble sortir du néant;  
Il prend sa course & s'avance  
Comme un superbe géant.  
Bientôt sa marche féconde  
Embrasse le tour du monde,  
Dans le cercle qu'il décrit;  
Et, par sa chaleur puissante,  
La nature languissante  
Se ranime & se nourrit. (Rousseau.)

*Action de Dieu sur toute la nature.*

De ce vaste univers les diverses parties  
Sont, pour former un tout, sagement assorties.  
De ce tout étonnant, la nature est le corps,  
L'Éternel en est l'ame, & conduit ses ressorts;  
Et, s'il se cache aux yeux, les traits de sa puissance  
Annoncent à l'esprit son auguste présence.  
En fabriquant la terre, en construisant les cieux,  
Il est également puissant & glorieux.  
En tous lieux il s'étend, sans avoir d'étendue;  
Sans être divisé, par-tout il s'insinue:  
Des esprits & des corps c'est l'invisible appui,  
Et tout être vivant, respire, agit en lui.  
Il donne, & ne perd rien; il produit, il opère;  
Sans que jamais sa force ou se lasse ou s'altère:  
Il se montre à nos yeux aussi sage, aussi grand,  
Dans le moindre ciron que dans un éléphant;  
Dans un homme ignoré sous une humble chaumière,  
Que dans le Séraphin rayonnant de lumière.

Le foible, le puissant, le grand & le petit,  
 Tout, devant ses regards, tombe & s'anéantit :  
 Sa substance pénètre & le ciel & la terre,  
 Les remplit, les soutient, les joint & les resserre.  
 (Du Resnel.)

*Bienfaits de Dieu.*

Ce Dieu, dont on me peint les jugements sévères,  
 C'est le Dieu d'Israël, c'est le Dieu de nos peres,  
 Qui, toujours envers eux, si prodigue en bienfaits,  
 A, pour les secourir, oublié leurs forfaits.  
 C'est ce Dieu qui pour eux renversa la nature ;  
     Et qui, pour leurs soulagemens,  
     Établit cet ordre qui dure  
     Depuis la naissance des temps.  
 Et c'est ce même Dieu de qui la main puissante,  
 De ma frêle machine ajuste les ressorts,  
     Et, dès-lors qu'elle est chancelante,  
 Rallume mon esprit, & ranime mon corps.  
 Son souffle m'a tiré du sein de la matiere ;  
 C'est lui qui chaque jour me prête sa lumière :  
 Lui dont, malgré mes maux & l'état où je suis,  
 Je compte les bienfaits par les jours que je vis.  
 En ce Dieu de pitié, j'ai mis ma confiance ;  
 Certain de ses bontés, je vis en assurance,  
 Qu'un Dieu qui, par son choix, au jour m'a destiné,  
 A des feux éternels ne m'a point condamné.  
 (Chaulieu.)

*Clémence de Dieu.*

La clémence de Dieu, dont on voit tant de preuves,  
 Est semblable à-peu-près à ces paisibles fleuves,  
 Qui ne résistent point au temps rude & fatal  
 Qui tient leurs flots captifs sous un mur de crystal.  
 Jusques à certains poids, qu'on y passe & repasse,  
 On est en sûreté sur leur épaisse glace :  
 Mais lorsqu'on la surcharge elle fend sous nos pas ;  
 Et qui tombe dessous ne s'en retire pas.  
 (Boursault.)

*Dieu proportionne ses récompenses à nos mérites.*

Le Ciel, qui mieux que nous connoît ce que nous  
sommes,

Mesure ses faveurs au mérite des hommes.

(*Corneille.*)

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,  
Pour adoucir les maux de cette courte vie,  
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,  
De la terre à jamais aimables habitants ;  
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence !  
L'un est le doux sommeil, & l'autre est l'espérance.  
L'un, quand l'homme accablé sent de son foible corps  
Les organes vaincus, sans force & sans ressorts,  
Vient, par un calme heureux, secourir la nature,  
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure ;  
L'autre, anime nos cœurs, enflamme nos desirs,  
Et, même en nous trompant, donne de vrais plaisirs.

(*Voltaire.*)

*Dieu incompréhensible.*

Loin de rien décider de cet Être suprême,  
Gardons, en l'adorant, un silence profond ;  
Le mystère est immense, & l'esprit s'y confond :  
Pour dire ce qu'il est, il faut être lui-même.

*Dieu ne répand pas ses dons sur un cœur endurci.*

Ce Dieu qui tient votre ame & vos jours dans sa main,  
Promet-il à vos vœux de le vouloir demain ?  
Il est toujours tout juste & tout bon ; mais sa Grace  
Ne descend pas toujours avec même efficace.  
Après certains moments que perdent nos longueurs,  
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs :  
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare ;  
Le bras qui la versoit en devient plus avare ;  
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien,  
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.

(*Corneille.*)

*On ne donne à Dieu qu'un cœur mourant.*

T'aimer, Seigneur, paroît un parti triste à prendre,  
Tant qu'à quelques plaisirs on peut encor prétendre.  
On croit ne te devoir que la fin de ses jours :  
Encore est-ce à regret qu'en ces instants funestes,  
On te donne les affreux restes  
D'une vie employée à t'offenser toujours.  
(*Mad. Deshoulières.*)

### *Justice de Dieu.*

Le monde est son ouvrage :  
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage ;  
Juge tous les mortels avec d'égales loix,  
Et, du haut de son trône, interroge les rois.  
(*Racine.*)

*Notre amour pour Dieu doit être prééminent.*

Ce Seigneur des seigneurs  
Veut le premier amour & les premiers honneurs.  
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,  
Il ne faut rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même ;  
Négliger, pour lui plaire, & femme, & biens & rang,  
Exposer pour sa gloire, & verser tout son sang.  
(*Corneille.*)

*Les décrets de Dieu sont impénétrables.*

Toi qui punis nos crimes,  
Grand Dieu, que tes conseils sont de profonds abîmes !  
Qu'ils ont d'obscurité pour nos foibles esprits !  
Quelquefois d'un forfait, un second est le prix ;  
Souvent les traits vengeurs que lance ta colere,  
Punissent dans le fils l'iniquité du pere ;  
Et ta main, nous cachant tes redoutables coups,  
Confond notre justice, & remplit ton courroux.  
(*Duché.*)

*Les*



*Les honneurs ne sont d'aucun mérite devant Dieu.*

Quand nous serons jugés au poids du Sanctuaire,  
 Que devant Dieu nous paroîtrons,  
 Vainement nous invoquerons  
 Les honneurs qu'ici-bas le monde a pu nous faire.  
 Ce Héros, dont la terre admire les hauts faits,  
 En condamnant la voix publique,  
 Et plaignant, mais trop tard, ennemis & sujets,  
 Maudira, peut-être à jamais,  
 Ce qui fut le sujet de son panégyrique. (*Pavillon.*)

*Le pécheur pénitent met sa confiance & trouve  
 sa félicité en Dieu.*

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité :  
 Toujours tu prends plaisir à nous être propice ;  
 Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté  
 Ne me pardonnera sans blesser ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété,  
 Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :  
 Ton intérêt s'oppose à ma félicité ;  
 Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton desir, puisqu'il t'est glorieux ;  
 Offense-toi des pleurs qui tombent de mes yeux :  
 Tonne, frappe, il est temps, rends-moi guerre pour  
 guerre.

J'adore, en périssant, la raison qui t'aigrit ;  
 Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,  
 Qui ne soit tout couvert du Sang de Jésus-Christ ?  
 (*Des Barreaux.*)

Au milieu des malheurs qui nous livrent la guerre,  
 Heureux, cent fois heureux, qui n'attend du secours  
 Que de Dieu, qui d'un mot fit le ciel & la terre,  
 Qui, des saisons, des nuits, des jours,  
 A réglé l'immuable cours ;  
 Et dont la seule main peut lancer le tonnerre.

Heureux qui met enfin son espoir le plus doux  
 En ce Dieu plein d'amour & de bonté pour nous ;  
 Invariable en ses promesses ;  
 Qui n'attend, pour calmer son plus ardent courroux,  
 Qu'un repentir de nos foiblesses :  
 Qui, par d'interminables soins,  
 Soutient les malheureux que la Justice opprime ;  
 Et qui, malgré l'horreur que lui donne le crime,  
 Pourvoit sans cesse à nos besoins.  
 (*Mad. Deshoulières.*)



Non, quelques troupes innombrables  
 Qu'un ennemi puisse assembler,  
 On ne me verra point trembler  
 A leurs approches redoutables.  
 Dieu qui me conduit aux combats,  
 Règle comme il lui plaît le destin des batailles ;  
 Et je suis assuré, sans tours & sans murailles,  
 Quand je suis couvert de son bras.

Posséder un puissant empire,  
 Amasser de riches trésors,  
 Voir tout céder à mes efforts,  
 N'est pas la fortune où j'aspire ;  
 C'est Dieu seul qui fait mes plaisirs ;  
 Lui seul qu'avec transport j'adore & je contemple ;  
 Et dans le seul bonheur de visiter son temple,  
 Je borne aujourd'hui mes desirs.

Je me plains, je languis, je pleure,  
 Attendant le bienheureux jour,  
 Où, plein d'espérance & d'amour,  
 Je verrai sa sainte demeure ;  
 Elle seule charme mes sens ;  
 C'est-là que j'aperçois de plus pures lumières ;  
 Et que je vois monter mes vœux & mes prières,  
 Parmi les odeurs de l'encens.

(*Godeau.*)

*Joad à Abner.*

Celui qui met un frein à la fureur des flots,  
Sait aussi des méchants arrêter les complots.  
Soumis, avec respect, à sa volonté sainte,  
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.  
(*Racine, Athalie, act. 1. sc. 1.*)

*Mardochée à Esther.*

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,  
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !  
Dieu parle, & d'un mortel vous craignez le courroux !  
Que dis-je ? votre vie ! Esther, est-elle à vous ?  
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?  
N'est-elle pas au Dieu dont vous l'avez reçue ?  
Et qui fait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,  
Si pour sauver son peuple il ne vous gardoit pas ?  
Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie,  
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,  
Ni pour charmer les yeux des profanes humains.  
Pour un plus noble usage il réserve ses Saints.  
S'immoler pour son nom & pour son héritage,  
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage.  
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !  
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?  
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?  
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre,  
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.  
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentret.  
Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble.  
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble.  
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,  
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étoient pas.  
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,  
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zèle.  
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,  
Devant moi, chere Esther, a bien voulu marcher.  
Et, s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,  
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.

Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers  
Par la plus foible main qui soit dans l'univers.

(*Racine, Esther, act. 1. sc. 3.*)

*Esther à Assuérus.*

Ce Dieu, maître absolu de la terre & des cieux,  
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.  
L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage.  
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,  
Juge tous les mortels avec d'égaux loix,  
Et du haut de son trône interroge les rois.  
Des plus fermes États la chute épouvantable,  
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.  
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser.  
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser.  
Sous les Assyriens leur triste servitude  
Devint le juste prix de leur ingratitude.  
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,  
Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,  
L'appella par son nom, le promit à la terre,  
Le fit naître, & soudain l'arma de son tonnerre,  
Brisa les fiers remparts, & les portes d'airain,  
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,  
De son temple détruit vengea sur eux l'injure.  
Babylone paya nos pleurs avec usure.  
Cyrus par lui vainqueur publia ses bienfaits,  
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,  
Nous rendit & nos loix & nos fêtes divines ;  
Et le temple déjà sortoit de ses ruines.  
Mais de ce Roi si sage héritier insensé,  
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,  
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,  
Le retrancha lui-même & vous mit en sa place.

(*Racine, Esther, act. 3. sc. 4.*)

*Joas à Athalie.*

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?  
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,  
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Tous les jours je l'invoque, & d'un soin paternel  
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

(*Racine, Athalie, act. 2. sc. 7.*)

## DIFFICULTÉS DE LA POÉSIE.

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire Auteur  
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.  
S'il ne sent point du ciel l'influence secrete,  
Si son astre en naissant ne l'a formé Poëte ;  
Dans son génie étroit il est toujours captif,  
Pour lui Phébus est sourd, & Pégase est rétif.  
O vous donc, qui, brûlant d'une ardeur périlleuse ;  
Courez du bel-esprit la carrière épineuse,  
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,  
Ni prendre pour génie un amour de rimer :  
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,  
Et consultez long-temps votre esprit & vos forces.

(*Despréaux, Art Poët. ch. 1.*)



Hé ! mes amis, un peu moins de superbe.  
Vous avez lu quelque Ode de Malherbe ?  
Soit, Richelet jadis, en raccourci,  
Vous a de l'art les regles dégrossi ?  
Je le veux bien. Vous avez sur la scène  
En vers bouffis fait hurler Melpomene ?  
C'est un grand point. Mais ce n'est pas assez.  
Ce métier-ci n'est ce que vous pensez,  
Minerve à tous ne départ ses largesses.  
Tous savent l'art ; peu savent ses finesses.  
Et croyez-moi, je n'en parle à travers.  
Le jeu d'échecs ressemble au jeu des vers.  
Savoir la marche est chose très-unie ;  
Jouer le jeu, c'est le fruit du génie.  
Je dis le fruit du génie achevé,  
Par longue étude & travail cultivé.

(*Roussseau, Épître à Cl. Marot.*)

## DIRECTEURS.

*Leur empire sur l'esprit des femmes.*

Chaque femme a le sien, dont elle suit les loix,  
Et qu'elle va, par jour, consulter mille fois.  
L'une n'entreprend rien sans avoir son suffrage;  
L'autre, par ses avis, règle tout son ménage.  
Et telle, violant le plus saint droit des gens,  
Pour enrichir le Moine, appauvrit ses enfants.

Le zèle de plusieurs Directeurs est universel ;  
il s'étend sur le spirituel & le temporel. Le  
gouvernement des maisons, ainsi que des consciences, est de leur ressort. Ils sont principaux acteurs dans les rôles du monde. Ils font une réforme dans les habits, & négligent tout ce qui s'oppose aux devoirs de l'état de celles qu'ils dirigent. La réforme de la présomption, qui a enivré leurs têtes depuis qu'elles ont pris la livrée de la haute dévotion, leur est indifférente : le dehors est corrigé, & le dedans conserve ses imperfections,

De tous les mortels, grace aux dévotes ames ;  
Nul n'est si bien soigné qu'un Directeur de femmes,  
Quelque léger dégoût vient-il le travailler ?  
Une foible vapeur le fait-elle bâiller ?  
Un escadron coëffé d'abord court à son aide.  
L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remède,  
Chez lui syrôps exquis, ratafias vantés,  
Confitures enfin, volent de tous côtés,  
Car, de tous mets exquis, secs, en pâte, ou liquides,  
Les estomacs dévots toujours furent avides.  
Le premier masselpain pour eux je crois se fit,  
Et le premier citron à Rouen fut confit. (*Boileau.*)

## DISCORDE.

*La discorde est la suite du péché.*

Tels, depuis le péché, font devenus les hommes ;  
Tels on les voit encor dans le siècle où nous sommes.  
Aux droits les plus sacrés, préférant l'intérêt,  
Ici, l'un contre un fils sollicite un arrêt ;  
Et là, jetant l'opprobre en sa propre famille,  
D'un hôte & d'un parent, l'autre séduit la fille.  
D'hommes, on voit par-tout la terre fourmiller,  
Nés pour s'entredétruire, ardents à se piller.  
Les femmes, pour se voir des maris séparées,  
Aux pieds des tribunaux gémissent éplorées.

*(L'Abbé de Villiers.)*

## DISCOURS.

*On doit éviter le trop grand art dans le discours.*

Les mots sont des chemins pour aller aux pensées ;  
Mais quand, avec trop d'art, les choses sont placées,  
Le discours en chemin, nous présentant des fleurs,  
Amuse notre esprit qu'il doit porter ailleurs.

*(Le même.)*

Un discours est bon, quand il ne donne pas  
plus de peine à entendre qu'à lire.

*Discours de Cléopâtre.*

Mes enfants\*, prenez place. Enfin voici le jour  
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,  
Où je puis voir briller sur une de vos têtes,  
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,  
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,  
Qui m'a coûté pour vous tant de soins & de pleurs.  
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes,  
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes ;  
Que pour ne vous pas voir exposés à ses coups,  
Il fallut me résoudre à me priver de vous.

\* *Antiochus & Séleucus.*

Quelles peines depuis, grands Dieux ! n'ai-je souffertes !  
Chaque jour redoubla mes douleurs & mes pertes.  
Je vis votre royaume entre ces murs réduit,  
Je crus mort votre pere ; & , sur un si faux bruit,  
Le peuple mutiné voulut avoir un maître ;  
J'eus beau le nommer lâche , ingrat , parjure , traître ;  
Il fallut satisfaire à son brutal desir,  
Et de peur qu'il en prît , il m'en fallut choisir.  
Pour vous sauver l'État , que n'eussé-je pu faire ?  
Je choisis un époux avec des yeux de mere ,  
Votre oncle Antiochus , & j'espérai qu'en lui,  
Votre trône tombant trouveroit un appui.  
Mais à peine son bras en relève la chute ,  
Que par lui de nouveau le sort me persécute ;  
Maître de votre État par sa valeur sauvé ,  
Il s'obstine à remplir ce trône relevé.  
Qui lui parle de vous attire sa menace ;  
Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place ;  
Et de dépositaire , & de libérateur ,  
Il s'érige en tyran & lâche usurpateur.  
Sa main l'en a puni , pardonnons à son Ombre :  
Aussi-bien en un seul voici des maux sans nombre.  
Nicanor votre pere & mon premier époux . . .  
Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux ,  
Puisque l'ayant cru mort , il sembla ne revivre  
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?  
Passons ; je ne me puis souvenir sans trembler ,  
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler :  
Je ne fais s'il est digne , ou d'horreur , ou d'estime ,  
S'il plut aux dieux , ou non , s'il fit justice , ou crime.  
Mais soit crime , ou justice , il est certain , mes fils ,  
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.  
Ni celui des grandeurs , ni celui de la vie ,  
Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.  
J'étois lasse du trône , où d'éternels malheurs  
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.  
Ma vie est presque usée ; & ce reste inutile ,  
Chez mon frere avec vous trouvoit un sûr asyle :  
Mais voir après douze ans & de soins & de maux ,



Un pere vous ôter le fruit de mes travaux !  
Mais voir votre couronne, après lui, destinée  
Aux enfants qui naîtroient d'un second hyménée !  
A cette indignité je ne connus plus rien,  
Je me crus tout permis pour garder votre bien.  
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mere,  
Un trône racheté par le malheur d'un pere.  
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant ;  
Et, si j'en ai fait un en vous le rachetant,  
Daigne du juste ciel la bonté souveraine,  
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine ;  
Ne lancer que sur moi les foudres mérités,  
Et n'épandre sur vous que des prospérités.  
. . . . . Mes enfants, vous fuyez la couronne :  
Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne ;  
L'unique fondement de cette aversion,  
C'est la honte attachée à la possession.  
Elle passe à vos yeux pour la même infamie,  
S'il faut la partager avec votre ennemie,  
Et qu'un indigne hymen la fasse retomber  
Sur celle qui venoit pour vous la dérober.  
O nobles sentiments d'une ame généreuse !  
O fils, vraiment mes fils ! ô mere trop heureuse !  
Le sort de votre pere enfin est éclairci ;  
Il étoit innocent, & je puis l'être aussi :  
Il vous aima toujours, & ne fut mauvais pere ;  
Que charmé par la sœur ou forcé par le frere ;  
Et dans cette embuscade où son effort fut vain,  
Rodogune, mes fils, le tua par ma main ;  
Ainsi de cet amour la fatale puissance  
Vous coûte votre pere, à moi mon innocence ;  
Et, si ma main pour vous n'avoit tout attenté,  
L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.  
Ainsi vous me rendrez l'innocence & l'estime ;  
Lorsque vous punirez la cause de mon crime.  
De cette même main qui vous a tout sauvé,  
Dans son sang odieux je l'aurois bien lavé :  
Mais comme vous aviez votre part aux offenses,  
Je vous ai réservé votre part aux vengeances ;

Et, pour ne tenir plus en suspens vos esprits,  
 Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.  
 Entre deux fils que j'aime avec même tendresse,  
 Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse :  
 La mort de Rodogune en nommera l'aîné.  
 Quoi ! vous montrez tous deux un visage étonné !  
 Redoutez-vous son frere ? Après la paix infâme,  
 Que, même en la jurant, je détestois dans l'ame,  
 J'ai fait lever des gens par des ordres secrets,  
 Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tout prêts ;  
 Et, tandis qu'il fait tête aux Princes d'Arménie,  
 Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.  
 Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi ?  
 Est-ce pitié pour elle ? est-ce haine pour moi ?  
 Voulez-vous l'épouser, afin qu'elle me brave,  
 Et mettre mon destin aux mains de mon esclave ?  
 Vous ne répondez point ! allez, enfants ingrats,  
 Pour qui je crus en vain conserver ces États.  
 J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre,  
 Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

(*Corneille, Rodogune, act. 3. sc. 3.*)

### DISCRETION.

*La discrétion est une vertu difficile à pratiquer.*

Être discret, n'est pas chose facile ;  
 C'est un talent plus précieux que l'or :  
 La garde d'un secret est souvent plus utile,  
 Que n'est la garde d'un trésor.



Ce qu'un ami discret nous cache,  
 Loin de le vouloir déterrer,  
 Aimons toujours à l'ignorer ;  
 C'est perfidie à qui l'arrache.  
 Mais s'il faut que dans notre sein  
 On dépose quelque mystère,  
 Fidele & sûr dépositaire,  
 Soyons toujours, jusqu'à la fin,  
 A l'épreuve de la colere ;  
 Soyons à l'épreuve du vin. (*Du Cerceau.*)

## DISGRACES.

On ne doit point craindre dans ce siècle-ci d'être accablé par une foule d'amis & de défenseurs, lorsqu'il nous arrive quelque disgrâce. Un infortuné sera obligé à l'avenir de demander une injonction au Juge pour se faire assister d'un consolateur & d'un appui, & de se faire créer un curateur à la disgrâce, ainsi qu'on fait aux émancipations & aux successions vacantes.

*Les disgrâces suivent de près la prospérité.*

Tel, commence à jouir, qui touche à sa disgrâce :

Tel, après cent périls qu'il aura surmontés,

Fait une chute humiliante.

La fortune la plus brillante

N'est souvent qu'un éclair qui s'éteint en naissant.

*(La Chaussée.)*

Notre amour-propre blessé par les disgrâces se charge du soin de les représenter à notre esprit, qui tombe dans l'abattement & le désespoir. Au lieu de s'appliquer à la recherche des moyens qui peuvent le soulager, perdre toute espérance, quitter le gouvernail, s'abandonner à la merci des flots, lorsqu'on essuie une tempête, c'est s'attendre à une perte prochaine.

Dans les disgrâces, le comble de l'infortune c'est d'avoir été heureux ; parce que le souvenir du bonheur passé, rend plus vif le sentiment d'une disgrâce présente.

## DISPUTE.

Il y a des gens qui disputent sans fin sur la Religion, & qui combattent en même temps à qui l'observera le moins. *(Génie de Montesquieu.)*

## DISSIMULATION.

*L'artifice & la dissimulation ne se trouvent que dans les Cours des Rois.*

*(C'est un Roi qui parle.)*

Le plus vil des humains, dans sa bassesse extrême,  
Voit du premier coup-d'œil qui le hait ou qui l'aime;  
Mais pour nous, se fardant de trompeuses couleurs,  
Les visages jamais ne ressemblent aux cœurs.

*(Du Belloy.)*

*La dissimulation est le voile de nos affections.*

L'art de dissimuler est le ressort du monde :

. . . . .  
Il masque les vieilles querelles ;  
Il prête un air sincère aux amitiés nouvelles.  
L'amour même lui doit son plus beau coloris ;  
Et, sous un fier maintien cachant les tendres flammes,  
Il tient lieu de sagesse aux femmes,  
Et d'indifférence aux maris. *(Des Mahis.)*

*La dissimulation passe pour vertu.*

Le siècle où nous sommes,  
A bien dissimuler met la vertu des hommes :  
A peine quatre mots se peuvent échapper  
Sans quelque double sens, afin de nous tromper ;  
Et fort souvent de bouche un dessein se propose,  
Dans le temps que l'esprit songe à toute autre chose.  
*(Corneille.)*

*Le siècle est fertile en amis dissimulés.*

O qu'il en est de ceux dont l'esprit à la mode  
A l'humeur d'un ami jamais ne s'accommode ;  
Et qui, lorsqu'ils nous font cent protestations,  
Pour en rompre l'effet ont mille inventions !

*(Le même.)*

*Diffimulation des femmes.*

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri ;  
 Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri :  
 Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes,  
 N'est souvent qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.  
 (Moliere.)

Les femmes ne sont pas sous la toile, ce  
 qu'elles sont sur la toile des peintres.

*Nos cœurs doivent être d'accord avec nos discours.*

Je veux que l'on soit homme, & qu'en toute rencontre  
 Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,  
 Que ce soit lui qui parle, & que nos sentiments  
 Ne se masquent jamais sous de vains compliments.  
 (Moliere.)

L'homme dissimulé, & celui qui est vrai, dif-  
 ferent ; en ce que l'esprit conduit le cœur de  
 celui qui est dissimulé, & que le cœur conduit  
 l'esprit de l'homme vrai.

## DISSIPATEUR.

Un dissipateur demandant à son Médecin,  
 pourquoi les matieres qu'il rendoit étoient tou-  
 jours vertes. Je n'en suis pas surpris, répondit  
 le Médecin ; cela vient de ce que vous avez  
 mangé tout votre bien en herbe.

## DISSIPATION.

Nous n'employons les organes dont la nature  
 nous a pourvus, qu'à recevoir les impressions  
 étrangères. Nous ne cherchons qu'à nous ré-  
 pandre au-dehors, & à exister hors de nous :  
 rarement faisons-nous usage du sens intérieur,  
 qui nous réduit à nos vraies dimensions, & qui

sépare de nous tout ce qui n'en est pas. Notre ame demeure sans exercice au milieu du tumulte des sensations corporelles. Elle se dessèche par le feu de nos passions. Le cœur, l'esprit, les sens, tout travaille contre elle. Comment peut-elle se dégager de toutes les illusions de notre esprit ?  
(*De Buffon.*)

### DISTRACTION.

M. de Brancas auroit été coucher dans son lit ordinaire le soir du jour qu'il se maria, si son valet de chambre ne l'avoit fait souvenir qu'il s'étoit marié le matin.

Ah ! ciel, un jour de nôce oublier une femme !  
Cette erreur me paroît un peu digne de blâme.  
Pour le lendemain passe ; & j'en vois aujourd'hui  
Qui voudroient bien pouvoir l'oublier comme lui.  
(*Regnard.*)

Un négociant auquel on faisoit signer l'extrait baptismal d'un de ses enfants, signa : *Pierre & compagnie.*

### DIVERSITÉ.

*La diversité plaît, & les plaisirs continuels deviennent insipides.*

Tout lasse, & tout enfin devient inquiétude ;  
Les plaisirs assidus cessent d'être plaisirs :  
Ils s'allument par les desirs,  
Et s'étouffent par l'habitude. (*Le Noble.*)

### DIVERTISSEMENTS.

Les divertissements sont comme des repôsoirs agréables, & de commodes hôtelleries. Une vie sans fêtes est un long chemin sans gîte. Ce sont

des médecins, que les ames malades ne doivent employer que de temps en temps.

### DIVORCE,

#### *Pris pour mauvais ménage.*

Quelle union, grand Dieu ! qu'une union semblable,  
Qu'une union qui n'aboutit

Qu'à se gronder toujours, mangeant à même table ;

Qu'à se tourner le dos, couchant au même lit !

Survient-il des enfants ? (car enfin la nature

Se mêle quelquefois de les raccommoder)

Autre sujet de se gronder.

L'épouse incommodée à toute heure murmure,

S'en prend sans cesse à son époux,

Qui, sans amitié, sans tendresse,

La plaint peu de souffrir les maux d'une grossesse

Dont il faut nuit & jour qu'il sente les dégoûts :

Mais lorsque tous les deux, jaloux,

D'amertume & de fiel se nourrissent sans cesse,

Quel supplice, quel enfer est-ce ?

L'hymen, à ce prix-là, mérite-t-il la presse ?

C'est ainsi cependant qu'ils sont faits presque tous.

(Desmarets.)

Tristement vendre, par un contrat,

Sa liberté, son nom & son état,

Aux volontés d'un maître despotique,

Dont on devient le premier domestique ;

Se quereller, ou s'éviter le jour,

Sans joie à table, & la nuit sans amour ;

Trembler toujours d'avoir une faiblesse,

Y succomber, ou combattre sans cesse ;

Tromper son maître, ou vivre sans espoir

Dans les langueurs d'un importun devoir ;

Gémir, sécher dans sa douleur profonde ;

Un tel hymen est l'enfer dans ce monde.

(Voltaire.)

Une femme, en Turquie, peut demander le

divorce, si son mari ne lui donne pas une nuit pendant la semaine. Combien de femmes & de maris, en France, ne s'en accordent pas une pendant toute l'année !

(*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

### *Causes du divorce.*

L'hymen & le bonheur ne se rencontrent gueres ;  
De l'hymen aujourd'hui l'on ne serre les nœuds ;  
Que pour être opulent & non pour être heureux.  
Cette foi qu'on se donne est un vœu mercénaire,  
Qu'on forme effrontément sans aimer & sans plaire ;  
C'est à la fois du bien qu'on cherche à s'immoler ;  
Ce sont des chaînes d'or dont on veut s'accabler.  
Ce lien, dépouillé de tendresse & d'estime,  
N'a point cette vertu qui le rend légitime ;  
Qui produit des époux le charme mutuel ;  
Et ce bonheur se change en un malheur réel.

On demandoit à un mari pourquoi il s'étoit séparé de sa femme qui avoit beaucoup de mérite ; il répondit en montrant son soulier : vous voyez qu'il est bien fait, mais vous ne savez pas qu'il me blesse.

### *L'insomnie est la suite du divorce.*

La couche conjugale où repose une femme,  
N'a jamais les plaisirs que cherche une belle ame.  
L'on n'y dort point à l'aise ; & le Dieu du repos  
N'y fait point épancher ses tranquilles pavots.  
Toujours quelque querelle entre les deux parties  
Qu'un hymen malheureux a si mal assorties,  
Fait un fracas terrible ; & tel est son destin,  
Qu'il y renaît sans cesse un désordre intestin.

(*M. Nicole sur Juvenal.*)

*Divorce*



*Divorce projeté.*

Si tu ne finis ton tapage,  
 Sais-tu bien ce que je ferai ?  
 Je planterai-là le ménage,  
 Margot, je t'abandonnerai ;  
 Alors, soit de force ou de gré,  
 Tu me regretteras : car, maudite femelle,  
 Je veux te faire, avant d'accomplir ce dessein,  
 Un quarteron d'enfants. Un quarteron, dit-elle ?  
 Fais-les moi tout-à-l'heure, & décampe demain.  
 (Sedaine.)

## D O C T E U R.

La chauffe d'un Docteur est quelquefois le  
 signe visible d'une science invisible, & une belle  
 enseigne à une mauvaise hôtellerie.

## D O M É S T I C I T É.

La servitude est le noviciat des gens de fortune. Un paysan échappé de son village entre en maison, il plaît à son maître, & quelquefois davantage à sa maîtresse ; il a tous les talents nécessaires pour faire fortune ; il fait écrire & compter ; il est rempant, ardent, & peu délicat sur l'honneur. On le fait petit-commis ; on monte ensuite à cheval son rare mérite ; de-là il entre dans différentes affaires. On livre à son avidité le département d'une riche province : il y met tout à contribution : les biens des particuliers passent dans ses mains à titre de gros manquant à sa fortune. Le peuple est vexé pour avoir trop bu ; trop heureux de ne le pas être pour avoir trop mangé ! enfin, le sang du paysan parvenu se purifie dans ses veines. Il est noble, il possède

des Marquisats, des Comtés, des Baronies ; & les enfants de son maître implorent sa protection pour remplir le premier poste qu'il occupoit aussi-tôt qu'il eut renoncé aux couleurs.

### D O M E S T I Q U E S .

Les domestiques des Grands ne jugent pas d'eux-mêmes par leur néant, mais ils se prirent sur l'élévation & la fortune de leurs maîtres.

### D O N .

Donner & répandre, c'est l'occupation continue des dieux & des rois.

### D O R M E U S E .

Beaux yeux d'Amarillis, pleins de traits & de flammes,  
Qui blessez tant de cœurs, & qui brûlez tant d'ames ;  
Je pensois qu'endormis, vous me seriez plus doux :  
Mais je sens de nouveau des blessures secrètes.  
Ah ! vous m'avez surpris, perfides que vous êtes !  
Vous cachez-vous ainsi pour mieux faire vos coups ?  
( De Cailly. )

### *Reproches à une belle dormeuse.*

Faut-il que de jalouses ombres  
Sur vos yeux retombent toujours, \*  
Et que Morphée, en des nuits sombres,  
Change les plus beaux de vos jours ?

Le cours rapide des journées  
Vous montre en vain le prix des temps ;  
Dans l'espace de dix années,  
A peine vivez-vous trois ans.

Encor si ce sommeil, Silvie,  
Pouvoit prolonger votre sort ;  
Si la mort rendoit à la vie  
Ce que vous donnez à la mort !

Mais non, dans les sombres demeures  
 Clotho file sans s'arrêter,  
 Et vous compte toutes les heures  
 Que vous ne pouvez pas compter.

## D O T.

A la Chine on n'a point vu la fille qu'on  
 épouse, quoiqu'elle n'apporte point de dot.  
 En France souvent on l'épouse, quoiqu'on l'ait  
 vue, parce qu'elle a une dot.

(*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

## D O U C E U R S.

*Les cœurs se gagnent par la douceur.*

Il faut au fond des cœurs se faire un héritage,  
 Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment;  
 On les gagne avec peine, on les perd aisément;  
 Mais la douceur attire & retient sur ses traces,  
 L'amitié, la faveur, la fortune & les graces;  
 La hauteur n'a jamais produit que des malheurs.  
 (*La Chaussée.*)

## D O U L E U R S.

*L'esprit est captif quand le corps souffre.*

Tirons-nous de l'esprit aucune utilité  
 Quand la douleur nous met à la torture?  
 Illustre ami, permets que je murmure;  
 Ton mal te traite avec indignité,  
 Et la vertu reproche à la nature  
 Le peu de soin qu'elle a de ta santé.  
 (*Charleval.*)



## D R O I T S D E L A B E A U T É .

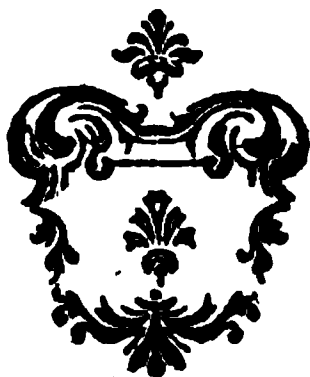
*Attila à Oclar.*

Je sens combattre encor dans ce cœur qui soupire,  
Les droits de la beauté contre ceux de l'Empire :  
L'effort de la raison qui soutient mon orgueil,  
Ne peut non plus que lui soutenir ce coup-d'œil,  
Et quand de tout moi-même il m'a rendu le maître,  
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paroître.  
O beauté qui te fais adorer en tous lieux,  
Cruel poison de l'ame, & doux charme des yeux,  
Que devient, quand je veux, l'autorité suprême,  
Si tu prends malgré moi l'empire de moi-même,  
Et si cette fierté qui fait par-tout la loi,  
Ne peut me garantir de la prendre de toi ?

*(Corneille, Attila, act. 3. sc. 1.)*

## D U C H E S S E .

Une Duchesse répondit à une personne qui lui faisoit des reproches d'avoir épousé un Marquis qu'elle avoit mieux aimé être couchée qu'assise.



EAU

ÈCC

E A U X.

*Vertu des eaux minérales.*

**C**es eaux portent au cœur de si douces vapeurs,  
Qu'une belle en buvant, presque sans qu'elle y pense,  
Guérit en un moment de toutes ses rigueurs,  
Et le galant de sa souffrance.

Une Abbessé ennuyée de la clôture, demanda à son Médecin une Ordonnance pour aller aux eaux de Barbotan. Le Médecin lui en envoya une pour aller aux eaux de Forges ; elle la lui renvoya par un exprès, qui lui dit qu'elle ne guériroit jamais à Forges, qui n'étoit pas éloigné de trente lieues de l'Abbaye.

E C C L É S I A S T I Q U E.

*Mort d'un Ecclesiastique.*

Je fais bien qu'un homme d'Eglise,  
Qu'on redoutoit fort en ce lieu,  
Vient de rendre son ame à Dieu ;  
Mais je ne sais si Dieu l'a prise.

(De Cailly.)

E C O N O M I E.

L'économie est une femme sage & prudente, qui s'habille, se loge & se meuble convenablement à son état & à ses revenus. Sa table, toute frugale qu'elle est, suffit à ses besoins. Elle ne connoît que le nécessaire, & bannit de sa maison toute superfluité ; elle n'entreprend rien sans réflexion & sans conseil, & trouve toujours des

ressources au besoin ; elle exerce la charité avec discernement ; elle est sourde aux sollicitations continuelles de l'avarice & de la prodigalité, qui veulent la faire sortir du juste milieu qu'elle a choisi ; elle prévoit tout, & pourvoit à tout ; elle est noble & généreuse dans l'occasion, & reçoit ses amis avec franchise.

L'économie tient un milieu entre l'avarice & la prodigalité ; mais elle doit s'y tenir si ferme qu'elle ne penche pas du côté de l'avarice, dont elle est proche parente.

La fardide avarice & la folle prodigalité tempérées l'une par l'autre, produisent la sage économie ; c'est une vertu qui tire son origine de deux vices.

Charlemagne, dans un de ses Capitulaires, ordonne de vendre les poulets des basses-cours de ses domaines, & les légumes de ses jardins. Tel Financier qui dépense trente mille livres par an, pour l'entretien des potagers de sa maison de campagne, se trouveroit offensé si l'on lui disoit qu'il envoie au marché le surplus de ce qu'il lui faut de légumes pour l'entretien de sa table & de celle de ses gens.

*(Essais histor. de M. de Saint-Foix.)*

Je me suis apperçue, disoit la reine Frédégonde, qu'on a volé dans nos celliers plusieurs jambons. Une bourgeoise du siècle s'éclateroit de rire en apprenant qu'une reine alloit dans ses celliers pour compter ses jambons. Une actrice se croiroit déshonorée de blanchir elle-même

son linge, pendant qu'Électre, Iphigénie, & autres Princeffes qu'elle représente tous les jours, alloient avec leurs fervantes à la riviere, & aidoient à laver leurs robes. (*Le même.*)

É C R I T U R E.

Les paroles ont des aîles, & passent fans s'arrêter ; au lieu que l'écriture est un esprit attaché à un corps : c'est une parole morte qui dure plus que la vivante.

C'est des Phéniciens que nous vient l'art d'écrire,  
Cet art ingénieux de parler sans rien dire ;  
Et, par des traits divers que notre main conduit,  
D'attacher au papier la parole qui fuit.  
(*Billette de Fanier.*)

C'est de-là que nous vient cet art ingénieux,  
De peindre la parole & de parler aux yeux ;  
Et, par des traits divers, & figures tracées,  
Donner de la couleur & du corps aux pensées.  
(*Brébeuf.*)

*L'écriture est un art utile aux amants.*

L'écriture est un art bien utile aux amants,  
Petits soins, rendez-vous, doux accommodements,  
Promesses d'épouser, plainte, douceur, rupture,  
Tout cela se trafique avecque l'écriture.  
(*La Fosse.*)

É D U C A T I O N.

Tout homme qui a du talent & une petite fortune, peut recevoir une bonne éducation & s'enrichir ; parce que la force de l'inclination & le besoin de parvenir, aiguissent le desir & l'industrie, & mettent en œuvre tout ce qui est en nous. (*Fontenelle.*)

Le mérite des enfants dépend de l'éducation qu'on leur donne. Il y a des naturels si beaux qu'ils ressemblent à ces arbres qui n'ont pas besoin d'être taillés ; mais il n'y en a point qu'il ne faille cultiver avec ménagement. Trop de soin peut les faire fructifier trop tôt. Les meilleurs fruits sont ceux qui viennent dans leur saison : ceux qui viennent avant le temps, ne servent qu'à satisfaire la curiosité ; ils privent des fruits mûrs & parfaits qu'on auroit eus dans la saison.

*La seule éducation caractérise l'homme.*

Que vois-je ? c'est l'homme ; ô nature,

Qu'est-il en sortant de tes mains ?

Foible essai, grossière peinture :

Hélas ! où sont les traits divins ?

Éducation, parle, achève,

Prends tes couleurs, corrige, enlève :

Les taches de l'humanité.

Ton pinceau dégrossit les ombres

Qui cachent sous leurs voiles sombres

Les traits de la Divinité.

Tel, au sortir de la carrière,

Le marbre brut sous le ciseau,

Perd aux yeux sa forme grossière,

Et prend un éclat tout nouveau.

Bouchardon le frappe, il enfante

Une figure qui m'enchanté,

Je vois l'image de LOUIS.

Sans les secours qui les polissent,

Que de mérites s'avilissent,

Que de talents évanouis !

Que dois-je au nom le plus illustre

Dont le grand se pare à mes yeux.



S'il n'a point reçu le vrai lustre  
 Qui seul me le rend glorieux ?  
 Je lui refuse mon hommage,  
 Mes respects seroient un outrage.  
 A la véritable grandeur.  
 Contre lui ses aïeux prononcent ;  
 Leurs titres, leur gloire, m'annoncent  
 Sa bassesse & son déshonneur.

Néron surpasse ses ancêtres,  
 Il est l'émule de Cyrus,  
 Quand il reconnoît pour ses maîtres  
 Les Sénèques & les Burrhus ;  
 A leurs avis son cœur fidele,  
 Pour les bons Rois est un modele :  
 Rome bénit son Empereur,  
 Mais abhorre-t-il leurs maximes :  
 Ses jours se comptent par ses crimes,  
 Et son nom seul est en horreur.

(*De Saulx.*)

L'instruction fait tout, & la main de nos peres  
 Grave en de faibles cœurs ces premiers caracteres,  
 Que l'exemple & le temps nous viennent retracer,  
 Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.

(*Voltaire.*)

Il faut veiller extrêmement sur le passage qu'un  
 enfant fait d'un âge à un autre, le traiter aussi  
 délicatement qu'un oiseau qui mue, & le garder  
 avec autant de précaution qu'un fruit qui se  
 noue.

Une femme galante ayant dit qu'elle se pro-  
 posoit de faire élever son fils dans le sein de sa  
 famille, on lui répondit qu'il falloit l'envoyer au  
 College des quatre Nations.

## ÉLOGES.

*Les éloges sont quelquefois des tributs de la reconnaissance due aux bienfaits.*

Il me semble, grand Roi, dans mes nouveaux écrits,  
Que mon encens payé n'est plus du même prix.  
J'ai peur que l'univers, qui fait ma récompense,  
N'impute mes transports à ma reconnaissance;  
Et que, par tes présents, mon vers décrédité,  
N'ait moins de poids pour toi dans la postérité.

(Boileau.)

*Éloge de Louis XIV sous le nom de Titus.*

Mon nom par la victoire est si bien affermi,  
Qu'on me croit dans la paix un lion endormi;  
Mon réveil incertain du monde fait l'étude,  
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude;  
Et tandis qu'en ma Cour les aimables loisirs  
Ménagent l'heureux choix des jeux & des plaisirs,  
Pour envoyer l'effroi sous l'un & l'autre pôle,  
Je n'ai qu'à faire un pas & hausser la parole.

(Corneille, *Bérénice*, act. 2. sc. 1.)

## ÉLOQUENCE.

L'éloquence est le médecin des esprits, c'est la lyre d'Amphion qui entraîne après soi les forêts & les rochers; c'est le caducée de Mercure qui lui donne l'empire sur le ciel, la terre & les enfers, par la force de la persuasion. Celui qui a le don de l'éloquence est un conquérant qui commande sans armes, & n'a pas besoin de gardes.

L'éloquence agit plus sur le cœur que sur l'esprit, elle gouverne les volontés, enflamme les desirs, maîtrise l'homme & le conduit à son gré; elle éclaire moins qu'elle ne domine; elle instruit moins qu'elle ne commande.

Un discours ne doit pas être trop brillant dans son exorde ; il faut que l'éloquence paroisse par degrés , & qu'elle imite en cela la nature qui s'avance insensiblement ; & le beau jour qui a si peu d'éclat dans son commencement , que l'on doute si c'est le jour ou la nuit.

## E M B R A S E M E N T.

*Embrâsement de la maison des filles repenties.*

De ce feu qui s'est pris aux filles repenties ,  
On raisonne , on discourt en diverses façons ;  
Mais ce qui se dit plus par les mauvais garçons ,  
C'est qu'on n'en voit pas plus leurs flammes amorties.  
( *Passerat.* )

## É M U L A T I O N.

L'émulation nourrit les esprits , & l'envie ou l'admiration allument dans nos cœurs le desir d'imiter les grandes choses , & échauffent l'inclination que nous avons pour elles ; de-là il arrive que nous acquérons au souverain degré de perfection , ce que nous avons recherché avec beaucoup d'ardeur. ( *Velleius Paterculus.* )

Qu'il est grand , qu'il est doux de se dire à soi-même :  
Je n'ai point d'ennemis , j'ai des rivaux que j'aime !  
Je prends part à leur gloire , à leurs maux , à leurs biens.  
Les arts nous ont unis , leurs beaux jours sont les miens.  
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble  
Ces chênes , ces sapins ; qui s'élèvent ensemble ;  
Un suc toujours égal est préparé pour eux ,  
Leur pied touche aux enfers , leur cime est dans les cieux ;  
Leur tronc inébranlable , & leur pompeuse tête  
Résiste , en se touchant , aux coups de la tempête ;  
Ils vivent l'un pour l'autre ; ils triomphent du temps ;  
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpents

Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,  
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

(*Voltaire, Discours sur l'Envie.*)

### ENCENS.

*Encens prodigué à un faquin, Seigneur de Paroisse.*

J'avois frondé le culte & les mysteres  
Dont à la Chine on s'est embarrassé,  
Et Brisacier dans ses lettres austeres  
Me paroissoit justement courroucé :  
Mais quand je vois Sire Alain encensé,  
Je suis forcé d'abjurer mes paroles,  
Et de souscrire à l'hommage insensé  
Que les Chinois rendent à leurs idoles.

(*Rousseau.*)

Il n'est point d'encens qui entête si fort une  
jolie femme, que celui qui ne brûle pas pour  
elle.

### ENFANCE.

*Ses agréments.*

Quel âge doit plus faire envie  
Que le premier temps de la vie ?  
Ni peine, ni souci cuisant,  
Dans les tendres enfants n'altère  
L'humeur toujours gaie & légère.  
Tout occupés du bien présent,  
L'avenir ne les trouble guere,  
Crainte, desir, joie & colere,  
Tout se passe en un tour de main.  
Le soir on se couche, on sommeille  
Sans souci pour le lendemain,  
Et le jour suivant on s'éveille  
Sans retour fâcheux sur la veille.  
Tous les jours leur paroissent neufs,  
A chaque heure ils semblent renaitre.

Hélas ! ils sont les vrais heureux ;  
Et, s'ils le sont sans le connoître,  
Nous qui nous le croyons sans l'être ;  
Nous sommes plus à plaindre qu'eux.

( *Du Cerceau.* )

*La conduite de l'homme dépend des premières impressions qu'il a reçues dans son enfance.*

Ce que dans un enfant on imprime d'abord,  
A des âges suivans détermine le sort.

Ainsi prit Annibal le goût de la vengeance,  
Quand au pied des autels conduisant son enfance,  
Un pere furieux lui fit, entre ses mains,  
Bégayer le serment de perdre les humains.

( *L'Abbé de Villiers.* )

*On doit conduire les enfans avec beaucoup de circonspection.*

On doit avec respect toujours traiter l'enfance ;  
D'un ancien Auteur c'est la sage sentence,  
Qui doit apprendre au maître à si bien s'observer,  
Que jamais aux enfans, qu'il a soin d'élever,  
Son exemple ou sa voix ne donne aucune idée,  
Qui ne soit sur la règle ou sur le vrai fondée.

( *Le même.* )

*Les enfans ne doivent pas être châtiés par humeur, mais par raison.*

Que ce soit la raison qui gronde & qui menace :  
Même en le châtiant, que l'enfant égaré  
Vous trouve un air si sage, un ton si modéré,  
Qu'il ne puisse à l'humeur du maître qui l'impose  
De la peine qu'il souffre attribuer la cause.

( *Le même.* )

C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfans, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point commises. Ils savent mieux que personne ce qu'ils méritent. Ils connoissent si c'est à tort

ou avec raison qu'on les châtie, & ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées, que par l'impunité.

Les enfants ne peuvent rien faire de mieux que d'étudier leurs peres, lorsqu'ils ont du mérite & de la vertu : c'est un miroir qu'ils doivent souvent consulter pour reconnoître leurs défauts, & les rectifier sur le modele qu'il représente ; voilà leur étude.

*Compliment à un voisin, au sujet d'un enfant trouvé sur sa porte.*

Pere adoptif d'un fils né dans le badinage,  
Quand vous vivez sans femme en honnête garçon,  
Vous recueillez pourtant un beau fruit de ménage,  
Trouvant sur votre porte un petit nourriçon.  
Élevez cet enfant au défaut de son pere :  
S'il vous coûte à nourrir aussi peu qu'à le faire,  
N'en craignez point la charge, & le faites nommer ;  
Sa mere vous en prie, & dit de bonne grace,  
Que, s'il vous vient chez vous des poupons sans semer,  
Quand vous en semerez, vous aurez belle race.

Le grand nombre d'enfants enrichit les gens de campagne, parce que ce sont de nouveaux outils & des instruments utiles à la fertilité & à l'entretien de leurs domaines, & que chacun d'eux concourt avec plus de zèle à l'accroissement de leur fortune, qu'un mercenaire à gages qui n'a aucun espoir de profit dans la masse.

### E N J O U E M E N T.

*Ses effets.*

Sans ce dieu qui nous caresse,  
Pour nous la vie est un fardeau ;  
Avec lui l'heureuse Vieillesse  
Badine encor près du tombeau.

Il donne à la belle jeunesse  
 La piquante vivacité,  
 Et, de l'univers enchanté,  
 Il bannit, par sa douce ivresse,  
 L'ennui de l'uniformité,  
 L'éclat d'une superbe fête,  
 Les palais somptueux des rois,  
 S'il n'y fait entendre sa voix,  
 N'offrent qu'une pompe muette.  
 Cédez à ce dieu séducteur,  
 Vains philosophes de la Grece :  
 Vous raisonnez sur la sagesse ;  
 Mais par lui je sens le bonheur.  
 Il embellit la beauté même,  
 La laideur lui doit des attraits ;  
 Il répand des charmes secrets  
 Sur le chaume & le diadème. (Barthé.)

*Séjour de l'Enjouement.*

Non loin de la reine des villes,  
 Au centre d'un bocage épais,  
 Dans des lieux en roses fertiles,  
 L'Enjouement plaça son palais.  
 Il en a banni l'opulence,  
 L'or sur-tout n'y brilla jamais.  
 De la triste magnificence  
 Ce dieu fuit les pompeux apprêts ;  
 Des myrthes souples qui s'unissent  
 Forment des voûtes en berceaux ;  
 Des rangs de jeunes arbrisseaux  
 Sont des colonnes qui fleurissent ;  
 L'air est charmé du bruit des eaux  
 Qui serpentent ou qui jaillissent,  
 Et toujours ces bois retentissent  
 Des accords brillants des oiseaux.  
 Les mâles & sombres peintures  
 Des le Brutis & des Parocels,  
 N'y retracent point aux mortels  
 Le sang, les meurtres, les blessures.

L'Albane y peint la volupté  
 D'une touche vive & légère ;  
 Le pinceau naïf de Ténier ,  
 Des hameaux la grosse gaieté.  
 O combien de reines altières  
 N'ont pu voir cet heureux séjour ;  
 Tandis que les Jeux dans sa cour  
 Appelloient de simples bergeres !  
 S'il y reçut des majestés ,  
 Elles quittoient du rang suprême  
 Tous les ornements respectés ,  
 Et le sceptre & le diadème ,  
 Et tout l'ennui des dignités. ( *Le même.* )

## E N N E M I S.

*Un ennemi fait plus de mal que cent amis ne peuvent faire de bien.*

Un ennemi nuit plus que cent amis ne servent :  
 Qu'à jamais les dieux m'en préservent !  
 La Haine veille, & l'Amitié s'endort.

( *La Motte.* )

Nos véritables ennemis sont avec nous. Déracinons de nos cœurs l'ambition, l'avarice & la jalousie, nous rétablirons l'ordre & l'harmonie qui doivent régner dans la société ; tous les hommes seront amis.

*Les caresses d'un ennemi sont toujours à craindre.*

Un langage flatteur n'est souvent qu'une adresse  
 Pour nous suborner mieux & nous mieux éblouir ;  
 Quand un fourbe ennemi vous loue & vous caresse,  
 Prenez garde, il veut vous trahir.

( *Le Brun.* )

Vivre avec des gens qui sont brouillés, & dont il faut entendre les plaintes réciproques, c'est ne pas sortir de l'audience.



Un ennemi, dit un célèbre Auteur,  
 Est un soigneux & docte Précepteur,  
 Fâcheux par fois, mais toujours salutaire,  
 Et qui nous sert sans gage, ni salaire :  
 Dans ses leçons plus utile cent fois,  
 Que ces amis dont la timide voix  
 Craint d'éveiller notre esprit qui sommeille,  
 Par des accents trop durs à notre oreille.  
 A qui des deux en effet m'adresser,  
 Dans les besoins dont je me sens presser ?  
 Est-ce au flatteur qui me loue & m'encense ?  
 Est-ce à l'ami qui me tait ce qu'il pense ?  
 Par tous les deux séduit au même point,  
 Du foible ami dépouillant la mollesse,  
 Du vil flatteur dédaignant la souplesse,  
 Son émétique est un breuvage heureux,  
 Souvent utile, & jamais dangereux.  
 (*Rousseau, Épître à M. Rollin.*)

## ENNUI.

Tous ces gens ennuyés, qu'on amuse avec  
 tant de peine, doivent leur dégoût à leurs vices,  
 & ne perdent le sentiment du plaisir qu'avec  
 celui du devoir. Les soins, les travaux, la re-  
 traite, deviennent des amusements par l'art de  
 les diriger. Une ame saine peut donner du goût  
 à des occupations communes, comme la santé  
 du corps fait trouver bons les aliments les plus  
 simples. (*J. J. Rousseau.*)

Le sot & l'homme d'esprit ne s'ennuient jamais.  
 Le sot, parce qu'il ne s'occupe de rien ; l'homme  
 d'esprit, parce qu'il trouve toujours occasion de  
 s'occuper agréablement.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse ;  
 elle a beaucoup de part dans la recherche que

font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société.  
Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

Il n'est permis à personne de s'ennuyer, parce que l'ennui est l'effet d'une fainéantise détestée de Dieu, qui a destiné l'homme au travail. L'ennui est un mal que le sage ne connoît point, & dont chacun a le remède entre ses mains.

### E N R Ô L E M E N T S.

Ainsi que le poisson, de nourriture avide,  
Est pris par le pêcheur à l'hameçon perfide;  
De même, par l'appas d'un métal suborneur,  
On tire de son champ l'indigent laboureur.  
Du Roi qu'il va servir il ignore l'outrage;  
Mais bientôt de la troupe où son destin l'engage,  
La fiere discipline & le courage altier,  
Font un brave soldat d'un payfan grossier.  
*(Philos. de Sans-Souci.)*

### E N T H O U S I A S M E.

Mais quel souffle divin m'enflamme ?  
D'où naît cette soudaine horreur ?  
Un Dieu vient échauffer mon ame  
D'une prophétique fureur.  
Loin d'ici, profane vulgaire,  
Apollon m'inspire & m'éclaire ;  
C'est lui, je le vois, je le sens.  
Mon cœur cede à sa violence.  
Mortels, respectez sa présence,  
Prêtez l'oreille à mes accents.

Les temps prédits par la Sibylle  
A leur terme sont parvenus.  
Nous touchons au regne tranquille  
Du vieux Saturne & de Janus.  
Voici la saison désirée,  
Où Thémis & sa sœur Astrée,

Rétablissant leurs saints autels,  
 Vont ramener ces jours insignes,  
 Où nos vertus nous rendoient dignes  
 Du commerce des immortels.

Où suis-je ? quel nouveau miracle  
 Tient encor mes sens enchantés ?  
 Quel vaste, quel pompeux spectacle  
 Frappe mes yeux épouvantés !  
 Un nouveau monde vient d'éclorre,  
 L'univers se reforme encore  
 Dans les abîmes du cahos :  
 Et, pour réparer ses ruines,  
 Je vois, des demeures divines,  
 Descendre un peuple de Héros.

Les éléments cessent leur guerre :  
 Les cieux ont repris leur azur.  
 Un feu sacré purge la terre  
 De tout ce qu'elle avoit d'impur.  
 On ne craint plus l'herbe mortelle,  
 Et le crocodile infidèle  
 Du Nil ne trouble plus les eaux.  
 Les lions dépouillent leur rage,  
 Et, dans le même pâturage,  
 Bondissent avec les troupeaux.

*(Rousseau, Ode sur la naissance du Duc de Bourgogne.)*

### E N T R A G U E S.

Henri IV demandant à Madame d'Entragues, qu'il aimoit passionnément, par où l'on pourroit entrer dans sa chambre, elle répondit : Sire, par l'Église.

### E N T R E V U E.

*Entrevue de Henri IV avec la belle Gabrielle.*

L'Amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,  
 Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre ;

Il paraît sans flambeau, sans fleches, sans carquois ;  
 Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.  
 On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,  
 S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.  
 Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,  
 Le desir inconnu de plaire à ce Héros.  
 Son teint fut animé d'une grace nouvelle.  
 L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle ;  
 Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas !  
 Au devant du Monarque il conduisit ses pas.  
 L'art simple dont lui-même a formé sa parure,  
 Paraît aux yeux séduits l'effet de la nature ;  
 L'or de ses blonds cheveux qui flotte au gré des vents,  
 Tantôt couvre sa gorge & ses trésors naissans,  
 Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.  
 Sa modestie encor la rendait plus aimable :  
 Non pas cette farouche & triste austérité,  
 Qui fait fuir les amours & même la beauté ?  
 Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,  
 Qui colore le front d'une rougeur divine,  
 Inspire le respect, enflamme les desirs,  
 Et de qui peut la vaincre augmente les plaisirs.  
 (*Voltaire, Henriade, ch. 9.*)

## E N V I E.

L'envie est une ombre qui suit presque toujours la vertu.

## E N V I E U X.

Le mérite en repos s'endort dans la paresse :  
 Mais par les envieux un génie excité,  
 Au comble de son art est mille fois monté.  
 Plus on veut l'affoiblir, plus il croît & s'élance.  
 Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance ;  
 Et peut-être ta plume \* aux Censeurs de Pyrrhus,  
 Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

\* Racine.

Moi-même dont la gloire ici moins répandue,  
 Des pâles envieux ne blesse point la vûe ;  
 Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,  
 De bonne heure a pourvû d'utiles ennemis ;  
 Je dois plus à leur haine ( il faut que je l'avoue )  
 Qu'au foible & vain talent dont la France me loue.  
 Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,  
 Tous les jours, en marchant, m'empêche de broncher.  
 Je songe à chaque trait que ma plume hasarde,  
 Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.  
 Je fais sur leurs avis corriger mes erreurs,  
 Et je mets à profit leurs malignes fureurs.  
 Si-tôt que sur un vice ils pensent me confondre ;  
 C'est en me guérissant que je fais leur répondre :  
 Et plus en criminel ils pensent m'ériger,  
 Plus, croissant en vertus, je songe à me venger.

*(Despréaux, Épître à Racine.)*

### É P I T A P H E S.

Il est ridicule de voir les morts ensevelis dans la vanité, pourrir avec orgueil, & vouloir nous dérober leur néant par la magnificence d'un tombeau : images de ce qu'ils ont été pendant leur vie, lorsqu'ils enveloppoient sous l'éclat de l'or & de la soie, des corps pleins d'infirmités & de défauts ; & qu'ils cachotent sous un extérieur concerté de sagesse, un esprit rempli de foiblesses, & un cœur agité de mille passions.

L'építaphe est une marque plus sûre de l'orgueil des vivants que des vertus du défunt. Le mensonge y accompagne l'homme jusqu'au tombeau, & triomphe encore de ses cendres ; l'éloge du défunt qu'on grave sur le marbre, n'est souvent qu'une peinture de ce qu'il devoit être.

## É P O U S A I L L E S.

*Fille mariée par un pere avare.*

De maints écus sauvés, Harpagon réjoui,  
 Marioit au vieux Roch, sans dot, la jeune fille ;  
 Déjà la jeune Agnès, victime de famille,  
 Obeïssoit au sort. Quand l'époux eut dit oui,  
 (Parole de plusieurs à longs jours regrettée)  
 Le Prêtre dit : Agnès, le voulez-vous aussi ?  
 Homme de Dieu, dit-elle, en tout ceci,  
 Vous êtes le premier qui m'avez consultée.

## É P O U S E.

*Épithaphe d'une chaste épouse.*

Passant, arrête ici tes pas :  
 Autre part tu ne liras pas  
 Une histoire si merveilleuse,  
 Que celle qu'à tes yeux ce marbre vient offrir ;  
 Ci gît de son époux une femme amoureuse,  
 Que son chaste amour fit mourir.  
 Aux Dames elle a fait une leçon commune  
 De mourir en femmes de bien ;  
 Comme elle n'a suivi l'exemple de pas une,  
 Pas une ne suivra le sien.

*Regrets d'une épouse sur la mort de son mari.*

Le cœur gros de soupirs, les yeux noyés de larmes,  
 Plus triste que la mort dont je sens les alarmes,  
 Jusques dans le tombeau je vous suis, cher époux.  
 Comme je vous aimai d'un amour sans seconde,  
 Et ne vous donnai point sujet d'être jaloux,  
 Pour ne plus rien aimer, ni rien louer au monde,  
 J'enfeyelis mon cœur & ma plume avec vous.

(Vavasseur.)

*Épouse chérie.*

Quand pour ravoïr son épouse Euridice,  
 Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers,

L'étonnement d'un si rare caprice  
 En fit cesser tous les tourments divers.  
 On admira bien plus que ses concerts,  
 D'un tel amour la bisarre faillie ;  
 Et Pluton même, embarrassé du choix,  
 La lui rendit pour prix de sa folie,  
 Et la retint en faveur de sa voix.

(*Roussseau, Épigrammes.*)

### É P O U X.

#### *Devoirs des époux.*

Quand un mari, quand une femme  
 Vivent de telle sorte entre eux,  
 Que ce n'est qu'un cœur & qu'une ame,  
 Il n'est point d'état plus heureux.  
 Mais si l'on s'en rapporte à ceux  
 Qui sont sous la loi conjugale,  
 C'est la pierre philosophale,  
 De n'être qu'un quand on est deux.

Le mariage est une espece  
 De banque & de société,  
 Où d'abord chacun a compté  
 Sur le rang & sur la richesse,  
 Sur l'agrément, sur la tendresse,  
 Et quelquefois sur la beauté ;  
 Mais où, d'un & d'autre côté,  
 Chacun met en communauté  
 Quelque défaut, quelque foiblesse,  
 Dont il n'est rien dit au traité.

(*Desmarets.*)

La relation sociale des sexes est admirable ;  
 de cette société résulte une personne morale,  
 dont l'homme est l'œil & la femme le bras ;  
 mais avec telle dépendance l'un de l'autre, que  
 c'est de l'homme que la femme apprend ce  
 qu'il faut voir, & de la femme que l'homme

apprend ce qu'il faut faire. L'homme a les principes ; la femme a une raison pratique, & l'esprit des détails. Dans l'harmonie qui regne entre eux, tout tend à la fin commune. On ne fait lequel met le plus du sien ; chacun suit l'impulsion de l'autre ; chacun obéit : tous deux sont maîtres.

(J. J. Rousseau.)

*Invitation à de futurs époux.*

Que l'hymen & l'amour se rassemblent pour vous ;  
Soyez encore amants en devenant époux ;  
Vos desirs satisfaits doivent toujours renaître ;  
Brûlez toujours des mêmes feux :  
Que le droit de vous rendre heureux  
N'ôte rien au plaisir que vous aurez de l'être.

Il n'y a d'union entre les maris & les femmes  
de la Cour & de Paris, que dans leurs armes.

*Avis à de nouveaux époux.*

Époux, voulez-vous faire une bonne maison ?  
Sur le commandement point de délicatesse,  
Point de maître, point de maîtresse  
Que le bon-sens & la raison. (Pavillon.)

Un nœud d'or & d'argent fragile & léger  
unit toujours les époux, & rarement les cœurs.

*Avis à un nouvel époux.*

Ne divertissez point les fonds  
Destinés pour la paix de votre mariage ;  
Encore aurez-vous peine, usant de ce ménage ;  
A payer toutes les façons  
Que demande un si grand ouvrage.

Pour être heureux époux, soyez toujours amant ;  
Que, bien plus que le Sacrement,



L'amour à jamais vous unisse ;  
 Et, pour faire durer le plaisir entre vous,  
 Que ce soit l'amant qui jouisse  
 De tout ce qu'on doit à l'époux.

( *Le même.* )

Que de maris & de femmes dont le lien est si  
 serré, qu'il les blesse l'un & l'autre !

*Les époux se voient à présent avec indifférence.*

Je remarque aujourd'hui qu'il n'est plus du bon air  
 D'aimer une compagne à qui l'on s'associe,  
 Cet usage n'est plus que dans la bourgeoisie ;  
 Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal,  
 Un parfait ridicule, un travers sans égal.  
 Un époux à présent n'ose plus le paroître.  
 On lui reprocherait tout ce qu'il voudrait être ;  
 Il faut qu'il sacrifie au préjugé cruel  
 Les plaisirs d'un amour permis & mutuel ;  
 Il est épris en vain d'une épouse qui l'aime,  
 La mode le subjugué en dépit de lui-même,  
 Et le réduit bien-tôt à la nécessité  
 De passer de la honte à l'infidélité. ( *La Chauffée.* )

Deux époux trop vifs & trop pétulants, sont  
 comme deux tisons qui, réunis ensemble, s'em-  
 brasent l'un l'autre, & contribuent à leur perte.

J U N I E.

Et quel est donc, Seigneur, cet époux ?

N É R O N.

Moi, Madame.

J U N I E.

Vous ?

N É R O N.

Je vous nommerais, Madame, un autre nom ;  
 Si j'en savais quelque autre au-dessus de Néron.

Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire,  
 J'ai parcouru des yeux la Cour, Rome & l'Empire.  
 Plus j'ai cherché, Madame, & plus je cherche encor  
 En quelles mains je dois confier ce trésor,  
 Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,  
 En doit être lui seul l'heureux dépositaire ;  
 Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains  
 A qui Rome a commis l'empire des humains.  
 Vous-même, consultez vos premières années :  
 Claudius à son fils les avoit destinées,  
 Mais c'étoit en un temps où de l'Empire entier  
 Il croyoit, quelque jour, le nommer héritier.  
 Les dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,  
 C'est à vous de passer du côté de l'Empire.  
 En vain de ce présent ils m'auroient honoré,  
 Si votre cœur devoit en être séparé,  
 Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes ;  
 Si, tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,  
 Des jours toujours à plaindre & toujours enviés,  
 Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.

(*Racine, Britannicus, act. 2. sc. 3.*)

### É P R E U V E.

On éprouve l'or par le feu, la femme par l'or,  
 & l'homme par la femme.

### E R R E U R.

L'homme est né pour l'erreur ; on voit la molle argile,  
 Sous la main du potier, moins souple & moins docile,  
 Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers,  
 Précepteurs ignorants de ce faible univers.

(*Voltaire, Temple du Goût.*)

### E S C A D R O N.

Le Roi ayant fait placer à ses côtés le Nonce  
 du Pape, dans un ballet que donna Marie de  
 Médicis, dans lequel dansoient quinze des plus  
 belles femmes de la Cour, lui dit : Monsieur le

Nonce, je n'ai jamais vu de plus bel escadron,  
ni de plus périlleux que celui-ci.

## E S C L A V A G E.

*Triple esclavage.*

Tout bien considéré, je ne possède rien ;  
Mon ame, mon corps & mon bien  
Sont dans une servile & triste dépendance.  
Mon ame est sous le joug d'un Directeur chagrin ;  
Mon corps dépend d'un Médecin ;  
Et mon bien est en proie à l'homme de finance.

Il est rare qu'un homme ne paye pas de sa  
liberté & de son autorité la riche dot que sa  
femme lui a apportée en mariage.

Les grands biens d'une femme augmentent trop ses  
droits,

Et, par reconnoissance, il faut subir ses loix.  
Ce bienfait-là devient une dette éternelle,  
Dont on ne peut jamais s'acquitter envers elle.  
Vingt exemples pour un semblent m'en avertir.  
C'est se vendre en un mot, & non pas s'affortir.

( *La Chaussée.* )

## E S P É R A N C E.

L'espérance est le songe d'un homme éveillé ;  
c'est le pavot qui endort nos peines : c'est une  
jeune étourdie qui n'a que de l'imagination sans  
jugement, & qui croit tout ce qu'on lui dit,  
pourvu qu'il lui plaise.

Il en est des espérances comme des prédictions :  
pour une qui réussit, il y en a mille qui sont fausses.

L'espérance est une divinité qui n'a ni temples,  
ni autels que dans nos cœurs.

Les jeunes gens fondent toujours de grandes espérances sur des avantages imaginaires, parce que, comme ils sont pleins de feu, la nature fait en eux le même effet que le vin dans les ivrognes, qui voient deux pour un.

### **ESPIONS.**

#### *Passé-temps d'un espion des actions du Public.*

Il en est qui pendant tout un mois,  
Comme des loups-garoux, ne dorment qu'une fois :  
Leur curieuse humeur toujours les inquiète,  
Et si, dans le quartier, il est quelque amourette,  
Du soir jusqu'au matin ils demeurent au guet,  
Pour tenir bon papier de tout ce qui s'y fait.

(T. Corneille.)

### **ESPRIT.**

#### *Pouvoir de l'esprit humain.*

Emprisonner le temps dans sa course volante,  
Tracer sur le papier l'image de la voix,  
Tirer du ver l'éclat & l'ornement des rois,  
Rendre par les couleurs une toile parlante ;

Donner au corps de bronze une ame foudroyante,  
Sur les cordes d'un luth faire parler les doigts,  
Savoir apprivoiser jusqu'aux monstres des bois,  
Brûler avec un verre une ville flottante ;

Fabriquer l'univers d'atômes assemblés,  
Lire du firmament les chiffres étoilés,  
Faire un nouveau soleil dans le monde chymique ;

Dompter l'orgueil des flots & pénétrer par-tout,  
Évoquer les démons par le cercle magique :  
C'est ce qu'entreprend l'homme, & dont il vient à bout.

(Pavillon.)

Les productions de l'esprit sont comme ces fruits délicats, qui sont presque toujours trop verts, ou trop mûrs, & qu'il est difficile de cueillir & de servir bien à propos. Quand l'imagination est dans sa force, le jugement n'est encore qu'à demi formé, & à mesure que nous acquérons l'avantage de bien juger, nous perdons celui de bien inventer.

La justesse de l'esprit est une vertu qui combat les erreurs ; la droiture du cœur en est une qui combat les passions. L'une & l'autre sont nécessaires pour faire un parfaitement honnête homme ; parce que la justesse de l'esprit, sans la droiture du cœur, fait un homme éclairé, mais abandonné à ses passions ; & la rectitude du cœur, sans la justesse de l'esprit, fait un homme droit, mais sans lumieres, & sujet à mille fautes.

*L'esprit est sujet à l'erreur.*

Que souvent notre esprit, trompé par l'apparence ;  
Regle ses mouvements avec peu d'assurance !  
Qu'il est peu de lumiere en nos entendements !  
Et que d'incertitude en nos raisonnements !

(*Corneille.*)

Les esprits dissipés & qui ont beaucoup de connoissances superficielles, sont semblables à ces rivières dont le lit est fort large, qui occupent beaucoup de pays, & qui offrent une vue agréable, sans être d'aucune utilité ; au-lieu que les esprits recueillis ressemblent à celles dont le lit est resserré, qui ne paroissent pas tant, mais qui sont profondes & utiles.

L'esprit & le bien sont les seuls avantages qui mettent le prix aux hommes.

*Les lumieres de l'esprit de l'homme ne servent qu'à augmenter ses doutes.*

Que l'esprit de l'homme est borné !  
 Quelque temps qu'il donne à l'étude,  
 Quelque pénétrant qu'il soit né,  
 Il ne fait rien à fond, rien avec certitude ;  
 De ténèbres, pour lui, tout est environné.  
 La lumière qui vient du savoir le plus rare,  
 N'est qu'un fatal éclair, qu'un ardent qui l'égare :  
 Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.  
 Longues erreurs qu'elle a fait naître,  
 Vous ne prouvez que trop, que chercher à connaître,  
 N'est souvent qu'apprendre à douter.  
 ( *Mad. Deshoulières.* )

Tout le monde se plaint du défaut de mémoire, & personne n'est mécontent de son esprit ; parce que le défaut de mémoire n'attaque point l'amour-propre, au-lieu que celui d'esprit l'anéantit.

*L'esprit veut être cultivé par les belles-lettres.*

L'esprit est un vaisseau qu'on ne doit surcharger.  
 Quelle honte pour toi de le trop soulager !

Un stupide & un homme d'esprit se rencontrent quelquefois au même point, avec cette différence que l'homme d'esprit est à son plus bas, au-lieu que le stupide est à son plus haut.

Un homme d'esprit n'est jamais moins seul que quand il est seul, ni plus occupé que quand il n'a rien à faire.

*Prééminence*

*Prééminence de l'esprit sur la beauté.*

Des dons extérieurs l'uniformité lasse ;  
 Mais l'esprit a toujours une nouvelle grace.  
 Il a l'heureux talent de varier les traits ,  
 Et ses dons enchanteurs ne s'épuisent jamais.  
 En attraits différents il se montre fertile ,  
 Et dans un seul objet il en présente mille.  
 Par l'inconstance même il fait nous engager ;  
 Et, sans être infidèle, on croit devoir changer.  
 (Boissy.)

L'esprit n'a pas été donné à l'homme pour  
 son seul usage, mais afin qu'il le communiquât  
 aux autres. L'esprit d'un homme qui se concentre  
 au-dedans de lui-même, est comme une bonne  
 épée qu'on ne tire jamais du fourreau.

*L'esprit & les sentiments sont de tous les sexes.*

L'esprit n'a point de sexe ; il est parmi les femmes  
 De grands, de nobles cœurs ; il est de belles ames,  
 Dont l'exacte vertu fait du sexe, en aimant,  
 Éloigner la foiblesse & garder l'agrément.  
 (L'Abbé de Villiers.)

On disoit d'un vieillard qui avoit des faillies,  
 que c'étoit un vieux château où il revenoit des  
 esprits.

*L'esprit est à bon marché.*

Ce qu'on prend pour esprit dans le siècle où nous  
 sommes,

N'est autre chose, ou je me trompe fort,  
 Qu'une frivole effervescence,  
 Qu'un accès, une fièvre, un délire, un transport,  
 Que l'on nomme autrement, faute de connoissance ;  
 Proverbes, quolibets, folles allusions,  
 Pointes, frivolités plaisamment habillées,

Quelque superficie & des expressions

Artistement entortillées ;

Joignez-y le ton suffisant :

Voilà les qualités de l'esprit d'à présent.

( *La Chaussée.* )

L'esprit est un genre qui a sous lui plusieurs especes : le génie, le bon-sens, le discernement, la justesse, le talent & le goût.

( *Génie de Montesquieu.* )

De tous les empires, celui des gens d'esprit, sans être visible, est le plus étendu. Le puissant commande, les gens d'esprit gouvernent ; parce qu'avec le temps ils forment l'opinion publique, qui tôt ou tard subjugué ou renverse toute especé de despotisme.

( *Duclos.* )

Si l'on donne de l'esprit à des gens qui ne peuvent s'entretenir que de parures, de meubles & d'équipages, parce qu'on les voit accablés sous le poids des broderies, des diamants & des bijoux ; peut-on en refuser au bijoutier, au lapidaire & au magasinier, qui en sont marchands ?

*Un esprit prématuré ne se soutient pas.*

D'une trop brillante jeunesse

L'éclat prématuré doit blesser la raison ;

Tant de fleurs qui d'abord paroissent à foison,

Tiennent rarement leur promesse ;

Tout doit venir dans sa saison. ( *Pesselier.* )

Il faut plus de finesse pour savoir être économe de son esprit, que pour en paroître prodigue.



*La conquête des esprits l'emporte sur celle des cœurs.*

*(A une personne âgée.)*

Les ans n'ont fait que changer votre empire :  
Celui des cœurs vaut sans doute son prix ;  
Mais après lui foiblement on soupire,  
Quand on acquiert l'empire des esprits.  
Vous jouissez d'un si rare partage ;  
Toutes les voix disent qu'il vous est dû.  
Quand on possède un si grand avantage,  
Peut-on penser à ce qu'on a perdu ?  
L'Amour, qui veille aux intérêts des Belles,  
Traîne, il est vrai, nos cœurs à leurs genoux ;  
Pendant une heure on s'amuse avec elles :  
Mais on se plaît toujours auprès de vous.

Faire parade de beaucoup d'esprit, vis-à-vis de gens qui en ont peu, c'est manquer de politesse ; parce que leur amour-propre est trop sensiblement mortifié.

Le bon esprit consiste à faire valoir celui des autres.

Un coquin, à qui l'on fit grace,  
Étoit au carcan sur la place :  
Il a de l'esprit, disoit-on ;  
Mais un quidam répondit, non.  
Vous voyez sa sottise insigne ;  
S'il en avoit, seroit-il là ?  
Comme il parloit, Damon passa.  
Tenez, dit-il, en faisant signe,  
Un homme d'esprit, le voilà.

On disoit d'un discours plein de traits vifs & ingénieux, & peu solide pour les pteuves, qu'il renfermoit tant d'esprit qu'il n'avoit point de corps.

Un fat apprivoisé,  
Dont l'éloquence est un babil aisé,  
Et qui, doué du talent de Therfite,  
Parle de tout, sûr de sa réussite,  
Content, joyeux, hardi, sans jugement ;  
Fait du beau monde à Paris l'ornement.  
Du plus sévère il rehausse le phlegme :  
Ses quolibets passent pour apophthegme ;  
Ses lieux communs sont propos réfléchis.  
S'il conte un fait : la Dame du logis  
De ses bons mots pâme sur son assiette,  
Et le laquais en rit sous sa serviette.  
Lors chacun crie : ô l'esprit éminent !  
Et moi, je dis : peste l'impertinent !  
Et ne me chault que sa voix théâtrale,  
N'ait de Sénèque épuisé la morale.  
A sa vertu je n'ai plus grande foi  
Qu'à son esprit. Pourquoi cela ? pourquoi ?  
Qu'est-ce qu'esprit ? raison assaisonnée.  
Par ce mot seul la dispute est bornée.  
Qui dit esprit, dit sel de la raison.  
Donc, sur deux points roule mon oraison.  
Raison sans sel est fade nourriture.  
Sel sans raison n'est solide pâture.  
De tous les deux se forme esprit parfait.  
De l'un sans l'autre un monstre contrefait.  
(Roussseau, *Épître à Marot.*)

Quoi ! dira-t-on, l'esprit à votre compte  
Ne peut donc plus servir qu'à notre honte ?  
C'est un faussaire, un prévaricateur,  
De toute regle éternel infracteur,  
Et qu'Apollon, suivant votre hypothèse,  
Ne peut trop tôt proscrire... A Dieu ne plaise !  
Je fais trop bien qu'un si riche ornement,  
Est de notre art le premier instrument,  
Et que l'esprit, l'esprit seul peut, sans doute,  
Aux grands succès se frayer une route.  
Ce que j'attaque est l'emploi vicieux

Que nous faisons de ce présent des cieux.  
Son plus beau feu se convertit en glace,  
Dès qu'une fois il luit hors de sa place ;  
Et rien enfin n'est plus froid qu'un écrit  
Où l'esprit brille aux dépens de l'esprit.  
Au haut des airs le vol de ma pensée  
Peut m'élever : mais sans le caducée  
De la raison , cet effor ne me sert  
Qu'à prolonger une erreur qui me perd :  
Comme un coursier que le voyageur ivre ,  
A dérouté du chemin qu'il doit suivre ,  
Plus il est prompt , diligent , & soudain ;  
Plus il s'éloigne & se fatigue en vain.  
N'allons donc plus , déserteurs de nos peres ,  
Sacrifier à nos propres chimeres ,  
Et , sans risquer un honteux démenti ,  
Tenons-nous-en ( c'est le plus sûr parti )  
Au droit chemin tracé par nos ancêtres.  
Tel , méprisant l'exemple de ses maîtres ,  
Dans son idée en croit être plus grand ,  
Qui , dans le fond , n'en est que différent.  
Au suc exquis d'un aliment solide ,  
Pourquoi mêler notre sel insipide ?  
Si le génie en nous se fait sentir ,  
Et de prison se prépare à sortir ,  
Laissons agir son naturel aimable ,  
Sans absorber ce qu'il a d'estimable ,  
Dans une mer de frivoles langueurs ,  
Dans ce fatras de morale sans mœurs ,  
De vérités foibles & déplacées ,  
De mots nouveaux & de fades pensées ,  
Qui font briller tant d'Auteurs importuns ,  
Toujours loués des connoisseurs communs ,  
Et qui pis est , loués par l'endroit même  
Qui du bon-sens mérite l'anathème.  
Car tout Novice , en disant ce qu'il faut ,  
Ne croit jamais s'élever assez haut.  
C'est en disant ce qu'il ne doit pas dire ,  
Qu'il s'éblouit , se délecte & s'admire :

Dans les écarts, non moins présomptueux,  
 Qu'un indigent superbe & fastueux,  
 Qui, se laissant manquer du nécessaire,  
 Du superflu fait son unique affaire.  
 A nos Auteurs ce n'est point, entre nous,  
 L'esprit qui manque : ils en ont presque tous.  
 (*Rousseau, Epître à Thalie.*)

## ESTIME.

L'estime & l'attachement qu'on a pour une personne de mérite, font des tributs personnels qu'on lui paie. La bonté de son caractère, de son esprit & de son cœur en font les sources intarissables.

## ÉTATS.

Les particuliers ne sentent les misères de l'État qu'autant qu'elles nuisent à leur fortune.  
 (*Tita-Live.*)

Un État despotique est un corps malade, qui ne se soutient pas par un régime doux & tempéré, mais par des remèdes violents qui l'épuisent & le minent sans cesse. (*Génie de Montesquieu.*)

La population est la force & la richesse d'un État ; mais la pauvreté est un obstacle à ses progrès ; en sorte que des époux consultent souvent leurs facultés avant que de se résoudre à faire leur semblable.

Un Prince dont les États n'étoient pas considérables, ayant fait fortifier une place de trop grande étendue, on dit qu'il seroit contraint d'y mettre tous ses sujets en garnison.

Un homme de néant qui s'enrichit, sort de son

état, & se méconnoît, trouble l'harmonie & le concert qui doit régner entre des concitoyens; parce que le limon d'où il sort lui amène une bassesse de sentiments & un esprit d'avidité qui ne connoît aucuns principes d'honneur & de justice. Il travaille sans cesse à soutenir son opulence par la vexation & l'injustice, & à voiler son origine par son orgueil & le mépris qu'il a de ceux qui étoient ses égaux avant son élévation.

La meilleure politique est d'accorder ses desirs & ses projets avec son état & sa fortune; remplir les devoirs de son état, voilà la maxime la plus importante à pratiquer.

*Les états sont confondus.*

On confond tous les titres,  
Des rangs divers autrefois les arbitres.  
Chacun affecte un titre dérobé.  
Tout petit Clerc de Paroisse est Abbé;  
Tout haubereau, tout gros bourgeois se donne  
Le faux honneur d'une vaine couronne,  
Et croit par-là s'être à bon droit acquis  
La qualité de Comte ou de Marquis.

(*Desmarets.*)

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.  
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs.  
Tout petit Prince a des Ambassadeurs.  
Tout Marquis veut avoir des Pages.

(*La Fontaine.*)

On voit peu de personnes remplir les devoirs de leur état, parce que presque tout le monde est déplacé. Le fils aîné d'un homme de condition est destiné aux armes; le second à l'Église, & les filles sont condamnées par les parents à une prison

perpétuelle. On décide de leur sort avant qu'ils aient vu le jour. L'aîné aura-t-il assez de tête pour commander, de ruse pour faire & prévoir des contre-marches, de courage pour soutenir l'effort de l'ennemi ? Le second aura-t-il des mœurs & de la religion ? Les filles auront-elles le goût du célibat & l'amour de la retraite ? Ces examens sont de trop. L'ordre de date les place dans l'État comme des minutes dans l'étude d'un Notaire. Un riche négociant n'a qu'un fils, dont les lumières bornées suffiroient pour continuer le commerce du pere ; l'ambition s'y oppose : il est revêtu d'une charge dont il ne connoît ni les devoirs, ni les obligations. C'est en vain qu'il tient la balance à titre de Magistrat ; des dés lui suffisent pour se décider.

## É T É.

*Fruits de l'été.*

Chaste Proserpine, à tes yeux  
Déjà la moisson est tombée  
Sous la faucille recourbée  
Du moissonneur laborieux.  
Ici les gerbes dispersées  
Couvrent la face des guérets,  
Plus loin leurs meules entassées  
Élevent un trône à Cérès.  
Sur l'arbre fécond de Pyrame,  
Le ver à soie ourdit sa trame,  
Qui pare les dieux & les rois.  
Les fraises parfument les bois.  
L'épine enfante la groseille,  
Mille fruits naissent à la fois ;  
Et, prête à remplir sa corbeille,  
La Nymphé hésite sur le choix.

*Pluie d'été.*

L'astre brulant qui menaçoit ma vie,  
Appaise enfin sa barbare furie :  
Tout-à coup le ciel est changé.  
J'entends à gauche un éclat de tonnerre ;  
Le Soleil va rendre à la terre  
Le tribut de vapeurs qu'il avoit exigé.  
Un doux zéphyr annonce à ce bocage  
Le secours du nuage  
Si long-temps espéré.  
Déjà le languissant feuillage  
D'un plus beau verd semble paré,  
Et déjà les oiseaux polissent leur plumage.  
Quel murmure délicieux !  
Le frais jusqu'à mon cœur pénètre par l'oreille :  
Par lui tout renaît, tout s'éveille.  
La fleur qui se penchoit s'élève vers les cieux.  
Les plaines, les troupeaux & les bergers partagent  
L'humide objet de leurs desirs.  
Ce n'est point dans les eaux que les herbettes nagent ;  
Elles nagent dans le plaisir. (*De Senecé.*)



Enfin la haute Providence,  
Qui gouverne à son gré le temps,  
Travaillant à notre abondance,  
Rendra les laboureurs contents.  
Que chacun promptement s'enfuit :  
Je vois de loin venir la pluie ;  
Le ciel est noir de bout en bout,  
Et ses influences bénignes  
Vont tant verser d'eau sur les vignes,  
Que nous n'en boirons point du tout.

L'ardeur grilloit toutes les herbes,  
Et tel les voyoit consumer,  
Qui n'eût pas cru tirer des gerbes  
Assez de grain pour en semer ;

Bref, la terre en cette contrée,  
 D'une béante soif outrée,  
 N'avoit souffert rien de pareil,  
 Depuis qu'une audace trop vaine  
 Porta le beau fils de Climene  
 Sur le brillant char du Soleil.

Mais les Dieux, mettant bas les armes  
 Que leur font prendre nos péchés,  
 Veulent témoigner par des larmes  
 Que les nôtres les ont touchés.  
 Déjà l'humide Iris étale  
 Son beau demi-cercle d'opale  
 Dedans le vague champ de l'air;  
 Et, pressant mainte épaisse nue,  
 Fait obscurcir, à sa venue,  
 Le temps qui se montrait si clair.

(*Saint-Amand.*)

### É T E R N I T É.

L'espérance d'une heureuse éternité console & réjouit celui qui en est persuadé. Elle rend la nature riante à ses yeux ; elle lui fait user des plaisirs sans amertume, & le soutient au milieu des afflictions. Il regarde avec indifférence les revers de la fortune, les douleurs de la maladie, la perte de ce qu'il a de plus cher au monde, & la mort même, parce qu'il n'envisage que les délices de l'éternité, & un nouvel état qui affranchit de craintes, de frayeurs, de peines, de chagrins & de maladies : voilà sa perspective.

### É T R E N N E S.

*A une Belle.*

En ce jour solennel, où de vœux redoublés,  
 Plus qu'en tout autre temps, les Dieux sont accablés,



J'ai fait des vœux hardis, & peut-être impossibles ;  
 J'ai demandé des jours occupés & paisibles ;  
     Des biens dont la longue habitude  
     Eût le charme d'un goût naissant ;  
 Des plaisirs vifs sans le secours puissant  
     Du trouble & de l'inquiétude.  
 Tel étoit mon placet. Jupiter mit au bas ,  
 En caracteres longs qu'on ne lisoit qu'à peine :  
     Renvoyé vers l'aimable Ismene :  
     Ceci ne me regarde pas. (Fontenelle.)

## É T U D E.

*Félicité de l'homme d'étude.*

Compagne de la paix, délices des savants,  
     Source féconde d'agréments,  
     Mère des arts, aimable étude,  
 Heureux qui, dégagé de toute inquiétude,  
     Te consacre ses talents !  
     Tes nobles exercices  
     Lui font couler des jours délicieux.  
 Les veilles, les travaux dont il fait ses délices,  
 Écartent loin de lui le noir essain des vices  
     Qu'enfante un loisir honteux.  
 Des desirs déréglés la fougue téméraire  
 Respecte le génie & le goût littéraire  
     Qu'il a reçu des cieux.  
     Aidé des maximes du sage,  
 Il fait les opposer à l'insolent langage  
     Du libertin, de l'insensé.  
 Par elles, comme autant de plantes souveraines,  
 Il arrête l'effet du poison de Circé,  
     Et brave la voix des Sirènes.  
 Sans envier le sort des Héros & des Rois,  
 Tranquille en sa retraite, il met toute sa gloire  
     A tracer leur histoire,  
     Ou sur la lyre à chanter leurs exploits.  
 Les plaisirs de l'esprit, c'est tout ce qu'il desire,  
     Ses passions sont ses sujets ;

Son cabinet est son petit Empire ;  
Son Versailles, son palais :  
Minerve en est la souveraine.  
Divers Auteurs, rangés sous de simples lambris,  
En sont les favoris ,  
Qu'il cultive sans peine.  
Vient-on grossir les fruits de son petit domaine ?  
Tels bienfaits à ses yeux sont des dons superflus ;  
C'est un Horace à qui Mécène  
Ne peut faire agréer de plus grands revenus.  
Repas voluptueux que l'opulence ordonne,  
Il ne vous connoît pas.  
Content d'un modeste repas ,  
Que l'enjouement & l'esprit assaisonne,  
Il en préfère les appas  
A tous ces mets délicats,  
Qu'en nous flattant l'art empoisonne.  
Tout sert à ses plaisirs.  
Ici, dans les trésors de la savante histoire ,  
Il puise, au gré de ses desirs,  
Mille traits curieux qu'il grave en sa mémoire :  
Là, sur les pas des neuf sœurs ,  
Et du Dieu de l'harmonie,  
Dans leurs chansons il va cueillir les fleurs  
Du sentiment & du génie ;  
Là, pour former son esprit & ses mœurs,  
Il parcourt ces Auteurs ,  
Dont l'éloquence vive, onctueuse & touchante,  
L'instruit, le pénètre & l'enchanter.  
Pour lui quelles douceurs  
De voir avec quel art ces écrivains sublimes,  
Exaltent les vertus & confondent les crimes  
Par mille traits vainqueurs !  
Vient-il à se produire  
Dans la société :  
Il y répand l'aménité,  
Et sur les cœurs s'acquiert un doux empire.  
Disciples de Plutus, qui, sur le sein des mers,  
Allez braver les fureurs de Neptune,

Ou qui , des Grands adorant la fortune,  
Encensez leurs travers ;  
L'étude & ses charmes divers  
Sont les objets de votre indifférence ;  
Je n'en suis point surpris.  
Pour aimer & chérir les lettres, la science,  
Il faut en connoître le prix. (Roy.)

L'étude est la nourriture des jeunes gens & la consolation des vieillards. Elle est un sûr préservatif contre l'ennui, parce que le temps s'écoule agréablement avec elle : elle nous empêche d'être à charge à nous-mêmes & inutiles aux autres ; elle nous procure la compagnie des gens de bien, & beaucoup d'amis. (Séneque.)

*Gentilhomme ennemi de l'étude.*

Je trouve que l'étude est un parfait moyen  
De gâter la Jeunesse , & n'est utile à rien.  
Aussi n'ai-je jamais mis le nez dans un livre,  
Et quand un gentilhomme, en commençant à vivre,  
Sait tirer en volant, boire, & signer son nom,  
Il est aussi savant que défunt Cicéron. (Regnard.)

Il en est de l'étude qu'entreprend un homme inepte, comme des bons légumes, qui, malgré leur faveur, sont cruds, pesants & indigestes, & renvoient des vapeurs qui incommodent & troublent le cerveau, s'ils ne sont bien apprêtés.

L'étude la plus utile est celle de soi-même : les peines & les travaux des écoles ne servent à cette dernière étude que comme de degrés. Voulez-vous être sage ? Lisez l'univers ; après cela lisez-vous vous-même.

## É T U V È S.

L'usage des étuves étoit anciennement aussi commun en France, même parmi le peuple, qu'il l'est & l'a toujours été dans la Grece & dans l'Asie. Saint Rigobert fit bâtir des bains pour les Chanoines de son Eglise, & leur fournissoit le bois pour chauffer l'eau. Le Pape Adrien I recom-mandoit au Clergé de chaque Paroisse d'aller se baigner processionnellement tous les Jeudis en chantant des Pseaumes.

(*Essais histor. de M. de Saint-Foix.*)

## È V È.

*Chûte d'Ève.*

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté  
Fait pour lui d'une main immortelle,  
S'il l'aima fort, elle de son côté,  
Dont bien nous prend, ne lui fut pas cruelle.

Mes chers amis, alors, en vérité,  
Je crois qu'il fut une femme fidelle ;  
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été,  
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle ?

Or en cela nous nous trompons tous deux ;  
Car bien qu'Adam fût jeune & vigoureux,  
Bien fait de corps, & d'esprit agréable,

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,  
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable,  
Que d'être femme & ne pas coqueter.

(*Sarra fin.*)

## È V È Q U È S.

*Qualités d'un Evêque.*

Les vertus, & non pas la mitre,  
Font la grandeur des vrais Prélats :

C'est peu d'en porter le beau titre,  
Si les mœurs ne l'annoncent pas ;  
Si la fastueuse indolence ,  
Fille de l'oisive opulence ,  
Occupe les trônes sacrés ,  
Où l'humble foi, mere du zele ,  
Plaçà , dans un temps plus fidele ,  
Des Pontifes plus révéres. (Gresset.)

Un Évêque qui, par une ambitieuse intention, a franchi cette haie sacrée qui sépare le Sanctuaire, est un arbre qui ne produit que des fruits amers, & qui occupe le plus bel endroit d'une terre sainte. C'est un roseau que le vent agite, & sur qui, comme sur une colonne sainte, repose cependant l'édifice. C'est une nuée destinée à faire paroître la gloire du Seigneur, & qui, par sa noirceur, la dérobe à nos yeux. C'est un astre errant qui, parmi les obscurités des sens & de la foi, nous marque nos routes. C'est un serpent d'airain élevé pour guérir nos blessures, & qui, placé dans le temple, nous devient une occasion d'idolâtrie & de mort. C'est un indigne dépositaire de l'arche, qui l'impose, comme les Philistins, sur de viles épaules, & la laisse errer à l'aventure. C'est une noire vapeur qui du Sanctuaire va se répandre dans le reste du temple, dont elle ternit l'éclat. (Massillon.)

*Évêque Italien mort en odeur de sainteté.*

Un Évêque honnête-homme & de vie exemplaire,  
Après un long exil en ce funeste lieu,  
Ayant paru sans tache au tribunal de Dieu,  
Alla de ses vertus recevoir le salaire.  
A son heureuse entrée en un séjour si beau,  
Tous les élus du ciel, à l'envi l'un de l'autre,

Depuis le dernier Saint jusqu'au premier Apôtre,  
Crioient : fruit nouveau, fruit nouveau.

(*Boursault.*)

Un paysan, rebuté de ne pouvoir parler à son Évêque, parce qu'on lui disoit toutes les fois qu'il se présentoit à l'Évêché, que Monseigneur étudioit. Je prie Dieu, dit-il, qu'il nous envoie un autre Évêque qui ait fait toutes ses études.

*Évêque malheureux au jeu.*

Le bon Prélat qui gît sous cette pierre,  
Aima le jeu plus qu'homme de la terre.  
Quand il mourut, il n'avoit pas un liard.  
Et, comme perdre étoit chez lui coutume,  
S'il a gagné Paradis, on présume  
Que c'est un grand coup de hazard.

(*La Monnoye.*)

Une Dame se trouvant dans une cérémonie à laquelle affistoit un grand nombre d'Évêques, dit : qu'il lui sembloit être en Paradis, en voyant tous ces Évêques en ordre. Madame, lui dit quelqu'un, ne vous y trompez pas ; il n'y en a pas tant que cela en Paradis.

## EXACTION.

Sous les regnes de Charles VI & Charles VII on publioit au Prône & on affichoit à la porte de la Paroisse, l'excommunication prononcée contre le mort que sa famille avoit enterré dans un champ, ne voulant ou ne pouvant pas payer la somme exorbitante que l'Église demandoit pour le laisser pourrir en terre bénite.

(*Essais histor. de M. de Saint-Foix.*)

EX C È S

## E X C È S.

*L'excès en tout est nuisible.*

Trop de repos nous engourdit,  
 Trop de fracas nous étourdit,  
 Trop de froideur est indolence,  
 Trop d'activité turbulence :  
 Trop d'amour trouble la raison,  
 Trop de remède est un poison,  
 Trop de finesse est artifice,  
 Trop de rigueur est cruauté,  
 Trop d'audace témérité,  
 Trop d'économie avarice :  
 Trop de bien devient un fardeau,  
 Trop d'honneur est un esclavage,  
 Trop de plaisir mené au tombeau,  
 Trop d'esprit nous porte dommage :  
 Trop de confiance nous perd,  
 Trop de franchise nous dessert,  
 Trop de bonté devient foiblesse,  
 Trop de fierté devient hauteur,  
 Trop de complaisance bassesse,  
 Trop de politesse fadeur. (*Pannard.*)

Tout est porté à l'excès, & la médiocrité n'est plus observée que dans l'esprit de charité & l'amour de la vérité.

## E X C O M M U N I C A T I O N.

Un Evêque de Laon prononça dans le douzième siècle une excommunication contre les chenilles & les mulots qui faisoient beaucoup de tort à la récolte. On donnoit encore, sous le regne de François I, un Avocat à ces insectes, & leur cause se plaidoit contradictoirement avec celle des laboureurs. Jean Milon, Official de Troyes, par sa Sentence du 9 Juillet 1516,

*Tome I,* X

parties ouïes, faisant droit sur la requête des habitants de Villenoe la grande, admonesta les chenilles de se retirer dans six jours, & à faute de ce faire, les déclara maudites & excommuniées.

(*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

### **E X E M P L E.**

L'exemple est un corrupteur qui met adroitement notre raison dans ses intérêts. La présence du vice agit sur nous avec une force que peu d'hommes ont le pouvoir de repousser. L'ambition s'allume aux feux de l'ambition. L'amour du gain se communique comme une peste d'un cœur à l'autre. La débauche & la perfidie répandent autour d'elles une atmosphère contagieuse que nous respirons, & qui s'attache à nous. On ne peut rien voir, on ne peut rien entendre sans péril. L'ame est exposée par tous nos sens.

(*Le Tourneur.*)

*L'exemple a plus d'empire sur les cœurs que l'éloquence.*

Pour rendre un peuple traitable,  
Vertueux, simple, équitable,  
Ami du ciel & des loix,  
L'éloquence véritable  
Est l'exemple des grands rois.

Pendant la courte durée,  
De cet âge radieux,  
Qui vit la terre honorée  
De la présence des Dieux,  
L'homme, instruit par l'habitude,  
Marchant avec certitude  
Dans leurs sentiers lumineux,  
Imitoit, sans autre étude,  
Ce qu'il admiroit en eux.

(*Rousseau.*)



Ce n'est pas la raison, dit Sénèque, mais l'exemple qui nous sert de guide dans nos actions : nous suivons, ainsi que les animaux, la route que nous frayent ceux qui nous précèdent, sans examiner si c'est celle que nous devons tenir.

*Le premier devoir des personnes en place est l'exemple.*

Plus votre rang vous élève en ce monde ;  
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde ;  
C'est lui que l'on estime ; & vous devez savoir  
Que l'exemple est , sur-tout , votre premier devoir :  
L'exemple d'un grand Prince impose & se fait suivre :  
Lorsqu'Auguste buvoit, la Pologne étoit ivre.  
( *Philos. de Sans-Souci.* )

Les exemples sont nos boussoles & nos guides :  
L'émulation nous excite à la pratique des vertus,  
& le mauvais exemple met en liberté notre penchant naturel au mal, captivé par la honte. Un pere est-il joueur : son fils, encore enfant, tient les dés & le cornet ; c'est ainsi que les mauvais exemples domestiques nous pervertissent, parce que ceux qui nous les donnent sont respectables à notre égard.  
( *Juvénal.* )

*Dangers du mauvais exemple.*

De tous les séducteurs l'exemple est le plus fort :  
Vers le mal la pente est aisée ;  
Et , lorsque devant nous une ornière est creusée ;  
On ne peut s'en tirer sans un terrible effort.

( *Le Noble.* )

Les exemples sont comme des lunettes d'approche ; à la faveur desquels on peut distinguer le bien d'avec le mal. C'est par les bons exemples qu'on se fait un fondement de capacité pour le

Ministère, les armes, le barreau, le commerce,  
& toutes les professions qu'on embrasse.

*On ne peut faire de fruit, sans prêcher d'exemple.*

Si les fictions & les fables,  
Parmi les Chrétiens, sont blâmables,  
Et trahissent la vérité ;  
Est-il fiction plus criante  
Que de prêcher la pauvreté  
Avec vingt mille écus de rente ?

(Boursault.)

### E X H O R T A T I O N.

*Un Docteur exhortant un voleur à la potence,  
lui disoit d'un ton pathétique :*

Çà, mon ami, dites votre *in manus*,  
Pour expier vos offenses passées ;  
Vous connoissez le monde & ses abus :  
Tournez vers Dieu désormais vos pensées ;  
Promettez-lui de n'y retourner plus.

(Desforges-Maillard.)

### E X I L.

Un petit Prince d'Italie ayant envoyé des ordres  
à un étranger de sortir dans vingt-quatre heures  
de ses États : il me fait trop de grace, répondit  
l'étranger, je n'ai besoin que de trois quarts-d'heure  
pour en sortir.

### E X I S T E N C E D E D I E U.

O que tes œuvres sont belles,  
Grand Dieu ! quels sont tes bienfaits !  
Que ceux qui te sont fideles  
Sous ton joug trouvent d'attraits !  
Ta crainte inspire la joie ;  
Elle assure notre voie :

Elle nous rend triomphants ;  
 Elle éclaire la jeunesse,  
 Et fait briller la sagesse.  
 Dans les plus foibles enfants;

Soutiens ma foi chancelante ;  
 Dieu puissant ! inspire-moi.  
 Cette crainte vigilante  
 Qui fait pratiquer ta loi :  
 Loi sainte, loi desirable,  
 Ta richesse est préférable  
 A la richesse de l'or :  
 Et ta douceur est pareille  
 Au miel dont la jeune abeille  
 Compose son cher trésor. (Rousseau.)

### EXPÉDIENT.

#### *Expédient pour sortir d'affaire.*

Ton Avocat aime l'argent,  
 Ton Procureur vend ses services,  
 Le Greffier n'est pas moins pressant,  
 Et le Juge abboye aux épices.  
 Quand tu serois un Financier,  
 Quel moyen de les satisfaire ?  
 Le plus court pour sortir d'affaire ;  
 C'est de payer ton créancier. (De Senecé.)

### EXTÉRIEUR.

L'appartement , l'ameublement , l'habillement  
 & le cabinet donnent le taux aux honoraires des  
 Médecins & des Avocats. On se décide par les  
 apparences. Une femme à vapeurs entretenue  
 dans ses rêveries ; un malade sauvé par le secours  
 de la nature ; un plaidoyer plus brillant que solide ;  
 un air insinuant, de la politesse, & un ton décisif ;  
 il n'en faut pas davantage pour faire sortir le

Médecin & l'Avocat du nuage qui les déroboit aux yeux du Public. La science & le talent sont des hors-d'œuvre sans l'appareil. Les droits des uns & des autres sont réglés suivant les étages de leurs appartements, comme ceux des loges de l'Opéra & de la Comédie.

On ne se trompe pas à l'air des gens ; un sot n'entre ni ne sort comme un homme d'esprit.

Il y a des professions qui impriment sur les personnes qui les exercent, un caractère distinctif. Un Médecin & un Apothicaire s'annoncent par leurs physionomies tristes & mornes, & l'air empressé avec lequel ils courent chez leurs malades pour leur donner le coup de grace. Un noble de nouvelle création a un air embarrassé, lorsqu'il se trouve dans une assemblée de personnes de distinction ; ses termes, ses expressions & sa contenance le mettent à découvert. On apperçoit de loin dans les promenades & aux spectacles sous un habillement propre & de goût un marchand grossier, qui semble apporter, au Public un échantillon de sa boutique. Voit-on au Cours ou aux Boulevards un homme décomposé & décontenancé qui se mire dans ses habits : on doit s'assurer que c'est un bon ouvrier endimanché.



F A C

F A R

F A C H E U X.

*Comment se défaire d'un fâcheux ?*

**T**u veux te défaire d'un homme ;  
Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus,  
Hazarde une petite somme,  
Prête-lui trois louis ; tu ne le verras plus.  
(Gombault.)

F A I M.

Le ventre est un animal de dure persuasion,  
& le seul qui se soit soustrait au ressort de l'imagination.

F A M I L I A R I T É.

La familiarité forme l'amitié, la complaisance la nourrit, & la droiture du cœur la conserve ; la trop grande familiarité en relâche les nœuds, elle ouvre la porte à l'amour, mais elle la ferme à l'amitié.

F A M I L L E.

*Frère filon & sœur galante.*

Des enfants de Licas, voici le caractère ;  
Le pied glisse à la sœur, & la main glisse au frère.

F A R D D E S D A M E S.

Lise, à qui mes desirs firent jadis hommage ;  
Quand je vois sous le fard ton visage caché,  
Je dis que ton mari commet un grand péché ;  
Comme Pigmalion, il embrasse une image.  
(Maynard.)

Cloris quitte & reprend, par un rare mystère,  
 Jeune & vieille peau tour-à-tour;  
 Et la Cloris de nuit seroit bien la grand'mère  
 De la Cloris de jour. (*Brébeuf.*)

Martin, quand on lui dit que sa femme Isabeau,  
 Tient de l'art ce qu'elle a de beau,  
 S'étonne peu de cette gamme;  
 En cela, répond-il, l'art m'oblige d'autant:  
 Il me fait une belle femme;  
 La nature n'en fit pas tant. (*De Cailly.*)

Deux coquettes, qu'on nomme Amynte & Cydalise,  
 Vouloient entrer dans une église.  
 Voyant d'un rouge épais leur visage farci:  
 Allez, que le Ciel vous bénisse;  
 Retirez-vous, leur dit le Suisse:  
 Les masques n'entrent point ici.  
 (*Le Brun.*)

Je m'attendris pour nos jeunes quêteuses,  
 Et leur donne en les regardant:  
 Je vois leur teint si rouge en demandant,  
 Que je les prends pour des pauvres honteuses.  
 (*De Senecé.*)

Vous devez trop à la nature  
 Pour emprunter de la peinture,  
 Iris, de plus vives couleurs.  
 Pourquoi changer vos lys en roses?  
 Qu'Amour, dans des moments flatteurs,  
 Fasse seul ces métamorphoses.  
 (*L'Abbé de Larnage.*)

L'autre jour Alifon partit si follement  
 Pour un long & fâcheux voyage,  
 Que sortant de chez elle avec empressement,  
 Elle oublia ses dents, ses gants & son visage.  
 (*Brébeuf.*)

Dans le tourment qui te dévore  
 Pour les doux appas de Philis,  
 Quand tu vois ce beau teint de roses & de lys,  
 Tes yeux ne savent pas ce que ton cœur adore,

Ce beau visage que tu vois  
 Est le noble enfant de ses doigts,  
 De sa main sèche & noire il est l'heureux ouvrage.  
 Son art est certes plus qu'humain,  
 Et l'on ne croiroit pas qu'une si laide main  
 Accouchât d'un si beau visage.

(*Le même.*)

De tous les Peintres excellents  
 Qu'on vante le plus en ce temps,  
 Philis, aucun ne vous ressemble.  
 Leur art cede à votre secret.  
 Car vous devenez tout ensemble,  
 Peintre, original & portrait. (*Le même.*)

On donne avec raison, Philis, à vos appas,  
 Ce beau nom de lys & de roses;  
 Car, pour ne se l'acquérir pas,  
 Ils ont trop de rapport avec ces belles choses.  
 Comme elles prompts à se ternir,  
 Comme elles prompts à disparoître,  
 Ce matin les avoit vu naître,  
 Et ce soir les verra finir. (*Le même.*)

On peut dire d'une laide fardée qu'elle guérit  
 de près ce qu'elle blesse de loin, & que sa beauté  
 est un meuble dont elle peut se défaire quand il  
 lui plaît.

### F A T.

*Fat qui veut se faire connoître.*

Un fat, partant pour un voyage,  
 Dit qu'il mettoit dix mille francs  
 A connoître un peu par usage  
 Le monde avec ses habitants.  
 Un tel projet est chose utile,  
 Reprit certain homme ingénu:  
 Mais mettez-en plutôt vingt mille  
 Pour ne point en être connu.

(*Roussseau.*)

*Un fat bien mis est sûr de plaire.*

Il ne tient , pour engager le monde ,  
Qu'à venir étaler une perruque blonde.  
Une tête éventée , un petit freluquet ,  
Qui s'admire lui seul , & n'a que du caquet ;  
Pour peu qu'il ait de grace , & qu'on ait le cœur tendre ;  
Est assuré de plaire , & charmer & surprendre.

( *Regnard.* )

### F A T U I T É.

J'apperçois dans une compagnie un sot vêtu en noir. J'apprends que c'est un enfant de la terre, auquel un homme charitable a fait couper les cheveux, donner un habit long, & une forme étrangère. Cet homme charitable est ce bûcheron créateur qui, d'un tronc de figuier, fit un dieu au lieu d'un banc. Je prête l'oreille au bruit qu'excite cette figure mouvante, & je reconnois en elle un automate qui a acquis par son état & sa mémoire un degré de fatuité.

### F A V E U R.

La faveur est la grande divinité des François. Le Ministre est le Grand-Prêtre qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent, tantôt sacrificateurs, & tantôt sacrifiés, se dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

( *Génie de Montesquieu.* )

### F A V E U R S.

*Les faveurs sont le tombeau de l'Amour.*

Lorsque d'un amant on remplit les souhaits,  
Comme l'on vit sans guerre, on ne fait point de paix.  
L'Amour triste & pensif va son train ordinaire :  
Servant par habitude, on perd tout soin de plaire.

( *T. Corneille.* )



Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent, & les hommes se détachent d'elles par les mêmes faveurs,

*Les faveurs font des ingrats.*

Tant qu'aux desirs de vos amants  
Vous paroissez inexorable,  
Rien ne ralentira l'ardeur infatigable  
De leurs tendres empressements.  
Mais dès qu'ils vous croiront à leurs vœux favorable ;  
Adieu larmes, soupirs, zèle, flamme & serments.  
Toujours rigoureuses, sévères,  
N'accordons rien aux soupirants ;  
Souvent nos faveurs les plus chères,  
Ne font que des ingrats & des indifférents.

(*Le Brun.*)

*Les faveurs s'accordent sans y penser.*

Combien en voyons-nous se laisser, pas à pas ;  
Ravir jusqu'aux faveurs dernières,  
Qui, dans l'abord, ne croyoient pas  
Pouvoir accorder les premières !  
L'Amour, sans qu'on y pense, amène ces instants ;  
Mainte fille a perdu ses gants  
Et femme au danger s'est trouvée,  
Qui ne fait la plupart du temps  
Comment la chose est arrivée.

(*La Fontaine.*)

Quand la fortune & la faveur nous abandonnent, nous croyons avoir tout perdu ; nous perdons à la vérité l'ambition, l'orgueil, la dureté du cœur & la hauteur ; mais l'humanité, la bonté du cœur & la tendresse, nous dédommagent de ces prétendues pertes.

Il en est de la faveur des Princes comme de l'Opium ; un peu fait dormir, & trop fait mourir.

## F É C O N D I T É.

Beaucoup de maris sont redevables à leurs amis  
de la fécondité de leurs femmes.

Je sçais des maris qui , pour éviter noise ,  
N'ont jamais approché leurs femmes d'une toise ;  
Et qui ne laissent pas d'avoir en leur maison  
Un grand nombre d'enfans qui portent tous leur nom.  
( *Regnard.* )

## F É L I B I E N.

*Tombeau de Félibien Historiographe du Roi.*

Des savans ouvriers ce n'est point là l'ouvrage :  
Il n'appartient qu'aux Arts de bâtir son tombeau.  
La Peinture prétend à ce grand avantage ,  
Tenant de ses écrits ce qu'elle a de plus beau.  
Aussi-tôt tous les Arts , jaloux de cette gloire ,  
Consacrent à l'envi leurs mains à sa mémoire.

## F É L I C I T É.

*En quoi consiste la vraie Félicité ?*

Voici quelle est la vie heureuse :  
Ne se point livrer à l'excès  
D'une passion amoureuse ;  
N'avoir ni femme ni procès ;  
Dans l'indépendance flatteuse ,  
Jouer d'un bien très-assuré ;  
Sans apparence fastueuse ,  
Partager ses jours , à son gré ,  
Entre le séjour de la ville  
Et quelque retraite tranquille ;  
Avoir des amis , du moins un ,  
D'esprit au-dessus du commun ,  
D'une humeur facile , ingénue ,  
D'une probité bien connue ;  
Sur les affaires & les soins ,

Peu de desirs, peu de besoins ;  
Être content de sa fortune ,  
D'une table saine & commune ;  
Satisfaire son appetit ;  
Dormir sept heures dans son lit ,  
Sans trouble & sans inquiétude ;  
Ne se faire aucune habitude ,  
Dont on puisse se repentir ;  
Ne point acheter ni bâtir ;  
Des Sots abjurer le commerce ;  
Contre la fortune perverse ,  
Avoir un cœur bien affermi ;  
Ne se faire aucun ennemi :  
Devoir à son tempérament  
Une santé très-vigoureuse ,  
Que l'on ménage prudemment ;  
Loin de croire la mort affreuse ,  
Y penser , la voir s'approcher  
Sans la craindre ni la chercher ;  
Voilà quelle est la vie heureuse.

Pour être heureux , il faut avoir  
Plus de vertu que de sçavoir ,  
Plus d'amitié que de tendresse ,  
Plus de conduite que d'esprit ,  
Plus de santé que de richesse ,  
Plus de repos que de profit. (*Pannard.*)

Pour être heureux , il faudroit être sans femme ,  
sans enfans , sans disette , sans ambition , sans souci ,  
sans domaine , sans ennemis , sans passions , sans  
procès , sans humeur : je défie à Diogene de trou-  
ver cet homme avec sa lanterne.

Il faut du mouvement , de l'occupation ,  
Des charges , des emplois qui remplissent le vuide ;  
Des devoirs , dont la voix nous excite & nous guide :  
A s'en bien acquitter , on trouve un bien plus sûr ;  
Et , pour un cœur bienfait , le plaisir le plus pur ,

Le bonheur le plus grand , le plus digne d'envie ,  
Est celui d'être utile , & cher à sa patrie. ( *Boissy.* )

*La Félicité ne se trouve que dans la médiocrité.*

Ni l'or , ni la grandeur ne nous rendent heureux.  
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux  
Que des biens peu certains , qu'un plaisir peu tranquille :  
Des soucis dévorans , c'est l'éternel asyle.  
Véritable Vautour , que le fils de Japet  
Représente enchaîné sur son triste sommet.  
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.  
Le Sage y vit en paix & méprise le reste.  
Content de ses douceurs , errant parmi les bois ;  
Il regarde à ses pieds les favoris des Rois.  
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne ;  
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.  
Approche-t-il du but ; quitte-t-il ce séjour :  
Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour.

( *La Fontaine.* )

Dans la belle saison de l'âge ,  
Que sert à la félicité  
Une illustre naissance , une rare beauté ?  
Que sert la gloire d'être sage ?  
Que sert un grand domaine , un fertile héritage ?  
Et que sert d'avoir à souhait  
Tous les biens que le sort peut donner en partage ,  
Si le cœur n'est pas satisfait ?  
Heureuse une bergere aimable ,  
Qui n'a , pour couvrir son beau corps ,  
Qu'une étoffe à peine capable  
D'en cacher aux yeux les trésors !  
Pauvre de tous les biens dont la fortune ordonne ;  
Mais riche de tous ceux que la nature donne ,  
Elle a tout sans posséder rien.  
Nul vain desir ne la tourmente ,  
Et , sans s'appercevoir qu'elle manque de bien ,  
Elle vit pauvre , mais contente.

( *Desmaretz.* )

Heureux celui qui peut approfondir la nature, connoître tous ses ressorts, & les mettre en mouvement ; qui ne connoît que les Dieux champêtres ! Il voit sans émotion les faisceaux & la pourpre des Rois. La mauvaise foi, qui divise les freres, n'a point assez d'empire sur son cœur pour lui faire éprouver les horreurs de la discorde. Il recueille avec complaisance les fruits dont ses champs le gratifient. La loi naturelle, gravée profondément dans son cœur, ne lui permet pas de connoître les intrigues du barreau, & les loix humaines, filles du crime & de la mauvaise foi. Content de ce qui lui suffit pour vivre, il est insensible aux disgraces qu'il éprouve. Il n'est point saisi de frayeur à la vue des tempêtes & des ravages que causent les constellations orageuses. Que les vignes soient frappées de la grêle, que les pluies, la sécheresse ou de cruels hyvers, rendent ses travaux infructueux, son ame n'en est pas plus émue, & les tristes évènements ne font aucune impression sur son esprit.

( *Morace.* )

*Il faut, pour être heureux, mettre des bornes à ses desirs.*

De nos propres malheurs auteurs infortunés,  
Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés.  
A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde ?  
Le bonheur tant cherché sur la terre & sur l'onde  
Est ici, comme aux lieux où mûrit le Coco,  
Et se trouve à Paris de même qu'à Cusco.  
On ne le tire point des veines du Potosé.  
Qui vit content de rien possède toute chose.

( *Boileau.* )

Triste esclave d'un gain sordide,  
C'est en vain que vous attendez

Une Félicité solide  
 Des faux biens que vous possédez.  
 Hélas ! ces biens imaginaires  
 Ne font qu'augmenter vos misères ;  
 Ils coûtent d'injustes efforts.  
 Cherchons un bonheur légitime  
 Que l'on puisse acquérir sans crime,  
 Dont on jouisse sans remords.

Dans une tranquille retraite ,  
 Parmi les plaisirs & les Jeux ,  
 Les charmes d'une paix parfaite  
 Ont fixé l'objet de nos vœux.  
 Fuyons la basse servitude ,  
 Ne bornons notre unique étude  
 Qu'à découvrir nos vrais besoins.  
 Le sage trouve dans lui-même ,  
 Le principe du bien suprême ,  
 Qui seul mérite tous nos soins.

Nous ne sommes heureux que quand les bornes  
 de nos héritages sont celles de nos desirs.

Qu'heureux est le mortel, qui, du monde ignoré,  
 Vit content de soi-même en un coin retiré ;  
 Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,  
 N'a jamais enivré d'une vaine fumée ;  
 Qui de sa liberté forme tout son plaisir,  
 Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir !  
 Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices ;  
 Et du peuple inconstant il brave les caprices.

( Boileau. )

### *Félicité du Vertueux.*

Heureux sera le cœur délivré de tout vice ,  
 Qui , donnant à son Dieu sa vie & son service ,  
 Se rend digne des biens qui lui sont destinés ;  
 Et qui , de sa raison connoissant l'impuissance ,  
 Quand il a des desirs trop remplis de licence ,  
 Les étouffe en son ame aussi-tôt qu'ils sont nés !

( Racan. )

L'ambition

L'ambition jamais ne conduit au bonheur ;  
 Il n'est point sous le dais , il est dans notre cœur.  
 Chacun peut le trouver dans ce qui l'environne.  
 La fortune le montre , & la vertu le donne.  
 Par les divers besoins que l'homme éprouve en lui ,  
 Elle enseigne à son cœur à soulager autrui.

( *Desboulmiers.* )

C'est le comble de la félicité que d'être heureux  
 & innocent tout ensemble.

Celui-là goûte en paix le souverain bonheur ,  
 Qui peut , sans embarras ni d'enfans , ni de femme ,  
 Joindre les lumières de l'ame  
 Avec l'innocence du cœur. ( *Charléval.* )

Le riche paroît heureux sans l'être , & l'homme  
 vertueux est heureux sans le paroître.

Heureux qui dans la solitude ,  
 A soi-même enfin revenu ,  
 Fait de son cœur l'unique étude ,  
 Se connoît & n'est point connu !  
 Sa conscience pure & libre  
 L'entretient dans un équilibre  
 Incapable de chanceler.  
 Muni de sa vertu profonde ,  
 Il verroit s'écrouler le monde  
 Sans pâlir & sans s'ébranler.

Son ame n'est jamais en proie  
 A l'insolence des excès :  
 Les vains soucis, la folle joie  
 N'y peuvent pas trouver d'accès ;  
 Assis sur la rive , il déplore  
 La cupidité qui dévore  
 Tant de mortels ambitieux ;  
 Et , plein du vrai Dieu qui l'attire ,  
 Si quelquefois son cœur soupire ,  
 Ce n'est jamais que pour les cieux.

( *Des Forges Maillard.* )

*Le bonheur est de tous les états.*

Heureuse, disons-nous, la douce obscurité,  
 Qui des fers de la Cour sauve la probité;  
 Mais, plus heureuse encor la sagesse constante  
 D'un mortel tout puissant, que nul appas ne tente;  
 Qui, semblable à Burrhus, vertueux sans orgueil,  
 Évite le danger sur le bord de l'écueil;  
 Qui, dans les flots bruyans d'une Cour importune,  
 Aux pieds de la justice enchaîne la fortune.  
 Un esprit libre & sage erre avec sûreté  
 Dans les cercles divers de la société.  
 Sévère sans aigreur, & fier sans insolence,  
 Vif sans emportement, calme sans indolence,  
 Exact observateur de l'usage inconstant;  
 Il s'abaisse à propos, se resserre ou s'étend,  
 Pour la seule vertu toujours invariable,  
 Il souffre les méchans, sans devenir coupable.  
 Tel l'astre bienfaisant qui règle les saisons,  
 Eclaire un lac impur sans souiller ses rayons.

( *L'Abbé de Bernis.* )

Le bonheur n'est point le transport passager des sens; c'est un état constant & permanent de l'ame. Il ne peut prendre de consistance dans un cœur agité. Pour que la joie soit durable, il faut que le principe en soit solide, raisonné & réfléchi. Elle n'étale point sur le front l'insolence de l'orgueil, elle donne à l'homme une physionomie satisfaite & tranquille, une sérénité douce, un air d'attendrissement que les insensés sont tentés de prendre pour les symptômes de la tristesse.

( *Le Tourneur.* )

*L'homme doit se trouver heureux en quelque état qu'il soit.*

Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur ?  
 En tous lieux, en tout temps, dans toute la nature ;



Nulle part tout entier , par-tout avec mesure ;  
 Et par-tout passager , hors dans son seul auteur .  
 Il est semblable au feu dont la douce chaleur  
 Dans chaque autre élément en secret s'insinue ,  
 Descend dans les rochers , s'élève dans la nue ,  
 Va rougir le corail dans le sable des mers ,  
 Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers .  
 Mortel , en quelque état que le ciel t'ait fait naître ,  
 Sois soumis , sois content , & rends grace à ton maître .  
 ( *Voltaire.* )

Voulez-vous vivre heureux & sage ? N'attachez  
 votre cœur qu'à la beauté qui ne périt point . Que  
 votre condition borne vos desirs , que vos devoirs  
 précèdent vos penchans . Étendez la loi de la né-  
 cessité aux choses morales . Apprenez à perdre ce  
 qui peut vous être enlevé . Apprenez à tout quitter ,  
 quand la vertu l'ordonne ; à vous mettre au-dessus  
 des évènements de la vie ; à être courageux dans  
 l'adversité , afin de n'être jamais misérable ; à être  
 ferme dans votre devoir , afin de n'être jamais  
 criminel . Alors vous posséderez les biens sans  
 qu'ils vous possèdent , & vous sentirez que l'hom-  
 me à qui tout échappe , ne jouit que de ce qu'il  
 fait perdre . ( *J. J. Rousseau.* )

Celui-là seul est heureux , qui ne connoît d'autre  
 bien que la droiture de l'esprit , ni d'autre mal que  
 la perversité ; qui n'a que l'honneur en vue dans  
 toutes ses actions , qui ne s'attache qu'à la vertu ;  
 que les divers accidens de la vie ne peuvent ni  
 élever ni abattre ; qui ne voit point de bonheur  
 au-dessus de celui qu'il peut se procurer à lui-  
 même ; qui trouve du plaisir à mépriser la volupté ;  
 dont l'esprit , supérieur aux évènements , est exempt

de toute crainte & de tout desir ; qui jouit d'une grande & solide réputation , & qui , assuré des suffrages de la postérité , goûte par anticipation toute la gloire qu'elle lui destine. ( *Séneque.* )

Nous eussions été heureux si Job eût été Adam , & notre sort éternel eût été bien entre les mains de cet homme invincible au démon & à sa femme.

*Félicité des Gens de Campagne.*

Blaïse & Lucas , transportés d'allégresse ,  
De nos guérets rapportent les moissons ;  
Et les transports de leur bruyante ivresse  
Font resentir l'écho de leurs chansons.  
La liberté , l'amour , l'indépendance ,  
Versent sur eux plus de félicités ,  
Et de vrais biens qu'en fournit l'abondance  
Dans le vain luxe & l'orgueil des cités.  
De l'intérêt la tyrannique idole ,  
Ne les voit point , accourant au Pactole ,  
Porter le joug de la cupidité ;  
La vaine gloire , impérieuse & folle ,  
N'a jamais pu tenter leur vanité.

( *Philos. de Sans-Souci.* )

Celui qui jouit des agrémens d'une charmante solitude , ne craint ni l'inconstance de la fortune , ni les caprices du sort. Satisfait du présent , il est sans inquiétude sur l'avenir. Content de lui-même , il n'est à charge à personne ; il n'est point asservi aux basses complaisances que les Grands exigent. L'avarice lui paroît une folie ; le luxe , un ridicule ; l'envie , une bassesse ; la paresse , un crime. Il peut tout ce qu'il veut , parce qu'il ne veut que ce qu'il peut ; il se couche sans inquiétude , & repose entre les bras de la tranquillité ; il voit la trame de sa

vie ourdie d'or & de soie, & ne forme point de desirs pour les choses de cette vie, parce qu'il en connoît le vuide : voilà l'homme heureux.

Heureux celui dont l'ame, moins vulgaire,  
Cherche de Pan le temple solitaire ;  
Qui, revenu des modernes erreurs,  
Connoît le prix des jardins & des fleurs,  
D'un jeune ormeau dont la tête naissante  
Soutient déjà la vigne languissante ;  
Qui, des oiseaux écoutant les chansons,  
Rime des vers aussi doux que leurs sons ;  
Dont les vertus, au simple accoutumées,  
Du monde au loin contemplant les fumées ;  
Qui, libre enfin sous un toit fortuné,  
Voit devant lui l'Univers enchainé.

(L'Abbé de Bernis.)

*On est heureux, quand on est dégagé de toute inquiétude.*

Un Rapporteur inéquitable,  
M'a, ce matin ; fait perdre mon procès ;  
Un créancier impitoyable,  
A le payer, me force une heure après ;  
Et l'infidélité d'une ingrate Maîtresse  
Vient de me dépouiller de toute ma tendresse.  
Quel bonheur, en un même jour,  
De me voir sans procès, sans dettes, sans amour  
Mors d'une Femme, bonheur d'un Mari.

### É P I T A P H E.

Reçois de moi, chère moitié,  
Pour gage de mon amitié,  
Ce tombeau qu'aucun ne t'envie.  
Je dois bien justement te rendre cet honneur ;  
Car le dernier jour de ta vie  
Fut le premier de mon bonheur.

Le bonheur consiste dans la juste proportion des desirs & des besoins, avec les moyens de les satisfaire. Tout ce qui rompt cette espèce d'équilibre, diminue nécessairement le bonheur. Or, tel est l'effet de l'augmentation des richesses, parce que les desirs & les besoins augmentent avec elles & beaucoup plus qu'elles. (*L'Abbé Trublet.*)

*Tranquille Félicité des Animaux.*

Helas ! petits moutons, que vous êtes heureux !  
 Vous paissez dans nos champs, sans souci, sans alarmes ;  
 Aussi tôt aimés qu'amoureux,  
 On ne vous force point à répandre des larmes.  
 Vous ne formez jamais d'inutiles desirs.  
 Dans vos tranquilles cœurs, l'amour suit la nature ;  
 Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.  
 (*Mad. Deshoulières.*)

F E M M E S.

*Leur puissance.*

Telles que nous sommes,  
 Avec tous nos défauts, nous gouvernons les hommes ;  
 Même les plus hupés, & nous sommes l'écueil  
 Où viennent échouer la sagesse & l'orgueil.  
 Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes :  
 Vous avez la raison, & nous avons les charmes.  
 Le brusque Philosophe, en ses sombres humeurs,  
 Vainement contre nous élève ses clameurs,  
 Ni son air refrogné, ni ses cris, ni ses rides,  
 Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides ;  
 Comptant sur sa science & ses réflexions,  
 Il se croit à l'abri de nos séductions.  
 Une Belle paroît, lui sourit & l'agace ;  
 Crae, au premier assaut, elle emporte la place.  
 (*Destouches.*)

Le Sexe fait la plus belle moitié du monde ; il



Mais il cache souvent une amertume extrême  
Sous un dehors bien coloré.

(Pannard.)

*Credit des Femmes.*

Tous ceux que nos Vénus ont dessein de pourvoir,  
Sont Docteurs sans apprentissage  
Des Belles, tel est le pouvoir,  
Que c'est assez de leur suffrage,  
Pour obtenir dispense d'âge,  
De mœurs, d'esprit & de savoir.

(Pannard.)

Un Evêque ayant soutenu dans le Concile de  
Mâcon, qu'on ne pouvoit, ni qu'on ne devoit  
qualifier les Femmes de créatures humaines, la  
question fut agitée pendant plusieurs séances : les  
avis sembloient partagés ; mais enfin les partisans  
du beau-sexe l'emportèrent ; on prononça par  
grace qu'il faisoit partie du genre humain.

(Essai hist. de M. de Saint-Foix.)

L'audace d'une Femme est le signe assuré de sa  
honte : c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne  
rougit plus ; & si quelquefois la pudeur survient à la  
chasteté, que doit-on penser de la chasteté, quand  
la pudeur même est éteinte ? (J. J. Rousseau.)

Les Loix Romaines avoient interdit aux Fem-  
mes l'usage du vin ; elles ne leur permettoient de  
parler qu'en présence de leurs maris. Toute cu-  
riosité sur les affaires d'Etat leur étoit expressément  
défendue. On ne s'apperoit que trop, que ces  
Loix n'ont aucune vigueur en France.

(Palissot.)

Chez les peuples qui n'ont point de mœurs,

les filles sont sévères & les femmes faciles. Comme celles-ci sont à l'abri des preuves, le crime est compté pour rien. ( J. J. Rousseau. )

Beaucoup de Femmes sont plus jalouses de leur réputation sur la beauté que sur l'honneur ; & telle qui emploie toute la matinée à perfectionner ses charmes , seroit plus fâchée d'être surprise à sa toilette que de l'être avec un galant.

La plupart des jolies Femmes perdent à se faire connoître, ce qu'elles gagnent à se laisser voir.

*Artifice des Femmes.*

La Femme est pleine d'artifice ;  
Vice au dedans , fard au dehors ;  
Otez-en le fard & le vice ,  
Vous en ôtez l'ame & le corps.

Les hommes disent des femmes tout ce qui leur plaît ; les femmes font des hommes tout ce qu'elles veulent.

*Puissance de l'or sur l'esprit des Femmes.*

Quand on gémit auprès des Belles ,  
Le soupire ne se compte pas ;  
Mais , quand on répand des ducats ,  
Ils sont comptés , même par les cruelles.

En vain je vous poursuis , je vous trouve Daphné :  
Si j'étois Jupiter , vous seriez Danaé.

Beaucoup de Femmes n'ont que les dehors de la vertu.

Voilà quelle est souvent la vertu d'une femme :  
L'honneur , peint dans ses yeux , semble être dans son

ame ;  
Mais de ce faux honneur les dehors fastueux  
Ne servent qu'à cacher la honte de ses feux.

A son Amant chéri prodiguant sa tendresse,  
 Ses yeux n'ont pour autrui qu'une austère rudesse;  
 Et l'amant rebuté prend souvent pour vertu  
 Les fiers dedains d'un cœur qu'un autre a corrompu.  
 (Voltaire.)

Il faut juger des Femmes depuis la chaussure  
 jusqu'au dessous de la coëffure; à peu près comme  
 on mesure le poisson entre queue & tête.

*Les Femmes font racheter à leurs maris leurs  
 vertus par des haineurs.*

Malheureux les maris de ces femmes de bien,  
 Dont la mauvaise humeur fait un procès pour rien;  
 Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesse,  
 Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses;  
 Qui, pour un petit tort qu'elles ne vous font pas,  
 Prennent droit de traiter les gens du haut en bas.  
 (Molière.)

### CHUTE D'ÈVE.

*L'Homme est tenté par la Femme, & la Femme  
 par le Diable.*

Pour triompher de l'humaine nature,  
 Le vieux serpent cauteleux & malin,  
 Tenta la femme; & la femme, parjure,  
 Fit parjurer l'homme inconsidéré;  
 Mais que nous a Moïse figuré  
 Par ce récit? Le sens en est palpable;  
 De tout temps l'homme à la femme est livré;  
 Et de tout temps la femme l'est au diable.  
 (Rousseau.)

*Druide qui excluait les Femmes du Paradis*  
 Un vieux Druide autrefois affuroit,  
 Qu'en Paradis nulle femme n'iroit;  
 Car, disoit-il, le Maître du tonnerre  
 Dont la sagesse éclaire la bonté,



Peut-il sauver , sans blesser l'équité ,  
Celles qui font damner toute la terre ?

*Question indécise en Sorbonne.*

Job en son tems fut un bon homme ,  
Et vous sçavez pourtant en somme ,  
Qu'il eut , le pauvre malheureux !  
Durant un tems long & fâcheux ,  
Sa femme & le diable à ses troupes.  
C'étoit trop d'un ; mais qui des deux  
Donna de plus rudes secousses ?  
C'est de quoi l'on dispute fort ;  
Chacun diversement raisonne ,  
Et même on dit que la Sorbonne ,  
Sur ce point-là n'est pas d'accord.

(*Du Cerceau.*)

Un Italien ayant soutenu que les Dames n'étoient que des machines , plusieurs Dames en furent indignées ; mais d'autres s'en consolèrent , en disant que , puisqu'on ne les regardoit plus que comme des machines , elles se promettoient bien de faire jouer leurs ressorts.

*Malheur d'Adam.*

Lorsque le Créateur , finissant son ouvrage ,  
De ses rares beautés fit le portrait vivant ;  
L'homme étoit trop heureux , au sortir du néant ,  
De porter sur son front cette divine image.

Le monde tout entier étoit son appanage ;  
Sur tous les animaux son pouvoir étoit grand.  
Le sort ne put souffrir qu'il vécût si content ,  
Il lui ravit bientôt un si doux avantage.

Sous ombre de calmer ses chagrins , ses ennuis ,  
On lui fit une femme ; on ne put faire pis ;  
Le malheureux dormoit , il ne put s'en défendre.  
Il vit en s'éveillant la cause de ses maux :

Il la prit ; mais hélas ! il devoit s'aller pendre :  
Car son premier sommeil fut son dernier repos.

*La Femme est l'écueil de l'Homme.*

Vous qui pouvez tout vaincre , & n'êtes que foiblesse ;  
Péché de la nature , agréable à nos yeux ;  
Aimables ennemis , poisons délicieux ;  
Tyrans , dont le pouvoir nous rit , quand il nous blesse ;  
Objets par qui la terre assujettit les cieux ;  
Source de nos plaisirs , comme de nos tristesses ,  
Dont le jaloux orgueil , a , malgré les Déeses ,  
Fait gémir sous les fers le plus puissant des Dieux ;  
Cher espoir de nos cœurs , idoles de nos sens ;  
Sexe , qui pour jamais , bravant les plus puissans ,  
Par un éclat trompeur , t'en es rendu le maître ;  
Écueils contre lesquels il est beau de périr ;  
Femmes , pour une fois que vous nous faites naître ,  
- Hélas ! combien de fois nous faites-vous mourir ?

Une jeune & charmante Dame ,  
Me voyant malheureux au jeu ,  
Me dit en riant depuis peu ,  
Que je serois heureux en femme.  
Je répondis avec chaleur ,  
En lui parlant du fond de l'ame ,  
Que c'étoit avoir du malheur ,  
Même que d'être heureux en Femme.

On voit tous les jours une subite métamorphose  
dans plusieurs Femmes , qui sont des Anges à  
l'église , & des Demons dans le domestique. Ne  
devroit-on pas , pour le repos des maris , donner à  
ces Femmes l'église pour prison ?

*Femme rare.*

Ci gît ( & chacun s'en étonne )  
Une femme qui fut fort bonne :  
On fit , pour la sauver , cent efforts superflus.  
Son époux a raison d'en être inconsolable ;

Cette perte est irréparable :  
A présent on n'en trouve plus.

(Boursault.)

*A une Dame, sur un Ouvrage de Saint-Evremond,  
intitulé : idée de la Femme qui ne se trouve point.*

La femme parfaite en tout point,  
Est celle qu'on ne trouve point ;  
Saint-Evremond l'a dit.

Que vous a fait un si grand Saint,  
Pour lui donner un démenti ?

(Montreuil.)

*Repos d'un Mari, mort de sa Femme.*

### É P I T A P H E.

Ci gît ma femme, ah qu'elle est bien !  
Pouvoit-on mieux finir notre peine commune ?  
Rien à présent ne l'importune,  
Et je crois mon repos aussi grand que le sien.

Les Femmes sont des mouches, qui, pour être  
foibles, n'en sont pas moins importunes.

*Les Femmes ne doivent avoir d'autre desir que  
celui de plaire à leurs maris.*

Celle qu'un lien honnête  
Fait entrer au lit d'autrui ;  
Doit se mettre dans la tête,  
Malgré le train d'aujourd'hui,  
Que celui qui la prend, ne la prend que pour lui.  
Tous les ingrédiens qui font des teints fleuris,  
A l'honneur, tous les jouts, sont des drogues mortelles ;  
Et les soins de paroître belles  
Se prennent peu pour les maris.

(Molière.)

*Une Femme se donne à un Mari, réserve son*

cœur à un autre , & son esprit à un troisième , auquel elle communique ses pensées : ainsi celui qui a le plus de droit , est souvent le plus mal partagé.

*Goût des Femmes pour les Petits-Maîtres.*

Je connois le goût des femmes d'aujourd'hui ;  
 Il n'est , à dire vrai , pour leur tourner la tête ,  
 Que ces petits Messieurs , poudrés , musqués , brodés ,  
 Dont la Cour & Paris sont toujours inondés ;  
 Fléaux des gens sensés , que par-tout ils supplantent ;  
 Idoles & tyrans des folles qu'ils enchantent ;  
 Qui se font cent noirceurs pour se les arracher ,  
 Et dont toute la gloire est de les attacher  
 Par choix , par préférence & par goût , à leurs charmes.  
 Ce sont-là les héros , ce sont-là les vainqueurs  
 A qui l'aveugle Amour cède à présent les armes ,  
 Et qu'il rend , à leur gré , maîtres de tous les cœurs.  
 ( *La Chaussée.* )

On voit des vins durs , on en voit de tendres ,  
 de rouges , de noirs , de blancs , d'aigres , de doux ,  
 de pâles , de jaunes , de fades , de rudes , d'éventés ,  
 d'autres qui sont amis de l'homme : il en est de  
 même des femmes.

*La Femme est une marchandise dont on ne  
 connoît le prix qu'à l'user.*

La femme est une marchandise  
 Qu'on doit prendre au hasard sans la faire priser ,  
 Et qu'on ne peut jamais connoître qu'à l'user ;  
 Il faut , sans tâtonner , brusquer le mariage ,  
 Et s'exposer sur mer sans craindre le naufrage.  
 Qui tremble dès le port , ne doit point s'embarquer ;  
 Et , pour gagner beaucoup , il faut beaucoup risquer.  
 ( *Destouches.* )

Il y a parmi les Femmes des nations différentes.  
 La nation policée des Femmes du monde , la na-

tion, sauvage des provinciales, la nation libre des coquettes, la nation docile des Femmes qui trompent leurs maris, la nation indomptable des épouses fidelles, la nation aguerrie des Femmes intrigantes, & la nation présomptueuse des demi-sçavantes.

*Femme prétendue désolée de la mort de son Mari.*

Pour son époux mourant, une femme éperdue  
Veut mourir; la mort vient & la femme pâlit :  
C'est pour lui, non pour moi que vous êtes venue,  
Lui dit-elle en tremblant; le voilà dans son lit.

Les femmes de Paris sont des oiseaux amusans, qui changent de plumage deux ou trois fois par jour. Ils sont volages d'inclination, foibles de tempérament, forts en ramage, & ne voient le jour qu'au soleil couchant. Ce sont des paons dans les promenades, des pigrièches dans le domestique, & des colombes dans le tête à-tête.

*Les Femmes sont des zeros, qui ne valent qu'autant qu'ils sont précédés d'un nombre.*

Vous êtes nos moitiés; avec nous assorties,  
Vous faites un beau tout.  
Séparez vous de nous, vous n'êtes que parties,  
Ou n'êtes rien du tout.  
Séparez vous de nous, vous n'êtes que des ombres,  
Sans force & sans pouvoir.  
Vous êtes les zeros, & nous sommes les nombres  
Qui vous faisons valoir.

*Bonheur des Françaises. Fatime à Zaire.*

Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,  
Où d'un peuple poli les femmes adorées,  
Reçoivent ces encens que l'on doit à vos yeux;  
Compagnés d'un époux, & Reines en tous lieux,

Libres sans déshonneur, & sages sans contrainte ;  
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.

(Voltaire, *Zaïre*, act. 1. sc. 1.)

### F E R M E T É.

*Fermeté & grandeur d'ame d'une mourante.*

Bientôt quitte envers la nature,  
J'irai dans une nuit obscure,  
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil ;  
Je ne me verrai plus par un triste réveil,  
Exposée à sentir les troubles de la vie.

Mortels qui commencez ici bas votre cours,

Je ne vous porte point d'envie ;

Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.

Viens, favorable mort, viens briser les liens

Qui malgré moi m'attachent à ce monde,

Que le grand jour succède à cette nuit profonde :

Ne point souffrir est le plus grand des biens.

Dans ce long avenir j'entre, l'esprit tranquille.

Pourquoi ce dernier pas est-il si redouté ?

Du Maître des humains l'éternelle bonté

Des malheureux mortels est le plus sûr asyle.

(Mlle. Serment.)

### *Cinna à Emilie.*

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,

Ma vertu pour le moins ne me trahira pas ;

Vous la verrez brillante au bord des précipices ;

Se couronner de gloire en bravant les supplices ;

Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,

Et le faire trembler alors qu'il me perdra :

Je deviendrois suspect à tarder davantage.

Adieu. Raffermissiez ce généreux courage ;

S'il faut subir le cours d'un destin rigoureux,

Je mourrai tout ensemble heureux & malheureux ;

Heureux, pour vous servir de perdre ainsi la vie,

Malheureux, de mourir sans vous avoir servi.

(Corneille, *Cinna*, act. 1. sc. 4.)

*Roxane*

*Roxane à Bazajet.*

Ma rivale est ici. Suis-moi sans différer.  
Dans les mains des muets viens la voir expirer ;  
Et , libre d'un amour à ta gloire funeste ,  
Viens m'engager ta foi ; le tems fera le reste.  
Ta grace est à ce prix , si tu veux l'obtenir.

*Bazajet.*

Je ne l'accepterois que pour vous en punir ,  
Que pour faire éclater , aux yeux de tout l'Empire ,  
L'horreur & le mépris que cette offre m'inspire.  
Mais , à quelle fureur me laissant emporter ,  
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter ?  
De mes emportemens elle n'est point complice ,  
Ni de mon amour même , & de mon injustice.  
Loin de me retenir par des conseils jaloux ,  
Elle me conjuroit de me donner à vous ;  
En un mot , séparez ses vertus de mon crime ;  
Poursuivez , s'il le faut , un courroux légitime ;  
Aux ordres d'Amurat hâtez vous d'obéir ;  
Mais laissez-moi du moins mourir , sans vous haïr.

( *Racine , Bajazet , act. 5. sc. 4.* )

*Polyeucte à Félix.*

Je n'adore qu'un Dieu maître de l'univers ,  
Sous qui tremblent le ciel , la terre & les enfers ;  
Un Dieu qui , nous aimant d'une amour infinie ,  
Voulut mourir pour nous avec ignominie ,  
Et qui , par un effort de cet excès d'amour ,  
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.  
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre :  
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre.  
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos Dieux.  
Vous n'en punissez point , qui n'ait son maître aux cieux.  
La prostitution , l'adultère , l'inceste ,  
Le vol , l'assassinat , & tout ce qu'on déteste ,  
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels ;  
J'ai profané leur temple , & brisé leurs autels.

Je le ferois encor , si j'avois à le faire ,  
 Même aux yeux de Félix , même aux yeux de Sévere ;  
 Même aux yeux du Sénat , aux yeux de l'Empereur.  
*(Cornelle, Polyence, act. 5. sc. 3.)*

## FÊTES.

*Fête donnée par l'Amour.*

L'Amour , voulant donner une fête à sa mere ,  
 Fit publier qu'à la cour de Cythere ,  
 Les Plaisirs & les Jeux étoient tous invités ,  
 Avec la troupe agréable & légère  
 De tous ces petits Dieux qui vont à ses côtés ,  
 Tous ses parens , & tous très faits pour plaire :  
 Défense à tout mortel d'oser y pénétrer.  
 Ma Thémire paroît , on la fait retirer ;  
 Mais l'Amour , la voyant si belle & si gentille ,  
 Dit : ah ! vraiment , laissez-la vite entrer :  
 Elle est aussi de la famille.

*(Des Mâles.)**Retranchement d'une Fête dans le Diocèse d'Angers.*

Quand Vaugiraud vous retranche une fête ;  
 Peuple dévot , qui nous rompez la tête ,  
 Et nous criez que tout est confondu ;  
 Consolerez-vous , nous n'avons rien perdu ;  
 Un jour viendra ( que bien vous en souviene )  
 Pour l'en punir , qu'on chommera la sienne.

*(De la Sorinière.)*

## FEU.

Il arrive souvent que , quand nous faisons des  
 feux de joie , nos ennemis en font d'artifice.

## FIERTÉ.

*Agrippine à Burrhus.*

Prétendez-vous long-tems me cacher l'Empereur ?



Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ?  
 Ai-je donc élevé si haut votre fortune ,  
 Pour mettre une barrière entre mon fils & moi ?  
 Ne l'osez vous laisser un moment sur sa foi ?  
 Entre Sénèque & vous , disputez-vous la gloire ,  
 A qui m'effacera plutôt de sa mémoire ?  
 Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat ?  
 Pour être , sous son nom , les Maîtres de l'Etat ?  
 Certes , plus je médite , & moins je me figure  
 Que vous m'osiez compter pour votre créature ,  
 Vous , dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition ,  
 Dans les honneurs obscurs de quelque Légion ;  
 Et moi , qui sur le trône ai suivi mes ancêtres ,  
 Moi , fille , femme , sœur & mère de vos Maîtres.  
 Que prétendez-vous donc ? Pensez-vous que ma voix  
 Ait fait un Empereur pour m'en imposer trois ?  
 Néron n'est plus enfant. N'est-il pas tems qu'il regne ?  
 Jusqu'à quand voulez - vous que l'Empereur vous  
 craigne ?

Ne sauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?  
 Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses ayeux ?  
 Qu'il choisisse , s'il veut , d'Auguste ou de Tibère.  
 Qu'il imite , s'il peut , Germanicus mon pere.  
 Parmi tant de Héros je n'ose me placer.  
 Mais il est des vertus que je lui puis tracer.  
 Je puis l'instruire au moins , combien sa confiance  
 Entre un sujet & lui doit laisser de distance.

( *Racine , Britan. act. 1. sc. 2.* )

*Pulchérie à Phocas.*

Tu me donnes , dis-tu , ton Fils & ta Couronne !  
 Mais que me donnes-tu , puisque l'une est à moi ,  
 Et l'autre en est indigne étant sorti de toi ?  
 Ta libéralité me fait peine à comprendre :  
 Tu parles de donner , quand tu ne fais que rendre ;  
 Et puisqu'avecque moi tu veux le couronner ,  
 Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.  
 Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire ,  
 Porte dans ta maison les titres de l'Empire ,

Et de cruel tyran , d'infâme ravisseur ,  
 Te fasse vrai Monarque , & juste Possesseur.  
 Ne reproche donc plus à mon ame indignée ,  
 Qu'en perdant tous les miens , tu m'as seule épargnée :  
 Cette feinte douceur , cette ombre d'amitié ,  
 Vient de ta politique & non de ta pitié ;  
 Ton intérêt dès-lors fit seul cette réserve :  
 Tu m'as laissé la vie , afin qu'elle te serve ;  
 Et , mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir ,  
 Tu ne m'y veux placer , que pour t'y maintenir ;  
 Tu ne m'y fais monter , que de peur d'en descendre :  
 Mais connois Pulchérie , & cesse de prétendre.  
 Je fais qu'il m'appartient , ce trône où tu te sieds ;  
 Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds ;  
 Mais , comme il est encor teint du sang de mon pere ,  
 S'il n'est lavé du tien , il ne sauroit me plaire.  
 Et ta mort , que mes vœux s'efforcent de hâter ,  
 Est l'unique degré par où j'y veux monter.

( *Corneille, Héraccl. act. 1. sc. 2.* )

## F I È V R E.

### *Sa définition.*

C'est un des sergens de la mort ;  
 Exploitant par-tout dans ce monde ;  
 Qui , faisant dans Paris sa ronde ,  
 En passant , est venu m'avertir de mon sort ;  
 Et qui , craignant pour moi l'assurance que donne  
 Une trop constante santé ,  
 M'a bien voulu , par charité ,  
 Signifier l'Arrêt , parlant à ma personne ,  
 Qui contre tout vivant doit être exécuté.

( *Pavillon.* )

### *La Fièvre comparée au Loup.*

La fièvre est comme un loup cruel & ravissant ,  
 Qui , vers les antres sourds , traîne un agneau timide  
 Et , des coups de sa queue , hâtant ses pas rétifs ,

Devance le berger & le dogue intrépide ,  
 Qu'appellent au secours ses bêlemens plaintifs.  
 ( *Rousseau.* )

## F I G U I E R.

*Le Figuier est , ainsi que l'Olivier , le Symbole  
 de la paix.*

Le pauvre Jean , ayant l'ame éperdue ,  
 De voir le sort cruel & le fâcheux destin  
 De sa Perrette , qu'un matin  
 Au figuier de sa cour il rencontra pendue ,  
 Disoit à son voisin qu'il coup'roit par le pied ,  
 Et qu'il mettroit au feu cet arbre où sa moitié ,  
 Par grand malheur , avoit perdu la vie :  
 Mais le voisin , mal satisfait  
 De ce que sa femme avoit fait ,  
 Croyant qu'il lui prendroit envie  
 De se pendre ainsi quelque jour ,  
 S'il pouvoit avoir dans sa cour  
 Un tel figuier , tint ce langage.  
 Je ne puis le dissimuler ,  
 Mon cher voisin , c'est grand dommage :  
 Donne m'en quelque greffe , avant que le brûler.  
 ( *Montplaisirs.* )

## F I L.

*Amant qui veut devenir Fil.*

Je voudrois qu'il me fût permis  
 De devenir fil à cette heure ;  
 Connoît-on fortune meilleure ,  
 Qu'être par vous en œuvre mis ?  
 ( *Passerat.* )

## F I L L E S.

*Les Filles veulent toujours passer pour jeunes.*

Considere moi bien , regarde bien Climene :  
 Nous naquîmes tous deux dans la même semaine.

Tous deux , à cinq jours près , sommes du même tems ;  
 Cependant , vois quel tort me font les destinées !  
 Depuis sept mois passés j'ai trente-six années ;  
 Et ce charmant objet n'a toujours que vingt ans.

( *De Cailly.* )

*Artifice des Filles.*

Tout est souvent feinte dans une fille ;  
 Ne vous y fiez pas : l'une paroît gentille ,  
 Pour sçavoir se servir d'une beauté d'emprunt ,  
 Mettre un visage blanc sur un visage brun ;  
 L'autre de faux cheveux compose sa coiffure ;  
 Cette autre de ses dents bâtit l'architecture ;  
 Celle-ci doit sa taille à son patin trompeur ;  
 L'autre , sa belle gorge à l'art de son tailleur.  
 Des charmes apparens on est souvent la dupe ;  
 Et rien n'est si trompeur qu'un animal porte-juppe.

Tout en vous , haut & bas , est artificieux.  
 Pour paroître plus grande & pour tromper les yeux ;  
 On voit sur votre tête une longue coiffure ,  
 Et sur de hauts patins vos pieds à la torture ;  
 En sorte qu'en ôtant les secours superflus ,  
 Il ne resteroit pas un tiers de femme au plus.

( *Regnard.* )

Une fille de trente ans , qui n'a trouvé personne qui fût tenté de supporter avec elle les peines de la vie , est supposée avoir quelque défaut de corps , d'esprit ou de fortune. Son âge avance , ses charmes se passent , les hommes s'éloignent , la mauvaise humeur s'empare d'elle ; elle perd ses parens , ses connoissances , les amis , & n'a plus autour d'elle que des indifférens qui la négligent , ou des ames intéressées qui comptent ses jours ; elle le sent , elle s'en afflige , elle vit sans qu'on la console , & meurt sans qu'on la pleure.

( *Diderot.* )

*Fille qui veut trouver un Amant accompli.*

Life veut un Amant élégant & dispos ,  
 Agissant , libéral , en un mot un héros ;  
 Mais comme il n'en est point , pour cette bonne Dame ,  
 En qui tant de talens se trouvent à propos ;  
 Elle prend en détail , pour contenter sa flamme ,  
 Ce qu'elle ne pourroit jamais trouver en gros.

(Grécourt.)

Le mérite d'une fille de Province se prise par degrés de fortune : chaque somme de six mille livres lui donne une valeur. Celle qui n'a que six mille livres est placée dans le commun des Vierges. On estime celle qui en a douze mille. On honore celle qui en a vingt-quatre , on lui trouve des talens & un esprit de société ; mais on admire celles qui en ont cinquante & au-delà. On voit en elles l'esprit , les sentimens & les graces , dont on n'avoit pas fait la découverte avant le gain d'un gros procès ou l'ouverture d'une opulente succession. On révere jusqu'à leurs minauderies , & l'on approuve les airs de réserve qu'elles ont avec leurs anciennes amies.

Une fille est comme la rose : moins elle se montre , plus elle est belle.

*Une fille est une marchandise trompeuse.*

Prenez garde à cette marchandise :  
 L'air de Cour rabat bien du haut prix qui s'y met :  
 On ne la livre pas telle qu'on la promet ;  
 Et beaucoup , attrapés par un maintien modeste ,  
 Pensent prendre en plein drap , qui n'achètent qu'un  
 reste.

(Corneille.)

*Les années diminuent du prix des Filles.*

Chaque moment d'attente ôte de notre prix ;  
Et fille qui vieillit, tombe dans le mépris ;  
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte.  
Sa défaite est fâcheuse , à moins que d'être prompte ;  
Le tems n'est pas un Dieu qu'elle puisse braver ;  
Et son honneur se perd à le trop conserver.

( *Corneille.* )

Une fille galante ayant dit à Aristipe qu'elle étoit enceinte de ses œuvres : Qu'en sçavez-vous , répondit-il ? Si vous marchiez au travers d'un buisson d'épines , pourriez-vous sçavoir si telle épine en particulier vous auroit piquée ?

*Fille qui a prévenu le Sacrement.*

Blaise aimoit certaine Donzelle ;  
Il l'épousa. Dès la première nuit ,  
En la caressant il lui dit :  
J'ai peur que nos plaisirs dans quelque tems , ma belle ,  
Ne te coûtent bien du tourment.  
Ne crains rien , lui répond la naïve femelle ;  
Blaise , j'accouche heureusement.

( *Le Brun.* )

Les filles du siècle n'imitent pas Daphné , qui prioit instamment son pere de la laisser jouir des douceurs du célibat , quoiqu'il l'exhortât avec tendresse de lui donner un gendre.

*Aimable Fille de la Reine.*

Bien mieux que l'intérêt , vos charmes à la Cour  
Attirent la foule importune ;  
Et dans le cabinet , on tient plus à l'amour ,  
Qu'on ne s'attache à la fortune.

On s'y plaint tout le jour , on s'y plaint jusqu'au soir ;  
On y languit , on y frissonne ;

Et chacun s'y réchauffe autour d'un doux espoir  
Qui ne réussit à personne.

Parmi tant de soupirs si brûlans & si doux ,  
Et dont vous tenez peu de compte ;  
On sçait bien qu'un soupir , qui ne va point à vous ,  
Doit en chemin mourir de honte.  
( *Benserade.* )

## FINANCIERS.

### *Leur caractère.*

Qui s'affied aux bureaux où l'intérêt préside ,  
Sera toujours pour vous ami foible ou perfide.  
Là , vous verrez des cœurs en apparence unis ;  
Mais de qui tous égards , tous devoirs sont bannis.  
Des hommes qui , livrés à l'amour des richesses ,  
Sçavent mettre à profit jusques à leurs caresses.  
Honnêtes , quand un air humain , officieux ,  
Assûre les larcins qu'ils dérobent aux yeux ;  
Mais brutaux , de vrais ours , pour quiconque inutile  
Assûre à leur usure une amitié stérile.

( *L'Abbé de Villiers.* )

Il y a une infinité de Financiers qui ont trois & quatre laquais , sans doute pour avoir toujours devant les yeux l'idée de leur néant ; ainsi que ce Roi de Sicile , qui ne mangeoit que dans de la terre , pour se souvenir qu'il étoit fils d'un Potier.

*On méprise les Partisans en leur absence , & on les caresse en leur présence.*

En vain , pour ceux qu'éleve une aveugle fortune ,  
Le mépris est public , & la haine commune :  
En vain tombent sur eux de satyriques traits ;  
Tel qui les bat de loin , les caresse de près ;  
Et bientôt ébloui de l'or dont ils éclatent ,  
Il s'unit lâchement aux faquins qui les flattent.  
En faveur de leur or , leur naissance s'oublie.  
Leur fortune éclatante est à peine établie ,

Que chez eux le plus noble & plus sage Officier ;  
Va mendier la dot qui paye un créancier.

( *L'Abbé de Villiers.* )

Les Financiers sont semblables aux vêtemens  
qui sont étroits la première fois qu'on s'en sert, &  
qui ne s'élargissent que trop ensuite.

*En quoi le Financier fait-il consister la vertu ?*

Quelle est la vertu du Fermier ? de l'argent.  
Il ne prise jamais les vertus inutiles ,  
Les soins infructueux & les veilles stériles.  
D'une voix unanime & d'un commun accord ,  
Les vertus d'un Fermier sont dans son coffre fort ,  
Et son zèle est si grand pour des vertus si belles ,  
Qu'il en veut tous les jours acquérir de nouvelles.  
La vertu toute nue a l'air trop indigent ,  
Et c'est n'en point avoir que de manquer d'argent.  
( *Boursault.* )

En amour comme en affaires , les articles de  
la recette d'un Financier suivent de près ceux de  
la dépense.

*Un bon Financier fait taire sa conscience.*

Un homme d'esprit versé dans la finance ,  
Pour n'avoir rien à faire avec sa conscience ,  
Fait son principal soin , pour le bien du travail ,  
D'être sourd à sa voix tant que dure le bail ;  
Quand il est expiré , tout le passé s'oublie ;  
Avec sa conscience il se réconcilie ,  
Et , libre de tous soins , il n'a plus que celui ,  
De vivre en honnête-homme avec le bien d'autrui.  
( *Boursault.* )

*Un Financier n'a point d'entrailles.*

Jadis équipage brillant ,  
Remise ensuite , & fiacre maintenant ,



Un carrosse rouloit , & certain Militaire ,  
 Héritier d'un grand nom , mais d'un modique bien ,  
 Quoiqu'il y fût caché , s'y trouvoit assez bien.  
 C'est de plus d'un Héros la voiture ordinaire.

Jadis laquais d'un Financier ,  
 Commis ensuite , & maintenant Caissier ,  
 Certain riche , occupant lui seul les quatre places  
 D'un char qui gémissoit sous son individu ,  
 Croyoit au travers de sept glaces  
 N'être pas encore assez vu.

Un sage passe , ami du premier personnage ,  
 Parent du Financier ; mais en sage vêtu ,  
 Allant à pied comme tout sage.  
 Le traitant voit cet homme , & détourne les yeux ;  
 Le noble le prévient en ami généreux ,  
 Et partage avec lui son modeste équipage.

( *L'Abbé Aubert.* )

Les maisons des Financiers ressembloient à ces  
 grands Lacs qui s'étendent dans les Pays les plus  
 fertiles , reçoivent toutes les eaux des montagnes  
 & des plaines voisines , sans fertiliser aucune cam-  
 pagne par l'irrigation.

*Financier qui faisoit élever des fourches patibul-  
 laires.*

Un Maltotier gourmandoit des Manœuvres ;  
 Qu'il avoit fait travailler à son Fief ,  
 Pour élever poteaux & hautes œuvres ,  
 Croyant par-là se donner du relief.  
 Par Saint Mathieu , cette masse de pierre ,  
 S'écria-t-il , ne durera vingt ans.  
 Ah ! Monseigneur , lui repart maître Pierre ,  
 Ce fera-là pour vous & vos enfans.

( *Ferrand.* )

Un Financier avide & ignorant , lisant sur une  
 affiche ( traité de l'immortalité de l'ame ) deman-

da quels étoient les droits accordés par ce traité ,  
& les noms des Partisans qui y étoient entrés.

Un brusque Financier, ayant perdu un de ses  
deux chevaux pommelés , envoya son Cocher  
chez les Maquignons , pour lui en trouver un sem-  
blable à celui qui lui restoit ; le cocher de retour,  
lui dit : Monsieur, j'ai trouvé votre pareil.

*Inscription de la Fontaine placée au quartier  
des Financiers.*

L'infâme soif de l'or ne sçauroit s'étancher  
Par les richesses périssables.

Hommes, pour être heureux, venez ici chercher  
La source des biens véritables.

(Bosquillon.)

On demandoit si un étranger qui occupoit un  
poste considérable dans la finance , sçavoit bien le  
françois : il pourra le sçavoir un jour , répondit-  
on , parce qu'il commence à l'écorcher.

### FLATTERIE.

Celui qui prête l'oreille à la Flatterie, la ferme  
à la vérité.

*Caractère de la Flatterie.*

L'insinuante Flatterie

Est la fille de l'intérêt ;

L'artifice qui l'a nourrie ,

Des vertus lui donne l'apprêt.

Elle est sans cesse aux pieds du trône ;

Son vain encens , qui l'environne ,

Enivre les Rois & les Grands.

Le masque de la politesse

Couvrir la rempante bassesse  
De ses faux applaudissemens.



Tel qu'un serpent caché sous l'herbe,  
Serrant ses anneaux tortueux,  
Dérobe sa tête superbe  
A l'Africain audacieux ;  
En essayant de le surprendre,  
Le piège qu'il a sçu lui tendre  
Est caché sous l'émail des fleurs :  
Ou telle une vapeur légère  
Egare à l'instant qu'elle éclaire  
Les trop crédules voyageurs.



Ainsi le Flatteur famélique  
Couvre, par la feinte douceur  
De sa perfide politique,  
L'apprêt d'un venin corrupteur.  
Sa bouche est trompeuse & perfide ;  
Sa langue est un dard homicide,  
Qui frappe & perce sans effort ;  
Comme le chant de la Syrène,  
Dont la mélodie inhumaine,  
Par le plaisir, donne la mort.

( *Phil. de Sans-Souci.* )

*La Flatterie ne décide pas du mérite des hommes.*

Loin que la basse flatterie  
Puisse colorer nos défauts,  
Cette coupable idolâtrie  
Ternit la gloire des Héros.  
Loués ou blâmés par les hommes,  
Nous demeurons ce que nous sommes,  
Grands ou petits, sains ou perclus.  
Non, ce n'est point votre éloquence ;  
C'est l'aveu de ma conscience  
Qui décide de mes vertus.

( *Phil. de Sans-Souci.* )

*On doit être en garde contre la Flatterie.*

Chassez loin de vous la basse flatterie,  
Qui, cherchant à souiller la bonté de vos mœurs,  
Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie  
La porte de vos cœurs.

Le pauvre est à couvert de ses ruses obliques.  
Orgueilleuse, elle suit la pourpre & les faisceaux;  
Serpent contagieux, qui des sources publiques  
Empoisonne les eaux.

(J. J. Rousseau.)

Le Flatteur réunit dans son caractère plusieurs vices infâmes ; il est menteur, en disant ce qu'il ne croit pas ; il est fourbe, en ce que son cœur ne s'accorde pas avec ses lèvres ; il est lâche, parce qu'il n'ose dire ce qu'il pense ; il est impie, en donnant de l'encens au vice ; enfin, il est l'ennemi secret de ceux dont il se dit ami, parce que ses flatteries les entretiennent dans leurs mauvaises habitudes.

## FLATTEURS.

*Les Flatteurs suivent la prospérité.*

Si le Roi que tu sers te fait son confident,  
Le puissant & le foible iront te faire hommage ;  
Et la témérité d'un Flatteur impudent  
Promettra d'élever un temple à ton image.  
Si tu perds ton crédit, tu seras délaissé ;  
Ces lâches complaisans qui t'avoient encensé,  
Diront que ta faveur étoit illégitime.

(Maynard.)

Les Flatteurs trouvent leur compte avec les Grands, comme les Médecins auprès des malades imaginaires. Ceux-ci paient pour des maux

qu'ils n'ont pas ; ceux-là pour des vertus qu'ils devroient avoir.

*On ne voit par-tout que de lâches Adulateurs.*

Le monde n'est rempli que de lâches Flatteurs ;  
Sçavoir vivre , c'est sçavoir feindre.....

Ruisseau , ce n'est plus que chez vous

Qu'on trouve encor de la franchise :

On y voit la laideur , ou la beauté , qu'en nous

La bisarre nature a mise.

Aucun défaut ne s'y déguise ;

Aux Rois comme aux Bergers , vous les reprochez tous :

Aussi ne consulte-t-on guère

De vos tranquilles eaux le fidele cristal.

On évite de même un ami trop sincère :

Ce déplorable goût est le goût général.

( *Mad. Deshoulières.* )

*Phédre à Œnone.*

Ainsi donc , jusqu'au bout tu veux m'empoisonner ,  
Malheureuse ! voilà comme tu m'as perdue.

Au jour que je fuyois , c'est toi qui m'as rendue.

Tes prières m'ont fait oublier mon devoir.

J'évitois Hippolyte , & tu me l'as fait voir.

De quoi te chargeois-tu ? pourquoi ta bouche impie

A-t-elle , en l'accusant , osé noircir sa vie ?

Il en mourra peut-être , & d'un pere insensé

Le sacrilège vœu peut-être est exaucé.

Je ne t'écoute plus. Va-t-en , Monstre exécration ;

Va , laisse-moi le soin de mon sort déplorable.

Puisse le juste ciel dignement te payer ,

Et puisse ton supplice à jamais effrayer

Tous ceux , qui , comme toi , par de lâches adresses ,

Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses ,

Les poussent au penchant où leur cœur est enclin ;

Et leur osent du crime applanir le chemin !

Détestables flatteurs , présent le plus funeste

Que puisse faire aux Rois la colère céleste !

( *Racine , Phédre , act. 4. sc. 6.* )

*Joad à Joas.*

O mon fils ! de ce nom j'ose encor vous nommer :  
 Souffrez cette tendresse , & pardonnez aux larmes  
 Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.  
 Loin du trône nourri , de ce fatal honneur ,  
 Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur.  
 De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse ,  
 Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.  
 Bientôt ils vous diront que les plus saintes loix ,  
 Maitresses du vil peuple , obéissent aux Rois ;  
 Qu'un Roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;  
 Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;  
 Qu'aux larmes , au travail le peuple est condamné ;  
 Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;  
 Que , s'il n'est opprimé , tôt ou tard il opprime.  
 Ainsi , de piège en piège , & d'abîme en abîme ,  
 Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté ,  
 Ils vous feront enfin haïr la vérité ,  
 Vous peindront la vertu sous une affreuse image.  
 Hélas ! ils ont des Rois égaré le plus sage.

(*Racine, Athalie, act. 4. sc. 3.*)

## F L E U R S.

*Agréable sort des Fleurs.*

Que votre sort est doux , fleurs qui venez d'éclore !  
 Et qu'un cœur amoureux en connoît bien le prix !  
 Vous naîsez sur le sein de Flore ,  
 Vous mourez sur le sein d'Iris.

(*Rabutin.*)

## F L E U R U S.

*Prudence du Prince de Waldeck à la bataille de Fleurus.*

Ah ! quoi ! les François à la nage  
 Ont déjà la Sambre passé.  
 Quel ordre au milieu du carnage !  
 Amis , ne suis-je point blessé ?

Les

Les enragés !  
 Les enragés !  
 Nous n'avons qu'à plier bagage :  
 Ma foi, c'est Turenne ou Condé.

Compagnons, pourquoi nous abattre ?  
 Ne songeons qu'à doubler le pas.  
 Luxembourg fait le Diable à quatre :  
 Ayons des pieds, s'il a des bras ;  
     Car des États,  
     Car des États,  
 Nous avons ordre de combattre ;  
 De vaincre nous ne l'avions pas.

Le Comte Nassau, las de vivre,  
 Veut périr avec les Soldats ;  
 Au danger Flodorpe se livre,  
 Et Tiron cherche le trépas ;  
     Ils sont à bas,  
     Ils sont à bas.  
 Au tombeau Berleau peut les suivre ;  
 Pour moi je me dois aux États.

## F O I.

Rome est le siège de la Foi ; mais cette Foi ressemble à ces personnes dissipées, qu'on ne trouve jamais à la maison.

Tout notre effort ne peut nous conduire à la gloire  
 De franchir la barrière où l'on sçut nous borner.

Pourquoi donc s'y tant obstiner ?

Souvent on raisonne sans croire ;

Il faut croire sans raisonner. *(Pannard.)*

Qui voudroit follement sonder un puits sans fond,  
 Vous paroîtroit avoir grand besoin d'Ellebore.  
 Qui veut sonder du ciel le mystère profond,  
 Des petites Maisons est bien plus digne encore.

*(Pannard.)*

*Résolutions d'une fille sur la Foi conjugale.*

Quelque époux que le ciel veuille me destiner,  
 C'est à lui pleinement que je veux me donner.  
 De celui que je crains si je suis le partage,  
 Je sçaurai l'accepter avec même visage :  
 L'hymen me le rendra précieux à son tour,  
 Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour ;  
 Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée,  
 Qu'un autre qu'un mari regne sur ma pensée.  
 (Corneille.)

## FOIBLESSES.

*Foiblesse de l'homme pour le sexe.*

Chose étrange d'aimer, & que, pour ces traîtresses,  
 Les hommes soient sujets à de grandes foibleses !  
 Tout le monde connoît leur imperfection :  
 Ce n'est qu'extravagance & qu'indiscrétion ;  
 Leur esprit est méchant & leur ame fragile :  
 Il n'est rien de plus foible & de plus imbécile ;  
 Rien de plus infidèle ; & , malgré tout cela,  
 Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.  
 (Molière.)

## FOLIE.

La Folie loge avec la suffisance chez les Financiers ; avec la fatuité, chez les petits Maîtres ; avec l'appétit, chez les Gascons ; au cabaret, avec les Peintres ; au dernier étage, avec les Auteurs ; avec l'avarice, chez les Vieillards ; avec la prodigalité, chez les jeunes Gens de famille ; avec la présomption, chez les Poètes ; avec l'impertinence, chez les Commis ; avec la vanité, chez les Nobles de la dernière édition.



*La Folie est une maladie universelle.*

Tous les hommes sont fous, & , malgré tous leurs soins,  
 Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.  
 Comme on voit qu'en un bois que cent routes séparent,  
 Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent;  
 L'un à droit, l'autre à gauche; & , courant vainement,  
 La même erreur les fait errer diversement.  
 Chacun suit dans le monde une route incertaine,  
 Selon que son erreur le joue ou le promène.

( Boileau. )

L'amour a besoin de la Folie pour ses succès, &  
 la Folie réussit sans le secours de l'amour.

Différer à bien vivre , c'est agir comme un  
 paysan qui, trouvant un fleuve en son chemin,  
 attendroit sottement que ses eaux fussent écoulées  
 pour le traverser, sans penser qu'elles couleront  
 jusqu'à la fin du monde.

( Horace, Epître 2. )

## F O N D A T I O N S.

Les vols qu'on ne peut plus retenir, sont le  
 motif de la plus grande partie des Fondations qui  
 ne sont point agréables à Dieu, qui rejettoit les  
 sacrifices faits de miel, parce qu'ils étoient com-  
 posés de la rosée que les Abeilles ont pillée sur  
 les fleurs.

## F O N T A N G E.

*Jeu de mots sur le nom de Madame Fontange.*

Amynte va mourir, quel changement étrange!  
 Son triste état est un puissant sermon.  
 Ses charmes, en vivant, la rendoient un démon;  
 Ses vertus, en mourant, de démon la Fontange.

A a ij

## F O N T E N O Y .

*Epître au Roi par le Curé de Fontenoi.*

J'ose vous supplier, grand Roi,  
De vouloir bien penser à moi ;  
Mon bénéfice est le plus mince  
Qui soit dans toute la Province.  
Vous avez par votre valeur  
Immortalisé ma Paroisse,  
Et les Anglois avec angoisse  
Se rappellent votre vigueur.  
Par-tout où vole votre gloire,  
On vante déjà Fontenoi,  
Et le Village avec le Roi  
Sera célébré dans l'Histoire ;  
Mais à quoi sert un nom pompeux  
Sans l'avantage des richesses ?  
C'est souvent un titre onéreux ;  
Et vous n'avez, par vos prouesses,  
Illustré que des malheureux :  
Je suis le Crésus du Village,  
Et ma Cure vaut cent écus.  
Ce sont de foibles revenus,  
Puisque, grace à votre courage,  
Je deviens un grand Personnage ;  
Tous les jours mille curieux  
Viennent en foule dans ces lieux  
Voir le siège de votre gloire.  
Il me faut, comme je le puis,  
Faire les honneurs du Pays,  
Les gîter, leur donner à boire ;  
Et ceux que j'ai déjà reçus  
Me coûtent plus de cent écus.  
Les fonds du pauvre bénéfice  
Seront bientôt anéantis,  
Si vous ne fondez un hospice  
Où l'on les héberge gratis ;  
Ou bien, augmentant ma dépense,

Augmentez donc mon reveu ;  
Puisque c'est par votre vaillance,  
Que le lieu de ma résidence  
Est plus fréquenté, mieux connu,  
Que bien des Evêchés de France.  
Aussi juste que courageux,  
Vous ferez bientôt mon affaire ;  
Car vous verrez qu'entre nous deux,  
Il reste quelque compte à faire.  
Lorsque les morts sont enterrés,  
Il revient des droits aux Curés.  
Or on a fait dans mon Domaine  
Plus de huit mille enterremens,  
Dont, à douze francs la douzaine,  
Il me revient huit mille francs,  
En les mettant l'un portant l'autre ;  
Vous voyez que c'est bon marché ;  
Et souvent l'on est écorché  
Par les Diseurs de Patenôtre ;  
Mais j'use de facilité  
En faveur de la quantité.  
Il est si beau de voir un Prêtre  
Sur son intérêt endormi !  
Et moi j'en veux user ainsi  
En faveur de notre ancien Maître,  
Nos ennemis, s'ils l'avoient pu,  
Auroient encore combattu ;  
Ils vouloient prendre leur revanche ;  
Mais par un bonheur sans égal,  
Vous & notre grand Maréchal  
Eriez fermes dessus la hanche ;  
Car il conserve, avec son mal,  
Bras & tête de Général ;  
Et vers lui la victoire penche,  
En carrosse comme à cheval.  
Tournai, même la Citadelle,  
Qui vouloit faire la rebelle,  
Se sont soumises à vos loix  
A la barbe de ces Anglois.

Devint heureux , content & riche ,  
 Sitôt qu'il appartint au Roi,  
 Remplis de zèle & d'allégresse ,  
 Nous célébrerons vos succès :  
 Je parle de vous à la Messe ,  
 Et déjà vos nouveaux sujets ,  
 Forment pour vous des vœux sans cesse ;  
 Heureux , pour prix de leur tendresse ,  
 Si vous ne les rendiez jamais.  
 Cette paix , que chacun desire ,  
 Produiroit de tristes effets ,  
 S'il leur en coûtoit les regrets  
 De n'être plus sous votre empire.  
 (*Marchand.*)

### F O R M E S.

Il seroit assez difficile de décider si la Forme  
 s'est rendue plus pernicieuse, lorsqu'elle est entrée  
 dans la Jurisprudence , ou lorsqu'elle s'est logée  
 dans la Médecine ; si elle a fait plus de ravages  
 sous la robe d'un Jurisconsulte que sous le large  
 chapeau d'un Médecin ; & si , dans l'une , elle a  
 ruiné plus de gens qu'elle n'en a tué dans l'autre.  
 (*Génie de Montesquieu.*)

### F O R T U N E.

La Fortune , agitant dans les airs ses aîles dor-  
 rées , fait briller ses trésors , en étale les dons ; ap-  
 pelle le hasard , & le charge de les distribuer.  
 Une foule de mortels ouvre ses mains , lui tend  
 les bras & s'appête à recevoir , à arracher ses  
 bienfaits. Voyez , tandis qu'elle les répand , avec  
 quelle furie ils se jettent les uns sur les autres.  
 L'amant oublie son amante ; les amis écrâsent  
 leurs amis , les enfans leurs peres. Que de sagacité

**pour découvrir, que d'audace pour saisir leur proie !**  
*( Le Tourneur. )*

Les débordemens & les ruisseaux sont la double image des Fortunes rapides & des légitimes. Les eaux qui croissent subitement sont toujours bourbeuses. Celles qui sortent d'une source pure conservent leur limpidité. Les débordemens peuvent féconder les terres qu'ils ont couvertes ; mais c'est après avoir épuisé les sucres de celles qu'ils ont ravagées. Les ruisseaux fertilissent celles qu'ils arrosent.  
*( Duclos. )*

Quand la Fortune jette un œil favorable sur une famille, elle commence à délimoner le chef ; elle dégrossit ensuite son ouvrage en la personne du fils, duquel elle détache toutes les impressions de la rusticité ; & le finit en polissant le petit-fils, sur lequel elle répand un coloris qui le déguise, & le rend l'objet des hommages du public. Elle est le Sculpteur qui, d'un arbre, fait un Dieu, au lieu d'un banc. C'est le Potier qui fabrique un vase d'honneur avec la terre qui auroit pu lui servir à faire un vase d'ignominie.

*Inconstance de la Fortune.*

Le bien de la fortune est un bien périssable ;  
 Quand on bâtit sur elle , on bâtit sur le sable.  
 Plus on est élevé , plus on court de dangers.  
 Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête ;  
 Et la rage des vents brise plutôt le faite  
 Des palais de nos Rois que des toits de Bergers.  
*( Racan. )*

Ainsi de notre espoir la fortune se joue :  
 Tout s'élève ou s'abaisse au branle de sa roue ;

Et son ordre inégal , qui régit l'univers ,  
 Au milieu du bonheur , a ses plus grands revers.  
*( Corneille. )*

S'élève qui voudra sur l'inconstante roue  
 Dont la Déesse aveugle , en nous trompant , se joue.  
 Je ne m'intrigue point de son funeste accueil ;  
 Elle couvre de miel une pillule amère ,  
 Et sous l'ombre d'un port nous cachant son écueil ,  
 Elle devient marâtre aussitôt qu'elle est mere.  
*( Adam , Menuisier de Nevers. )*

C'est toi , fortune inconstante ,  
 Flatteuse divinité ,  
 Qui , pour remplir notre attente ,  
 Charmes notre vanité.  
 Menteuse dans tes promesses ,  
 Injuste dans tes largesses ,  
 Terrible dans tes revers ;  
 Est-il un jour qui finisse  
 Sans nous montrer ton caprice  
 Par mille exemples divers ?

Un homme essuie-t-il un revers de Fortune :  
 il se trouve à l'instant dépourvu d'esprit & de ta-  
 lens aux yeux du public , & humilié. Que la for-  
 tune jette sur un autre un regard favorable : les  
 richesses & les biens dont il se voit sur le champ  
 accablé , forment un principal en sa personne , &  
 s'incorporent en lui avec un nouveau mérite & des  
 talens inséparables de l'opulence : c'est ainsi que  
 l'or jette sur l'obscurité un éclat étranger.

La meilleure fortune aime en femme publique.  
 Tous ses appas sont faux & sa fureur tragique.  
 Amante trop cruelle , après ses feux passés ,  
 Elle étouffe en ses bras ceux qu'elle a caressés.  
*( Le Moine. )*

La naissance la plus pure , le mérite le plus reconnu , la vertu la plus solide , ne frappent les yeux de personne que quand la fortune dardé un de ses rayons sur ces bonnes qualités ; elles sont comme les fleurs & les campagnes les plus émaillées , qui ne paroissent point pendant la nuit , & auxquelles le Soleil levant rend tout leur éclat.

Qu'à son gré désormais la fortune me joue ,  
L'on me verra dormir au branle de sa roue.

( Boileau. )

La Fortune place l'homme dans l'état de pure nature , c'est-à-dire , qu'elle lui donne le droit de faire valoir tous ses défauts. Tel qui , dans sa misère étoit officieux , sage , & obligeant , est , dans son opulence , incivil , emporté , & incapable d'obliger.

*La prudence humaine ne peut nous mettre à l'abri  
des coups de la Fortune.*

Il n'est dans ce vaste univers  
Rien d'assuré , rien de solide ;  
Des choses d'ici-bas la fortune décide  
Selon ses caprices divers.  
Tout l'effort de notre prudence  
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.

( Mad. Deshoulières. )

*L'homme doit tenir ferme contre les coups de la  
Fortune.*

L'ame doit se roidir lorsqu'elle est menacée ,  
Et contre la fortune aller tête baissée ;  
La choquer hardiment , & , sans craindre la mort ,  
Se présenter de front à son plus rude effort.  
Cette lâche ennemie a peur des grands courages ,  
Et sur ceux qu'elle abat redouble ses outrages.

( Corneille. )

La fortune & l'envie sont comme le feu & la fumée. Le feu qui n'est pas bien allumé, paroît enveloppé d'une grosse fumée ; mais à mesure que la flamme s'élève , la fumée se dissipe & s'évanouit

*Aveuglement de la Fortune.*

Dans la fortune & dans le jeu ,  
Rien n'est certain, rien n'est solide ,  
Et le mérite sert bien peu  
Où sans ordre & sans choix la fortune préside,  
Du plus adroit & du plus généreux ,  
Du plus aimable & du plus vertueux ,  
Souvent le malheur est extrême ;  
Et souvent , sans y penser même ,  
Le plus sot est le plus heureux ,

La fortune à ma jeunesse  
Offrit l'éclat des grandeurs.  
Comme un autre avec souplesse ,  
J'aurois brigué ses faveurs :  
Mais , sur le peu de mérite  
De ceux qu'elle a bien traités ,  
J'eus honte de la poursuite  
De ses aveugles bontés ;  
Et je passai , quoi que donne  
D'éclat , & pourpre & couronne ,  
Du mépris de la personne ,  
Au mépris des dignités. (Chaulieu.)

Doit-on être surpris de voir que les favoris de la fortune soient aveugles, puisque la fortune, qui les a fait sortir du néant, l'est aussi ?

La Fortune se donne souvent la comédie, en faisant entrer dans les maisons des riches des gens d'une naissance obscure , qu'elle élève par degrés à de grandes places, pour les faire ensuite



rentrer dans la poussière de laquelle ils sont sortis. Semblable en cela à l'Aigle de la Fable, qui n'élève la Tortue que pour la laisser tomber, rompre son écaille & la dévorer.

*La Fortune fait des Esclaves.*

Les biens que la fortune étale,  
Sont plutôt des maux que des biens ;  
Moins des présens du sort, que de pompeux liens  
D'une servitude fatale.  
Plus les Dieux en ont accordé,  
Moins on jouit des dons de leur main libérale ;  
Et, par une erreur générale,  
On les possède moins qu'on n'en est possédé.  
(Desmarets.)

La Fortune satisfait notre avarice, notre intempérance, & notre orgueil, en nous gratifiant de biens, de plaisirs & d'honneurs : ainsi ce sont nos passions qui érigent des autels à la Fortune.

La Fortune ne concourt pas avec le mérite, dans la crainte qu'elle a d'être obligée de lui donner la préséance.

*La Fortune est le tombeau de la vertu.*  
Tel qui, dans son printemps, étoit plein de sagesse,  
Gâté par la fortune, a terni sa vieillesse.  
(Duresnel, sur Pope.)

La Fortune dépend du tems, du lieu, de l'âge, des qualités, & des circonstances ; l'heure du Berger se trouve dans la Fortune, comme en Amour.

*La Fortune & l'Amour n'ont qu'un tems.*

La Fortune & l'Amour n'ont qu'un tems.  
A des retours fâcheux leurs faveurs sont sujettes :

L'une hait les vieux Courtisans ;  
L'autre fuit les vieilles Coquettes.

(*Le Brun.*)

La Fortune , en nous dépouillant de nos biens ,  
ne peut pas nous ôter les dons de l'esprit & du  
cœur , dont elle n'a pu nous gratifier.

Il y a des indolens , qui , se reposant sur leur  
propre mérite , s'imaginent que la Fortune doit les  
venir chercher dans leur lit , sans concours de leur  
part ; & qui attribuent à son aveuglement les ri-  
chesses , & les honneurs dont les autres se sont  
rendus dignes par leur travail & leur émulation.  
La Fortune n'est point obligée de s'accommoder à  
notre paresse ; les habiles politiques , les gens sa-  
ges , actifs & intelligens , en sont maîtres , comme  
les Généraux de leurs troupes.

*Caractère des Gens de Fortune.*

De ces hommes nouveaux c'est-là l'ambition :  
L'avarice est d'abord leur grande passion ;  
Mais ils changent d'objet , dès qu'elle est satisfaite ;  
Et courent les honneurs , quand la fortune est faite.  
(*Destouches.*)

Un homme que le sort arrache de la boue ,  
Dont il fait une idole , & puis dont il se joue ;  
Qui , né dans l'esclavage , & formé d'un vil sang ,  
Sans l'avoir mérité , se place au plus haut rang ;  
Ebloui par l'éclat du bonheur qu'il possède ,  
Prétend qu'à son pouvoir tout autre bonheur cède ;  
Et son esprit , déçu par mille faux appas ,  
Ne sçauroit discerner ce qu'il ne connoît pas.  
(*L'Abbé de Villedieu.*)

Un Homme de fortune n'est ni ami , ni ci-

toyen, ni parent, ni chrétien : c'est un homme d'argent.

*La Fortune récompense le vice.*

De la vertu la Fortune se joue.  
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa roue,  
Qu'on verroit, de couleurs bisarrement orné,  
Conduire le carrosse où l'on le voit traîné;  
Si dans les droits du Roi sa funeste science,  
Par deux ou trois avis, n'eût ravagé la France.

(Boileau.)

Etre d'une naissance obscure, qui permet de se plier & replier, de souffrir des mépris & des affronts; n'avoir rien à perdre que l'honneur; ignorer Dieu, & ne connoître que l'argent: grande & pernicieuse disposition à faire fortune.

*La Fortune ne donne que des biens faux & passagers.*

La fortune offre aux yeux des brillans mensongers;  
Tous les biens d'ici bas sont faux & passagers;  
Leur possession trouble, & leur perte est légère:  
Le sage gagne assez, quand il peut s'en défaire.

(Regnard.)

Les fortunes rapides ne sont pas de durée, & ressemblent à ces torrens impétueux, qui s'emparent de tout ce qu'ils rencontrent pour s'en dessaisir promptement. Les Gens de fortune sont comme les champignons nés sur couche, qui tombent subitement en poussière.

Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles sont plus sûres. Nos biens n'excitent pas les desirs des envieux.

(Génie de Montesquieu.)

*Un Homme de Fortune n'a rien à lui.*

Certain Faquin, enfant de l'ignorance,  
 Jadis laquais, qui, grace à la beauté  
 De son épouse, entra dans la finance,  
 Vantoit, un jour, sa générosité,  
 Ses biens, ses mœurs, son esprit, son mérite;  
 Et se piquoit de n'avoir rien à lui:  
 Je le crois bien, lui répond Heraclite;  
 Car votre bien n'est que celui d'autrui.

La Fortune est entrée dans une infinité de maisons par des coups de billard, de pinceau, de lancette, & d'archet; & rarement par des coups de dés.

*La Fortune favorise les Héros.*

Mon Roi, connois ta puissance:  
 Elle est capable de tout;  
 Tes desseins n'ont pas naissance,  
 Qu'on en voit déjà le bout;  
 Et la fortune, amoureuse  
 De la vertu généreuse,  
 Trouve de si doux appas  
 A te servir & te plaire,  
 Que c'est la mettre en colère,  
 Que de ne l'employer pas.

(*Malherbe.*)

Qui ne court après la fortune?  
 Je voudrois être en lieu d'où je pusse aisément  
 Contempler la foule importune  
 De ceux qui cherchent vainement  
 Cette fille du sort, de Royaume en Royaume,  
 Fidèles courtisans d'un volage fantôme.

Quand ils sont près du bon moment,  
 L'inconstante aussi-tôt à leurs desirs échappe:  
 Pauvres gens! je les plains, car on a pour les fous

Plus

Plus de pitié que de courroux ;  
Cet homme , disent-ils , étoit planteur de choux ,  
Et le voilà devenu Pape :  
Ne le valons-nous pas ? vous valez cent fois mieux ;  
Mais que vous sert votre mérite ?  
La Fortune a-t-elle des yeux ?  
Et puis la Papauté vaut-elle ce qu'on quitte ?  
Le repos , le repos , trésor si précieux ,  
Qu'on en faisoit jadis le partage des Dieux ;  
Rarement la fortune à ses hôtes le laisse.  
Ne cherchez point cette Déesse ,  
Elle vous cherchera. Son sexe en use ainsi.

( *La Fontaine.* )

Fortune , dont la main couronne  
Les forfaits les plus inouis ,  
Du faux éclat qui t'environne  
Serons-nous toujours éblouis ?  
Jusques à quand , trompeuse idole ,  
D'un culté honteux & frivole  
Honorons-nous tes autels ?  
Verra-t-on toujours tes caprices  
Consacrés par les sacrifices ,  
Et par l'hommage des mortels ?

Le peuple , dans ton moindre ouvrage  
Adorant la prospérité ,  
Te nomme grandeur de courage ;  
Valeur , prudence , fermeté.  
Du titre de vertu suprême  
Il dépouille la vertu même  
Pour le vice que tu chéris :  
Et toujours ses fausses maximes  
Erigent en Héros sublimes  
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre  
Que ces Héros soient revêtus ;  
Prenons la raison pour arbitre ,  
Et cherchons en eux leurs vertus.

Je n'y trouve qu'extravagance,  
Foiblesse, injustice, arrogance,  
Trahisons, fureurs, cruautés.  
Etrange vertu, qui se forme  
Souvent de l'assemblage énorme  
Des vices les plus détestés.

Apprends que la seule sagesse  
Peut faire les Héros parfaits ;  
Qu'elle voit toute la bassesse  
De ceux que ta faveur a faits ;  
Qu'elle n'adopte point la gloire  
Qui naît d'une injuste victoire  
Que le sort remporte pour eux ;  
Et que, devant ses yeux stoïques,  
Les vertus les plus héroïques  
Ne sont que des crimes heureux.  
(*Rousseau, Ode à la Fortune.*)

## F O U G È R E. .

### *San Eloge.*

Vous n'avez pas, humble fougère,  
L'éclat des fleurs qui parent le printemps ;  
Mais leurs beautés ne durent guère,  
Les vôtres plaisent en tout tems.

Vous offrez des secours charmans  
Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la terre.  
Vous servez de lit aux Amans,  
Aux buveurs vous servez de verre.  
(*Rochebrune.*)

Je ne changerois pas pour la coupe des Rois,  
Le petit verre que tu vois.  
Ami, c'est qu'il est fait de la même fougère  
Sur laquelle cent fois reposa ma bergère.

*Secret recommandé à la Fougère.*

Vous me voyez, rendre fougère,

Avec mon Berger chaque jour,  
 Mourir dans les bras de l'Amour :  
 Ah ! cachez bien ce doux mystère.  
 Mais Bacchus fait tant d'indiscrets,  
 Que, si l'on vous changeoit en verre,  
 Hélas ! sur ces plaisirs secrets,  
 Vous ne pourriez jamais vous taire.

## F O U R B E R I E.

*Que doit faire l'honnête-homme, quand il est trompé ?*

Le bruit est pour un fat, la plainte pour un sot ;  
 L'honnête-homme trompé s'éloigne & ne dit mot.

*Caractère du Fourbe.*

Ne vous fiez point à Colin :  
 C'est bien l'homme le plus malin  
 Que le ciel ait jamais vu naître ;  
 Il prendra bien son tems, dès qu'il le trouvera ;  
 Et tôt ou tard vous trompera,  
 Comme il a déjà fait son maître.  
 Il n'est rien d'impossible à son Esprit adroit.  
 Il se contraint si bien qu'on n'y peut rien connoître.  
 Enfin, si son père mouroit,  
 Je le tiens si fourbe & si traître,  
 Que je crois qu'il en pleurerait,  
 (Montreuil.)

## F O U R M I.

*Activité & prévoyance de la Fourmi.*

Voyez la Fourmi qui s'empresse  
 A mettre ses bleds à couvert ;  
 Toutes agissent de concert,  
 Et toutes travaillent sans cesse.  
 Une troupe traîne les grains

Qu'elle enlève aux fillons prochains ;  
 L'autre en ronge le petit germe ,  
 L'autre a soin de les recevoir ,  
 L'autre au magasin les enferme ,  
 Et chacune fait son devoir.

(Desmarets.)

### F O U S.

*Epitaphe d'un Fou qui mourut d'un coup de mousquet.*

Ci-gît un Fou , nommé Pasquet ,  
 Qui mourut d'un coup de Mousquet ,  
 Lorsqu'il vouloit lever la crête.  
 Quant à moi , je crois que le sort  
 Lui mit du plomb dedans la tête ,  
 Pour le rendre sage à sa mort.

(Saint-Amand.)

*Fou de qualité qu'on vouloit enfermer.*

Que Lcidas fût mis aux petites maisons ,  
 On n'a pas voulu le permettre :  
 On a dit pour réponse à toutes nos raisons ,  
 C'est un trop grand fou pour l'y mettre.

(De Cailly.)

### *Rêve de deux Fous.*

Deux Fous pensant qu'une Bergère  
 Les métamorphosoit en bois ,  
 Et se croyant être aux abois ,  
 Ils lui firent cette prière :  
 Hélas ! du moins , charmante Iris ,  
 Si tu fais des cotrêts de nous ,  
 Ne les porte point à Paris ,  
 Où les Marchands les châtent tous.

Un Seigneur de Patoisse ayant demandé à un  
 Payfan qui étoit venu le voir à Paris , s'il y avoit



toujours bien des fous dans son village : il y en a toujours , répondit-il , mais pas tant que quand vous y étiez.

On conserve dans les archives de la Ville de Troyes une lettre de Charles V , par laquelle il mande aux Maire & Echevins que son Fol est mort, & qu'ils aient à lui en envoyer un autre. Nos Rois avoient des Fous en titre d'Office , auxquels ils faisoient élever des mausolées après leur mort. (*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

### F R A G I L I T É.

*Fragilité des richesses , de la gloire , &c.*

La gloire est à mes yeux une étoupe enflammée ,  
Qui brille , & qui s'éteint sans bruit & sans fumée ;  
La perfide mollesse , un encens suborneur ;  
La fortune , un écueil ; le plaisir , une erreur ;  
La faveur , un signal d'une chute prochaine ;  
La noblesse , un fardeau ; les honneurs , une chaîne.

L'homme est si fragile qu'il commence souvent par *je crois en Dieu le Pere tout-puissant* , & qu'il finit par *la résurrection de la chair*.

### F R A N C H I S E.

La franchise & la bonne-foi sont d'un grand secours pour l'expédition des affaires. Elles attirent une grande confiance en ceux qui ont ces bonnes qualités. Elles épargnent de longues recherches , & ressemblent à un grand chemin uni & battu , qui conduit plus sûrement au but que des sentiers détournés , où l'on risque de s'égarer.

## F U I T E.

*Fuite d'une Maitresse.*

Vous me fuyez au même instant  
Que de mon amoureux tourment  
Je vous dis la moindre parole ;  
Mais vous me fuyez vainement,  
Vous courez , & mon amour vole.  
(De Cailly.)

Arrêtez pour voir le cours de mon martyre ;  
Pensez , que , sous vos loix ayant toujours vécu ,  
Je pourrois justement vous poursuivre , & vous dire ,  
Que vous fuyez , Iris , quand vous avez vaincu.

*Mithridate à ses enfans.*

Je fuis ; ainsi le vent la fortune ennemie.  
Mais vous sçavez trop bien l'histoire de ma vie ,  
Pour croire que long-tems , soigneux de me cacher ,  
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.  
La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgraces.  
Déjà , plus d'une fois retournant sur mes traces ,  
Tandis que l'ennemi , par ma fuite trompé ,  
Tenoit après son char un vain peuple occupé ,  
Et , gravant en airain ses frêles avantages ,  
De mes Etats conquis enchaînoit les images ;  
Le Bosphore m'a vu , par de nouveaux apprêts ,  
Ramener la terreur du fond de ses marais ;  
Et , chassant les Romains de l'Asie étonnée ,  
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.  
D'autres tems , d'autres soins. L'Orient accablé  
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.  
Il voit , plus que jamais , ses campagnes couvertes  
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes ,  
Des biens des Nations ravisseurs altérés ,  
Le bruit de nos trésors les a tous attirés ;

Ils y courent en foule ; & , jaloux l'un de l'autre ,  
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.  
Moi seul je leur résiste. On lassés ou soumis ,  
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.  
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête :  
Le grand nom de Pompée assure sa conquête ;  
C'est l'effroi de l'Asie. Et , loin de l'y chercher ;  
C'est à Rome , mes fils , que je prétends marcher.  
Ce dessein vous surprend , & vous croyez , peut-être ;  
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.  
J'excuse votre erreur ; & , pour être approuvés ,  
De semblables projets veulent être achevés.



G A L

G A L

G A L A N T E R I E.

*Filles galantes.*

**V**ous faites des faveurs à de certaines gens ;  
Qui ne vous donnent rien que de vaines paroles.

Demandez leur force pistoles,

Et ménagez vos jeunes ans.

Se donner à crédit pendant qu'on est si belle,

Et pendant qu'on pourroit amasser des trésors ;

Aminte , proprement , c'est-là ce qu'on appelle

Faire folie de son corps.

( *Montreuil.* )

Dans ce siècle rusé , l'on ne voit point d'enfans.

Une fille à quinze ans

Pénètre , jusqu'au fond , de l'amoureux mystère

Les secrets les plus curieux ;

A cet âge , elle en sçait tout autant que sa mère ,

Et l'exécute beaucoup mieux.

*Tante galante.*

Nul bien , dis-tu , ne te contente ;

Absent de ta divinité.

N'appelle pas ainsi ma Tante ;

Elle aime trop l'humanité.

*Ruse d'une Fille galante , pour se délivrer de  
l'Amant qu'elle trompoit.*

Catin est une fine bête ;

Pour m'empêcher de faire bacchanal ,

Elle se plaint du mal de tête ,

Quand je la trouve seule avecque mon rival.

Sitôt que je les abandonne ,

Elle en guérit & me le donne.

( *Saint-Pavin.* )

*Sort des Femmes galantes.*

En perdant sa beauté, c'est en vain qu'une femme,  
Dont la constance est le dernier parti,  
Cherche à fixer ses vœux, à rajeunir son ame ;  
Elle n'inspire plus ce qu'elle a trop senti.  
Si, d'un tas de rivaux loin d'être la victime,  
Son cœur d'un tendre Amant avoit été le prix ;  
L'amour la laisseroit dans les bras de l'estime ;  
Mais le caprice usé l'abandonne au mépris.

(*Des Mahis.*)

*Comment une Femme galante peut-elle se déguiser ?*

Philis, en tout lieu méprisée  
Par sa conduite déréglée,  
Vouloit voir une fête, & dit à ses amis :  
D'un spectacle si beau je veux avoir la vue.  
Comment me déguiser pour n'être pas connue ?  
De grace, sur cela donnez-moi votre avis.  
Parbleu, répondit un vieux rêtre,  
Vous vous embarrassez de rien.  
Mettez vous en femme de bien,  
Nul ne pourra vous reconnoître.

Une jolie femme, qui n'a pas le pied sûr, est pour un mari un bien en décret, tenu par d'autres que par lui à bail judiciaire ; dont il n'est que propriétaire, quoiqu'il en tire quelques émolumens & son chauffage à titre de créancier. Quand, après un certain tems, le bien est en ruine, on le lui rend avec tous les titres & parchemins qui en dépendent.

On se raille de Nicolas,  
Dont la femme, avec ses appas,  
Oblige plus d'une personne ;  
Mais il ne se déferre pas,  
Car il a la corne fort bonne.

(*Dalibray.*)

*Femmes galantes.*

Philis a des prés , des moulins ;  
 Iris des vergers , des jardins ;  
 Cloris des arpens en grand nombre ;  
 Laïs n'a point un bien pareil ,  
 Elle n'a rien sous le soleil :  
 Tous ses revenus sont à l'ombre.

( *Pannard.* )

Qu'il fait bon vivre de ménage !  
 Et que c'est un grand avantage  
 D'avoir un peu d'entendement !  
 J'en prends à témoin ta parente ;  
 Un lit de cent francs seulement  
 Lui vaut six-cents écus de rente.

( *Brébeuf.* )

Femme d'un bon mari qui soir & matin dort ,  
 Philis ne jouit pas d'un revenu bien fort.  
 Tous les jours , cependant , on lui voit des dentelles ,  
 Des habits , des bijoux , des parures nouvelles :  
 Du sort de cet époux voici le vrai tableau.

Si Madame le porte beau ,  
 C'est que Monsieur les porte belles.

Tu as tout seul , Jean , Jean , vignes & prés ,  
 Tu as tout seul ton cœur & ta pécune ,  
 Tu as tout seul deux logis diâprés ,  
 Là , où vivant ne prétend chose aucune ;  
 Tu as tout seul le fruit de ta fortune ,  
 Tu as tout seul ton boire & tes repas ,  
 Tu as tout seul toutes choses , fors une ,  
 C'est que tout seul ta femme tu n'as pas.

( *Marot.* )

Le Cardinal le Camus disoit d'une femme ga-  
 lante qui vendoit son lit , qu'elle abandonnoit le  
 métier , puisqu'elle vendoit son fonds.

*Une Femme galante pressant Théophile de la comparer au Soleil, il fit cet impromptu.*

Que me veut donc cette importune ,  
 Que je la compare au Soleil ?  
 Il est commun , elle est commune :  
 Voilà ce qu'ils ont de pareil.

### G A N T I È R E.

#### *Étrenne à la Gantière.*

Madame , montrez-moi des gants.  
 Que vendez-vous ceux-ci ? . . . Monsieur , rien que  
 six francs . . . .  
 Madame , vous en aurez quatre . . . .  
 Monsieur , je n'en puis rien rabattre . . . .  
 Madame , un écu d'or ; mais je veux vous baiser . . . .  
 Monsieur , je n'ai rien fait de toute la semaine ;  
 En vérité , c'est mon étrenne :  
 Je ne veux pas vous refuser.  
 ( *De Cailly.* )

### G A I E T É.

#### *La Gaieté diminue le nombre des années.*

Quand on jouit , on n'a point d'âge ,  
 Et l'on n'est vieux que par l'ennui.  
 Ce sommeil fatigant de l'ame ,  
 Né de la gêne & du loisir ,  
 De nos jours use plus la trame  
 Que la douleur & le plaisir.

( *Des Mahis.* )

Un Curé disoit à ses Paroissiens , dont le terroir étoit en vignoble , que leur Evêque avoit transféré entre Noel & les Rois les Saints vendangeurs qui avoient fait tant de tort à leurs vignes ; qu'à l'avenir il grêleroit & gèleroit tant qu'il leur plairoit.

## GÉNÉROSITÉ.

*Générosité mal placée.*

De vous , à tous momens , mon frere a des bijoux ;  
Des rubans , des cachets , des gants , des citrons doux ;  
Et , par une extrême injustice ,  
Vous ne me payez point de ce que vous sçavez ;  
Je vous laisse à penser si vous me le devez ,  
Pour me récompenser de six mois de service ,  
De ma foi , de mon cœur , & des maux que je sens.  
Allez , vous ne sçavez Phillis ce que vous faites ;  
Vraiment c'est bien à vous à faire des présens ,  
Vous qui ne payez pas vos dettes !

( Montreuil. )

## GLOIRE.

*La Gloire est un fantôme.*

La gloire est un fantôme , une ombre passagère ;  
Qu'on croit toujours atteindre , & qu'on ne peut saisir ;  
Une coquette mensongère ,  
Qui , par le dépit même , irrite le désir.

Je fais peu d'état de la gloire  
Qui nous suit dans la tombe noire.  
Le moindre crieur d'almanachs  
Qui sçait le beau secret de vivre ,  
Vaut mieux que cent Héros de cuivre  
Faits de la main de Phidias.

( Gilbert. )

La Gloire n'arrive que quand on n'en peut pas  
jouir , & qu'elle ne trouve que nos cendres à  
couronner. On ne travaille cependant que pour  
l'acquérir , comme si la mort nous laissoit des or-  
ganes suffisans pour entendre les éloges & les  
applaudissemens qu'on donne à nos ouvrages & à  
nos belles actions.



*On ne parvient à la gloire que par les travaux.*

Plus l'obstacle est puissant , plus on reçoit de gloire ;  
Et les difficultés dont on est combattu ,  
Sont les Dames d'atour qui parent la vertu.

( *Moliere.* )

Si la difficulté n'excite nos desirs ,  
Nous en goûtons moins les plaisirs ;  
Et la palme que donne une victoire aisée ,  
Est toujours méprisée.

( *Tristan.* )

Un bien acquis sans peine est peu délicieux ;  
Et plus il a coûté , plus il est précieux.

( *Quinault.* )

Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire ;  
Pour gagner un triomphe , il faut une victoire.

( *Corneille.* )

Il en est de la gloire de même que de la beauté.  
Un assemblage de beaux traits forme la beauté ,  
& un concours de grandes qualités établit le solide  
fondement de la gloire.

*On ne parvient pas à la gloire par les meurtres  
& les cruautés.*

Juges insensés que nous sommes ;  
Nous admirons les grands exploits.  
Est-ce donc le malheur des hommes ;  
Qui fait la vertu des grands Rois ?  
Leur gloire féconde en ruines ,  
Sans le meurtre & sans les rapines ,  
Ne sçauroit-elle subsister ?  
Images des Dieux sur la terre ,  
Est-ce par des coups de tonnerre  
Que leur grandeur doit éclater ?

Héros cruels & sanguinaires ,  
Cessez de vous enorgueillir

De ces lauriers imaginaires ,  
Que Bellonne vous fait cueillir.  
En vain le destructeur rapide  
De Marc-Antoine & de Lépide  
Remplissoit l'Univers d'horreurs.  
Il n'eût point eu le nom d'Auguste ;  
Sans cet empire heureux & juste ,  
Qui fit oublier ses fureurs. (Roussseau.)

*Prix de la Gloire.*

Toi dont la douceur homicide  
Cache un écneil affreux sous un calme serein ;  
Volupté , Sirène perfide ,  
Tes sons nous enchantent en vain.  
Entre l'éclat des fleurs à leur midi fanées ,  
Et l'orgueil des lauriers qui bravent les années ,  
Peut-on balancer de choisir ?  
Laisse nous donc voler au temple de Mémoire.  
L'honneur de toujours vivre est le prix de la gloire ;  
La honte est le fruit du plaisir.  
(Sabatier.)

*La Gloire qui s'acquiert aux dépens de la vie  
des hommes , coûte trop à l'Humanité.*

Quelque gloire qu'envisage  
L'intrepide & fier courage  
Dans les lauriers triomphans ;  
Un pere les abandonne ,  
Quand il faut qu'il les moissonne  
Dans le sang de ses enfans.

Ainsi , l'amour de la terre ,  
Louis , comblé de succès ,  
A moins cherché dans la guerre  
La victoire que la paix.  
S'il voloit à la vengeance ,  
L'active & tendre clémence.

Bientôt désarmoît sa main ;  
Et , dans son ennemi même ,  
Toujours sa bonté suprême  
Respecta le sang humain.

( *Des Forges Maillard.* )

On dit d'un homme mort sans gloire qu'il est  
mort tout entier.

*La gloire , la valeur & les graces s'évanouissent  
à la mort.*

Quand nous descendons dans ces demeures sombres ,  
La gloire ne suit point nos Ombres.  
Nous perdons pour jamais tout ce qu'elle a de doux ;  
Et , quelque bruit que le mérite ,  
La valeur , la beauté puissent faire après nous ,  
Hélas ! on n'entend rien sur bords du Cocyte.

( *Mad. Deshoulières.* )

### G O U R M A N D S.

Gomor étant à table avec certains pedans ,  
Qui crioient & prêchoient trop haut sur la vendange ;  
Lui , qui ne pense alors qu'à ce que font ses dents :  
Paix-là , paix-là , dit-il ; on ne sçait ce qu'on mange.

( *Dalibray.* )

Il mange tout , ce gros glouton ,  
Il boit tout ce qu'il a de rente ;  
Son pourpoint n'a plus qu'un bouton :  
Mais son nez en a bien trente.

( *Gombault.* )

### *Epitaphe d'un Gourmand.*

Ici gît un Gourmand insigne ,  
Dont l'exercice le plus digne  
Fut de manger à tout propos.  
Se voyant réduit à l'extrême ,

Il auroit mangé la mort même :  
Mais il n'y trouva que des os.

### G O U R M A N D I S É.

Tout homme qui fait sa félicité de son ventre se déshonore , parce que le desir immodéré de manger & de boire est une preuve de son imperfection. Nous nous plaignons à tort de nos infirmités , dont notre gourmandise est l'origine & le germe.

*La table est notre propre bourreau.*

Qui ne riroit de voir , qu'avec un soin extrême ;  
L'homme ait inventé l'art de se tuer lui-même ?  
A force de ragoûts & de mets succulens ,  
Il creuse son tombeau sans cesse avec ses dents ;  
Il sçait le peu de jours qu'il a des destinées ,  
Et tâche autant qu'il peut d'abréger ses années.

(*Regnard.*)

Les Moines d'une riche Abbaye , dont le Prieur vouloit faire observer la régularité & la frugalité , se plaignoient à lui , en lui disant , qu'eu égard au revenu de la maison , ils devroient être vingt-quatre heures à table.

### G O U T.

Le Goût est un fils naturel de l'imagination. Tous les revenus de l'estomac lui paient la doüane. Les bons morceaux le flattent & la Médecine le désespère. Il est le tyran de l'estomac , le cruel ennemi de la santé , & libéral en maladies. C'est le père nourricier des Médecins : il n'est occupé qu'à donner des passe-ports pour l'autre monde.

G O U T T E.

## G O U T T E.

*Son Éloge.*

Chers convives , joyeux auteurs  
 De mon infirmité bachique ,  
 Vous êtes des blasphémateurs ;  
 D'insulter à ma sciatique ;  
 C'est un travail si glorieux ,  
 Qu'il mérite un autel en Suisse.  
 A l'exemple du Roi des Dieux ,  
 Je porte Bacchus dans ma cuisse.

( *De Senecé.* )

La Goutte & les Grands ne se baptisent que  
 long-tems après leur naissance.

## G O U V E R N E M E N T.

*Gouvernement des Pays-bas donné à un Maré-  
 chal de France.*

Louis couronne tes exploits ;  
 Tout le monde applaudit au choix  
 Du plus juste de tous les Princes :  
 Hé ! qui pourroit s'en étonner ?  
 Qui sçait conquérir des Provinces  
 Est digne de les gouverner.

( *L'Abbé de Lattaignant.* )

Les hommes sont tous égaux dans le gouverne-  
 ment républicain , & dans le despotique. Dans le  
 premier , parce qu'ils sont tout ; dans le second ,  
 parce qu'ils ne sont rien.

( *Génie de Montesquieu.* )

## G R A C E.

*L'homme travaille en vain sans la grace.*

Dieu seul tient en sa main cette grace puissante ,

*Tome I.*

C c

Et l'homme seulement arrose , seme & plante ;  
 Mais il arrose , seme & plante vainement ,  
 Si Dieu de ses desseins ne le fait l'instrument ,  
 Et sur le tronc stérile où le fruit doit paroître ,  
 Ne répand la vertu , qui seule le fait croître .

( *L'Abbé de Villiers.* )

*Grace suffisante qui a recours à l'efficace.*

( *Nota.* M. . . . , qui passoit pour Moliniste ,  
 avoit été contraint , pour éviter la fureur du peu-  
 ple , de se réfugier chez M. . . . qu'on croyoit  
 Janséniste. )

Dans ce dernier soulèvement ,  
 Chose bien digne de notre âge ,  
 Saint Augustin a vu Pélage  
 Dans un étrange abaissement.  
 La pauvre grace suffisante ,  
 Toute pâle & toute tremblante ,  
 Chez l'efficace eut son recours ;  
 Elle y fit amende honorable ,  
 Pour expier l'erreur dont elle étoit coupable ;  
 D'avoir cru qu'on se pût sauver sans son secours.

*Graces de la Fille & de la Maitresse d'un  
 Général.*

Que notre Général est sage !  
 Qu'il a d'esprit & de talent !  
 Nous admirons également  
 Son choix & son ouvrage.

( *De la Poujade.* )

Nous n'estimons rien plus qu'une grace que  
 nous demandons ; nous n'estimons rien moins  
 qu'elle , dès que nous l'avons obtenue.

## G R A C E S.

On n'accorde qu'à regret au mérite; cela ressemble trop à la justice, & l'amour propre est plus flatté de faire des graces. (*Duclos.*)

Les Poètes feignent que les Graces sont vierges, jeunes, vives, nues, ont un visage riant & se tiennent par la main; vierges, parce qu'elles ne doivent rien accorder qu'avec prudence & retenue; jeunes, parce que la mémoire de leurs bienfaits ne doit jamais vieillir; vives, parce qu'elles doivent obliger sans retard; nues, parce qu'il faut rendre service avec sincérité & sans affectation. Elles ont un visage riant, pour nous démontrer que nous devons nous faire un plaisir de rendre de bons offices. Elles se tiennent par la main, pour nous apprendre que nous devons par des bienfaits réciproques ferrer les nœuds qui nous attachent les uns aux autres.

*L'homme sans graces est un ouvrage informe.*

Les graces seules embellissent  
Nos esprits ainsi que nos corps,  
Et nos talens sont des ressorts  
Que leurs mains légères polissent.  
Les graces entourent de fleurs  
Le sage compas d'Uranie,  
Donnent le charme des couleurs  
Au pinceau brillant du génie,  
Enseignent la route des cœurs  
A la touchante mélodie,  
Et prêtent des charmes aux pleurs  
Que fait verser la tragédie.

(*L'Abbé de Bernis.*)

## G R A M O N T.

*Epitaphe d'Armand de Gramont , Comte , de Guiche.*

Aux murs de Landreci , dans mille affreux combats ;  
 Au-dessus de son âge , il signala son bras :  
 Présages assurés de sa future gloire.  
 Il passe à chaque instant de victoire en victoire ;  
 Et d'un nouvel effort , après ce coup d'essai ,  
 Il force Valenciennes , & Dunkerque & Cambrai ;  
 Il soumet de Marsal le peuple redoutable ,  
 Dompte le fier Ibère , & le Belge indomptable ,  
 Sans que le coup fatal qui lui perce la main ,  
 De son cœur généreux retarde le dessein ;  
 Après tant de travaux , tant de grandes journées ,  
 Par ses nombreux exploits mesurant ses années ,  
 Dans son char , pour le joindre à ses divins ayeux ,  
 La Gloire avant le tems l'emporte dans les Cieux.

## G R A N D E U R S.

*Le faux brillant des grandeurs humaines n'est pas de durée.*

Pour être si puissant ne soyez point superbe ;  
 Ces respects , cet honneur , ces trésors , ce pouvoir ,  
 N'ont qu'un lustre trompeur & ressemblent à l'herbe ,  
 Qui fleurit le matin & se sèche le soir.

( Godeau. )

Dauphins , Rois , Empereurs , premiers mortels du monde ,  
 Dont le lustre éblouit par un faste éclatant ;  
 Comme brille un éclair dans l'orage qui gronde ;  
 Votre éclat fait grand bruit & finit à l'instant.

*Néant des Grandeurs.*

Que vous reste-t-il de ces grandeurs suprêmes ?  
 Un sépulchre funèbre , où vos noms , où vous-mêmes ,  
 Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.



Là s'anéantiront ces titres magnifiques ,  
 Ce pouvoir usurpé , ces ressorts politiques ;  
 Dont le juste autrefois sentit le poids fatal ;  
 Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture ,  
 Et Dieu de sa justice, apaisant le murmure ,  
 Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes , ne craignez point le vain pouvoir des hommes :  
 Quelqu'élevés qu'ils soient , ils sont ce que nous  
 sommes.

Si vous êtes mortels , ils le sont comme vous.  
 Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères ;  
 Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères ,  
 Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.  
 ( *Rousseau.* )

Du midi jusqu'à l'Ourse on vantoit ce Monarque ,  
 Qui remplit l'Univers de carnage & de sang ;  
 Il meurt , sa gloire tombe & le destin lui marque  
 Son véritable rang. ( *Rousseau.* )

En vain pour satisfaire à nos lâches envies ,  
 Nous passons près des Rois tout le tems de nos vies ,  
 A souffrir des mépris & ployer les genoux ;  
 Ce qu'ils peuvent n'est rien : ils sont ce que nous  
 sommes ,  
 Véritablement hommes ,  
 Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit ? ce n'est plus que poussière ;  
 Que cette Majesté si pompeuse & si fière ,  
 Dont l'éclat orgueilleux étonne l'Univers ;  
 Et dans les grands tombeaux où leurs ames hautaines  
 Font encore les vaines ,  
 Ils sont mangés des vers.

Là se perdent les noms de maîtres de la terre ,  
 D'arbitres de la paix , de foudres de la guerre ;  
 Comme ils n'ont plus de sceptre , ils n'ont plus de  
 flatteurs ,

Et tombent avec eux , d'une chute commune ,

Tous ceux que la fortune  
Fit leurs adorateurs. (Malherbe.)

C'est injustement que la vie  
Fait le plus petit de vos soins ;  
Dès qu'elle vous sera ravie ,  
Vous en vaudrez de moitié moins.  
Soit Roi , soit Prince ou Conquérant ,  
On s'anéantit en mourant.  
Ce respect , cette déférence ,  
Cette foule qui suit vos pas ,  
Toute cette vaine apparence ,  
Au tombeau ne vous suivront pas.  
(Voiture.)

De votre raison quelle ivresse ,  
Mortels , obscurcit le flambeau ?  
Venez tous puiser la sagesse  
Dans les écoles du tombeau.  
Voyez l'horreur de ces lieux sombres ;  
Où la mort couvre de ses ombres ,  
Des cadavres de tout état.  
Là , loin du monde qui vous trompe ,  
Vous verrez s'éclipser la pompe ,  
Du Héros & du Potentat.

Voyez ces riches mausolées ,  
Parfumés d'encens & de fleurs ,  
Où les Nations désolées ,  
Portent le tribut de leurs pleurs.  
Lisez autour ces mots funèbres ,  
(Ici gissent des Rois célèbres : )  
O sort de l'homme , ô vanité !  
Ils ne sont donc plus ces Monarques ,  
Et leur grandeur n'a d'autres marques ,  
Que celles d'avoir existé ?

Vils esclaves de la fortune ,  
En vain dont vos efforts puissans

Vont percer la foule importune  
Qui lui prodigue son encens.  
En vain vous vous laissez séduire,  
Par cet éclat qu'on voit reluire  
Sur le Trône des Souverains.  
Toutes les grandeurs de la terre  
Sont pour eux un morceau de verre,  
Que la mort brise dans ses mains.

Choisissons un Roi que l'histoire  
Place au rang des plus grand Guerriers;  
Son front des mains de la victoire,  
Chaque jour est ceint de lauriers.  
Jusqu'au terme où la mort l'arrête,  
Il court de conquête en conquête,  
Ainsi qu'un terrible Géant;  
Mais voyons tomber cette idole,  
La gloire du Héros s'envole;  
Et l'homme alors n'est que néant.

Où sont ces Héros que l'on vante,  
Ces Alexandres, ces Césars?  
Qui, par-tout semant l'épouvante,  
Enchaînoient le monde à leurs chars.  
Hélas! leur cadavre superbe  
Demeure enseveli sous l'herbe,  
Et confondu parmi les vers.  
Des cendres, monument funeste;  
Voilà, mortels, ce qui vous reste  
De ces Maîtres de l'Univers.

De quoi leur servent ces hommages  
Qu'on va rendre aux tombeaux des Rois,  
Ces médailles & ces images  
Où sont gravés tous leurs exploits?  
En vain au temple de la Gloire,  
Pour éterniser leur mémoire,  
On leur érige des autels.  
Ces Conquérans, dont le tonnerre

Faisoit trembler toute la terre ,  
Sont foulés aux pieds des mortels.

( *Fourneaux.* )

Pour éterniser sa mémoire ,  
Un Prince employe vainement  
Le marbre de Paros , la pierre & le ciment.  
Ce superbe tombeau , ce riche monument ,  
Sera bien moins un jour la marque de sa gloire ,  
Que la preuve de son néant.

( *Pavillon.* )

On n'est guères loin du matin  
Qui doit terminer le destin  
De ces grands Potentats de la Seine & du Tage :  
Ils sont des Dieux dans le monde chrétien ;  
Mais ils n'auront sur toi que le triste avantage ,  
D'infecter un tombeau plus riche que le tien.

( *Maynard.* )

Aussitôt que la fière Parque  
Nous a fait entrer dans la barque  
Où l'on ne reçoit point les corps ,  
Et la gloire & la renommée  
Ne sont que songe & que fumée ,  
Qui ne vont point jusques aux morts.  
Au-delà des Monts du Cocyte ,  
Il n'est plus parlé de mérite ,  
Ni de vaillance , ni de sang ;  
L'ombre d'Achille & du Thersite ;  
La plus grande & la plus petite ,  
Vont toutes en un même rang.

L'âge , qui toute chose efface ,  
Confond les titres & les noms ,  
Et ne laisse que quelque trace  
De tous ces inutiles sons ,  
Pour qui si fort nous nous pressons ;  
Les Achilles & les Thésées ,  
Là bas sous les tristes lauriers

Qui parent les champs Elisées ,  
N'en sont ni plus grands , ni plus fiers ;  
Ni leurs ombres plus courtisées ,  
Par toutes ces Odes prisées ,  
Où l'on chante leurs faits guerriers.

(*Voiture.*)

### *Caractère des Grands.*

Je connois trop les Grands ; dans le malheur amis ;  
Ingrats dans la fortune , & bientôt ennemis.  
Nous sommes de leur gloire un instrument servile ;  
Rejeté par dedain , dès qu'il est inutile ,  
Et brisé sans pitié , s'il devient dangereux.

(*Voltaire.*)

Un Grand ne veut faire aucun bien , le peuple  
ne peut faire aucun mal ; les Grands n'ont point  
d'ame , & le peuple peu d'esprit ; le Grand n'a que  
des dehors & l'écorce , le peuple n'a point de  
dehors , mais il a un bon fonds ; le Grand cache  
une sève maligne & corrompue sous l'écorce de  
la politesse , le peuple montre ingénument la  
grossièreté & la franchise.

Tous les Grands , endormis au sein de l'opulence ;  
Pensent qu'ils sont l'objet pour qui la providence  
Fait sortir du néant ces êtres si divers .

Qui rempent sur la terre ou volent dans les airs :  
Ils se placent eux seuls au centre de ce monde.

Tout est bien , quand chez eux un certain luxe abonde :

Tendres sur leur sujet , insensibles pour nous :

Ils sont de leur grandeur ombrageux & jaloux.

(*Philos. de Sans-Souci.*)

C'est assez pour les Grands d'avoir une même  
religion avec le peuple ; il faut qu'ils s'en séparent  
par les noms d'Hercule , Hector , Achille , &c.



deur est libre , douce , familière & populaire ; elle ne perd rien à être vue de près ; elle se courbe par bonté devant ses inférieurs , & revient sans effort dans son état naturel. Si elle se relâche de ses avantages , elle conserve toujours le pouvoir de les reprendre , elle rit , joue & badine avec dignité. On l'approche avec liberté & retenue , son caractère noble & facile inspire le respect & la confiance.

La fausse Grandeur est farouche & inaccessible. Comme elle sent son foible , elle ne se montre que de côté ; & ne se fait voir qu'autant qu'il faut , pour en imposer & ne pas paroître ce qu'elle est. La hauteur est la pierre de touche de l'homme de fortune. Un homme de condition se rend accessible ; & un laquais enrichi ne peut être vu que comme les Rois de la première race.

*L'ambition & les chagrins sont les supplices des Grands.*

Ce n'est pas sous un toit d'argile  
Que réside le noir chagrin.  
C'est à la Cour qu'il se transporte ;  
C'est-là que sa triste cohorte ,  
Du trône entoure les degrés ;  
Quand du jour la barrière s'ouvre ,  
Les soucis , entrant dans le Louvre ,  
Volent sous les lambris dorés.

La fortune , la politique  
Y ramènent leurs partisans.  
On en assiège le portique ;  
Quelle foule de Courtisans !  
La brigue , l'intérêt , l'envie ,  
Les soupçons , tyrans de leur vie ,

Se sont éveillés avec eux ;  
 Et dans leur ame font renaître ,  
 Avec le desir de s'accroître ,  
 La crainte d'un revers honteux.

Faste trompeur , gloire perfide ,  
 Ecueils de notre liberté ;  
 Dans sa carrière , l'homme avide  
 A-t-il un terme limité ?  
 Non ; pour vous sans cesse il soupire ;  
 Et des richesses qu'il desire ,  
 La soif s'irriterait toujours ,  
 Quand le Tage aux ondes dorées ,  
 L'Euphrate aux fertiles contrées ,  
 Dans son domaine auroient leurs cours.

Suivez jusques dans Babylone  
 Ce fier vainqueur de l'Univers ,  
 Et contemplez-le sur son trône ,  
 Maître de cent peuples divers ,  
 Lorsqu'il enchaîne la victoire ,  
 Et qu'à jamais comblé de gloire ,  
 Il n'en sçauroit plus acquérir ;  
 Un ennui cruel le dévore ,  
 De ne pouvoir trouver encore  
 Un autre monde à conquérir.

( *Tanevot.* )

Les Grands sont des colosses dans le lointain ,  
 & des atômes quand on en est proche. Ce sont  
 des draps , dont les défauts sont cachés par la toile  
 qui les enveloppe , & qui montrent la corde quand  
 on les met en œuvre.

### *Vie des Grands.*

Le luxe , la fainéantise ,  
 Le jeu , la débauche , le bal ,  
 Font chez un Grand le capital.



Il dort le jour, il s'adonise ;  
Vit d'emprunt, dépense à sa guise,  
Absorbe par ce train fatal,  
L'intérêt & le principal :  
Tant qu'à la fin par sa sottise,  
Voilà mon homme à l'hôpital.

(*Du Cerceau.*)

Les Grands qui vivent mal, sont doublement  
pernicieux à l'État, par le mal qu'ils commet-  
tent, & par le mauvais exemple qu'ils donnent.

*Les hommes ne sont grands que par emprunt,  
parce qu'on les mesure avec leur bâte.*

Je remarque dans tous les rangs  
Que le peu qu'on y voit de Grands,  
Sont tous montés sur quelque bâte.  
L'un monté sur un grand crédit,  
Ou sur une haute naissance,  
Paroît d'une grandeur immense,  
Qui, sans un tel secours, paroîtroit bien petit.  
L'autre qu'élève la fortune,  
Et dont son orgueil se prévaut,  
Séduit par une erreur à tant d'autres commune,  
Se croit grand, parce qu'il est haut;  
Sans un haut piédestal qui leur donne du lustre  
Par le rang qu'autrefois leurs ayeux ont tenu,  
Tel qui sort d'une tige illustre,  
A peine seroit-il connu.  
Quelques éloges qu'ils entendent,  
C'est à leur piédestal que les honneurs se rendent.  
Qu'on ôte à ces Prélats leur mitre,  
A ces Présidens leur mortier;  
La plupart, en quittant leur titre,  
Quitteront leur mérite entier.

(*Boursault.*)

Les Grands sont comme les cédres du Liban,

dont on ne connoît la hauteur & le prix que lorsqu'ils sont couchés par terre.

L'élévation d'un particulier ressemble à ces grands arbres qui font beaucoup d'ombre aux jeunes, & les empêchent de profiter.

Les éloges des Grands ne tournent qu'à leur confusion, s'ils ne sont gravés dans tous les cœurs; ce sont les temples où fume le pur encens; il s'y pèse au poids du vrai mérite. On l'y refuse à la grandeur qui ne brille que de son seul éclat. Elle y est même traitée de chimère, si ceux qu'elle distingue ne l'honorent, à leur tour, par des sentimens qui les fassent devenir ce que le hasard les a fait naître.

*C'est en vain qu'on met sa confiance dans la protection des Grands.*

Ne nous assurons point sur les enfans des hommes,  
Non plus que sur leurs Souverains.  
Malgré l'or & le rang qui les rendent si vains,  
Ils ne sont que ce que nous sommes:  
Comme nous, ils retourneront  
Dans la terre, leur origine;  
Et les vastes projets où leur orgueil s'obstine,  
Avec eux s'évanouiront.

(*Mad. Deshoulières.*)

Les Grands se piquent d'ouvrir une allée dans une Forêt, de faire de belles terrasses, de dorer des plafonds, de donner de l'agilité à l'eau, de faire fuser la nature, en lui faisant produire des fleurs & des fruits dans une saison ingrate; mais rendre un cœur content, prévenir les besoins des malheureux

malheureux & y remédier ; affections déplacées. Les demi-Dieux méconnoissent l'humanité , & leur curiosité ne va pas jusques-là.

*Misere des Grands.*

Croit-on que le bonheur habite les Palais ;  
Soit traîné dans un char , ou porté sous un dais ?  
Ces biens , ces dignités & ces superbes tables  
Ne font que trop souvent d'illustres misérables.  
Le germe des douleurs infecte leurs repas ;  
Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.  
Un poison plus flatteur , & plus cruel encore ,  
Vient flétrir leurs beaux jours obscurcis dès l'aurore.  
Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents ,  
Traîner d'un corps usé les restes chancelans ,  
Et sur un front jauni qu'a ridé la mollesse  
Etaler à trente ans leur précocce vieillesse !  
C'est la main du plaisir qui creuse leur tombeau ;  
De bienfaiteur du monde , il devient leur bourreau.  
Le chagrin les poursuit, le démon de l'intrigue ,  
De ses soins éternels, les trouble, les fatigue.  
Pour eux , l'ambition a des feux dévorans ;  
La haine a des poignards , l'envie a des serpens.  
Sous l'or & sous la pourpre , ils sont chargés d'entraves :  
On les adore en Dieux , ils souffrent en esclaves.

(*Thomas.*)

La grandeur ne met point un Grand à couvert des infirmités du corps ni de celles de l'esprit. Une petite fièvre , une attaque de goutte , la colère , la plus petite passion de l'âme , prive un Roi du plaisir de porter une couronne. Les superbes Palais , les lambris dorés , les tapisseries qui imitent si parfaitement la nature , ne charment ni la douleur , ni la tristesse.

Un Grand restitue un bien qu'il retenoit injuste-

ment : tout le monde le loue , sa restitution est transmise à la postérité ; un homme de rien en fait autant , on n'en parle pas.

*Néant des Grands du monde auprès de Dieu.*

Que peuvent contre Dieu tous les Rois de la terre ?  
Ils s'uniroient en vain pour lui faire la guerre ;  
Pour dissiper leur ligue , il n'a qu'à se montrer :  
Il parle , & dans la poudre il les fait tous rentrer.  
Au seul nom de sa voix , la mer fuit , le ciel tremble :  
Il voit comme un néant tout l'Univers ensemble ;  
Et les foibles mortels , vains jouets du trépas ,  
Sont tous devant ses yeux , comme s'ils n'étoient pas.  
(Racine.)

On voit beaucoup de Grands , dont l'orgueil perce à travers leur accueil même , & qui font servir leur naissance & leurs titres de sauvegarde à leur esprit.

Est-ce pour se venger des Grands que le peuple exerce la magie sur leur esprit ? Il en est , parmi ce peuple , qui sont occupés à les servir dans leurs maisons. Chargés d'emplettes , ils disent à leurs Maîtres que 30 font 60 ; les Maîtres le croient. D'autres leur fournissent des marchandises , qui se doublent ou s'allongent au moment qu'on les livre ; mais qui se simplifient ou se raccourcissent au moment qu'on les emploie , & qui , par ce moyen , se trouvent payées deux fois. Il en est de même des fruits & des légumes qu'on apporte de la campagne. Un légume vaut 8 f. la mesure , lorsqu'il est bon : le rustique Magicien dit à Monseigneur qu'il en vaut 100 , dans une saison où il

est mauvais ; Monseigneur le croit pieusement ,  
& le passe en compte. (*L'Abbé Coyer.*)

*Les Grands ont plus à cœur l'élévation de leurs  
fils que celle de leurs filles.*

Voilà comme le sexe est ici chez les Grands ;  
Ils nous comptent à peine au rang de leurs enfans.  
Un fils , flattant leur nom d'une grandeur future ,  
Est aimé par l'orgueil plus que par la nature.  
(*De Belloy.*)

Tout homme instruit doit sçavoir que le privilège des Grands est de tout sçavoir , sans avoir rien appris ; que leurs sentimens & leurs décisions sont des loix établies sur la raison & l'équité ; parce que la naissance est un centre où se réunissent tous les rayons de lumière. (*L'Abbé Coyer.*)

Un Grand ne doit jamais oublier qu'il est Grand , qu'il est pétri d'un autre limon qu'un Bourgeois. Ces éloges , cet encens , ces honneurs , ces Gentils-hommes , qui briguent pour leurs enfans l'honneur de le servir à table , & pour eux celui de gouverner leurs chevaux ; ce titre de *Monseigneur* , sont des preuves authentiques d'une grandeur dont on le berce à chaque instant. Un riche Financier se croit trop heureux , s'il daigne , en acceptant ses trésors , faire le malheur de sa fille & l'honorer d'un souverain mépris.

(*Le même.*)

Un faste ruineux , & presque nécessaire , met continuellement les Grands plus élevés que puiffans , dans le besoin des graces , & hors d'état de soulager un honnête-homme , quand ils en au-

roient la volonté ; il faudroit pour cela qu'ils donnaissent des bornes au luxe , & le luxe n'en admet d'autres que l'impuissance de croître : il n'y a que les besoins qui se restreignent pour fournir au superflu. *(Duclos.)*

On plaisanteroit un Grand dans lequel on découvroit cette prudence qui sent la roture ; qui auroit les yeux ouverts sur ses revenus & sa dépense ; qui acheteroit au prix courant comme un Bourgeois & joueroit petit jeu. Mais s'il se persuadoit que le peuple est composé d'hommes , s'il n'apportoit dans ses terres cet air de protection qui va si bien à la grandeur ; si ces forçats de l'Humanité , qui ont l'honneur de labourer ses Domaines trouvoient un accès facile à son Château , jusqu'à se familiariser au point de le nommer leur bon Maître ; quels brocards n'essuieroit-il pas de la part de ses égaux ? *(L'Abbé Coyer.)*

#### G R E F F I E R S V O L É S .

Ces gens qui , sur les grands chemins ,  
Par force , à des Greffiers , ont arraché des mains  
L'argent dont ils avoient leurs bourses bien garnies ,  
Seroient-ils des voleurs ? Suspendez vos esprits ,  
Peut-être qu'ils ne l'ont pris  
Que pour le rendre aux parties ,  
*(De Cailly.)*

Consultation sur le Portrait d'un Greffier.  
*(L'Elève parle à la Peinture.)*

Il est venu le Commis d'un Greffier ,  
C'est son portrait qu'il me demande ;  
Comment faudra-t-il que je rende  
Ce vif & loyal Officier ?

Afin que la nature y soit bien exprimée,  
Faudra-t-il que la main soit ouverte ou fermée ?  
Je n'ose de mon chef sur ce point décider.

( *Réponse de la Peinture.* )

Ouvrez-la, fermez-la, jamais de se méprendre,  
Pour gens de ce métier, l'on ne peut hasarder.

S'ils ouvrent la main, c'est pour prendre;  
S'ils la ferment, c'est pour garder.

( *Pannard.* )

### G R O S S E S S E.

#### *Plainte d'une Fille Grossë.*

Dans une Officialité,  
Ces jours passés une soubrette,  
Passablement belle & bienfaite,  
Et d'une robuste santé,

Avec la bienséance ayant fait plein divorce,  
Dit qu'un vieux Médecin l'avoit prise par force;  
Qu'il falloit ou le pendre, ou qu'il fût son mari.  
Et comment, dit le Juge, a-t il pu vous y prendre ?  
Vous êtes vigoureuse ; il falloit vous défendre,  
L'avoir égratigné, dévisagé, meurtri.

J'ai Monsieur, lui répondit-elle,  
De la force quand je querelle;  
Mais je n'en ai point quand je ris.

( *Boursault.* )

Nicolas de trop près ayant vu Jacqueline,  
Il en parut soudain un tendre fruit d'amour :  
Leur Curé, soit par zèle ou par humeur chagrine ;  
Quelle honte, dit-il, enfans du noir séjour !  
C'est ainsi qu'on se livre à l'éternelle flamme.  
Quoi ! répart Nicolas, j'en aurions du remords ?  
Ma Jacqueline & moi n'avions fait que le corps ;  
Et, si c'étoit un mal, Dieu n'eût pas bouté l'ame.

#### *Plainte d'un Amant à une Femme grosse.*

Vous verrez dans cinq mois finir votre langueur.  
Mais Dieux ! quand finira celle que dans mon cœur

Ont causé vos beaux yeux & votre tyrannie ?

Je serai bien récompensé

Quand ma peine sera finie ;

Par où la vôtre a commencé.

( *Benferade.* )

## G U E R R E.

Pendant les Guerres contre les Albigeois, les Croisés qui assiégeoient Béziers, où il y avoit plus de Catholiques que d'Hérétiques, envoyèrent demander au Légat du Pape ce qu'ils devoient faire, dans l'impossibilité où l'on étoit de distinguer les Catholiques d'avec les Hérétiques; tuez-les tous, dit le Légat: Dieu connoitra ceux qui sont à lui.

( *Essais histor. de M. de Saint-Foix.* )

Le droit de la Guerre ne doit avoir pour principe que la nécessité: si l'on ne s'en tient pas là, tout est perdu. Lorsqu'on se fondera sur des principes arbitraires de gloire, de bienfaisance, d'utilité, des flots de sang inonderont toute la terre. La gloire du Prince est une passion, & non un droit légitime. La réputation de sa puissance peut augmenter les forces de son État; mais la réputation de sa justice les augmente avec plus de gloire sans verser de sang.

( *Génie de Montesquieu.* )

### *Description des horreurs de la Guerre.*

Du Démon qui souffle la Guerre

La trompette a frappé les airs ;

Bellonne a fait briller sa lance meurtrière,

Signal des maux de l'Univers.

Renouant le tissu de leurs ligue fatales,



Dès cavernes du Nord jusqu'aux portes du jour,  
Du monde épouvanté les puissances rivales,  
D'un choc impétueux, s'ébranlent tour-à-tour.

Riche de nos funérailles,  
Ivre de tout le sang versé dans les batailles,  
La Mort foule à ses pieds les cadavres fumans;  
Elle étend sa faux destructive,  
Et, parcourant l'Europe éperdue & plaintive,  
En moissonne les habitans.

La paix rend un État florissant, riche, illustre;  
La victoire avec soi ne porte qu'un faux lustre.  
Malgré l'éclat trompeur qui flatte les Guerriers,  
Elle les fait gémir sous leurs propres lauriers.  
Ici le frere en pleurs redemande son frere;  
Là, le pere, son fils; ici, le fils, son pere;  
Et, dans le camp vainqueur, il est souvent douteux  
Lequel des deux partis est le plus malheureux.

(*Campistron.*)

Quels traits me présentent vos fastes,  
Impitoyables Conquérans?  
Des vœux outrés, des projets vastes,  
Des Rois vaincus par des tyrans,  
Des murs que la flamme ravage;  
Des vainqueurs fumans de carnage;  
Un peuple aux fers abandonné,  
Des meres pâles & tremblantes,  
Arrachant leurs filles sanglantes  
Des mains du Soldat effréné.

(*Rousseau.*)

## G U E R R I E R S .

*Services offerts à des Dames par des Officiers  
mutilés.*

Favoris de la Victoire,  
Vous nous offrez à genoux  
Votre encens & votre gloire:  
Mais nous vous revoyons tous,

Dd iv.

Sans bras, sans nez, sans mâchoire :  
Que sçavons nous si c'est vous ?  
Allez vivre dans l'histoire ;  
Car vous êtes morts pour nous.

*Mort de braves Guerriers au passage du Rhin.*

Héroïques Guerriers, François trop magnanimes,  
Que ce jour triomphant demanda pour victimes ;  
En vain sur vos tombeaux, les yeux mouillés de pleurs,  
Nous troublons vos plaisirs d'inutiles douleurs.  
Que demanderiez-vous, quand vous pourriez renaître,  
Qu'une aussi belle mort aux yeux d'un si grand  
Maître ?

*Epitaphe d'un Guerrier.*

On a semé dans cette terre  
Les os du pere de la Guerre ;  
Si le terroir est bon, de sorte  
Que, pour un grain, cent il rapporte,  
Grand Dieu ! grélez sur la moisson,  
Et nous privez de la récolte.

*Gueux qui se noya.*

Ci gît qui, n'ayant rien pour payer le passage  
Du fleuve amer de l'Achéron ;  
Et, n'espérant faveur, ni crédit de Caron,  
Le voulut passer à la nage.



H A B

H A B

H A B I L L E M E N S .

Les Gens de mérite & les Grands-Hommes méprisent la magnificence des habits , parce que la vertu tire son lustre d'elle-même , & refuse d'emprunter , de l'or & de l'argent , un relief , qui n'est en estime que parmi les femmes , les fots , & le vulgaire , qui jugent de l'homme par la quantité d'or & d'argent dont ses habits sont couverts. L'homme de mérite se contente d'un habit simple , puisqu'en le portant , il est doublé de la vertu.

Les habits de femmes semblent être faits plutôt pour vendre le corps , que pour le couvrir.

*On se décide sur le mérite des hommes par l'extérieur & l'habit.*

Ah ! mon habit , que je vous remercie !  
Que je valus hier , grace à votre valeur !  
Je me connois ; & plus je m'apprécie ,  
Plus j'entrevois qu'il faut que mon Tailleur ,  
Par une secrète magie ,  
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur ,  
Capable de gagner & l'esprit , & le cœur.  
Ah ! mon habit , que je vous remercie !  
C'est vous qui me valez cela.  
De complimens bons pour une maîtresse ;  
Un petit-maître m'accabla ;  
Et , pour m'exprimer sa tendresse ,  
Dans ses propos guindés , me dit tout Angola.  
Ce Poupart à simple tonsure ,  
Qui ne songe qu'à vivre , & ne vit que pour soi ;

Oublia , quelque tems , son rabat , sa figure ,  
 Pour ne s'occuper que de moi.  
 Dieu ! quel bonheur pour moi , pour cette étoffe ;  
 De ne point habiter ce pays limitrophe  
 Des conquêtes de notre Roi.  
 Dans la Hollande il est une autre loi.  
 En vain j'étalerois sa valeur , son débit :  
 Ici , l'habit fait valoir l'homme ;  
 Là , l'homme fait valoir l'habit :  
 Mais chez nous , peuple aimable , où les graces ;  
 l'esprit ,  
 Brillent à présent dans leur force.  
 L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs , sur son fruit ;  
 On le juge sur son écorce.

( *Sedaine.* )

Qn'on apprenne à un habitant du Mexique  
 que la bienséance & l'inconstance des saisons nous  
 imposent la nécessité de nous vêtir ; il ne pensera  
 pas que cette fatale nécessité engage une idole ,  
 dont les graces sont passagères , & la corruption  
 prochaine , à se parer de tout ce que la nature a de  
 plus précieux , & l'art de plus recherché. Il sera  
 surpris de voir qu'elle orne la plus vile & la plus  
 humiliante portion d'elle-même ; & que la plus  
 noble reste inculte.

### H A B I T U D E.

La mauvaise habitude est dans l'esprit de l'homme  
 la protectrice du crime ; elle assoupit , elle  
 aveugle , elle endurecit la conscience ; elle farde  
 le vice , le déguise , & va souvent jusqu'à le faire  
 prendre pour la vertu : enfin , elle conduit l'homme  
 dans le précipice , sans qu'il s'en apperçoive.

*Les plaisirs deviennent insipides par l'habitude.*

Tout lasse, & tout enfin devient inquiétude :

Les plaisirs assidus cessent d'être plaisirs.

Ils s'allument par les desirs ,

Et s'étouffent par l'habitude.

( *Le Noble.* )

Rachel , qui ne peut sortir de son pays sans emporter avec soi les Idoles chéries de la maison de son pere , est la figure de ceux qui quittent le monde , sans renoncer à leurs anciennes habitudes.

### H A I N E.

Les haines sont si invétérées , que le plus grand signe de mort est la réconciliation.

*La haine & la prévention ont souvent condamné des innocens.*

La haine a souvent fait plus de faux coupables  
Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables.

( *Crebillon.* )

Il est indigne d'un honnête-homme de se servir des débris d'une amitié qui finit , pour satisfaire une haine qui commence.

*La haine qui éclate n'est pas dangereuse.*

Les plus ardens transports d'une haine connue ,  
Ne sont qu'autant d'éclairs avortés dans la nue ;  
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir ,  
Pour repousser vos coups ou pour les prévenir.  
Qui peut , sans s'émouvoir , supporter une offense ;  
Peut mieux prendre à son point le tems de sa vengeance ;  
Et sa feinte douceur , sous un appas mortel ,  
Mene insensiblement sa victime à l'autel.

( *Corneille.* )

## H A R L A Y.

Louis XIV, qui devoit se rendre à l'Eglise de Notre-Dame de Paris, ayant témoigné qu'il souhaitoit qu'on ne lui fît point de harangue ; M. de Harlay, Archevêque de Paris, lui dit : Sire, vous me fermez la bouche, pendant que vous l'ouvrez à la voix publique.

*Epitaphe de M. de Harlay, Intendant de Paris.*

De Harlay, qui, si plaisamment,  
Avoit fait je ne sçais comment,  
L'Intendance à son badinage ;  
Harlay n'est plus, c'est grand dommage.  
Il pratiqua l'urbanité.  
Il fut poli sans gravité,  
Et voluptueux sans décence.  
Son corps fut sans infirmité,  
Son esprit sans maturité.  
Momus, plein de reconnoissance,  
De ses propos vifs & plaisans,  
Prolongea son adolescence,  
Et même lui donna dispense  
De réfléchir à soixante ans.  
Il est au temple de Mémoire,  
Entre les Amours & les Ris ;  
Tandis que Thémis, dans l'histoire,  
Le place entre ses favoris.

## H A U T E F O R T.

*Priere du jeune Roi \* à Madame de Hautefort.*

Objet aimable & vertueux,  
Comme un amant respectueux,  
Je mets à vos pieds mon Empire ;  
Puisque rien ne vous le défend,

\* Louis XIII.

Permettez qu'un enfant soupire ,  
Et se plaigne à vous d'un enfant.

Vous possédez mon jeune cœur ;  
Et déjà votre éclat vainqueur  
Impérieusement le brave.  
Mes fers sont nés avecque moi ;  
Et vos yeux m'ont fait leur esclave ;  
Quand les Dieux m'ont fait votre Roi :

Mon pere eut le même transport ;  
Il m'a laissé , quand il est mort ,  
Cette belle flamme en partage.  
Je l'ai trouvée entre ses biens ,  
Et j'en préfère l'héritage ,  
A tous les sceptres que je tiens.

Ce Monarque si redouté ,  
Qui vous donna sa liberté ,  
M'inspira le soin de vous plaire ;  
En me communiquant le jour ;  
Car ce n'est point de par ma mere  
Que je suis sujet à l'amour.

De la Reine & de vous j'apprends  
Des préceptes bien différens ,  
Qu'il ne faut pas que je dédaigne ;  
Elle , se faisant obéir ,  
M'instruit comme il faut que je regne ;  
Et vous m'apprenez à servir.

Jusqu'ici mes maux me sont doux ;  
Aussi-bien m'accorderiez-vous  
Une très-inutile grace ;  
Mais qu'un jour je serai content ,  
Si votre cruauté se passe ,  
Et si votre beauté m'attend.

Gardez votre cœur pour le mien :  
On peut faire trop tôt du bien ,

Comme trop tard on en peut faire ;  
 Et vous avez encor du tems  
 A méditer sur le salaire ,  
 Qu'on doit à des feux si constans.

( *Benferade.* )

### H A U T E U R .

La politesse & la hauteur sont les signes auxquels on distingue les Gens de condition d'avec les Gens de néant. De tous les usages, il n'y en a pas un qui ait été plus exactement observé que ces deux-ci ; celui qui inspire un caractère doux & compatissant , un facile accès , & un air de bonté aux Gens de condition , & aux Magistrats descendus d'anciennes familles , dont les peres leur ont conservé & transmis assez de bien pour en faire , & vivre noblement & avec honneur ; & celui qui permet aux nobles Campagnards de faire journellement le récit ennuyeux des noms , furnoms & qualités de leurs ancêtres , & d'avoir moins d'attention sur les besoins de leurs Paysans que sur ceux de leurs chiens ; & aux Bourgeois , Gentilshommes & nouveaux nés , de traiter avec insolence , même les enfans de ceux qui étoient associés au travail mécanique de leurs peres.

Vous ne sçavez donc pas jusqu'où va l'arrogance  
 D'un Bourgeois ennobli , fier de son opulence ?  
 Si le faste & l'éclat ne soutiennent le rang ,  
 Il traite avec dedain le plus illustre sang.  
 Mesurant ses égards aux dons de la fortune ,  
 Le mérite indigent le choque & l'importune ,  
 Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts ;  
 Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.

( *Destouches.* )



Quand je vois des gens qui reçoivent avec un air de fatuité & de hauteur les assiduités de ceux qui leur font la cour, qui regardent leurs domestiques comme des esclaves, & envisagent avec fierté & un air de mépris tout ce qui n'est pas noble; je suis tenté de croire qu'il y'a parmi les hommes, ainsi que parmi les plantes, différentes espèces: que ces nobles ont été pétris d'une matière plus fine que celle du limon de la terre, qu'ils sont d'une autre nature que celle du commun des hommes, & affranchis des infirmités humaines.

## H A S A R D.

Le Hasard est le premier ministre de la Fortune, qui exécute ce que cette aveugle Divinité a décidé sur le sort des mortels. Il va aussi vite que la pensée, & arrive aussi inopinément qu'un voleur de nuit. Il présente dans un instant des occasions qui décident de notre bonheur ou de notre malheur, pour le reste de nos jours.

## H E N R I I V.

*Son Éloge.*

Barbares Partisans des maximes iniques;  
O vous, Rois orgueilleux! vous, Princes tyranniques!  
Qui, signalant vos jours par de sanglans projets,  
Sous un sceptre de fer, accablez vos sujets;  
Venez, jetez les yeux sur cet Empire immense;  
Voyez-y ce Monarque: il tient par sa clémence  
Tous les cœurs de son peuple enchaînés sous ses loix.  
L'orgueil fait les Tyrans; la bonté fait les Rois.

( *Blin.* ) .

Henri IV, voulant glisser avec toute la Cour

sur la Seine qui étoit glacée , le Maréchal de Bassompierre l'en empêcha , en lui disant : Sire , vous pesez plus que les autres.

### H E R C U L E .

Il manquoit à la gloire d'Hercule , de venir à bout d'un treizième travail ; c'étoit celui de dompter sa femme.

### H É R I T I E R .

Plus le coffre fort d'un avare est pesant , plus la douleur de son héritier est légère.

### H E R M A P H R O D I T E .

#### *Son Horoscope.*

Ma mere enceinte , & ne sçachant de quoi ,  
S'adresse aux Dieux : là-dessus grand bisbille ;  
Apollon dit , c'est un fils , selon moi :  
Et selon moi , dit Mars , c'est une fille.  
Point dit Junon , ce n'est fille ni fils ;  
Hermaphrodite ensuite je naquis.  
Quant à mon sort , c'est , dit Mars , le naufrage ;  
Junon , le glaive ; Apollon , le gibet.  
Qn'arrive-t-il ? Un jour sur le rivage ,  
Je vois un arbre , & je grimpe au sommet.  
Mon pied se prend ; la tête en l'eau , je tombe  
Sur mon épée : ainsi , trop malheureux ,  
A l'onde , au glaive , au gibet je succombe ,  
Fille & garçon , sans être l'un des deux.

### H E R M I T A G E .

*Description de l'Hermitage d'un Homme voluptueux.*

Son prieural Hermitage  
Consiste en un bâtiment

Mal

Mal conçu pour l'ornement,  
 Très-bien conçu pour l'usage.  
 Tout s'y resserre ou s'étend,  
 Suivant son juste mérite ;  
 C'est pour cela, dit l'Hermite,  
 Que le Réfectoire est grand,  
 Et la Chapelle petite.  
 Aussi l'heureux parasite,  
 De la cave au galetas,  
 Voit cette Sentence écrite :  
 Courte Messe & long repas.  
 Rien ne manque aux délicats ;  
 Cuisine en ragoûts féconde,  
 Table où tout nectar abonde ;  
 Et la glacière à deux pas ;  
 Les lits les meilleurs du monde,  
 Plume entre bons matelas ;  
 Doux sommeil entre deux draps ;  
 Un calme dont rien n'approche ;  
 Jamais le moindre fracas  
 De carrosse ni de cloche ;  
 Pain, bombance & liberté,  
 Liberté sans anicroche.  
 L'horloge, à la vérité,  
 Rarement est remonté,  
 Mais souvent le tournebroche.

( *Piron.* )

### H E R M I T E.

Passant, si ton esprit est assez curieux  
 Pour voir ce que la grace a pu sur la nature ;  
 Arrête, je te prie, & vois la sépulture  
 Qu'un homme vif & mort a choisie en ces lieux.  
 Il est vif, & la mort n'a pas fermé ses yeux ;  
 Il est mort, ne voyant aucune créature ;  
 Il est vif, car son corps prend quelque nourriture ;  
 Il est mort, car son ame est toujours dans les cieux.  
 S'il est vif, que fait-il dans cette nuit profonde ?  
 S'il est mort, que n'est-il tout-à-fait hors du monde ?

Qui pourra démêler un si merveilleux sort ?  
Il est vif, il est mort : son ame ensevelie,  
Conservant par devoir les causes de la vie,  
Souffre, par sa vertu, les effets de la mort.

### H É R O S.

#### *Son Portrait.*

Plus ardent que ces feux, qui, des sombres Ardenues,  
Embrâsent les forêts de sapin en sapin ;  
Plus fier que l'Aquilon, précipitant les chênes,  
Du haut de l'Appennin ;

Il vole, il fait briller la flamme vengeresse ;  
La terreur le devance, & la mort suit ses coups.  
Le fer, le feu, le sang, échauffe encor l'ivresse  
De son noble courroux.

Au sortir des combats, l'immortelle Victoire  
Fait asseoir ce mortel sur ses genoux sacrés :  
Tandis que les neuf Sœurs éternisent sa gloire,  
Par des chants révéérés.

Dans les plaines de Mars, s'il doit trouver sa tombe,  
Sa tombe est un autel respectable aux Guerriers ;  
Et, couvert de cyprès, heureux vainqueur il tombe  
Sur un lit de lauriers.

#### *Qualités du Héros.*

L'effort d'une vertu commune  
Suffit pour faire un conquérant ;  
Celui qui dompte la fortune,  
Mérite seul le nom de Grand.  
Il perd sa volage assistance,  
Sans rien perdre de sa constance,  
Dont il vit ses honneurs accrûs.  
Et sa grande ame ne s'altère,  
Ni des triomphes de Tibère,  
Ni des disgrâces de Varus.

De ses mouvemens toujours maître ,  
 En tout il fuit le vain excès ;  
 Il sçait que la gloire doit être  
 Indépendante du succès.  
 Si la fortune le traverse ,  
 Sa constante vertu s'exerce ,  
 Dans cet obstacle passager.  
 Le bonheur peut avoir son terme ;  
 Mais la sagesse est toujours ferme ,  
 Et le destin toujours léger.

( *Roussseau.* )

Quel est donc le Héros solide ,  
 Dont la gloire ne soit qu'à lui ?  
 C'est un Roi que l'équité guide ;  
 Et dont les vertus sont l'appui ;  
 Qui , prenant Titus pour modèle ,  
 Du bonheur d'un peuple fidèle ,  
 Fait le plus cher de ses souhaits ;  
 Qui fuit la basse flatterie ,  
 Et qui , pere de la patrie ,  
 Compte ses jours par ses bienfaits.

( *Le même.* )

La mort pour un Héros est un inconvénient  
 dans le métier , & jamais un obstacle. Il ne pense  
 qu'à bien faire , sans être détourné par le péril , &  
 ne cherche ni à exposer témérairement sa vie , ni  
 à la conserver aux dépens de son honneur.

### *Courage du Héros.*

Un Héros prévoit tout ; l'image du danger ,  
 Loin d'arrêter son bras , sert à l'encourager.  
 Il voit d'un œil serein la mort qui l'environne ;  
 Un grand cœur s'enhardit où le foible s'étonne.

( *Paliffot de Montenoy.* )

*La mort d'un Héros n'est glorieuse qu'autant qu'elle est utile à l'Etat.*

Ce n'est point à mourir que la gloire convie ,  
C'est à rendre sa mort utile à la patrie.  
Un aveugle courage est-il une vertu ?  
Qui ne sçait que mourir , ne sçait qu'être vaincu.  
(De Belloy.)

*Puissance du Héros.*

Le Héros fait trembler les peuples sous sa loi ,  
Remplit les bons d'amour & les méchants d'effroi ;  
Ajoûte à ces vertus celles d'un Capitaine ;  
Lui montre comme il faut s'endurcir à la peine ;  
Dans le métier de Mars , se rendant sans égal ,  
Passe les jours entiers & les nuits à cheval ;  
Repose tout armé , surprend une muraille ,  
Et ne doit qu'à lui seul le gain d'une bataille.  
(Corneille.)

Un Héros n'a pàs besoin de troupes nombreuses , puisqu'il est en même tems par-tout , qu'il est Capitaine & Soldat , & que ses ennemis ne le croient pas un seul homme.

*Qu'est-ce qui caractérise le Héros.*

Est-on Héros pour avoir mis aux chaînes  
Un peuple ou deux ? Tibere eut cèt honneur.  
Est-on Héros en signalant ses hâines  
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.  
Est-on Héros en regnant par la peur ?  
Séjan fit tout trembler , jusqu'à son Maître.  
Mais de son ire éteindre le salpêtre ,  
Sçavoir se vaincre & réprimer les flots  
De son orgueil ; c'est ce que j'appelle être  
Grand par soi-même : & voilà mon Héros.  
(Rousséa.)

Un Héros commence à ne l'être plus, dès qu'il ne sçait pas porter l'excès de sa bonne fortune.

*Crainte sur le grand courage d'un Héros.*

On nous a vu souvent trembler au moindre bruit,  
Qui d'un sanglant combat nous dépeignoit l'image;  
Sçachant bien qu'aux périls où l'honneur le conduit,  
Il n'a point d'ennemis plus grands que son courage.

Un Héros qui meurt, semble emporter avec lui  
toutes les vertus.

Montrez-nous, Guerriers magnanimes,  
Votre vertu dans tout son jour.  
Voyons, comment vos cœurs sublimes  
Du sort soutiendront le retour.  
Tant que sa faveur vous seconde,  
Vous êtes les maîtres du monde,  
Votre gloire nous éblouit.  
Mais au moindre revers funeste  
Le masque tombe, l'homme reste,  
Et le Héros s'évanouit.

*(Roussseau, Ode à la Fortune.)*

J'aime peu les Héros, ils font trop de fracas;  
Je hais ces Conquérans fiers ennemis d'eux-même,  
Qui dans les horreurs des combats  
Ont placé le bonheur suprême,  
Cherchant par-tout la mort, & la faisant souffrir  
A cent mille hommes leurs semblables.  
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.  
O ciel! que je dois vous haïr!  
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage  
Dont vous avez souillé les champs de nos Germains;  
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains  
Font passer au sombre rivage.  
Vous êtes un Héros; mais vous êtes un sage:

Votre raison maudit les exploits inhumains ,  
 Où vous força votre courage.  
 Au milieu des canons sur des morts entassés ,  
 Affrontant le trépas & fixant la victoire ,  
 Du sang des malheureux cimentant votre gloire ;  
 Je vous pardonne tout , si vous en gémissiez.  
*( Voltaire , Lettre au Roi de Prusse. )*

*Héros véritable.*

On peut être Héros sans ravager la terre.  
 Il est plus d'une gloire. En vain aux Conquérans  
 L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs.  
 Entre les grands Héros , ce sont les plus vulgaires.  
 Chaque siècle est fécond en heureux téméraires.  
 Chaque climat produit des favoris de Mars ;  
 La Seine a des Bourbons , le Tibre a des Césars.  
 On a vu mille fois des fanges Méotides  
 Sortir des Conquérans , Goths , Vandales , Gépides.  
 Mais un Roi , vraiment Roi , qui , sage en ses projets ,  
 Sçache en un calme heureux maintenir ses sujets ,  
 Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire ,  
 Il faut , pour le trouver , courir toute l'Histoire.  
 La terre compte peu de ces Rois bienfaisans :  
 Le ciel à les former se prépare long-tems.  
 Tel fut cet Empereur , sous qui Rome adorée  
 Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée ;  
 Qui rendit de son joug l'Univers amoureux ;  
 Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux ;  
 Qui soupiroit le soir , si sa main fortunée  
 N'avoit par ses bienfaits signalé sa journée.  
*( Despréaux , Épître 1. au Roi. )*

H E U R E S.

*Louis XIV représentant une heure.*

Voici la plus belle heure , & , dans tous les cadrans ;  
 La première dessus les rangs.



Bien qu'en un même cercle, aux douze elle s'allie,  
 Par-dessus cependant on la voit rayonner ;  
 Elle est même du jour l'heure la plus hardie,  
 Et qu'on entend le mieux sonner.  
 Elle est l'heure du monde où toutes les vertus  
 Et les grâces brillent le plus,  
 Elle avance toujours & jamais ne recule.  
 Chacun de ses momens fait qu'on la reconnoît,  
 Et jette un tel éclat qu'il seroit ridicule  
 De demander quelle heure il est.

(Benserade.)

Madame la Duchesse du Maine demandant  
 quelle différence il y avoit entre elle & une  
 montre : Madame, lui répondit-on, une montre  
 marque des heures, & auprès de vous on les  
 oublie.

## H I S T O I R E.

### *L'Histoire est un spectacle.*

L'Histoire est un théâtre, un spectacle nouveau,  
 Où tous les morts, sortant de leur tombeau,  
 Viennent encor, sur une scène illustre,  
 Se présenter à nous dans leur vrai lustre ;  
 Et du public dépouillé d'intérêt,  
 Humbles acteurs, attendre leur arrêt.  
 Là, retraçant leurs faiblesses passées,  
 Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,  
 A chaque état ils reviennent dicter,  
 Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter.

(Rousseau.)

L'Histoire est la dépositaire des évènements, la  
 lumière de la vérité, le soutien de la mémoire,  
 la règle de la conduite, & l'interprète de l'an-  
 tiquité.

(Cicéron.)

## H I V E R.

*Sa description.*

Il me semble, en ce lieu, que l'œil de l'Univers  
 Ne lance qu'à regret les rayons de sa vue ;  
 Il est toujours caché du bandeau d'une nue,  
 Ou s'il me voit par fois, ce n'est que de travers.

Ici l'onde est toujours glacée ;  
 La terre, comme ma pensée,  
 Ne produit plus que des fougues.  
 Les arbres n'ont plus de verdure,  
 Tous les objets y sont transis ;  
 Seul je résiste à la froidure.

Le jour sans liberté dans ces funestes lieux ;  
 Où je crois que la nuit établit son empire,  
 Ne paroît pas plutôt qu'il faut qu'il se retire,  
 Et que son foible éclat se cache de nos yeux.

Le Soleil, en fondant la glace,  
 Ne se peut presque faire place,  
 Pour paroître comme un éclair ;  
 Et sortant de son lit humide,  
 Ne pénètre qu'à peine l'air  
 Que le froid a rendu solide.

L'Aurore, qui veut voir Céphale avant le jour ;  
 Jurant contre le froid qui la rend prisonnière,  
 S'étonne que la glace arrête sa lumière,  
 Et qu'elle ne fond pas au feu de son amour.

Titon, parmi la jalousie  
 Qui travaille sa fantaisie,  
 En l'observant de toutes parts,  
 Se rit que cette désolée  
 Ne peut lancer ses chauds regards  
 Qu'au travers de l'onde gelée.

Les cruels Aquilons, la terreur des rochers ;  
 Luttant contre les vents qu'ils trouvent dans la plaine,

Sifflent horriblement , & , de la même haleine  
Qui rend stables les flots , font trembler les nochers.

Éole , qui voit que la terre

S'ébranle en cette rude guerre ,

S'écrie & les rappelle en vain.

Depuis qu'ils ont quitté son antre ,

On diroit qu'ils ont le dessein

De la jeter hors de son centre.

La nature succombe aux maux qu'elle a soufferts ;

La neige & les frimats l'ont toute morfondue.

Le ciel est entr'ouvert , la terre s'est fendue ,

Et l'hiver a passé jusqu'au fond des enfers.

Dans ces cachots , les tristes ames ,

Parmi la torture & les flammes ,

Souffrent encore ce tourment ;

Et l'on doute en ce noir Empire ,

Dans le froid & l'embrâsement ,

Lequel des deux maux est le pire..

Le Pilote des morts , qui ne peut se mouvoir ,

Sur l'Achéron glacé passe à peine la barque.

Ce vieillard tout transi maudit cent fois la Parque

De qui la cruauté l'oblige à ce devoir.

Ces trois Fureurs à demi nues ,

Qui n'ont leurs carcasses vêtues

Que de vieux & sales lambeaux ,

Tremblantes dans leurs cases sombres ,

Chauffent leurs doigts à leurs flambeaux ,

Et ne tourmentent plus les ombres.

Si parfois le soleil se montre ,

Et paroît nous étinceler ,

Ses rayons d'or semblent geler

Ce qui sous leurs feux se rencontre.

Tout l'air se distille en glaçons ;

Et jusqu'au coin de nos tisons ,

Il répand un âpre froidure.

Les plantes en sont à mourir ;

Et si l'agréable verdure  
 Ne vient bientôt les secourir,  
 On craint que toute la nature  
 Ne soit sur le point de périr. (*Chaulieu.*)

L'Hiver est la saison des plaisirs.

(*L'Hiver parle.*)

Au bon vieux tems de l'innocence,  
 Chaque mortel étoit Berger, ou Laboureur;  
 Et sous un pauvre toit, tremblant en ma présence,  
 Il attendoit avec impatience

Que le printems adoucît ma rigueur.

Depuis que de superbes Villes,  
 Rassemblant les humains, leur ont servi d'asiles

Contre la plus âpre froideur,  
 La saison des frimats est pour eux la plus belle.

Les plaisirs & les jeux annoncent mon retour;

Et jusqu'à la saison nouvelle,

Tout rit à la Ville, à la Cour.

Je fais cesser la guerre, & les tristes alarmes;

Je donne tous les jours des spectacles nouveaux;

Et mon tems a bien plus de charmes,

Que n'en ont les jours les plus beaux.

(*Destouches.*)

## H O L L A N D E.

*Climat & dignes de la Hollande.*

La terre, avare à leur égard,

Ne leur a fait aucune part

De ces biens dont ailleurs on la trouve remplie;

Et cependant ces bonnes gens

Ont tant fait par leur industrie,

Qu'ils ont abondamment les besoins de la vie,

En dépit des quatre élémens.

(*Pavillon.*)

## H O M I C I D E.

Deux personnes peuvent à peine donner la vie à une autre , & une seule peut donner la mort à mille.

## H O M M A G E S.

*Ce n'est pas la naissance , mais la puissance qui nous attire des hommages.*

De quelque rang qu'on soit , les seuls biens qu'on dispense,

Nous attirent ces vœux pressans,  
Dont nous aimons la déférence ;  
Et les Dieux qui sont sans puissance ,  
Ne reçoivent guères d'encens.

( T. Corneille. )

L'Hommage est un tribut réservé au mérite ; il ne se paie qu'à l'homme , & jamais au Monarque. Le cœur n'est vassal que de la vertu ; il ne relève que de son Empire , & ce n'est qu'à elle qu'il fait le serment de son hommage. ( *Le Tourneur.* )

## H O M M E.

*Naissance & mort de l'Homme juste.*

Dès qu'à l'écueil du monde, où la triste innocence  
Si fréquemment échoue & si souvent périt ,

Un homme aborde ; à sa naissance ,  
Il pleure , & sa famille rit.

Mais s'il vit comme il doit , & si sa dernière heure  
Lui découvre le port du bienheureux séjour ;

Alors , par un juste retour ,  
Il rit , & sa famille pleure.

( *De Senecé.* )

Notre fanté n'est qu'une maladie palliée sans cesse par des remèdes journaliers. L'ame est infirme & languissante comme le corps. Nos vertus les plus pures renferment toujours quelque alliage qui en rabaisse le titre. Nos plus vifs plaisirs n'atteignent jamais au bonheur. Êtres ébauchés, notre existence n'est que commencée. Nous ne sommes qu'à l'aurore, qu'au foible crépuscule qui précède le jour. L'Homme reposant informe dans le germe qui doit l'engendrer, attend que la mort lui ouvre l'entrée de la vie réelle, en déchirant l'enveloppe mortelle qui l'emprisonnoit.

( *Le Tourneur.* )

*Bornes de l'esprit humain.*

Réaumur & Buffon, qui, d'une main si sûre,  
Ont percé tant de fois la nuit de la nature,  
M'apprendront-ils jamais par quels subtils ressorts  
L'éternel Artisan fait végeter les corps;  
Pourquoi l'Aspic affreux, le Tigre & la Panthere,  
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,  
Et que, reconnoissant la main qui le nourrit,  
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit;  
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,  
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles;  
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,  
S'enterre, & ressuscite avec un corps nouveau,  
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,  
S'élance dans les airs en déployant ses ailes?  
Le très-sage du Fay parmi ses plans divers,  
Végétaux rassemblés des bouts de l'Univers,  
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive  
Se flétrit sous nos mains honteuse & fugitive?

( *Voltaire.* )

Un Homme d'esprit est ordinairement difficile dans les sociétés ; il choisit peu de personnes ; il s'ennuie avec le grand monde , & se fait autant d'ennemis , qu'il y a de personnes auxquelles il fait sentir son dégoût. Il néglige de plaire ; il est porté à la critique , parce qu'il voit plus de choses qu'un autre , & les sent mieux. Il échoue dans ses entreprises , parce qu'il hasarde beaucoup ; l'homme médiocre , au contraire , cherche à tirer parti de tout ; il sent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation universelle est plus ordinairement pour l'homme médiocre. On est charmé de donner à celui-ci , on est enchanté d'ôter à celui-là : pendant que l'envie fond sur l'un , & qu'on ne lui pardonne rien , on supplée tout en faveur de l'autre ; la vanité se déclare pour lui.

*(Génie de Montesquieu.)*

Un Grand-Homme est l'image sensible d'une Divinité invisible , on le nomme demi-Dieu , parce qu'il tient un milieu entre Dieu & l'Homme.

À peine l'homme vient de naître ,  
Qu'il nous témoigne ses douleurs.  
Ses premiers cris nous font connoître  
Qu'il ressent déjà ses malheurs.  
Coupable du crime d'un pere ,  
Il vient , chargé de sa misère ,  
Traîner des jours d'anxiété :  
Heureux s'il en sçait faire usage !  
Les peines sont l'apprentissage  
Des plaisirs de l'éternité.

*(Loppay du Mesnil.)*

Il n'y a pour l'Homme que trois évènements,  
naître, vivre & mourir. Il ne se sent pas naître, il  
oublie de vivre, & il souffre à mourir.

*Misère de l'Homme.*

Que l'homme est composé d'une nature étrange !  
Ce n'est qu'un pur mélange  
De l'être & du néant, qui vit & ne vit pas.  
Il n'est jamais content, & le veut toujours être ;  
Sitôt qu'il vient à naître,  
Il court à tout moment de la vie au trépas.

Que l'homme est bien, durant sa vie, !  
Un parfait miroir de douleurs !  
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,  
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance, toujours des pleurs ;  
Un pédant porteur de tristesse,  
Des livres de toutes couleurs,  
Des châtimens de toute espèce.

L'ardente & fouguese jeunesse  
Le met encore en pire état ;  
Des créanciers, une maîtresse,  
Le travaillent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat ;  
L'ambition le sollicite,  
Richesses, honneurs, faux éclat ;  
Femme, famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite ;  
Mauvaise humeur, infirmité,  
Toux, gravelle, goutte, pituite,  
Assiègent sa caducité.



Pour comble de calamité,  
Un Directeur s'en rend le maître ;  
Il meurt enfin peu regretté :  
C'étoit bien la peine de naître !

(Roussseau.)

L'enfance de l'Homme n'est que badinage , sa jeunesse qu'extravagance , sa virilité que folie , & sa vieillesse qu'infirmité ; il pleure en naissant , il souffre pendant sa vie , il meurt dans le désespoir. Ses vices lui attirent la colère & les châtimens du ciel. Son avarice entraîne avec elle l'indigence ; ses débauches , les douleurs & les cuisans regrets ; sa colère , les maladies ; sa gourmandise , les infirmités ; son envie , les tourmens ; sa paresse , la pauvreté. Il entre nud dans le monde , & , pour se couvrir , il est contraint de dépouiller les animaux , de travailler de corps & d'esprit pour se fabriquer une habitation , & se procurer sa nourriture : que de peines ! que de misère !

*Néant de l'Homme.*

L'homme , en sa course passagère ;  
N'est rien qu'une vapeur légère  
Que le soleil fait dissiper.  
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre ;  
Et ses jours passent comme une ombre ,  
Que l'œil suit , & voit échapper.

(Roussseau.)

Qui peut t'enfler le cœur , conçu dans le péché ?  
Tes larmes , en naissant , sont ton premier supplice.  
Ta vie est un travail , où sans cesse attaché ,  
Tu creuses de la mort enfin le précipice.

Un peu de boue être de tant de poids !  
L'Auteur du monde observant autrefois  
La terre encor neuve , inculte & sauvage :  
Ce n'est pas tout , dit cet esprit si sage ,  
Il faut un maître à tout ce que je vois.  
Un animal doit imposer des loix ;  
Et là-dessus il pâitrit dans ses doigts  
Je ne sçais quoi qu'il trouve en son passage ,  
Un peu de boue.

Il confondit l'orgueil des plus adroits ;  
Il forma l'homme avecque tous ses droits ;  
Il y grava des Dieux la vive image.  
Mais , dans le fond , qu'est-ce que cet ouvrage ,  
D'où sont venus les Peuples & les Rois ?  
Un peu de boue.

( *Roussseau.* )

Que sont tous les mortels ? Autant de grains de sable ,  
Qu'âme cependant une âme raisonnable ;  
Mais , qui du sable seul occupés ardemment ,  
Font leur unique emploi de son accroissement.  
On le change , on le vend , on l'achette , on l'amasse ,  
Et monceaux sur monceaux l'avarice l'entasse.  
Le Marchand qui ne craint ni les vents ni les eaux ,  
Confiant sa fortune à de frêles vaisseaux ,  
Court aux extrémités d'une plaine liquide ,  
Vendre un sable brillant , pour un sable solide..  
L'artisan , que son sort , ou l'orgueil des humains  
L'oblige à se nourrir du travail de ses mains ,  
Ne fait pendant le cours d'une vie inutile ,  
Que polir , que fixer une arene mobile.  
Et vous , esclaves nés de vos propres souhaits ;  
Vous , Grands , qui bâtissez de superbes palais ,  
Que vous sert d'élever un château périssable  
Plus haut que vos voisins ? C'est entasser du sable ,  
Qui , devenant un jour la victime des ans ,  
Marquera par sa chute un espace de tems.  
Que faites-vous enfin , vous , Maîtres de la terre ;

Vous

Vous portez en tous lieux les fureurs de la guerre,  
 Vous inondez nos champs de bataillons épars ;  
 Vous livrez des assauts , vous forcez des remparts ;  
 D'un trop foible voisin vous pillez la frontière,  
 Pour lui ravir un peu de sable & de poussière,  
 Qui, glissant de vos mains avec rapidité,  
 Fera connoître au moins à la postérité,  
 Avide de savoir vos succès , vos traverses ,  
 Du tems qui fuit toujours les époques diverses.

( *De Caux.* )

La puissance de l'Homme est si bornée , qu'il n'est pas en son pouvoir de transmettre à ses enfans , à titre d'hérédité , & comme un gage de sa tendresse , son amour pour la vertu , sa valeur , ses talens & sa science ; & qu'il ne peut leur transmettre que des biens étrangers & séducteurs , qui corrompent le cœur , entretiennent l'indolence , & la mollesse , allument les passions , inspirent l'orgueil & la vanité. Pernicieuse hérédité !

*Le cœur de l'Homme est agité de mille passions :*

De tant de passions que nourrit notre cœur,  
 Apprenez qu'il n'en est pas une ,  
 Qui ne traîne après soi le trouble , la douleur ,  
 Le repentir ou l'infortune.  
 Elles déchirent nuit jour  
 Les cœurs dont elles sont maitresses ;  
 Mais de ces fatales foiblesses ,  
 La plus à craindre c'est l'amour.

( *Mad. Deshoulières.* )

Ruisseaux , pourquoi vous mettre à la torture ?  
 Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers ?  
 Et pourquoi renverser l'ordre de la nature ,  
 En vous forçant à jaillir dans les airs ?  
 Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes ,

Si tout est fait pour nous , s'il ne faut que vouloir ,  
 Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir ?  
 Que ne regnons-nous sur nous-mêmes ?

( *Mad. Deshoulières.* )

Jupiter & César exercent alternativement leur  
 empire sur l'homme , auquel l'esprit & la chair  
 livrent des combats perpétuels.

*Différence entre l'Homme & le ruisseau.*

Ruisseaux que vous êtes heureux !  
 Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles ;  
 Quand , par les ordres absolus  
 De l'Etre indépendant qui gouverne le monde  
 Quelque ruisseau voisin se mêle avec votre onde ,  
 Quand vous êtes unis , vous ne vous quittez plus.  
 A ce que vous voulez , jamais il ne s'oppose.  
 Dans votre sein il cherche à s'abîmer ,  
 Vous & lui jusques à la mer  
 Vous n'êtes qu'une même chose.  
 De toutes sortes d'unions ,  
 Que notre vie est éloignée !  
 De trahisons , d'horreurs & de dissensions  
 Elle est toujours accompagnée.  
 Qu'avez-vous mérité , ruisseau tranquille & doux ;  
 Pour être mieux traité que nous.

( *Mad. Deshoulières.* )

*Cours du ruisseau , comparé à la vie de l'homme.*

Courez , ruisseau , courez ; fuyez-nous , reportez  
 Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez ,  
 Pendant que , pour remplir la dure destinée  
 Où nous sommes assujettis ,  
 Nous irons reporter la vie infortunée  
 Que Dieu nous a donnée ,  
 Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

( *Mad. Deshoulières.* )

Nous ressemblons tous à des eaux courantes ; de quelque distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, & cette origine est petite. Leurs années se succèdent comme des flots, & ne cessent de s'écouler. Les hommes, après avoir fait un peu plus de bruit, & occupé un peu plus de terrain les uns que les autres, vont tous ensemble se confondre dans un abîme, où l'on ne reconnoît plus ni Rois, ni Princes, ni ces grandes qualités qui les distinguent. Ils sont ensevelis dans l'oubli, de même que ces fleuves si célèbres qui perdent leur nom & leur gloire, lorsqu'ils sont mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues.

(*Bossuet.*)

### *Inconstance de l'Homme.*

L'homme est, à tout moment,  
 La dupe de lui-même & de son changement.  
 Il aime, il hait ; il craint, il espère ; il projette ;  
 Il condamne, il approuve ; il rit, il s'inquiète ;  
 Il se fâche, il s'apaise ; il évite, il poursuit ;  
 Il veut, il se repent ; il élève, il détruit.  
 Plus léger que le vent, plus inconstant que l'onde ;  
 Il se croit en effet le plus sage du monde.

(*Regnard.*)

Les Hommes craignent tout, comme étant mortels ; & desirerent tout, comme s'ils étoient immortels.

L'Homme n'est jamais chez lui. La crainte, le desir & l'espérance l'élancent au-dehors & lui dérobent le sentiment & la considération du présent pour l'amuser de l'avenir.

*Tous les Hommes sont égaux.*

Le monde est un grand bal, où des fous déguisés ;  
Sous les risibles noms d'Éminence & d'Altesse ,  
Pensent enfler leur être , & hausser leur bassesse.  
En vain des vanités l'appareil nous surprend ;  
Les mortels sont égaux , le masque est différent.  
Nos cinq sens imparfaits donnés par la nature ,  
De nos biens , de nos maux sont la seule mesure.  
Les Rois en ont-ils fix ? & leur ame & leur corps  
Sont-ils d'une autre espèce ; ont-ils d'autres ressorts ?  
C'est du même limon que tous ont pris naissance :  
Dans la même faiblesse , ils traînent leur enfance ;  
Et le riche & le pauvre , & le faible & le fort ,  
Vont tous également des douleurs à la mort.

*(Voltaire.)*

Tous les Hommes sont égaux par leur nature & leur essence ; mais l'éducation les distingue. La nécessité de l'ordre & de l'harmonie les a divisés en deux classes ; sçavoir , celle des Nobles , & celle des Roturiers : les premiers commandent , & les seconds exécutent.

Les Hommes peuvent se diviser en deux classes ; sçavoir , celle des hommes actifs , & celle des hommes oisifs. L'homme actif & honnête-homme se procure son aisance , fait son bien-être & sa partie dans l'État. Son opulence lui amène des sentimens. Elle en fait un pere tendre , qui ne refuse rien à ses enfans , un ami qu'on trouve au besoin , un citoyen zélé pour le bien de la patrie. L'homme oisif , qui ne vit que d'un modique revenu , sans d'autres ressources , craint toujours que la grêle , les pertes & les procès ne fassent des breches à sa fortune. Il renonce au superflu , &

retranche sur son nécessaire. Il est rêveur, chagrin, ennuyeux & sans crédit: c'est un homme de trop dans l'État.

*Caprices & passions de l'Homme.*

Oui, l'homme si rempli du soin de se connoître;  
Ne sçait ni ce qu'il est, ni ce qu'il voudroit être.  
Occupé d'un instant, qui s'éloigne de lui;  
Ennuyé, fatigué de lui-même & d'autrui;  
Différent, inégal, & cependant le même,  
Il aime qui le hait, ou déteste qui l'aime,  
Amusé par des riens, les plus vastes objets  
Offrent à son esprit de trop foibles sujets.  
Tout irrite ses goûts, sans remplir son envie;  
Il abrège ses jours, & regrette la vie.  
Dans ce vaste Univers il se trouve borné;  
Et, de l'illusion jouet infortuné,  
Pour appaiser l'ardeur de sa soif téméraire,  
Il crée à chaque instant un monde imaginaire.  
L'antiquité du nom l'approche du néant;  
Et le nain est toujours à côté du géant.  
Plus il fait monter sa race renommée,  
Plus il touche au limon dont Eve fut formée;  
Sa raison lui soumet les Lions rugissans;  
Mais lui-même obéit à la fougue des sens,  
Au lieu de l'éclairer, ses lumières le flattent;  
Loin d'élever son cœur, ses passions l'abaissent.  
Il ne jouit de rien, en essayant de tout.  
( L'Abbé de Bernis. )

Les hommes sont des lampes que le tems allume, & qu'un vent peut éteindre à tout moment.

Si les Grands-Hommes sont quelquefois des sottes, c'est pour s'acquitter du tribut qu'ils doivent à l'Humanité, qu'ils ne paient que trop exactement.

*Dieu a restreint les connoissances de l'Homme.*

Celui dont la puissante main  
 Fit de rien toute créature ;  
 Ce grand Auteur de la nature ;  
 Ce Dieu jaloux ne permet pas  
 Que nous , qui sommes ici bas ,  
 Ayons de là-haut connoissance.  
 Il s'en réserve la science  
 Dedans ses précieux trésors.  
 Je crois qu'il ne forma nos corps  
 De l'eau mêlée à de la terre ,  
 Que pour nous montrer qu'il resserre  
 L'effort de nos raisonnemens  
 Dans l'enclos de ces élémens ,  
 Dont encor la moindre partie  
 Est à nos sens assujettie. *(Datibray.)*

On diroit que toute la nature se joue de l'Homme ;  
 le monde le trompe , la vie lui échappe , la fortune  
 s'en rit , le tems s'envole , la mort le saisit , la terre  
 le consume , l'oubli l'anéantit.

L'Homme est comptable de ses revers. Ceux  
 que nous appelons infortunés ne le sont point ;  
 ce sont des êtres choisis que le malheur prépare  
 & conduit à la vertu. Oui , de tous les dons que le  
 ciel m'a prodigués , les plus grands sont les traits  
 dont il a déchiré mon cœur. Quand l'adversité ne  
 peut nous guérir ; Dieu a épuisé toutes les res-  
 sources. *(Le Tourneur.)*

*Les Hommes sont masqués.*

L'usage , le devoir , l'austère bienséance ,  
 Tout exige de nous des droits dont je me plains ;  
 Et tout , enfin , du cœur des perfides humains  
 Ne laisse voir que l'apparence.  
*(Mad. Deshoulières.)*



*L'Homme n'a pas de plus grand ennemi que son semblable.*

L'homme pour son semblable est un vrai basilic :  
Animal venimeux , son regard empoisonne ;  
Toujours taupe à l'égard de sa propre personne ,  
Méprisant tout le monde & n'admirant què lui ,  
Il a des yeux perçans sur les défauts d'autrui.  
(Destouches.)

## H O N N E U R S .

*Les honneurs ne donnent pas la fortune.*

Tous les honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile ;  
Des humaines vertus récompense fragile ;  
Un dangereux éclat , qui passe & qui s'enfuit ,  
Que le trouble accompagne , & que la mort détruit.  
(Voltaire.)

Les honneurs & le bien sont deux grandes  
roues qui font mouvoir tout le monde ; ce sont les  
deux sources de nos inquiétudes , & les deux follets  
qui nous égarent souvent dans nos entreprises.

*Les honneurs ne donnent pas la félicité.*

Le bonheur ne peut se trouver  
Dans les honneurs qui n'ont qu'une apparence vaine ;  
La durée en est courte & toujours incertaine.  
Pour les acquérir que de peine !  
Que de soins pour les conserver !

D'où vient à l'homme tant d'orgueil à  
Echappé du néant , pour rentrer au cercueil ;  
Rien n'est si borné que son être.  
Celui qui vit , ayant été  
Une éternité sans paroître ,  
Disparoîtra bientôt pour une éternité.

Quand le sort, pour nous plaire, auroit tant d'indulgence;  
 Qu'il nous accableroit d'honneurs & de plaisirs,  
 Et feroit servir sa puissance  
 A contenter tous nos desirs;  
 Ce bonheur passager est peu digne d'envie.  
 Chaque heure, chaque instant peut en finir le cours.  
 Ce qui fait la plus longue vie,  
 N'est qu'un petit nombre de jours.  
 (Pavillon.)

*Puissance de l'honneur.*

C'est lui qui, des humains entretenant l'accord,  
 Doit mettre le plus foible à l'abri du plus fort;  
 Dont la voix sur les cœurs exerçant la puissance,  
 Masque nos passions, ou restreint leur licence,  
 Fait un Héros d'un lâche, arme ou resient son bras;  
 Donne la vie aux loix, & regle les États.  
 (La Place.)

C'est le comble de l'infamie de conserver sa  
 vie aux dépens de son honneur, & de sacrifier les  
 sentimens d'honneur, qui doivent être les seuls  
 motifs de notre conservation, à sa fortune & à son  
 élévation : c'est mourir civilement & traîner une  
 vie ignominieuse.  
 (Juvenal.)

*L'honneur ne dépend point de la place qu'on remplit.*

Et la honte & l'honneur sont dans les mains des  
 hommes;  
 Ils ne dépendent point de la place où nous sommes.  
 Le ciel en divers rangs voulut nous établir :  
 Le véritable honneur est de les bien remplir.  
 (Duresnel, sur Pope.)

*L'honneur d'une fille est de difficile garde.*

L'honneur dont le sexe se pique,  
 Est semblable au nectar bachique

Que le côteau de Reims produit.  
 Quelque soin, quelque vigilance  
 Dont use l'humaine puissance,  
 Pour l'enfermer dans son réduit,  
 Souvent ce pétillant breuvage,  
 Qu'irrite un trop long esclavage,  
 Fait sauter le cercle & s'enfuit.

(Pannard.)

Il y a un pays où l'honneur est admis par-tout.  
 On n'y a pas le plaisir de vous voir ; mais l'hon-  
 neur de vous voir, de vous parler, de vous servir.  
 On y a des Tuteurs d'honneur, des Conseillers  
 d'honneur, des Econômes d'honneur, des Cha-  
 noines d'honneur, des Dames d'honneur. Les  
 professions élevées ne font point payer leur travail,  
 mais acceptent de grands honoraires. Les femmes  
 y ont leur honneur à part, elles ont de si grands  
 principes pour le conserver qu'on les a encore ren-  
 du dépositaires de celui de leurs maris. Cepen-  
 dant les femmes du haut style ont refusé le dépôt,  
 parce qu'elles sont sujettes à des vapeurs qui leur  
 donnent des distractions. (L'Abbé Coyer.)

*L'honneur est un bien précieux.*

L'honneur mérite bien tous les soins qu'il fait prendre ;  
 Qu'il est beau ! mais hélas ! qu'il coûte à cultiver !  
 Des hommes tous les jours meurent pour le défendre ,  
 Des filles pour le conserver.

(Pannard.)

La place de la Cour la plus difficile à remplir est  
 celle de fille d'honneur.

*Une femme ne peut faire fortune qu'aux dépens  
 de son honneur.*

Combien, pour avoir mis leur honneur en séquestre,

De femmes en velours ont changé leur limestre ,  
Et dans les plus hauts rangs élevé leurs maris!

(Regnier.)

L'honneur ressemble à l'œil , qui ne sçauroit souffrir la moindre impureté sans s'altérer ; c'est une pierre précieuse , dont le moindre défaut diminue beaucoup le prix. Ce qu'est le salut pour l'autre vie , l'honneur l'est pour celle-ci : il est la ressource du sage dans les disgrâces qui lui arrivent.

*On sacrifie souvent son honneur à sa fortune.*

L'honneur est d'un grand poids , mais il est incommode.

L'immoler au besoin , c'est se mettre à la mode.

C'est par-là que l'on voit , à la Ville , à la Cour ,

Tant de fourbes adroits s'avancer chaque jour.

(Destouches.)

Le véritable homme d'honneur ne perd rien de son mérite , & n'est pas moins utile au public , quoiqu'il passe d'un état à un autre. Semblable à ces fleuves qui , trouvant de nouvelles pentes , & se creusant avec le tems un nouveau canal , vont arroser d'autres campagnes , & ne perdent rien de l'abondance , ni de la pureté de leurs eaux , quoiqu'ils aient changé de lit & de rivage.

*Portrait de l'homme d'honneur.*

L'honnête homme , il est vrai , n'a pas de faux brillans ;

Mais , sûr en son commerce , ami sage & prudent ,

Il est toujours égal , discret en chaque affaire ;

Simple , au sein de la Cour ; doux , quoique militaire.

Auteur sans arrogance , & Juge sans erreur ,

Il ne s'écarte point des règles de l'honneur.

(Phil. de Sans-Souci.)

\* Et offe commune,

Le véritable honneur est celui qu'on ne doit qu'à soi-même : ainsi c'est une erreur d'estimer les hommes comme les plantes , par la nature du lieu d'où elles viennent.

*Alzire à Emire.*

Va , la honte feroit de trahir ce que j'aime.  
 Cet honneur étranger , parmi nous inconnu ,  
 N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu ;  
 C'est l'amour de la gloire , & non de la justice ;  
 La crainte du reproche , & non celle du vice.  
 Je fus instruite , Emire , en ce grossier climat ,  
 A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.  
 L'honneur est dans mon cœur , & c'est lui qui m'or-  
 donne

De sauver un Héros que le ciel abandonne.

*(Voltaire ; Alzire , act. 4. sc. 3.)*

Dans le crime il suffit qu'une fois on débute :  
 Une chute toujours attire une autre chute.  
 L'honneur est comme une île escarpée & sans bords :  
 On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

*(Despréaux , Satyre 10.)*

**H O R A C E.**

*Plaidoyer du vieux Horace , en faveur de son  
 fils victorieux , qu'on vouloit faire mourir pour  
 avoir tué sa sœur.*

Lauriers , sacrés rameaux , qu'on veut réduire en  
 poudre ;

Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre ,  
 L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau  
 Qui détruit les méchants par la main du bûcheron ?  
 Romains , souffrirez-vous qu'on vous immole un  
 homme ,

Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome ?

( *Il dit ensuite à Valere.* )

Dis , Valere , dis-nous , puisqu'il faut qu'il périsse ;  
 Où penses-tu choisir un lieu pour son supplice ?  
 Sera-ce entre les murs que mille & mille voix  
 Font resonner encor du bruit de ses exploits ?  
 Sera-ce hors de ces murs , au milieu de ces places ,  
 Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces ,  
 Entre leurs trois tombeaux , & dans ce champ  
 d'honneur ,  
 Témoin de sa vaillance & de notre bonheur ?  
 Rien ne peut dérober l'éclat de sa victoire.  
 Dans les murs , hors des murs , tout parle de sa gloire.  
 ( *Corneille.* )

### H O C H S T E T.

*Pyramide d'Hochstet , érigée par les ennemis , en  
 mémoire de la victoire qu'ils avoient remportée sur  
 les François.*

Maugrebleu du fat qui t'a fait ,  
 Vaine Pyramide d'Hochstet !  
 Si Louis pour prise de Villes ,  
 Bataille , ou pareilles vétilles ,  
 Eût fait planter bornes à cet effet ,  
 Le pays ennemi seroit un jeu de quilles.

### H Ô T E L.

Charles V , n'étant que Dauphin , avoit demeuré  
 dans une maison sur les ruines de laquelle on a  
 bâti , en 1533 , l'Hôtel de Ville de Paris. Il avoit  
 donné cette Maison à Jean d'Auxerre , Receveur  
 des Gabelles , en considération des services qu'il  
 lui avoit rendus.

( *Essais hist. de M. de Saint-Foix.* )

## HUBERT.

*A des Parentes de St. Hubert, qui prétendoient avoir le don de guérir de la rage par l'attouchement.*

Quand vous reçûtes dans vos veines,  
Le sang illustre & renommé  
Du pieux Patron des Ardennes;  
Je ne sçais si son tact vous fut bien confirmé.  
Mais si j'en crois l'ardeur dont je suis consumé,  
Ce trouble, cet ennui, dont tous mes sens gémissent,  
Vos yeux font plus de mal, que vos mains n'en  
guérissent. (La Louptiere.)

## HUGUENOTS.

*Résolution prise par Charles IX, dans son Conseil, de faire tuer les Huguenots.*

Ami, sçais-tu ce que l'on dit ?  
Dame Justice est désolée.  
Le Roi la vit hier au lit,  
Et l'on dit qu'il l'a violée.

## HUISSIER AUDIENCIER.

Certain Huissier, étant à l'Audience,  
Crioit toujours : paix-là Messieurs, paix-là ;  
Tant qu'à la fin, tombant en défaillance,  
Son teint pâlit & sa gorge s'enfla.  
On court à lui ; qu'est ceci ? qu'est cela ?  
Maître Perrin ! du secours, il expire.  
Bref, on le saigne, il revient, il respire ;  
Lors ouvrant l'œil clair comme un basilic :  
Voilà, Messieurs, se prit-il à leur dire,  
Ce que l'on gagne à parler en public.  
(Roussseau.)

Un Curé, irrité de ce qu'un Huissier, qui avoit ordonné par son testament, qu'il seroit inhumé

dans l'église d'un Couvent de Moines , en présentant le corps au Prieur , cita ces termes de l'Évangile de St. Jean , chapitre 18 verset 30. ( Si cet homme n'avoit pas été un malfaiteur , nous ne vous l'aurions pas livré. ) A quoi le Prieur , qui avoit l'esprit présent , répondit par cette phrase du même Évangile , chapitre 19 verset 11 ; ( celui qui me l'a livré est plus criminel que lui. )

### HUITRE.

Toi qui te ris de la tempête ;  
 Vivant rocher , enfant de l'eau ;  
 Qui nais captif dans un tombeau ,  
 Où tu vis sans cœur & sans tête ;  
 Aveugle esclave de Thétis ,  
 Délices de nos appetits ;  
 Huître , fuis la plaine liquide ;  
 Viens dans la pompe d'un festin ;  
 Quitte cet élément perfide ;  
 Et puisqu'il faut mourir , meurs plutôt dans le vin.  
 ( *Le Baron de Vauvert.* )

### HUMANITÉ.

*L'Humanité est une vertu rarement pratiquée.*

Dussé-je vous déplaire ,  
 Ce mot d'*humanité* ne m'en impose guère ;  
 Et par tant de fripons je l'entends répéter ,  
 Que je les crois d'accord pour le faire adopter.  
 J'ai vu peu de ces gens qui le prônent sans cesse ;  
 Pour les infortunés avoir plus de tendresse ;  
 Se montrer au besoin des amis plus fervens ,  
 Être plus généreux ou plus compatissans ;  
 Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance ;  
 Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence ;  
 Consoler le mérite , en chercher les moyens ;



Devenir en un mot de meilleurs citoyens ;  
 Et , pour en parler vrai , ma foi je les soupçonne  
 D'aimer le genre humain , mais pour n'aimer personne.  
*( Palissot de Montenoy. )*

*L'Humanité est la première vertu.*

On tenoit à l'Humanité  
 Avant de tenir à la Gloire.  
 Le capital de l'homme est la société ,  
 Le rang n'en est que l'accessoire ;  
 Et ne devroit jamais lui ravir la mémoire  
 De sa première qualité. *( Pesselier. )*

## H Y M E N.

### *Epithalame.*

Viens unir deux Amans d'une chaîne éternelle ;  
 Viens , favorable Hymen : c'est l'Amour qui t'appelle.  
 Si ce Dieu sur tes pas ne fait marcher les Ris ,  
 Ton regne n'est souvent qu'une longue querelle.  
 Mais qu'avec lui la fête devient belle !  
 Et que ton regne est doux , quand vous êtes unis !  
 Ne séparons jamais ces Dieux ;  
 L'un est trop fou , l'autre est trop sage.  
 L'Hymen seul est trop ennuyeux ;  
 L'Amour seul seroit trop volage.  
 Il faut qu'un heureux assemblage  
 Rende l'Hymen riant , & l'Amour sérieux.

### *Heureux Hymen.*

L'Amour de l'Hymen est jaloux ;  
 Et de la pompe qu'il apprête ,  
 Il veut disposer de la fête ,  
 Et du plaisir de nos époux.  
 A tant d'ardeur , à cet air tendre ,  
 Aux transports , aux empressements ,  
 Il les a pris pour des Amans ;  
 Puisse-t-il toujours se méprendre ?  
*( Debarco. )*

## L'état du mariage

Est des humains le plus cher avantage.  
 Quand le rapport des esprits & des cœurs,  
 Des sentimens, des goûts & des humeurs,  
 Serrent ces nœuds tissés par la nature,  
 Que l'amour forme, & que l'honneur épure.  
 Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement,  
 Et de porter le nom de son Amant !  
 Votre maison, vos gens, votre livrée,  
 Tous vous retrace une image adorée ;  
 Et vos enfans, ces gages précieux,  
 Nés de l'Amour, en font de nouveaux nœuds.  
 Un tel hymen, une union si chère,  
 Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.

( *Voltaire.* )

## Le mariage

Est un état doux & charmant,  
 Quand l'époux & l'épouse, à la fleur de leur âge,  
 Apportent tous deux en ménage,  
 Avec un bien commode & de facile usage,  
 Un corps propre, bien fait, un bon tempérament ;  
 Un cœur, de part & d'autre, exempt d'engagement ;  
 Une humeur douce, aisée ; un esprit droit & sage,  
 Qui sache au sérieux joindre le badinage,  
 Et, sans aimer le monde avec attachement,  
 Le connoisse, le goûte & s'en passe aisément.  
 Dans une liaison telle que je l'ai dite,  
 Tous les jours sont heureux, les nuits ont leur mérite,  
 Et lorsque le soleil reparoit dans les cieux,  
 C'est avec un plaisir sensible  
 Que l'époux & l'épouse, après le tems paisible  
 D'un sommeil doux & gracieux,  
 Tournent à leur réveil, l'un sur l'autre, les yeux.  
 Dès qu'il s'agit de quelque affaire,  
 En secret tout se délibère ;  
 Et, s'ils sont quelquefois d'un avis différent,  
 L'autorité, l'humeur, n'est point ce qui décide.

( *Desmarets.* )

Que

Que le sort d'être aimé paroît digne d'envie !  
 Non , il n'est point d'état plus heureux dans la vie  
 Pour ceux que la raison & l'amour ont unis :  
 L'hymen seul peut donner des plaisirs infinis.  
 On en jouit sans peine & sans inquiétude ;  
 On se fait , l'un pour l'autre , une heureuse habitude  
 D'égards , de complaisance , & des soins les plus doux.  
 S'il est un sort heureux , c'est celui d'un époux ,  
 Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchanté  
 Une épouse chérie , une amie , une amante.  
 Quel moyen de n'y pas fixer tous ses desirs ?  
 Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.  
 ( *La Chaussée.* )

*Invitation à l'Hymen.*

Hymen , hâtez-vous de descendre ,  
 Venez unir deux illustres Amans :  
 Songez qu'ils comptent les momens ;  
 Répondez , sans les faire attendre ,  
 A leurs tendres empressements.  
 Faites que ces Amans ne songent qu'à se plaire ;  
 Que leur union soit sincère ;  
 Que de leur mutuelle ardeur ,  
 Nul soupir dérobé ne les puisse distraire ;  
 Et qu'aucune flamme étrangère  
 Ne surprenne jamais leur cœur.  
 Faites que toujours leur tendresse  
 Se réveille par le plaisir ;  
 Qu'un même trait toujours les blesse ;  
 Que dans leur cœur toujours renaisse  
 Le puissant attrait du desir :  
 Enfin , je vous les recommande.  
 Hymen , n'oubliez rien pour contenter leurs vœux ;  
 C'est une entreprise assez grande ,  
 De rendre deux époux heureux.

*Triomphe de l'Hymen.*

Mars , qui se plaît au bruit des armes ,  
 Vous rendant votre époux , fait cesser vos alarmes.

Profitez , belle Iris , de son heureux retour.

L'Hymen en liberté jouit de sa victoire ;

Il a le plaisir , à son tour ,

De faire souffrir à la Gloire

Les maux qu'elle a faits à l'Amour.

( *Moreau de Mautour.* )

L'Amour est le pere du fils aîné des enfans  
que l'hymen fait faire , & le devoir est le pere  
des cadets.

*L'hymen est le tombeau de l'amour.*

Qu'il est doux d'être dans la cage !

Disoit au-dehors un Pinson ,

Y voyant un Serin , qui , de son doux ramage ,

Faisoit retentir sa prison.

Il a nourriture à foison ;

Bon grain & gentille femelle ;

Et peut , quand il veut , avec elle ,

Rire , boire , & manger , dire la chanson.

C'est ainsi que , voyant une jeune pucelle ,

Damis croit qu'il seroit au comble des plaisirs ;

S'il pouvoit se lier d'une chaîne éternelle ,

Avec ce doux objet de ses tendres desirs ;

Mais la cage & le mariage

Ne font sentir les maux que quand on est dedans.

Pour devise , prenez cette leçon fort sage :

Jamais Maris , toujours Amans.

( *Mlle de Scudery.* )

L'Hymen , en ce beau jour , t'apprête

Une couronne de sa main.

Tu t'en repentiras , peut-être , dès demain.

Souvent , quoique l'Amour soit prié de la fête ,

Il ne l'est pas du lendemain.

( *Regnard.* )

Malgré toutes les amorces

Que l'Hymen peut faire voir ,

L'Amour perd bien de ses forces ,  
Quand il agit par devoir. (*Bourfault.*)

L'hymen n'acquitte plus les dettes de l'Amour.  
(*La Chaussée.*)

La femme , après l'hymen , n'aime plus qu'en partie ;  
Et souvent on ne l'a , ni toute , ni demie :  
C'est du bien à demi : c'est du mal tout entier.

Parmi nous , le cours d'une année  
Finit la tendresse & les chants :  
On voit même souvent naître dans l'hymenée  
Les chagrins avant les enfans.  
(*Grécourt.*)

Chez les Amis , tout s'excuse , & tout passe ;  
Chez les Amans , tout plaît , tout est parfait ;  
Chez les Epoux , tout ennuie & tout lasse :  
Le devoir nuit ; chacun est ainsi fait.  
(*La Fontaine.*)

L'amour , tant qu'il est libre , enchante nos esprits ,  
Et nous fait de ses maux une agréable affaire ;  
Mais il perd beaucoup de son prix ,  
Si-tôt qu'il devient nécessaire.  
(*Pavillon.*)

L'hymen présente à la vue un champ fermé  
de murs & semé de pavots. On y voit croître la  
ronce , le chardon & le fouci. Quoiqu'on y respire  
un air glacé qui morfond , on n'y voit pas moins  
naître des cousins , qui viennent nous piquer au  
front , sans que nous en foyons prévenus.

*L'hymen ne convient ni aux enfans ni aux  
vieillards.*

Philis , mes beaux jours sont passés ,  
Et mon fils n'est qu'à son aurore ;  
G g ij

Il est pour vous trop jeune encore,  
Et je ne le suis pas assez.

Une maligne destinée  
Nous dispense de votre loi :  
Vous naquîtes trop tard pour moi ;  
Pour lui, vous êtes trop tôt née.

Que votre bonheur & le nôtre  
Seroit charmant & merveilleux,  
Si ce qui manque à l'un des deux,  
Pouvoit être donné par l'autre !

Mais pourquoi former ce desir ?  
Si notre âge approchoit du vôtre ;  
Nous serions rivaux l'un de l'autre ;  
Et vous auriez peine à choisir.

Que mon fils donc seul y prétende ;  
Que , pour posséder vos appas,  
L'amour en lui double le pas,  
Et que votre beauté l'attende.

Que fera-t-elle en l'attendant ?  
Votre cœur, avant qu'il s'engage,  
Voudroit-il se mettre en ôtage  
Entre les mains d'un confident ?

Mais, Dieux ! quelle assurance prendre  
Sur ce jeune cœur en dépôt ?  
Tel qui l'auroit, mourroit plutôt  
Que de se résoudre à le rendre.

Ce cœur, s'il vouloit prendre avis  
Sur un si délicat mystère,  
Pourroit essayer sur le pere  
Comment il aimeroit le fils.

( *Ranchin.* )

*Hymen projeté.*

Eglé tremble que , dans ce jour ,  
 L'Hymen , plus puissant que l'Amour ,  
 N'enlève ses trésors , sans qu'elle ose s'en plaindre ;  
 Elle a négligé mes avis ,  
 Si la belle les eût suivis ,  
 Elle n'auroit plus rien à craindre.

(*Saint-Pavin.*)

*Cruels mariages de Marguerite , fille naturelle de  
 Charles-Quint , qui épousa , à l'âge de douze ans ,  
 Alexandre de Medicis , âgé de vingt-sept ; & qui ,  
 à vingt ans , épousa Farnese âgé de treize.*

A douze ans , veuve de Léandre ,  
 Vainement pour moi vigoureux ;  
 A vingt , j'épouse Hylas , qui , trop jeune & trop  
 tendre ,  
 Ne put sentir encor , ni soulager mes feux.  
 Dans ce bizarre état , que faut-il que je fasse ?  
 Hymen , qui m'as offert tes plaisirs les plus doux ,  
 Lorsque pour eux j'étois de glace ;  
 Et qui , dans mon ardeur , me les refuses tous ;  
 Hélas ! si dans ton cœur la pitié trouve place ,  
 Rends-moi mon premier âge ou mon premier époux.

(*Moisant.*)

Seigneur Hymen , comment l'entendez-vous ?  
 Disoit l'aîné des enfans de Cythère.  
 De cet objet qui semble fait pour nous ,  
 Pensez-vous seul être dépositaire ?  
 Non , dit l'Hymen ; encor qu'à ne rien taire ,  
 Pour mon profit vous soyez peu zélé.  
 Hé ! mon ami , reprit l'enfant aîlé ,  
 Conserve-nous ainsi que ta prune.  
 Quand une fois l'Amour s'est envolé ,  
 Le pauvre Hymen ne bat plus que d'une aîle.

(*Roussseau , Épigrammes.*)

## HYPOCRISIE.

*Portrait de l'Hypocrite.*

Humble au dehors, modeste en son langage ;  
 L'austère honneur est peint sur son visage.  
 Dans ses discours regne l'humanité ,  
 La bonne-foi, la candeur, l'équité :  
 Un miel flatteur sur ses lèvres distille :  
 Sa cruauté paroît douce & tranquille.  
 Ses vœux au ciel semblent tous adressés ;  
 Sa vanité marche les yeux baissés ;  
 Le zèle ardent masque ses injustices ,  
 Et sa mollesse endosse les cilices. (Roussseau.)

Un Bigot orgueilleux, qui, dans sa vanité,  
 Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,  
 Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,  
 Damne tous les humains de sa pleine puissance.  
 (Boileau.)

*Caractère de l'Hypocrite.*

Je ne vois rien qui soit plus odieux ;  
 Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux ;  
 Que ces francs Charlatans, que ces Dévots de place,  
 De qui la sacrilège & trompeuse grimace,  
 Abuse impunément & se joue à leur gré  
 De ce qu'ont les mortels de plus saint & sacré ;  
 Ces gens, qui, par une ame à l'intérêt soumise,  
 Font de dévotion métier & marchandise ;  
 Et veulent acheter crédit & dignités,  
 A prix de faux clins-d'yeux, & d'élans affectés.  
 (Moliere.)

Alexandre disoit d'Antipater Ministre de son  
 pere, que, s'il étoit modeste en ses habits, il étoit  
 couvert de pourpre au-dedans.

L'hypocrite, en fraudes fertile,  
 Dès l'enfance est paitri de fard,



Il sçait colorer avec art  
 Le fiel que sa bouche distile;  
 Et la morsure du serpent  
 Est moins aiguë & moins subtile  
 Que le venin caché, que sa langue répand.  
 (Rousseau.)

Le scélérat qu'emporte une coupable rage,  
 Nous prépare du moins à des vices connus;  
 Et son cœur irrité ne nous fait point d'outrage  
 Dont nous ne soyons prévenus:

Il fuit aveuglément la fureur qui l'entraîne;  
 L'Hypocrite, au contraire, assassine avec art;  
 Et contre les assauts de sa mortelle haine,  
 Il n'est point d'assuré rempart.

A l'abri du maintien qui couvre tous ses crimes,  
 Il aiguise les traits qui nous sont destinés;  
 Et les plus vertueux sont toujours les victimes  
 De ses complots empoisonnés.

Souvent en immolant l'objet de sa colère,  
 Le Démon frauduleux accuse le destin;  
 Il soupire, il gémit, il pleure la misère  
 De ceux dont il est l'assassin.  
 (Siméon Valette.)

Tel qu'on voit en public faire le bon Apôtre,  
 Sous deux doigts de verroux, est homme comme un  
 autre. (Théâtre Italien.)

Le crime prend souvent la voix de la vertu.  
 (Gresset.)

Les Hypocrites sont des gens d'un caractère  
 dur & farouche, qui se retranchent tous les pé-  
 chés gais, & s'en permettent de tristes, comme  
 l'envie, la haine, & la vengeance, pour affliger  
 toute une Ville.

*L'Hypocrisie se démasque tôt ou tard.*

On a beau se cacher sous un dehors austère,  
Un penchant malheureux porte son caractère.  
Il paroît à travers le plus sombre détour :  
On laisse appercevoir ce qu'on doit être un jour.  
( *La Chaussée.* )

*L'Hypocrite trompe souvent les plus clair-voyans.*

Un libertin vieilli dans le métier,  
Modèle, organe & ministre du vice ;  
A sa fortune ouvre un nouveau sentier.  
Plus haut qu'un Chantre, il récite un office ;  
Depuis le chœur jusques au bénitier ;  
Il est en jour, on le voit tout entier,  
S'évertuant à ce saint exercice.  
Satan lui dit : quittes-tu mon service ?  
O mon féal ! quel changement fallot !  
Les tristes soins que ceux dont tu t'occupes !  
L'homme sourit : le diable n'est pas sot,  
Dit-il à part ; s'il me prend pour dévot,  
J'aurai beau jeu pour faire d'autres dupes.  
( *Roy.* )

On disoit d'un Hypocrite qu'il devenoit dévot  
à vue d'œil ; parce qu'il prioit Dieu, quand on le  
regardoit.



J A L

J A L

J A L O U S I E.

*Portrait du Jaloux.*

**J**E ne vois rien de si digne de blâme,  
Qu'un homme qui s'endort sur la foi d'une femme;  
Qui, sans être jamais de soupçons combattu,  
Compte tranquillement sur sa frêle vertu;  
Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidelle.  
Il faut faire soi-même en tout tems sentinelle;  
Suivre par-tout ses pas; l'enfermer, s'il le faut;  
Quand elle veut gronder, crier encore plus haut;  
Et, malgré tous les soins dont l'amour nous occupe,  
Le plus fin, tel qu'il soit, en est toujours la dupe.  
(Regnard.)

*Caractère du Jaloux.*

Il est de ces Rêveurs, il est de ces Jaloux,  
Qui se font plus de mal qu'ils n'en craignent de nous.  
Qu'une femme s'échappe à voir un peu le monde,  
Leur chagrin en murmure, & leur dépit en gronde;  
Et, dans leur rêverie à rendre un esprit fou,  
On n'a point de vertu, si l'on n'est loup-garou.  
(T. Corneille.)

*Impressions de la Jalousie.*

La jalousie a des impressions,  
Dont bien souvent la force nous entraîne;  
Et l'ame la plus sage en ces occasions,  
Sans doute avec assez de peine,  
Répond de ses émotions. (Moliere.)

La Jalousie est le vice de la Province : c'est une gangrenne qui corrompt les cœurs du petit Bourgeois & de l'Artisan. On jalouse, dans une petite

Ville, la fortune d'un nouveau né, qui a passé de la servitude à l'état de petit Mercier, de Marchand, Maire, Marguillier & Bailli de sa Bourgade. Il commande & donne le ton à ses Concitoyens qui sont devenus ses Vassaux. On n'examine pas ce qu'il lui en a coûté pour s'élever. Les peines, les travaux, les veilles, les prêts d'argent, & les crédits faits à propos l'ont enrichi. La perte de l'honneur & de la réputation lui ont mérité le titre d'honnête-homme : il l'a acheté assez cher. Pourquoi les Chapelains & les Chantres d'une petite Cathédrale envient-ils le sort des Chanoines, & les Chanoines celui du Prevôt, dispensé par sa dignité d'assister aux offices, & de prier Dieu ? parce qu'on ne se rend pas justice, & que la cupidité n'a point de bornes. Les Chapelains & Chantres sont faits pour remplir le chœur, les Chanoines pour y assister à leur commodité. Le Prevôt, homme de condition, en apportant au chœur un visage frais & vermeil, aux jours solennels, & payant aux autres jours de sa présence spirituelle, a rempli suffisamment ses devoirs. On doit lui savoir bon gré, de n'être pas obligé de lui indiquer le chemin de son Eglise.

*Personne n'est à l'abri de la Jalousie.*

On entre en guerre, en entrant dans le monde.  
 Homme privé, vous avez vos jaloux,  
 Rempans dans l'ombre, inconnus comme vous,  
 Obscurément tourmentant votre vie :  
 Homme public, c'est la publique envie,  
 Qui contre vous leve son front altier.  
 Le coq jaloux s'ébat sur son fumier ;

L'aigle dans l'air ; le taureau dans la plaine :  
 Tel est l'état de la nature humaine.  
 La jalousie & tous ses noirs enfans ,  
 Sont au Théâtre , au Conclave , aux Couvens.  
*(Voltaire.)*

Le mérite & la fortune , si opposés en toutes choses , ont cependant cela de commun , que l'envie est inséparablement attachée à la suite de l'un & de l'autre.

*Un Jaloux se rend odieux au public & à lui-même.*

Un jaloux , qui sans cesse querelle ,  
 Est plutôt le tyran que l'amant d'une belle ;  
 Sans relâche , agité de fureur & d'ennui ,  
 Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui.  
 Insupportable à tous , odieux à lui-même ,  
 Chacun à le tromper trouve un plaisir extrême ;  
 Et voudroit qu'on permit d'étouffer un jaloux ,  
 Comme un monstre échappé de l'enfer en courroux.  
*(Regnard.)*

*La Jalousie d'un mari doit entretenir l'amour de sa femme pour lui.*

Tout ce qu'un mari peut nous montrer d'alarmes ,  
 Doit , lorsque nous l'aimons , avoir pour nous des charmes :

C'est par-là que son feu se peut mieux exprimer ;  
 Et plus il est jaloux , plus nous devons l'aimer.

*(Moliere )*

*Femme assassinée par son mari jaloux.*

Le poignard d'un Jaloux , dans ma gorge fut mis ;  
 Parce qu'à ses amis je faisois bon visage.  
 Ah ! le cruel qu'il est , qu'eût-il fait d'avantage ,  
 S'il m'eût trouvée en faute avec ses ennemis ?

*(Brébeuf.)*

Cœurs jaloux, à quels maux êtes-vous donc en proie !  
 Vos chagrins sont formés de la publique joie ;  
 Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux ,  
 Aigri par votre bile , est un poison pour vous.  
 O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,  
 Cette route à vous seul appartient-elle entière ?  
 N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent ?  
 Voulez-vous ressembler à ces Rois d'Orient ,  
 Qui, de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires ,  
 Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs freres ?  
*(Voltaire, Discours 3. de l'Envie.)*

*Orosmane à Corasmin.*

Moi, jaloux ! qu'à ce point ma fierté s'avilisse !  
 Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice !  
 Moi, que je puisse aimer comme l'on fait haïr !  
 Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.  
 Je vois à l'amour seul ma Maitresse asservie ;  
 Cher Corasmin , je l'aime avec idolâtrie :  
 Mon amour est plus fort, plus grand que mes bienfaits ;  
 Je ne suis point jaloux.... Si je l'étais jamais....  
 Si mon cœur.... Ah ! chassons cette importune idée.  
*(Voltaire, Zaire, act. 1. sc. 5.)*

*Orosmane à Corasmin.*

Qu'il revînt ! .... lui \*, ce traître !  
 Qu'aux yeux de ma Maitresse il osât reparaitre !  
 Oui, je le lui rendrais ; mais mourant , mais puni ;  
 Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi,  
 Déchiré devant elle ; & ma main dégouttante  
 Confondrait dans son sang le sang de son amante....  
 Excuse les transports de ce cœur offensé ;  
 Il est né violent, il aime, il est blessé.  
 Je connais mes fureurs , & je crains ma foiblesse ;  
 A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.  
 Non , c'est trop sur Zaire arrêter un soupçon ;

\* Nérestan.

Non, son cœur n'est point fait pour une trahison ;  
 Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse  
 A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,  
 A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi :  
 Les éclaircissemens sont indignes de moi.  
 Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire,  
 Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre.  
 Allons, que le Sérail soit fermé pour jamais ;  
 Que la terreur habite aux portes du Palais ;  
 Que tout ressentie ici le frein de l'esclavage ;  
 Des Rois de l'Orient suivons l'antique usage.  
 On peut, pour son esclave oubliant sa fierté,  
 Laisser tomber sur elle un regard de bonté.  
 Mais il est trop honteux de craindre une Maitresse :  
 Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.  
 Ce sexe dangereux qui veut tout asservir,  
 S'il regne dans l'Europe, ici doit obéir.

(*Voltaire, Zaïre, act. 3. sc. 7.*)

### J A U N I S S E.

Quelle étrange métamorphose !  
 Iris, je ne vous remets point.  
 Qu'est devenu votre embonpoint,  
 Et ce teint de lys & de rose ?  
 Voyant dans le miroir un si grand changement,  
 Profitez au plutôt de l'avertissement,  
 Que les justes Dieux vous fournissent.  
 Voici le sens de la leçon :  
 Ainsi que les épics, quand les filles jaunissent,  
 C'est le vrai tems de la moisson.

(*De la Monnoye.*)

### *Fille morte de la Jaunisse.*

La Fille qui cause nos pleurs,  
 Est morte des pâles couleurs,  
 Au plus bel âge de sa vie.  
 Pauvre Fille, que je te plains,  
 De mourir d'une maladie,  
 Dont il est tant de Médecins !

(*Maucroix.*)

## J É S U I T E.

*Image de Jésus-Christ revêtu d'un habit de Jésuite.*

Ils ont volé mon nom, réjetté mon esprit ;  
 Persécuté les miens par leur jalouse rage ,  
 Renversé mon Église ; & , pour comble de rage ,  
 Ils m'ont couvert de leur habit.  
 Si Jésus-Christ ressuscité  
 Sous cet habit eût pu paroître ,  
 Avec raison , Thomas eût pu le méconnoître ,  
 Et nous célébrerions son incrédulité.  
 Voyez jusqu'où va l'artifice  
 De ces Peres ingénieux !  
 Ils habillent leur Dieu comme eux ,  
 Afin que chacun le trahisse.

*Belle habillée en Jésuite dans une mascarade.*

On s'étonne ici que Caliste  
 Ait pris l'habit d'un Moliniste.  
 — Puisque cette jeune beauté ,  
 Ote à chacun sa liberté ,  
 N'est-ce pas une Janséniste ?

## J É S U S - C H R I S T.

*Sa puissance.*

Bien qu'il naisse, il est éternel ;  
 Bien qu'il obéisse, il commande ;  
 Quoique sur la terre il descende ,  
 Il est dans le sein paternel.  
 Il gémit, il soupire, il pleure :  
 Son ame, pourtant, à toute heure ,  
 Jouit de la tranquillité ;  
 Et, durant son pèlerinage ,  
 Il est, par un même avantage ,  
 Au port de la félicité.

(Godeau.)



*Miracles de Jésus-Christ.*

Jésus parle , les vents se taisent ;  
Les morts renaissent des tombeaux ;  
Les vagues en courroux s'apaisent ;  
Et Pierre marche sur les eaux.  
L'Aveugle-né voit sur ses traces  
Le boiteux aller rendre grâces  
Au Dieu puissant qui les guérit ;  
Et le sourd est surpris d'entendre  
Le muet en tous lieux répandre  
Les miracles de Jésus-Christ.

*Triomphes de Jésus-Christ sur les cœurs.*

Ne vante plus , superbe Rome ,  
Tes triomphes impérieux ;  
Celui du Dieu qui s'est fait homme ,  
Est plus juste & plus glorieux.  
Là , fumant encor de carnage ,  
Le vainqueur traîne en esclavage ,  
Des Rois , dans la poudre abattus.  
Ici , le Christ à sa puissance  
Soumet les cœurs par sa clémence ,  
Et triomphe par ses vertus.

*Amour de Jésus-Christ.*

Vois naître , & vois mourir l'Auteur de la nature ;  
Vois un Être éternel , commencer & finir :  
Ces deux extrémités parfaitement s'unir ;  
Le Créateur s'unir avec la Créature.

Vois un Dieu renfermé sous l'humaine figure ;  
Celui qui contient tout , se laisser contenir ;  
Celui de qui le bras peut seul tout soutenir ,  
Être sans mouvement dans une sépulture.

Ces miracles offerts à mes sens étonnés ,  
Au salut de shumains ont été destinés ;

L'un commence l'ouvrage , & l'autre le consomme.

Mais l'amour au premier a bien plus fait d'effort ;  
Car du ciel à la terre , & de Dieu jusqu'à l'homme ;  
L'espace est bien plus grand , que de l'homme à la  
mort. ( *Mlle. de Saint-Firmin.* )

Est-ce amour ou fureur ,  
Qui vous ont mis en croix , adorable Sauveur ?  
Duquel de ces Tyrans êtes-vous la victime ?  
Tous deux , Seigneur , tous deux vous font perdre  
le jour ;  
La fureur de mon crime ,  
L'excès de votre amour.

### J E U.

Le Jeu est le dissipateur du bien , la perte du  
tems , le gouffre des richesses , l'écueil de l'innocence ,  
la destruction des sciences , l'ennemi des  
muses , le pere des querelles.

*Le motif du Jeu doit être le délassement , & non  
l'intérêt.*

Si vous aimez le Jeu , jouez de telle sorte  
Que le Jeu vous délasse avec contentement.  
Dans la perte ou le gain , si votre esprit s'emporte ,  
Il fait une fureur d'un divertissement. ( *Godeau.* )

Le Jeu est une espèce de succession ouverte à  
tout le monde. On y voit souvent un Joueur ,  
héritier de cinq ou six personnes , qui ne se feroient  
jamais avisées de le mettre sur leurs testamens.

*Le Jeu découvre l'humeur & le caractère.*

Pour connoître l'humeur d'un homme ,  
On n'a qu'à le faire jouer.  
L'Avare crie à s'enrouer ,

Si tôt

Si-tôt qu'il perd la plus petite somme.  
Le Libéral, au gain foiblement attaché,  
Des coups les plus cruels ne paroît point touché ;  
Le Tracassier toujours conteste ;  
Le Têtu ne veut rien céder.  
Bref, on a beau vouloir se posséder,  
Le naturel au jeu toujours se manifeste.

*Funestes suites du Jeu.*

Le jeu ne fut jamais ami de la prudence ;  
Il nous amuse moins qu'il ne nous divertit ;  
Souvent par les ris il commence,  
Et par la dispute il finit. ( *Le Brun.* )

A présent le jeu n'est que fureur ;  
On joue argent, bijoux, maison, contrats, honneur ;  
Et c'est ce qu'une femme, en cette humeur à craindre,  
Risque plus volontiers, & perd plus sans se plaindre.  
( *Regnard.* )

On en voit tous les jours mille mourir de faim,  
Qui, forcés à garder une longue abstinence,  
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.  
( *Le même.* )

Un Joueur, d'un commun aveu,  
N'a rien d'humain que l'apparence ;  
Et d'ailleurs, il n'est pas si facile qu'on pense  
D'être fort honnête-homme, & de jouer gros jeu.  
Le desir de gagner, qui nuit & jour occupe,  
Est un dangereux aiguillon ;  
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,  
On commence par être dupe,  
On finit par être fripon.  
( *Mad. Deshoulières.* )

A l'avidé Joueur, la fortune adoucie  
Prodigue ses plus beaux présens ;  
De son cœur affamé l'ardeur se rassasie,  
Le succès égare ses sens.

Du bonheur ô trompeuse image !  
O songe enchanteur & volage,  
Qu'un réveil dévorant va bien-tôt dissiper !  
Déesse, sous des fleurs, tu lui caches l'abîme ;  
C'est pour mieux parer ta victime,  
Que ta fureur secrète est lente à la frapper.  
Les revers en foule renaissent,  
Sa moisson est en bute à de fougueux torrens ;  
Il s'obstine, & bien-tôt ses trésors disparaissent ;  
Changés en remords dévorans.  
Enfin l'indigence cruelle,  
Traînant tous les maux avec elle,  
Dissipe, mais trop tard, l'erreur qui l'a séduit.  
Sans asyle, rebut du monde, qui l'abhorre,  
O mort ! il t'appelle, il t'implore !  
Tu serois un bienfait dans l'horreur qui le suit.  
Du coup rigoureux qui l'opprime,  
Heureux, s'il peut du moins sauver sa probité :  
Mais trop souvent, alors, dans les sentiers du crime,  
Par l'orage il est emporté.  
Du sort enchaînant les caprices,  
Sa main féconde en artifices,  
Dépouille des rivaux dont l'œil est fasciné.  
Fatal excès du cœur que l'intérêt surmonte ;  
Il grave les traits de la honte,  
Sur un front que l'honneur peut-être eût couronné.  
(Laurès.)

Le Jeu est un gouffre, qui n'a ni fond ni rivage.  
Dès qu'on est embarqué sur cette mer orageuse,  
& qu'on a perdu la terre de vue, il est rare qu'on la  
revoye. Le vent qui emporte la barque, est tou-  
jours un furieux ouragan, qui nous dérobe la  
connoissance de nous-mêmes. C'est une bataille,  
où le champ est toujours couvert de morts & de  
mourans.

*Le Jeu rassemble tous les états.*

Le jeu rassemble tout , il unit à la fois  
 Le turbulent Marquis , le paisible Bourgeois ;  
 La femme du Banquier , dorée & triomphante ,  
 Coupe orgueilleusement la Duchesse indigente.  
 Là , sans distinction , on voit aller de pair ,  
 Le Laquais d'un Commis avec un Duc & Pair ,  
 Et , quoi qu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices ,  
 De sa naissance ainsi l'on venge les caprices.

(Regnard.)

Les Jeux de hasard tirent leur origine de l'oisiveté & de la cupidité , & produisent trois effets , qui sont les pertes du tems , de l'argent & de la santé.

*Pouvoir du Jeu de Cartes.*

Sur un tapis , dès qu'on te voit paroître ,  
 Noble , Bourgeois , Clerc , Prélat , petit-Maitre ;  
 Femmes sur-tout , chacun met son espoir  
 Dans les cartons peints de rouge & de noir :  
 Leur ame vuide est du moins amusée  
 Par l'avarice en plaisirs déguisée. (Voltaire.)

Un Seigneur , demandant à deux Dames de vertu équivoque ce qu'elles jouoient : Nous ne jouons pas , dirent-elles , pour l'intérêt , mais pour l'honneur : Si cela est , répondit le Seigneur , il n'y aura rien pour les cartes.

## J E U N E S S E.

*La Jeunesse est un bien passager.*

Le tems vous poursuit sans cesse ,  
 L'éclat de votre jeunesse  
 Sera bien-tôt effacé.

Le tems détruit toutes choses ;  
Et l'on ne voit plus de roses  
Quand le printems est passé.

Les plus sombres nuits finissent ,  
Leurs ombres s'évanouissent ,  
Et rendent bien-tôt le jour ;  
Mais quand l'aimable jeunesse  
A fait place à la vieillesse ,  
Elle ignore le retour.

L'éclat des fleurs naturelles  
Fait l'ornement de nos belles :  
On prise leur nouveauté ;  
Mais au bout d'une journée ,  
Cette heureuse destinée  
Finit avec leur beauté. ( *Roussseau.* )

### *Caractère de la Jeunesse.*

Un jeune homme , toujours bouillant dans ses caprices ,  
Est prompt à recevoir l'impression des vices ;  
Est vain dans ses discours , volage en ses desirs ,  
Retif à la censure , & fou dans les plaisirs.  
( *Boileau.* )

*L'innocente Jeunesse ne se corrompt que par le mauvais exemple.*

La jeunesse , en sortant des mains de la nature ,  
En est l'ornement & l'amour.  
Ce n'est qu'en s'éloignant d'une source si pure ,  
Qu'en croissant parmi nous , qu'à force de culture ,  
Nous la rendons semblable au reste des humains.  
Tout ce qu'elle a de bon dépérit dans nos mains :  
Ainsi plus on avance en âge ,  
Plus on perd du côté des graces & des mœurs.  
( *La Chaussée.* )

La Jeunesse est un mauvais maître d'école , qui

ne nous explique pas clairement ce que nous lisons. Le tems nous met entre les mains de l'expérience qui est beaucoup plus habile, & qui nous démontre évidemment qu'il n'y a rien de solide dans cette vie.

*Excès de la Jeunesse.*

Quand le poil follet vient à croître,  
Qu'on a la bride sur le cou,  
Que l'on veut vivre en petit-maitre,  
Qu'on devient indiscret & fou,  
Et qu'on se fait honneur de l'être;  
En proie aux violens accès  
Du libertinage & du vice,  
On le pousse aux derniers excès  
Pour n'y paraître plus novice.

(*Du Cerceau.*)

Tout cède à l'inclination;  
Et, dans une jeune cervelle,  
L'amour fait tant d'impression,  
Qu'il la terrasse & la renverse.  
Le devoir parle, on l'écoute un moment;  
Mais l'amour parle encor plus vivement,  
Et le plaisir alors se jette à la traverse.

(*Rousseau.*)

Les jeunes gens de ce siècle croient avoir la science infuse; &, sans vouloir s'instruire, placent la théorie à la suite de l'expérience. Ils ne s'occupent que du présent & de bagatelles, & n'étendent pas leurs soins sur un avenir qu'ils jugent incertain. Ils décident de tout en maîtres. Leurs décisions sont des oracles; les Sçavans passent dans leur esprit pour des pédans, leurs peres pour de bonnes gens, incapables de réflexions. Entrent-ils

dans le monde , ils se croient parfaits , ils savent tout , & se suffisent à eux-mêmes.

*La Jeunesse est suivie d'amertumes.*

Jeunesse , d'un vol si rapide ,  
Eh quoi ! veux-tu m'abandonner ?  
Si tout me devient insipide ,  
Pourrai-je te le pardonner ?  
Hélas ! lorsque ta main volage  
Nous met sur un trône de fleurs ;  
Croît-on qu'au-delà du bel âge ,  
Tu nous coûteras tant de pleurs ?  
On cueille ces fleurs séduisantes ,  
Dont l'éclat dérobe à nos yeux  
Les douleurs vives & cuisantes  
D'un avenir injurieux.  
A ta douceur on s'abandonne ,  
On chérit tout ce qu'elle donne ,  
On s'enivre de voluptés.  
Vains plaisirs ! un si doux empire ,  
Commence à peine , qu'il expire ,  
Et fait place à tes cruautés.  
Banquet trompeur , mais délectable ,  
Que ta malignité nous sert !  
L'espérance nous met à table ,  
L'ennui nous attend au dessert.  
Déjà tout ce qui m'environne ,  
Me dit que tu fuis pour toujours ;  
Déjà se fane la couronne  
Que je portois dans mes beaux jours.  
De ces guirlandes passagères ,  
Dont me paroient tes mains légères ,  
Le tems vient de couper le fil ;  
Et , dans les yeux de nos Bergères ,  
Je lis l'Arrêt de mon exil. (Pesselier.)

Corrompre la Jeunesse , c'est empoisonner les sources publiques.



Vouloir empêcher la Jeunesse de rire & de se divertir à propos, c'est se fâcher contre le Printems de ce qu'il ne porte que des fleurs, & lui demander les fruits de l'Automne.

*Le Printems de l'homme ne se renouvelle jamais.*

Hélas ! pourquoi faut-il , par une loi trop dure ,  
 Que la jeunesse des saisons ,  
 Qui rend la verte chevelure  
 À nos arbres , à nos buissons ,  
 Ne puisse ranimer notre machine usée ,  
 Rendre à mon sang glacé sa première chaleur ,  
 À mon corps , à mes sens leur première vigueur ,  
 Et d'esprits tout nouveaux réchauffer ma pensée ?  
 (Chaulieu.)

#### I G N O M I N I E.

Le Capitaine Fraugé, Gouverneur de Fontarabie en 1523, ayant rendu honteusement cette Place aux Espagnols, fut condamné à être dégradé de noblesse. On le désarma de pied-en-cap ; on le fit monter sur un échaffaud, où douze Prêtres en surplis, chantèrent les vigiles des morts. Après quoi, on lui lut sa Sentence, qui le déclaroit traître, déloyal, vilain & foi mentie. On le dépouilla, à la fin de chaque Pseaume, de quelque pièce de son armure, en criant à haute voix : Ceci est le casque du lâche, ceci est son corcelet, ceci son bouclier, &c. Ensuite, on lui renversa sur la tête un bassin d'eau chaude. On le descendit de l'échaffaud avec une corde qu'on lui passa sous les aisselles. On le mit sur une claie, couvert d'un drap mortuaire ; on le porta à l'Eglise, où les douze Prêtres l'environnèrent, & lui chantèrent

le Pseaume 108, (*Deus laudem meam*,) dans lequel sont contenues plusieurs imprécations contre les Traîtres. Ensuite, on le laissa survivre à son infamie. (*Essais hist. de Saint-Foix.*)

## I G N O R A N C E.

*Les secrets de la nature sont inconnus à l'homme, malgré ses recherches.*

Celui qui, maître de ses sens,  
S'enferme dans la solitude,  
Et veut d'une paisible étude  
Goûter les plaisirs innocens ;  
Après qu'en ses recherches vaines,  
Les travaux, les veilles, les peines,  
Ont presque épuisé ses esprits ;  
Que gagne-t-il pour récompense  
De sa pénible vigilance ?  
Que du trouble & des cheveux gris.

Sçait-il si le Roi des Saisons,  
De qui la lumière féconde  
Produit les richesses du monde,  
Change tous les mois de maisons ?  
Ou si, de son trône immobile,  
Il verse une flamme subtile  
Dans les cieux & les élémens ;  
Tandis que la terre pesante,  
Autour de sa sphère, roulante,  
Conduit ses divers mouvemens ?

Sçait-il où se cachent les fleurs,  
Lorsque l'hiver, plein de furie,  
De la plaine & de la prairie,  
Efface les vives couleurs ?  
Sçait-il, lorsque le doux zéphire  
Reprend son agréable empire,

D'où revient l'émail qui les peint,  
 Qui rend la vie à toutes choses,  
 Et quelle main redonne aux roses  
 La vive pourpre de leur teint ?

(Godeau.)

L'ignorant est semblable à une toile blanche,  
 sur laquelle le Peintre peut appliquer ce qu'il lui  
 plaît ; & le demi-Savant est comme une toile sur  
 laquelle un mauvais peintre a ébauché des figures  
 estropiées qu'il est presque impossible de corriger.

Notre Ignorance nous feroit pitié, si notre va-  
 nité ne nous en déroboit la connoissance.

*L'Ignorance se trouve dans tous les états.*

Avec quel front, avec quelle arrogance,  
 Dans nos Cités figure l'ignorance !  
 Elle paroît au Palais de Thémis,  
 En long manteau, redoublé de fourrure ;  
 Elle n'a d'yeux que ceux de ses Commis :  
 Elle est toujours dupe de l'imposture.

(Philos. de Sans-Souci.)

Il y a trois sortes d'Ignorances. Ne rien sçavoir,  
 sçavoir mal ce qu'on sçait, & sçavoir autre chose  
 que ce qu'on doit sçavoir.

*Ignorant qui se présentoit pour la Prêtrise.*

Quelqu'un desirant d'être Prêtre,  
 A l'Évêque se présenta,  
 Lequel lui dit : si tu veux l'être,  
*Quot sunt septem Sacramenta ?*  
 Ce mot bien fort l'épouvanta,  
 Puis il dit : *tres ; l'Évêque, quas ? ...*  
*Sunt Fides, Spes & Charitas.*  
 Parbleu ! c'est fort bien répondu ;

Sus , Clerc , qu'on dépêche son cas ;  
Il mérite d'être tondu.

Un président de Toulouse , ayant été obligé de composer lui-même une harangue , sans le secours d'un Avocat nommé Adam , qui étoit son écrivain ; comme son mauvais débit répondoit à la composition , un Conseiller qui le vit embarrassé , cita ces paroles de la Genèse : *Adam , où êtes-vous ?*

### I L L U S I O N .

*L'Illusion nous console du défaut des vrais biens.*

Souvent en s'attachant à des fantômes vains ,  
Notre raison , séduite avec plaisir , s'égare ;  
Elle-même jouit des plaisirs qu'elle a feints ;  
Et cette illusion , pour quelque-temps , répare  
Le défaut des vrais biens que la nature avare  
N'a pas accordés aux humains.

(Fontenelle.)

*Tous les enchantemens du monde ne sont qu'illusion :*

L'ambition n'est que supplice ;  
Le luxe , qu'un dehors trompeur ;  
L'amour , un enfant du caprice ;  
Et la beauté , qu'un artifice ,  
Moins le plaisir des yeux que le tourment du cœur.

(Des Mahis.)

### I M I T A T I O N .

*Imitation des Anciens.*

Dieu n'aimeroit-il plus à former des talens ?  
Les Romains & les Grecs sont-ils seuls excellens ?  
Leurs discours sont fort beaux ; mais fort souvent  
frivoles.

Je ne vois pas l'effet répondre à ces paroles ,

Et, faute d'admirer les Grecs & les Romains ,  
 On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.  
 Quelques Imitateurs, sot bétail , je l'avoue ,  
 Suivent en vrais moutons le Pasteur de Mantoue.  
 J'en use d'autre sorte , & , me laissant guider ,  
 Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.  
 On me verra toujours pratiquer cet usage.  
 Mon imitation n'est point un esclavage ;  
 Je ne prends que l'idée , & les tours , & les loix ;  
 Que nos Maîtres suivoient eux-mêmes autrefois.  
 Si d'ailleurs , quelque endroit plein chez eux d'ex-  
 cellence ,

Peut entrer dans mes vers sans nulle violence ,  
 Je l'y transporte , & veux qu'il n'ait rien d'affecté ,  
 Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.  
 Je vois avec douleur ces routes méprisées.  
 Art , & guides , tout est dans les Champs Elisées.  
 J'ai beau les évoquer , j'ai beau vanter leurs traits ,  
 On me laisse tout seul admirer leurs attraits.  
 Térence est dans mes mains , je m'instruis dans Horace ;  
 Homère & son rival sont mes Dieux du Parnasse ;  
 Je le dis aux rochers , on veut d'autres discours.  
 Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.  
 Je le loue , & je fais qu'il n'est pas sans mérite :  
 Mais près de ces grands noms notre gloire est petite :  
 Tel de nous , dépourvu de leur solidité ,  
 N'a qu'un peu d'agrément sans nul fonds de beauté.

( *La Fontaine , Œuvres divers.* )

### I M M O R T A L I T É.

*L'Immortalité n'est que chimère & fumée.*

Cette immortalité  
 Dont on parle tant au Parnasse ,  
 Hélas ! ce n'est que vanité ;  
 Car à la fin , le plus grand nom s'efface  
 Dans la sombre postérité ;  
 Et , si le ciel vouloit contenter mon envie  
 J'en quitterois ma part pour un siècle de vie.

Cette immortalité, que notre orgueil desire,  
 Que par tant de travaux nous voulons acheter,  
 N'est qu'une illusion, qui doit peu nous flatter.  
 Le tems de notre vie est le tems de la gloire;  
 Celle que vous voulez retrouver dans l'Histoire  
 N'est qu'un frivole amas d'éloges superflus,  
 Un vain concert de voix, que vous n'entendez plus.  
 (*Duresnel sur Pope.*)

C'est en vain qu'un peu de gloire  
 Paroît suivre les Héros  
 Eblouis d'une mémoire,  
 Qui survit à leurs travaux.  
 Quand ils ont quitté la terre,  
 Que subjugoit leur tonnerre,  
 Ou l'éclat de leurs vertus;  
 Que devient la renommée,  
 Pour une tendre enfermée,  
 Qui ne voit & n'entend plus?

*Le desir de l'Immortalité est l'effet de notre orgueil.*

N'être plus qu'un peu de poussière,  
 Blesse l'orgueil dont l'homme est plein.  
 Il a beau faire voir un visage serein,  
 Et traiter de sang-froid une telle matière;  
 Tout-dément ses dehors, tout sert à nous prouver  
 Que, par un nom célèbre, il cherche à se sauver  
 D'une destruction entière.\*

(*Mad. Deshoulières.*)

*Les grands Hommes n'ont pas besoin d'élever des  
 Palais pour s'immortaliser.*

Faut-il s'étonner s'ils méprisent  
 Les richesses & les palais,  
 Ces hommes qui s'immortalisent  
 Par la grandeur de leurs bienfaits?  
 Qu'ont-ils besoin qu'un édifice,  
 Sur son fastueux frontispice,

\* On doit entendre du corps seulement cette destruction entière,  
 mais non de l'âme, laquelle est immortelle.

Porte leurs noms pour ornement ?  
 Ils vivront assez dans l'histoire ;  
 Le bien public est de leur gloire  
 L'inébranlable fondement.

*L'Immortalité s'acquiert par la Poësie.*

Le tems, de tout souverain Maître,  
 Fait périr tout ce qu'il voit naître :  
 Il n'épargne que les beaux vers.  
 Vainqueur des vents & des orages,  
 Phoebus ne craint pour ses ouvrages  
 Que la chute de l'Univers.

Pour les Héros, pour les Monarques ;  
 La Muse sçait fléchir les Parques,  
 Et sauve leurs noms du Léthé.  
 Quelquefois même à sa puissance,  
 Les hauts faits doivent leur naissance ;  
 Comme leur immortalité. - (*La Motte.*)

Le Créateur ne peut être comme une racine stérile & décrépite, qui ne pousse que des germes pour les laisser avorter dans la fleur. Rien ne périt dans l'immense vaisseau de l'Univers ; c'est détrôner Dieu ; c'est l'anéantir lui-même, que d'en faire le Dieu du néant. Un Dieu qui produit & conserve tout, est un être bienfaisant. Son plaisir est de répandre le bonheur ; il aime à multiplier les êtres pour multiplier le nombre des heureux. Tu vécus vertueux : le ciel ne t'eût jamais fait naître, s'il ne se fût pas réservé de te payer tes vertus. (*Le Tourneur.*)

*L'immortalité des Héros s'acquiert aux dépens de la vie des hommes.*

Quand vous arriverez dans la demeure sombre,  
 Où la Parque mettra tous vos lauriers à l'ombre,

Livrés à des remords cruels ,  
 Héros ! vous vous direz : insensés que nous sommes ,  
 Falloit-il , pour être immortels ,  
 Faire mourir cinq-cent mille hommes ?  
 ( Pannard. )

*Le crime & la vertu conduisent à l'immortalité.*

Deux chemins différens , & presque aussi battus ,  
 Au Temple de Mémoire , également conduisent.  
 Le nom de Pénélope & le nom de Titus ,  
 Avec ceux de Médée & de Néron , s'y lisent.  
 Les grands crimes immortalisent  
 Autant que les grandes vertus.  
 ( Mad. Deshoulières. )

*Infirmités d'un Auteur qui vouloit s'immortaliser ,  
 occasionnées par l'excès de ses veilles.*

Alcandre , qui toujours compose ,  
 Tantôt en vers , tantôt en prose ,  
 Par l'excès du travail a perdu la santé ;  
 Pour se rendre immortel , Alcandre a fait un Livre.  
 O l'étrange immortalité ,  
 Que l'immortalité qui fait cesser de vivre !  
 ( De Cailly. )

*L'immortalité console les grands - hommes des  
 persécutions qu'ils essuient.*

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue.  
 Vainement un mortel se plaint & se fatigue ,  
 Ses cris sont superflus.  
 L'ame d'un vrai Héros tranquille , courageuse ,  
 Sçait comme il faut souffrir d'une vie orageuse  
 Le flux & le reflux.  
 Il sçait ( & c'est par-là qu'un grand cœur se console )  
 Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Éole ,  
 Ni des flots inconstans ;  
 Et que , s'il est mortel , son immortelle gloire



Bravera, dans le sein des Filles de Mémoire,  
Et la mort & le tems. (*Roussseau.*)

Ceux qui se persuadent que l'ame périt avec le corps sont les destructeurs de leur propre raison, dont ils contredisent les instincts naturels; de leur religion, dont Dieu a établi les mystères sur le fondement de l'immortalité de l'ame; de la société humaine, dont le bon ordre ne subsiste que par l'espérance d'une récompense éternelle; & de la gloire de leurs ames, que la pureté des mœurs doit conduire à la félicité.

### I M P I E.

#### *Prosperité de l'Impie.*

Tu vois la folle impiété  
D'une Nation téméraire;  
Tu fais que leur main sanguinaire  
Est l'appui de l'iniquité.  
Cependant leurs superbes filles,  
Cher ornement de leurs familles,  
Se parent ainsi que leurs Dieux;  
Et leurs enfans sains & robustes,  
Comme les sauvages arbrustes,  
Croissent en foule sous leurs yeux.

L'Automne enrichit leurs celliers  
Du jus précieux des vendanges;  
De grains elle remplit leurs granges,  
Et comble leurs vastes greniers.  
On voit les brebis, dans leurs plaines;  
Se revêtir de riches laines;  
On y voit errer cent troupeaux;  
De leurs cités, toujours paisibles,  
Les murailles inaccessibles  
Peuvent braver tous les assauts.

(*L'Abbé des Fontaines.*)



Jusques au sein de la Divinité ;  
 Portent la guerre avec impunité ;  
 Viendront bien-tôt , sans scrupule & sans honte ;  
 De ses arrêts lui faire rendre compte ;  
 Et , déjà même , arbitres de sa loi ,  
 Tiennent en main , pour écrâser la foi ,  
 De leur raison les foudres toutes prêtes.  
 Y songez-vous , insensés que vous êtes ?  
 Votre raison qui n'a jamais flotté  
 Que dans le trouble & dans l'obscurité ;  
 Et qui , rempant à peine sur la terre ,  
 Veut s'élever au-dessus du tonnerre ;  
 Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas ;  
 Bronche , trébuche , & tombe à chaque pas ;  
 Et vous voulez , fiers de cette étincelle ,  
 Chicanez Dieu sur ce qu'il lui révèle !  
 (Roussseau , Epître à M. Racine.)

### IMPOSTURE.

J'aime un esprit aisé qui se montre , qui s'ouvre ;  
 Et qui plaît d'autant plus que plus il se découvre.  
 Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.  
 Le vice , toujours sombre , aime l'obscurité.  
 Pour paroître au grand jour , il faut qu'il se déguise ;  
 C'est lui qui , de nos mœurs , a banni la franchise.  
 Jadis l'homme vivoit au travail occupé ,  
 Et , ne trompant jamais , n'étoit jamais trompé.  
 On ne connoissoit point la ruse & l'imposture.  
 Le Normand même , alors , ignoroit le parjure.  
 Aucun Rhéteur encore , arrangeant le discours ,  
 N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.  
 Mais si-tôt qu'aux humains faciles à séduire ,  
 L'abondance eût donné le loisir de se nuire ,  
 La mollesse amena la fausse vanité.  
 Chacun chercha , pour plaire , un visage emprunté.  
 Pour éblouir les yeux , la Fortune arrogante ,  
 Affecta d'étaler une pompe insolente.  
 L'or éclata par-tout sur les riches habits.

On polit l'émeraude, on tailla les rubis ;  
 Et la laine & la soie , en cent façons nouvelles ;  
 Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.  
 La trop courte Beauté monta sur des patins,  
 La coquette tendit ses laqs tous les matins,  
 Et , mettant la céruse & le plâtre en usage ,  
 Composa de sa main les fleurs de son visage.  
 L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne-foi.  
 Le courtisan n'eut plus de sentimens à soi.  
 Tout ne fut plus que fard , qu'erreur , que tromperie.  
 On vit par-tout régner la basse flatterie.  
 Le Parnasse , sur-tout , fécond en imposteurs ,  
 Diffama le papier par ses propos menteurs.  
 De-là vint cet amas d'ouvrages mercénaires ,  
 Stances , Odes , Sonnets , Epîtres liminaires ,  
 Où toujours le Héros passe pour sans pareil ,  
 Et , fût-il louche & borgne , est réputé soleil.

(Despréaux, Epître 9. à M. de Seignelay.)

### IMPÔTS.

*Placet au Roi pour être déchargé des Impôts.*

Prince , le Suppliant , de vingt enfans le pere ,  
 Sans compter le terme courant ;  
 Jeune encor , se verroit réduit à la misère ,  
 S'il déployoit tout son talent.  
 Cependant , de mon Roi , le plus riche appanage  
 Est un grand nombre de sujets.  
 Je dois , pour l'enrichir , poursuivre mon ouvrage ;  
 Ou je trahis ses intérêts.  
 O toi , qui , pour l'État , nous montres tant de zèle ,  
 Daigne m'affranchir des impôts.  
 A mon Prince , à ma femme , à mon devoir fidèle ,  
 Je continuerai mes travaux.

### IMPUDENCE.

*La fortune favorise les Impudens.*  
 J'ai vu que l'Impudence est la Reine du monde ;

Et qu'il faut , quand on veut y faire son chemin ,  
 Aller à la fortune avec un front d'airain ;  
 Que l'art d'en imposer est le seul art utile ,  
 Qu'une louange aride , une estime stérile ,  
 Est tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien :  
 (*La Chaussée.*)

## I M P U I S S A N C E .

*Auteur qui s'étoit marié , & passoit pour être  
 impuissant.*

Le grand Traducteur de Procope  
 Manqua de tomber en syncope ,  
 Au moment qu'il fut ajourné  
 Pour consommer son mariage.  
 Ah ! dit-il , le pénible ouvrage ,  
 Et que je suis infortuné !  
 Moi , qui fais de belles harangues ;  
 Moi , qui traduis en toutes langues ;  
 A quoi sert mon vaste sçavoir ,  
 Puisque par-tout on me diffame ,  
 Pour n'avoir pas eu le pouvoir  
 De traduire une fille en femme ?  
 (*Ménage.*)

## I N C E R T I T U D E .

Pendant que Luc délibère  
 Sur ce qu'il doit devenir ;  
 Et s'il est bon de se faire  
 Homme d'Eglise ou d'Affaire ,  
 Avocat ou Mousquetaire ;  
 Plus vite qu'un souvenir ,  
 Le tems , à l'aîle légère ,  
 Part pour ne plus revenir.  
 Ses beaux jours vont s'embrunir ,  
 Et la vieillesse s'avance ;  
 Auparavant qu'il commence ,  
 Il seroit tems de finir.

(*De Senecé.*)

Tu vis dans une inquiétude  
Du parti que tu dois choisir;  
Et la femme & la solitude  
Suspendent tous deux ton desir.

Ainsi l'on voit que ton courage,  
Affligé d'un rude combat,  
Est tantôt pour le mariage,  
Et tantôt pour le célibat.

Mais fais-tu ce que tu dois faire  
Pour mettre ton esprit en paix;  
Résous-toi d'imiter ton pere,  
Tu ne te marieras jamais.

( Malleville. )

*Auguste , seul.*

Quelle fureur, Cinna, m'accuse & te pardonne?  
Toi, dont la trahison me force à retenir  
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,  
Me traite en criminel, & fait seule mon crime,  
Relève pour l'abattre un trône illégitime,  
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,  
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'Etat?  
Donc, jusqu'à l'oublier, je pourrois me contraindre!  
Tu vivrois en repos, après m'avoir fait craindre!  
Non, non; je me trahis moi-même d'y penser.  
Qui pardonne aisément, invite à l'offenser.  
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.  
Mais quoi! toujours du sang, & toujours des supplices!  
Ma cruauté se lasse & ne peut s'arrêter:  
Je veux me faire craindre, & ne fais qu'irriter;  
Rome a, pour ma ruine, une hydre trop fertile.  
Une tête coupée en fait renaître mille,  
Et le sang répandu de mille conjurés,  
Rend mes jours plus maudits & non plus assurés.  
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute;  
Meurs, & dérobe-lui la gloire de ta chute;

Meurs : tu ferois pour vivre un lâche & vain effort.  
 Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort ;  
 Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse ,  
 Pour te faire périr , tour-à-tour s'intéresse ;  
 Meurs , puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;  
 Meurs enfin , puisqu'il faut , ou tout perdre , ou mourir.  
 La vie est peu de chose , & le peu qui t'en reste ,  
 Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.  
 Meurs. Mais quitte du moins la vie avec éclat ,  
 Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat.  
 A toi-même , en mourant , immole ce perfide :  
 Contentant ses desirs , punis son parricide ;  
 Fais un tourment pour lui de ton propre trépas ;  
 En faisant qu'il le voye , & n'en jouisse pas.  
 Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine.  
 Et si Rome nous hait , triomphons de sa haine.  
 O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !  
 O rigoureux combat d'un cœur irrésolu ,  
 Qui fuit en même tems tout ce qu'il se propose !  
 D'un Prince malheureux , ordonnez quelque chose :  
 Qui des deux dois-je suivre , & duquel m'éloigner ?  
 Ou laissez-moi périr , ou laissez moi régner.

( *Corneille, Cinna., act. 4. sc. 3.* )

*Électre, seule.*

Tandis qu'en ce Palais mon hymen se prépare ,  
 Dieux ! quel trouble secret de mon ame s'empare !  
 Le sévère devoir qui m'y fait consentir ,  
 Est-il si-tôt suivi d'un honteux repentir ?  
 Croirai-je qu'un amour pros crit par tant de larmes ,  
 Puisse encor me causer de si vives alarmes ?  
 Non , ce n'est point l'amour ; l'amour seul dans un cœur  
 Ne pourroit exciter tant de trouble & d'horreur.  
 Non , ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite.  
 Ah ! si ce n'est l'amour , qu'est-ce donc qui m'agite ?  
 Un amour si long-tems sans succès combattu ,  
 Voudroit-il aujourd'hui respecter ma vertu ?  
 Festins cruels , & vous criminelles ténèbres ,

Plaintes d'Agamemnon , cris perçans , cris funèbres ;  
 Sang que j'ai vu couler , pitoyables adieux ,  
 Soyez à ma fureur plus qu'Oreste & les Dieux :  
 Echauffez des transports que mon devoir anime ;  
 Peignez à mon amour un Héros magnanime. . . .  
 Non , ne me peignez rien : effacez seulement  
 Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant ,  
 D'une injuste fierté trop constante victime ,  
 Dont un pere inhumain fait ici tout le crime ;  
 Toujours prêt à défendre un sang infortuné ,  
 Aux caprices du sort long-tems abandonné.  
 On vient. Hélas ! c'est lui : que mon ame éperdue  
 S'attendrit & s'émeut à cette chère vûe !  
 Dieux ! qui voyez mon cœur dans ce triste moment ,  
 Ai-je assez de vertu pour perdre mon amant ?  
 (Crébillon, *Électre*, act. 5, sc. 1.)

### I N C O N S T A N C E.

#### *Inconstance en amour.*

Où peut-on trouver des Amans  
 Qui nous soient à jamais fidèles ?  
 Il n'en est que dans les Romans ,  
 Ou dans les nids des Tourterelles.  
 (Mlle. de Scudery.)

Quand la perfide Alix , pour qui j'ai l'ame en feu ,  
 Me fit voir son portrait , que j'aurois pris pour elle ;  
 Après un long soupir , je dis à la cruelle :  
 O que le portrait est fidèle !  
 Et que l'original l'est peu !  
 (De Cailly.)

Silvie , au fond d'un bocage ,  
 Me faisoit de deux moineaux  
 Remarquer le badinage ,  
 Sur les feuillages nouveaux.  
 L'un d'eux quitta la partie ;  
 Ah ! dit l'aimable Silvie ,



Avec un air désolé ;  
 Regarde un peu , je te prie ;  
 C'est le mâle , je parie :  
 C'est lui qui s'est envolé.

( *Desforges-Maillard.* )

Je vous avertis qu'Amour  
 Se plaint de votre inconstance ,  
 Et de la grande dépense  
 Qu'il fait pour vous reténir.  
 Il jure par son arc qu'il n'y sçauroit fournir ;  
 Et ce n'est pas sans raison qu'il en gronde.  
 Vous soupirez pour cent objets divers ;  
 Et vous usez plus de fers ,  
 Que tout le reste du monde.

( *Mad. Deshoulières.* )

### *Inconstance de l'Homme.*

L'homme , sans arrêt , dans sa course insensée ;  
 Voltige incessamment de pensée en pensée.  
 Son cœur , toujours flottant entre mille embarras ;  
 Ne fait , ni ce qu'il veut , ni ce qu'il ne veut pas ;  
 Ce qu'un jour il abhorre , en l'autre il le souhaite.

( *Boileau.* )

Tour-à-tour la crainte & l'espoir  
 Exercent sur le cœur un tyrannique empire ;  
 L'homme ne fait ce qu'il desire ,  
 Et des vœux du matin il se repent le soir.

( *Richer.* )

Il va du blanc au noir ,  
 Il condamne au matin les sentimens du soir.  
 Importun à soi-même , à tout autre incommode ;  
 Il change à tout moment d'esprit , comme de mode ;  
 Il tourne au moindre vent , il tombe au moindre choc ,  
 Aujourd'hui dans un casque & demain dans un froc.

( *Boileau.* )

## INCRÉDULE.

*Offrande qu'une vieille Incrédule fait à Dieu.*

Au lit de mort, une vieille incrédule  
Rendoit un Moine interdit & perclus.  
Ma chère fille, une simple formule  
D'acte de foi ; quatre mots , & puis plus . . .  
Je ne sçaurois . . . Mon Dieu ! dit le reclus ,  
Répondez-moi ; ça , voudriez-vous être  
Persuadée ? Oui , je voudrois connoître ,  
Toucher au doigt , sentir la vérité.  
Eh bien ! courage ; allons , reprit le Prêtre ,  
Offrez à Dieu votre incrédulité.

( *Rousseau.* )

## INCURSION.

Un Duc de Savoie ayant fait sur Toulon une  
entreprise mal soutenue , on dit de lui , qu'il avoit  
cueilli les oliviers , & qu'il avoit eu soin de mén-  
ager les lauriers.

## INDÉPENDANCE.

Je me ris des honneurs que tout le monde envie ;  
Je méprise des Grands le plus charmant accueil.  
J'évite les Palais comme on fait un écueil ,  
Où , pour un de sauvé , mille perdent la vie.

Je fuis la Cour des Rois , autant qu'elle est suivie ;  
Le Louvre me paroît un funeste cercueil ;  
La pompe qui le suit une pompe de deuil ,  
Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.

Loin de ce grand écueil , loin de ce grand tombeau ,  
En moi-même je trouve un empire plus beau.  
Roi ; Cour , honneurs , Palais , tout est en ma puissance.

Pouvant ce que je veux , voulant ce que je puis ,

Je tiens tout sous la loi de mon indépendance :  
Enfin les Rois sont Rois ; je suis ce que je suis.

(*De Fourcroy.*)

Qui foule aux pieds l'orgueil, le luxe & l'abondance ;  
Qui vit content de peu , connoît l'indépendance.

Au-dessus de la crainte , au-dessus de l'espoir ,

La règle de son cœur est la loi du devoir.

Juge sans passion , Censeur sans amertume ,

Aux fureurs des partis il ne vend point sa plume ;

Et , prodiguant le fiel & l'encens tour-à-tour ,

Il ne fait point servir & la haine & l'amour.

Des rayons de la foi son ame pénétrée ,

Aux conseils de l'Erreur a fermé toute entrée.

Trop fier, trop vertueux pour adorer les Grands ;

Il pèse avec sagesse , & les noms , & les rangs.

Son esprit éclairé craint qu'on ne le soupçonne

De confondre à la fois le titre & la personne ;

Et , qui veut mériter son titre & ses tributs ,

A la place des noms , doit offrir des vertus.

(*L'Abbé de Bernis.*)

## INDIFFÉRENCE.

*Le parti le plus sûr pour être heureux , c'est d'être  
indifférent sur le sort des autres.*

Laissons-là les mortels : leurs cœurs & leurs destins

Seront-ils adoucis par nos regrets extrêmes ?

Nous avons trop , hélas ! à pleurer sur nous-mêmes.

Faut-il pleurer sur les humains :

Jetons les yeux sur nous , voyons ce que nous  
sommes.

C'est un danger d'aimer les hommes ,

Un malheur de les gouverner ;

Les servir , un effort que bien-tôt on oublie ;

Les éclairer , une folie

Qu'ils n'ont jamais sçu pardonner.

(*De la Harpe.*)

Jouissons d'une paix profonde :  
 L'indifférence est le souverain bien ;  
 Un cœur qui ne desirer rien ,  
 Possède tous les biens du monde.

*Indifférence d'un fils trop tôt consolé de la mort  
 de son pere.*

Se peut-il donc , Damis , qu'une feinte tristesse  
 Ait si peu , d'un tel pere , honoré les malheurs ;  
 Et qu'une indécente allégresse ,  
 Ait pris si-tôt chez vous la place des douleurs ?  
 C'est sa faute , après tout : les grands biens qu'il vous  
 laisse

N'ont sçu que trop tarir vos pleurs.  
 Mais , si d'une pauvreté dure  
 Vous eussiez , à la mort , seulement hérité ;  
 Rien n'eût fait taire alors la voix de la nature ;  
 Et vous l'auriez plus long-tems regretté.  
 ( *De Coulange.* )

## INDISCRÉTION.

### *Indiscrétion des Amans.*

Tous ces Galans de Cour , dont les femmes sont folles ;  
 Sont bruyans dans leurs faits , & vains dans leurs  
 paroles.

De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer :  
 Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer ;  
 Et leur langue indiscrette , en qui l'on se confie ,  
 Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.

( *Moliere.* )

## INDOLENT.

L'Indolent renonce à la dignité de son être , par  
 son aversion pour le travail , qui ne peut rendre sa  
 vie qu'un fardeau insupportable. Sa vie , bornée à  
 la seule végétation , ne consiste que dans l'accrois-  
 sement & le déclin du corps.

## INDUSTRIE.

L'Industrie tient souvent lieu du plus grand mérite ; & l'art de se faire valoir donne plus de réputation que ce qu'on vaut.

## INFANTE.

*Vœux sur l'Infante Reine.*

Déjà vous rempliriez vos grandes destinées ;  
 Si nos vœux pouvoient les hâter.  
 Nous voudrions presser le cours de vos années ;  
 Nos neveux voudroient l'arrêter.

## INFIDELITÉ.

*Comment doit-on supporter l'infidélité des femmes ?*

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot ;  
 L'honnête-homme trompé se plaint & ne dit mot.

Un mari se plaignant à Santeuil de l'infidélité de sa femme : Ce n'est, dit Santeuil, qu'un mal d'imagination ; peu de gens en meurent, & beaucoup en vivent.

*Un mari qui intente l'action en séparation pour cause d'infidélité, est un imprudent.*

Un sot par Arrêt est difficile à faire ;  
 Si tous ceux qui le sont, intendoient des procès,  
 Il faudroit leur créer un Tribunal exprès ;  
 Encore est-il certain, à bien peser les choses,  
 Qu'il ne pourroit suffire à juger tant de causes.  
 Quoi ! pour donner à rire à tout le genre humain,  
 Comme fit un Bourgeois du Faubourg St-Germain,  
 Voulez-vous, en rendant votre femme si noire,  
 Vous-même troubler l'eau que vous avez à boire ;

Et, quand vous ferez sot à la face de tous ,  
 Etre encor trop heureux de la revoir chez vous.  
 (*Boursault.*)

*Masques habillés en Turcs dans un bal de Cour.*

Nous sommes la troupe infidelle ;  
 Mais ce n'est pas chose nouvelle  
 D'en remarquer en cette Cour :  
 Voici la seule différence ;  
 C'est que nous sommes en créance  
 Ce que vous êtes en amour.  
 (*De Porcheres.*)

Un mari infidèle, qui prive sa femme du seul  
 prix des austères devoirs de son sexe, est injuste  
 & barbare. Mais la femme infidelle fait plus ; elle  
 dissout la famille, & brise tous les liens de la na-  
 ture, en donnant à son mari des enfans qui ne  
 sont pas à lui ; elle trahit les uns & les autres ;  
 elle joint la perfidie à l'infidélité.  
 (*J. J. Rousseau.*)

### I N F I R M I T É S.

*Infirmités dont un homme de mérite étoit accablé.*

Que sert l'esprit, que sert la probité,  
 Quand la douleur nous met à la torture ?  
 Illustre ami, permets que je murmure ;  
 Ton mal te traite avec indignité,  
 Et la vertu reproche à la nature  
 Le peu de soin qu'elle a de ta santé.  
 (*Charleval.*)

### I N F L E X I B I L I T É.

*Caton, au Sénat.*

Et que pourrois-je dire  
 En des lieux où l'honneur ne tient plus son empire ;

Où l'intérêt, l'orgueil commandent tour-à-tour ;  
Où la vertu n'a plus qu'un timide séjour ,  
Où de tant de Héros je vois flétrir la gloire ?  
Et comment l'univers pourra-t-il jamais croire  
Que Rome eût un Sénat & des Législateurs ,  
Quand les Romains n'ont plus ni Loix , ni Sénateurs ?  
Où retrouver enfin la trace de nos peres  
Dans des cœurs corrompus par des mœurs étrangères ?  
Moi-même qui l'ai vu briller de tant d'éclat ,  
Puis-je me croire encore au milieu du Sénat ?  
Ah ! de vos premiers temps rappelez la mémoire :  
Mais ce n'est plus pour vous qu'une frivole histoire.  
Vous imitez si mal vos illustres aïeux ,  
Que leurs noms sont pour vous des noms injurieux.  
Mais de quoi se plaint-on ? Catilina conspire :  
Est-il si criminel d'aspirer à l'Empire ,  
Dès que vous renoncez vous-mêmes à régner ?  
Un trône, quel qu'il soit , n'est point à dédaigner.  
Non , non , Catilina n'est pas le plus coupable.  
Voyez de votre État la chute épouvantable ,  
Ce que fut le Sénat , ce qu'il est aujourd'hui ,  
Et le profond mépris qu'il inspire pour lui.  
Scipion , qui des Dieux fut le plus digne ouvrage ,  
Scipion , ce vainqueur du Héros de Carthage ,  
Scipion , des mortels qui fut le plus chéri ,  
Par un vil délateur se vit presque flétri.  
Alors la liberté ne savoit pas , dans Rome ,  
Du simple citoyen distinguer le grand-homme :  
Malgré tous ses exploits , le vainqueur d'Annibal  
Se soumit , en tremblant , à votre tribunal.  
Sylla vient , qui remplit Rome de funérailles ,  
Du sang des Sénateurs inonde nos murailles :  
Il fait plus : ce tyran , las de régner , enfin  
Abdique absolument le pouvoir souverain.  
Comme un bon citoyen meurt heureux & tranquille ,  
En bravant le courroux d'un Sénat imbécile ,  
Qui , charmé d'hériter de son autorité ,  
Éleva jusqu'au Ciel sa générosité ,  
Et nomma , sans rougir , pere de la patrie ,

Je plaindrois un vendeur d'encens  
 Qui n'en débiteroit qu'aux cœurs reconnoissants.  
 (La Motte.)

## INJURE.

*L'Injure faite à la vertu & à l'innocence ne se répare point.*

Est-il rien qui répare l'injure  
 Que fait à l'innocence un moment d'imposture ?  
 Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté  
 Pour rendre à la vertu toute sa pureté ?  
 Il en reste toujours quelque indigne mémoire ;  
 Qui porte une souillure à la plus haute gloire.  
 (Corneille.)

## INJUSTICE.

*Nous naissons injustes & ingrats.*

L'homme est ingrat dès le berceau :  
 Jeune, fait-il aimer les maîtres ?  
 Leurs bienfaits lui sont un fardeau.  
 Homme fait, il s'adore, il s'aime,  
 Il rapporte tout à lui-même,  
 Présomptueux en tout état.  
 Vieux enfin, rendez-lui service :  
 Selon lui, c'est une justice ;  
 Il vit superbe, il meurt ingrat. (Gresset.)

## INNOCENCE.

*La joie du cœur est le fruit de l'innocence.*

Cet intime plaisir qui naît de l'innocence,  
 Que la vertu produit, qui fait sa récompense,  
 N'est-il pas plus touchant que ces cris redoublés  
 Qu'exhale la faveur des peuples assemblés ?  
 Quel seroit ton bonheur, lorsque la Renommée  
 D'un encens imposteur t'offriroit la fumée,  
 Si ton cœur, démentant ses éloges pompeux,  
 T'accabloit en secret de reproches honteux ?

Marcellus



Marcellus est rempli d'une plus vive joie,  
 Dans cet illustre exil où le tyran l'envoie,  
 Que César triomphant, en voyant à ses pieds  
 Le peuple & le Sénat remper humiliés.

(Du Resnel, sur Pope.)

*Le Ciel protège l'innocent opprimé.*

Ne perdez point l'espoir, innocents qu'on opprime :  
 Des favorables Dieux le secours vous est dû.

Contre les attentats du crime,  
 Le Ciel protège la vertu. (Le Brun.)

### INSENSIBILITÉ.

*L'insensibilité est brutalité.*

En vain l'orgueil du diadème  
 Veut qu'on soit insensible à de cruels revers ;  
 En vain de la raison les secours sont offerts,  
 Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime ;  
 L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,  
 Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

(Molière.)

*Les Grands sont insensibles aux misères du pauvre.*

Qui diroit, lorsqu'on voit ces Grands si dédaigneux ;  
 Que les pauvres sont faits du même limon qu'eux ;  
 Que ces gueux en lambeaux, courbés sous leurs misères,  
 Marqués des mêmes traits, sont en effet leurs frères ?  
 L'orgueil les a changés, c'est l'ouvrage du sort ;  
 Du riche au misérable, il n'est plus de rapport.  
 A leur destin commun rien ne les intéresse :  
 Ce sont des animaux de différente espèce.  
 Ils ont moins de rapport que n'en ont les agneaux  
 Aux sanguinaires loups ennemis des troupeaux.  
 Que je suis en courroux, lorsque certaine Altesse,  
 Jusqu'aux chevaux, aux chiens, prodigue sa tendresse !  
 On diroit que pour eux le Destin l'aggrandit ;  
 De sa folle dépense ils tirent le profit ;

Ses chevaux superflus s'engraissent à la crèche,  
 Tandis qu'abandonné le pauvre se dessèche.  
 Il nâge dans le luxe, il ne vit que pour lui,  
 Et c'est un songe vain que le malheur d'autrui.

(*Philos. de Sans-Souci.*)

Les hommes extrêmement heureux & extrêmement malheureux, sont également portés à la dureté. Témoins les Moines & les Conquérans. Il n'y a que la médiocrité, & le mélange de la bonne & mauvaise fortune, qui donnent de la douceur & de la pitié.

(*Génie de Montesquieu.*)

*Les gens insensibles aux malheurs de leurs proches,  
 sont indignes de vivre.*

Périssent le mortel à qui semble importune  
 La présence des siens tombés dans l'infortune;  
 Qui, se cherchant sans cesse, & toujours plein de lui;  
 N'a jamais ni vécu, ni souffert dans autrui.

(*Le Mierre.*)

## I N S O L E N C E.

*Catilina, au Sénat.*

Eh bien ! Pères conscripts, êtes-vous rassurés ?  
 Vous voyez d'un coup-d'œil l'état des conjurés;  
 Leurs Chefs, & leurs soldats, cette nombreuse armée;  
 Dont Rome en ce moment est si fort alarmée;  
 Ces périls enfantés par les folles erreurs  
 D'un témoin dont Tullie adopte les fureurs.  
 C'est sur ce seul témoin qu'une beauté si chère  
 Me croit dans le dessein d'assassiner son père,  
 D'égorger le Sénat ; & vous le croyez tous !  
 Malheureux que je suis d'être né parmi vous !  
 Sylla vous méprisoit ; & moi, je vous déteste.  
 De nos premiers tyrans vous n'êtes qu'un vil reste.

Juges sans équité, Magistrats sans pudeur,  
 Qui de vous commander voudroit se faire honneur ?  
 Et vous me soupçonnez d'aspirer à l'Empire ?  
 Inhumains ! acharnés sur tout ce qui respire,  
 Qui depuis si long-temps tourmentez l'univers !  
 Je hais trop les tyrans pour vous donner des fers.

## C A T O N.

A quoi te serviroit cette troupe cruelle,  
 Que ton palais impur & vomit & recèle,  
 Qui, le jour & la nuit semant par-tout l'effroi,  
 Ministres odieux de tes fureurs....

## C A T I L I N A.

Tais-toi.

Il est vrai qu'autrefois plus jeune & plus sensible,  
 (Vous l'avez ignoré ce projet si terrible,  
 Vous l'ignorez encor) je formai le dessein  
 De vous plonger à tous un poignard dans le sein.  
 L'objet qui vous dérobe à ma juste colère,  
 Ne parloit point alors en faveur de son père :  
 Mais un autre penchant plus digne d'un Romain,  
 M'arracha tout-à-coup le glaive de la main.  
 Je sentis, malgré moi, l'amour de la patrie  
 S'armer pour des cruels indignes de la vie.  
 Aujourd'hui que tout doit rassurer les esprits,  
 Une femme en fureur les trouble par ses cris :  
 A ses transports jaloux tout s'alarme, tout tremble :  
 Et c'est pour les servir que le Sénat s'assemble !  
 C'est sur ces vains rapports qu'un homme impétueux  
 Veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux !  
 Orgueilleux citoyen dont l'austère sagesse  
 Est moins principe en lui qu'un fruit de sa rudesse :  
 Tyran Républicain qui, malgré sa vertu,  
 Est le plus dangereux que Rome ait jamais eu.  
 Par lui seul d'entre nous la concorde est bannie ;  
 C'est lui qui, du Sénat détruisant l'harmonie,  
 Fomente la chaleur de nos divisions,  
 Et nous force d'avoir recours aux factions.

Kk ij

Mais il veut gouverner : hé bien ! qu'il vous gouverne !  
 Qu'il triomphe à son gré d'un Sénat subalterne ,  
 Qui , lâche déserteur de son autorité ,  
 N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité.  
 Et quel est aujourd'hui l'ordre de vos Comices ?  
 Le tumulte & l'effroi n'en sont que les prémices.  
 De chaque élection le meurtre est le signal :  
 Vos Préteurs égorgés au pied du tribunal ,  
 Un Consul tout sanglant , mais trop juste victime  
 D'un peuple malheureux , qu'à son tour il opprime.  
 Tous vos choix sont souillés par des assassinats.  
 Ainsi furent nommés vos derniers Magistrats.  
 C'est ainsi qu'on élit , ou que l'on fait exclure ,  
 Et qu'on ose me faire une mortelle injure.  
 Le Plébéien s'élève , & le Patricien  
 Se donne , sans rougir , un pere Plébéien :  
 Et , pour l'adoption où l'intérêt l'entraîne ,  
 Vous laissez profaner la majesté Romaine.  
 Le voilà , ce Sénat , ce Protecteur des Loix ,  
 Dont l'exemple auroit dû diriger tous les Rois !  
 Le voilà , ce Sénat qui fait trembler la terre ,  
 Et qui dispute aux Dieux le dépôt du tonnerre.  
 La Justice , autrefois votre Divinité ,  
 Ne regne plus ici que par l'impunité.  
 La décence , les loix , la liberté publique ,  
 Tout est mort sous le joug d'un pouvoir tyrannique !  
 Et qu'ai-je à redouter de votre jalousie ?  
 Ainsi , ne croyez pas que je me justifie.  
 Imprudents ! savez-vous , si j'élevois la voix ,  
 Que je vous ferois tous égorger à la fois ?

(Crébillon ; *Catilina* , act. 4. sc. 2.)

## I N S P I R A T I O N .

*Joad.*

Cieux , écoutez ma voix : terre , prête l'oreille.  
 Ne dis plus , ô Jacob , que ton Seigneur sommeille.  
 Pécheurs , disparaissez : le Seigneur se réveille.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Quel est dans le lieu saint ce Pontife égorgé ?

Pleure, o Jérusalem, pleure, Cité perfide,

Des Prophètes divins malheureuse homicide.

De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.

Ton encens à ses yeux est un encens souillé.

Où menez-vous ces enfants & ces femmes ?

Le Seigneur a détruit la reine des Cités :

Ses Prêtres sont captifs, ses Rois sont rejetés.

Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.

Temple, renverse-toi : cedres, jetez des flammes.

Jérusalem, objet de ma douleur,

Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?

Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,

Pour pleurer ton malheur ?

Quelle Jérusalem nouvelle

Sort du fond du désert, brillante de clartés,

Et porte sur le front une marque immortelle ?

Peuples de la terre, chantez :

Jérusalem renaît plus charmante & plus belle.

D'où lui viennent, de tous côtés,

Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?

Lève, Jérusalem, lève ta tête altière.

Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés.

Les Rois des Nations devant toi prosternés,

De tes pieds baissent la poussière.

Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.

Heureux qui pour Sion, d'une sainte ferveur

Sentira son ame embrasée !

Cieux, répandez votre rosée,

Et que la terre enfante son Sauveur.

( Racine ; Athalie, act. 3. sc. 7. )

## I N S T I N C T.

*Prééminence de l'instinct sur la raison.*

La raison qu'on nous vante, & qu'on trouve si belle ;  
Loin d'être un si grand bien, est le plus grand des maux.

Le pur instinct des animaux  
 Est bien plus raisonnable qu'elle,  
 Guerre, procès, vieillesse, infirmité, trépas,  
 N'ont rien qu'un animal redoute;  
 S'il lui vient du bien, il le goûte;  
 Et s'il lui vient du mal, il ne le connoit pas.  
 La nature envers l'homme est beaucoup plus avare:  
 Le bien qu'elle lui fait est trop proche du mal.  
 En le faisant savant, elle le rend bizarre;  
 En le faisant vaillant, elle le rend brutal.  
 L'animal, au contraire, a toujours l'ame égale.  
 De tout ce qu'il rencontre, il se fait des plaisirs;  
 Et, s'il a de l'amour, il remplit ses desirs.  
 Sans blesser la pudeur, ni la foi conjugale.  
 (*Boursault.*)

La raison est pour l'homme un serviteur habile,  
 Mais un serviteur froid, paresseux, indocile:  
 Il le faut appeller dans les pressants besoins,  
 Pour forcer sa lenteur à nous donner ses soins.  
 L'instinct sans cesse agit, presse, avertit, excite,  
 Et, pour se présenter, n'attend pas qu'on l'invite.  
 Il ne manque jamais, il est pour tous les temps.  
 La raison ne nous sert que dans quelques instants.  
 L'instinct, sans hésiter, prompt, docile & fidele,  
 Va droit au but marqué par la Cause éternelle.  
 (*Durafnel, sur Pope.*)

Orgueilleuse Raison de l'homme,  
 Qui vois avec mépris de sages animaux,  
 Contemple ce peuple économe,  
 Courbé sous d'utiles fardeaux;  
 Habile à prévenir le temps de l'indigence,  
 Dans la saison de l'abondance,  
 Il comble ses greniers sous d'invisibles toits;  
 Et formant à son gré de sages républiques,  
 Trouve en ses demeures obliques,  
 Ses mœurs, sa patrie & ses loix.

## I N T E M P É R A N C E.

*L'intempérance est la source de l'infirmité.*

Voyez ce Sybarite enivré de délices :  
 Sa table tous les jours gémit sous trois services.  
 Les plus rares liqueurs, les vins les plus parfaits,  
 Brillent dans les cristaux qui parent ses buffets.  
 L'air, les eaux & la terre en sa faveur s'épuisent.  
 Tout ce que dans leur sein les deux mondes produisent,  
 Se rassemble à grands frais dans ses brillants festins.  
 Qu'arrive-t-il ? Brûlé de ragoûts & de vins,  
 Le suc mal digéré qui dans son sang abonde,  
 Est par lui de cent maux la semence féconde ;  
 Et peut-être qu'un jour, victime du trépas,  
 Il tombera sans vie après un long repas.

## I N T É R Ê T.

*L'intérêt est la source des crimes & de la discorde.*

Fureur, trahison mercénaire,  
 L'on vous enfante, j'en frémis.  
 Le frere meurt des coups du frere ;  
 Le pere de la main du fils.  
 L'Honneur fuit, l'Intérêt l'immole.  
 Des loix que par-tout on viole,  
 Il vend le silence ou l'appui ;  
 Et le crime seroit paisible,  
 Sans le remords incorruptible  
 Qui s'élève encor contre lui.

( *La Motte.* )

On est toujours occupé dans le monde ou à  
 recouvrer ce qu'on a perdu, ou à acquérir ce  
 qu'on n'a pas.

Quand on a même but, rarement on s'accorde.  
 L'Envie & l'Intérêt, inflexibles tyrans,

Chez nous ont été, de tout temps,  
Les ministres de la Discorde.

(*Le Brun.*)

*L'intérêt a enfanté la trahison.*

L'honnête-homme, l'homme de bien  
Se fait une vertu facile ;  
Il ne distingue plus l'honnête de l'utile,  
Et quand l'intérêt parle, il n'écoute plus rien.  
Si son vice produit une riche abondance,  
Il n'y voit plus rien d'odieux ;  
Ou, s'il est vrai qu'il sent l'horreur de son offense,  
La douceur qu'il en tire est ce qu'il voit le mieux ;  
Et, pour se dérober au remords qui le gêne,  
Il charge le destin du penchant qui l'entraîne,  
Au lieu de l'avoir combattu :  
Il contraint la raison d'entrer dans ce qu'il aime ;  
Et, ne pouvant monter jusques à la vertu,  
Il la fait descendre elle-même.

L'intérêt est la mesure des actions des hommes ;  
il étouffe les sentimens naturels entre les parens ;  
il sème la division entre le mari & la femme, les  
freres & les amis ; il sert aux Grands de prétexte  
pour commettre l'injustice ; & au peuple, pour  
rompre le nœud de l'obéissance & de la fidélité  
due au Souverain ; il rend le courtisan esclave, le  
soldat téméraire, & le marchand trompeur ; enfin  
il est le maître des passions qu'il dompte, &  
mène en triomphe.

*Pouvoir de l'intérêt.*

C'est l'intérêt, c'est sa puissance  
Qui fait fleurir chaque métier,  
Les arts & la science  
Lui doivent la naissance.



Il instruit le Marchand , & l'Artisan grossier ;  
 Il guide l'Homme de finance ;  
 Il inspire l'Auteur ; il arme le Guerrier ,  
 Et l'Avocat sans lui garderoit le silence.

(Boissy.)

Depuis que la véritable Amitié a disparu , l'Intérêt s'est chargé du soin de maintenir la société.

*L'intérêt & la gloire sont les deux grands ressorts  
 qui font mouvoir les hommes.*

Tous en divers états ont le même motif :  
 A la gloire , au profit , chacun est attentif ;  
 Chacun veut élever son nom & sa fortune ,  
 Et la honte & la gloire à tous en est commune.  
 Ce motif au travail endurcit l'Artisan ;  
 Ce motif à la Cour retient le Courtisan.  
 Par ce motif , l'un veille , il agit , il travaille ;  
 L'autre court s'ennuyer , & bâiller à Versailles ;  
 L'autre chez le Ministre , assidu chaque jour ,  
 Jusques à ses valets , fait bassement sa cour.

(L'Abbé de Villiers.)

*L'intérêt commun entretient l'amitié.*

Frere cohéritier , parent associé ,  
 Tant qu'un même intérêt les touche & les rassemble ,  
 Vivent entre eux sur un bon pied.  
 Mais cet accord si doux est bien-tôt éablié.  
 Et le jour que l'on compte ensemble ,  
 Est le dernier de l'amitié.

(Pannard.)

*L'intérêt bannit l'honneur de nos cœurs.*

Otez l'intérêt de la terre ,  
 Vous en exilerez la guerre ,  
 L'honneur rentrera dans ses droits ;  
 Et plus justes que nous ne sommes ,

Nous verrons regner sur les hommes  
Les mœurs à la place des loix.

(Roussseau.)

### I N T R I G A N T E.

#### *Caractère d'une Intrigante.*

C'est une insinuante, & qui fait en secret  
Couler adroitement un amoureux poulet.  
Habile en tout métier, intrigante parfaite,  
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achete;  
Met à perfection un hymen ébauché,  
Vend son talent bien cher, marie à bon marché.

(Regnard.)

### I N V O C A T I O N.

#### *Électre, seule.*

Témoin du crime affreux que poursuit ma vengeance ;  
O nuit dont tant de fois j'ai troublé le silence,  
Insensible témoin de mes vives douleurs,  
Électre ne vient plus te confier des pleurs.  
Son cœur, las de nourrir un désespoir timide,  
Se livre enfin sans crainte au transport qui le guide;  
Favorisez, grands Dieux ! un si juste courroux :  
Électre vous implore & s'abandonne à vous.  
Pour punir les forfaits d'une race funeste,  
J'ai compté trop long-temps sur le retour d'Oreste.  
C'est former des projets & des vœux superflus.  
Mon frere malheureux sans doute ne vit plus ;  
Et vous, Mânes sanglants du plus grand Roi du monde,  
Triste & cruel objet de ma douleur profonde,  
Mon pere, s'il est vrai que, sur les sombres bords,  
Les malheurs des vivants puissent toucher les morts ;  
Ah ! combien doit frémir ton Ombre infortunée,  
Des maux où ta famille est encor destinée !  
C'étoit peu que les tiens, altérés de ton sang,  
Eussent osé porter le couteau dans ton flanc ;  
Qu'à la face des Dieux le meurtre de mon pere  
Fût, pour comble d'horreurs, le crime de ma mere :

C'est peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis  
 Le sceptre qu'après toi devoit porter ton fils ;  
 Et que, dans mes malheurs, Égistre qui me brave,  
 Sans respect, sans pitié, traite Électre en esclave ;  
 Pour m'accabler encor, son fils audacieux,  
 Itys jusqu'à ta fille ose lever les yeux,  
 Des Dieux & des mortels Électre abandonnée,  
 Doit, ce jour, à son sort s'unir par l'hyménée ;  
 Si ta mort, m'inspirant un courage nouveau,  
 N'en éteint par mes mains le coupable flambeau.  
 Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime ?  
 Clytemnestre osa bien s'armer pour un grand crime ;  
 Imitons sa fureur par de plus nobles coups ;  
 Allons à ces autels, où m'attend son époux,  
 Immoler avec lui l'amant qui nous outrage ;  
 C'est-là le moindre effort digne de mon courage.

(Cribillon ; *Électre*, act. 1, sc. 1.)

O Déesse de la santé,  
 Fille de la sobriété,  
 Et mere des plaisirs du sage,  
 Qui sur le matin de notre âge  
 Fais briller ta vive clarté,  
 Et répands ta sérénité  
 Sur le soir d'un jour plein d'orage !  
 O Déesse ! exauce mes vœux  
 Que ton étoile favorable  
 Conduise ce mortel aimable ;  
 Il est si digne d'être heureux !  
 Sur Hénault tous les autres Dieux  
 Versent la source inépuisable  
 De leurs dons les plus précieux.  
 Toi, qui seule tiendrois lieu d'eux,  
 Serois-tu seule inexorable ?

(M. de Voltaire ; *Lettre au Président Hénault*.)

J O B.

*Souffrances de Job.*

Job, de mille tourmens atteint,

Vous rendra sa douleur connue ;  
 Mais raisonnablement il craint  
 Que vous n'en soyez pas émue.  
 Vous verrez sa misère nue :  
 Il s'est lui-même ici dépeint ;  
 Accoutumez-vous à la vue  
 D'un homme qui souffre & se plaint.  
 Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,  
 On voit aller des patiences  
 Plus loin que la sienne n'alla.  
 Sil souffrit des maux incroyables,  
 Il s'en plaignit, il en parla :  
 J'en connois de plus misérables.  
 (Benferade.)

Contre Job autrefois le démon révolté,  
 Lui ravit ses enfans, ses biens & sa santé :  
 Mais, pour mieux l'éprouver & déchirer son ame,  
 Savez-vous ce qu'il fit ? Il lui laissa sa femme.

### J O I E.

La Joie est le contre-poison du chagrin. Elle  
 éloigne les maladies du corps, égaye l'esprit,  
 se moque du caprice de la fortune, calme l'o-  
 rage des disgrâces, rend sensible aux agrémens  
 de la vie qu'elle prolonge au-delà du terme  
 ordinaire.

### *La Joie est naturelle aux gens de bien.*

La joie est naturelle aux âmes innocentes,  
 Autant que la tristesse aux âmes malfaisantes.  
 Un méchant n'est jamais assuré ni content ;  
 L'homme de bien est gai, quoiqu'il soit pénitent.  
 Le calme de son cœur paroît sur son visage,  
 Rien ne le peut troubler, rien ne lui fait outrage.

## J O U E U R .

*Son caractère.*

Acceptez pour époux un joueur,  
Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,  
Vous laissera manquer même du nécessaire :  
Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu ;  
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.  
Quel charme qu'un époux qui, flattant sa manie,  
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie.  
Prend pour argent comptant d'un usurier fripon,  
Des singes, des pavés, un chantier, du charbon ;  
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle  
Aux bijoux de sa femme, & même à sa vaisselle,  
Qui va, revient, retourné, & s'use à voyager  
Chez l'usurier bien plus qu'à donner à manger ;  
Quand, après quelque temps d'intérêt surchargée,  
Il la laisse, où d'abord elle fut engagée,  
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,  
Des diamants du temple & des plats argentés ;  
Tant que, dans sa fureur, n'ayant plus rien à vendre,  
Empruntant tous les jours, & ne pouvant plus rendre,  
Sa femme signe enfin, & voit, en moins d'un an,  
Ses terres en décret, & son lit à l'encan.

*(Regnard.)**Frere joueur ; Sœur amoureuse.*

Mon cher frere, disoit Silvie,  
Si tu quittois le jeu, que je serois ravie !  
Ne le pourras-tu point abandonner un jour ?...

Oui, ma sœur, j'en perdrai l'envie,  
Quand tu ne feras plus l'amour...

Va, méchant, tu joueras pendant toute ta vie.

*(De Cailly.)*

## J O U R .

*Point du jour.*

Déjà le voyageur quitte l'ombre & les bois ;  
Et déjà le soldat gémit sous le harnois.

Le laboureur dispos, à son joug qu'il attèle ;  
 De ses bœufs paresseux met le couple fidele.  
 Le pâtre à ses troupeaux fait fouler les guérets ;  
 Tout prêts à recevoir les trésors de Cérès.  
 Le petit écolier que le pédant étonne,  
 Sous sa terrible voix déjà tremble & frissonne ;  
 Et le nouvel époux, mal sorti du combat,  
 Contre un juste reproché instruit son Avocat.  
 L'Avocat qui postule, & celui qui consulte,  
 De leurs clients pressés entendent le tumulte ;  
 Et ce sexe si fier, qui nous donne des loix,  
 Reprend déjà la laine & l'éguille en ses doigts.  
 (M. Nicole.)

I R O N I E.

Quant à ce peuple Auteur ;  
 Dont tu n'as pu prévenir la disgrâce ;  
 Nous leur dirions, nous mettant à ta place :  
 Or ça, Messieurs, plus d'animosité,  
 Faisons la paix, & signons un traité.  
 Depuis long-temps je souffre vos murmures ;  
 Vos cris aigus, vos chaleurs, vos injures ;  
 Sans qu'en mes vers nul de vous énoncé,  
 Ait eu sujet de se croire offensé.  
 Je ferai plus. Continuez d'écrire,  
 Je vous promets de ne vous jamais lire :  
 De n'outrager ni vous, ni votre esprit,  
 Et d'oublier que vous ayez écrit.  
 Pourvu qu'enfin, plus modérés, plus sages,  
 A votre tour vous cessiez vos outrages,  
 Que vous daigniez parler ou moins, ou mieux ;  
 Des mœurs d'un homme éloigné de vos yeux ;  
 Et n'insulter, épargnant ma personne,  
 Qu'à mes écrits que je vous abandonne.  
 Cela s'entend : & c'est parler d'accord.  
 Y souscris-tu ? ... Muses, je le veux fort ;  
 Dès ce moment j'approuve & ratifie  
 Ce grand traité que je leur signifie.  
 Mais par hasard, si ce palliatif

N'opere rien sur leur esprit rétif ;  
 Si leur babil , si leur bruit continué...  
 Alors tu peux , sans plus de retenue ,  
 Les démasquer & rabattre leurs coups :  
 Et , si tu crois avoir besoin de nous  
 Pour réprimer leurs langues médisantes ,  
 Nous t'aiderons. Tu peux par ces présentes,  
 De notre part , le leur faire savoir...  
 Suffit. Adieu , Muses ; jusqu'au revoir.  
*(Roussseau ; Épître aux Muses.)*

## I S L E S.

*Placet au Roi pour être affranchi de la taxe  
 sur les Isles.*

Favorable autrefois aux chansons de ma muse ,  
 Grand Roi , tu daignas l'écouter ;  
 Et ce doux souvenir , dont mon ame est confuse ,  
 L'enhardit encore à chanter.  
 Tu fais que , par mes soins & mes ardes veilles ,  
 Cet obélisque si vanté ,  
 De ton règne fameux consacre les merveilles  
 A la postérité ;  
 Qu'ayant gravé ton nom au Temple de Mémoire ,  
 Tu tiras le mien de l'oubli ,  
 En versant dans mon sein un rayon de ta gloire ,  
 Dont tout mon sang fut annobli ;  
 Mais tu me fis grand tort , me faisant cette grace :  
 Je n'en suis que plus malheureux ;  
 Car être Gentil-homme & porter la besace ,  
 Il n'est rien de si douloureux.  
 Ce vain titre d'honneur , que j'eus grand tort de suivre ,  
 Ne garantit pas de la faim.  
 Je fais qu'après la mort la gloire nous fait vivre :  
 Mais en ce monde il faut du pain.  
 Je n'avois qu'un domaine au rivage du Rhône ,  
 Qui m'en donnoit pour subsister.  
 On m'en veut dépouiller & me mettre à l'aumône ,  
 Si je n'ai de quoi l'acheter.

Grand Roi, j'ai donc recours à ta bonté suprême ;  
 Et si l'on nous met en procès,  
 Pourvu que ton grand cœur le décide lui-même,  
 J'en dois peu craindre le succès.  
 Qu'est-ce en effet pour toi, Grand Monarque des  
 Gaules,  
 Qu'un tas de sable & de gravier ?  
 Que faire de mon Isle, il n'y croît que des saules,  
 Et tu n'aimes que le laurier.  
 Également puissant dans la paix & la guerre,  
 Comblé de gloire & de bonheur ;  
 Maître d'un grand État, quelques arpens de terre  
 Te rendront-ils plus grand Seigneur ?  
 Laisse m'en donc jouir : la faveur n'est pas grande ;  
 Ne me refuse pas ce bien.  
 C'est tout ce qu'aujourd'hui ce Placet te demande :  
 Grand Roi, ne me demande rien.  
 (Roubin.)

## J U G E S.

### *Leur devoir.*

Souvenez vous que, dans votre puissance,  
 L'Orphelin doit trouver un appui généreux.  
 Arbitres de l'humble innocence,  
 Laissez-vous attendrir à ses cris douloureux.  
 Animés des transports d'une noble colère,  
 Montrez-vous aux méchans, de vos glaives armés ;  
 Déployez un bras tutélaire ;  
 Rompez, brisez les fers des justes opprimés.  
 (De Boistrâgon.)

### *Epitaphe d'un bon Juge.*

Ci gît le Roi des Gens de bien,  
 Que de vertus dans sa courbe il assemble !  
 Le Sage séculier, & le Sage chrétien,  
 Par un accord divin, étoient unis ensemble.  
 Le ciel versa sur lui la plus pure équité ;  
 Il soutint l'innocence, & reprima le vice.



Ce rayon échappé du soleil de justice,  
 Retourne au sein de la Divinité :  
 Jugés, voilà votre modèle.  
 Consultez-le sur son tombeau ;  
 Et, si ses jugemens vous fervent de flambeau,  
 Vous ferez du grand Juge une image fidelle.

*Les bons Juges sont rares.*

Un bon Juge mérite une gloire immortelle ;  
 Je me mets à genoux, sitôt que j'en vois un ;  
 Mais bon Juge, & femme fidelle,  
 Rien si beau dans le monde, & rien de moins commun  
 ( *Le Noble.* )

Le Magistrat est une Loi parlante , & la Loi  
 est un Magistrat muet.

*Juge ignorant.*

Un Magistrat., dont les destins  
 Font un Juge des plus notables ;  
 Croit que la Loi des douze Tables  
 N'étoit que pour les grands festins.  
 ( *Furetiere.* )

Huissiers qu'on fasse silence,  
 Dit, en tenant l'Audience,  
 Un Président de Beaugé ;  
 C'est un bruit à tête fendre ;  
 Nous avons déjà jugé  
 Dix causes sans les entendre.  
 ( *Bataillon.* )

*Jeunes gens qui s'élèvent prématurément à de  
 grandes places.*

Quoi ! tu traites déjà les affaires publiques ?  
 Tu fais l'homme d'État, & déjà tu t'en piques ?  
 Tu veux en Magistrat faire observer les Loix,  
 Et te faire obéir du seul ton de ta voix ?

Qui t'a donné la clef de tes intelligences ?  
 Et sur quoi fondes-tu ces hautes connoissances ?  
 Es-tu devenu sage avant l'âge & le tems ?  
 Ne formes-tu des vœux que réglés & constans ?  
 Sçais-tu ce qu'il faut dire , & garder le silence  
 Dans l'exécution d'un dessein d'importance ?  
 Quoi ! lorsqu'un peuple altier , dans son émotion ,  
 Ne respire que meurtre & que sédition ;  
 Alors que la révolte allume dans son ame  
 De tragiques projets de carnage & de flamme ;  
 Sçais-tu l'art de calmer ces brouillons inhumains ,  
 Par le ton de la voix , par le geste des mains ?  
 Et sçais-tu dissiper cette fière tempête ,  
 En leur faisant goûter & le juste & l'honnête ?  
 Sçais-tu bien appliquer le remède à ces maux ?  
 Et sçais-tu discerner le vrai d'avec le faux ?  
 Distingueras-tu bien l'innocence du crime ?  
 Et sçauras-tu former un Arrêt légitime ?

( *Nicole , sur Perse.* )

### *Le Juge inique.*

Devant son Tribunal la justice est vénale ;  
 Le droit entre ses mains devient un vrai dédale ;  
 L'innocence opprimée élève en vain sa voix ;  
 Le corrupteur l'étouffe , & fait taire les loix.

( *Phil. de Sans-Souci.* )

### *Juge amoureux.*

Que le Juge aisément s'égare de sa route ;  
 Quand Cupidon a pris le timon du vaisseau !  
 Dame Justice ne voit goutte ,  
 Sitôt que sur ses yeux l'Amour met son bandeau.

Tout est magique en France dans tous les états.  
 On voit , dans l'Ordre des Juges , un enchantement  
 plus fort que dans ceux des gens d'Eglise ou des  
 Militaires. Un fils hérite des lumières de son pere

ainsi que de sa charge. Cet adolescent a végété vingt ans ; le jeu, les spectacles, des habits, des chiens, une maîtresse ont rempli tous les momens. Le pere meurt ou se démet. Le Bambin est Juge : il connoît à l'instant tous les principes du Droit écrit, toutes les Loix, les Coutumes, & la Jurisprudence. S'il en étoit autrement, comment décideroit-il de la fortune, de l'honneur & de la vie de ses Concitoyens ?

( *L'Abbé Coyer.* )

*Juge avare.*

Si vous lisez dans l'épithaphe  
De Fabrice, qu'il fut toujours homme de bien ;  
C'est une faute d'orthographe :  
Passant, lisez ; homme de rien.  
Si vous lisez, qu'il aima la justice,  
Qu'à tout le monde il la rendit ;  
C'est une faute encor, je connoissois Fabrice ;  
Lisez, Passant, lisez : vendit.

( *Le Brun.* )

Pendant que Thémis endort le Juge à l'audience, l'Amour éveille sa femme dans son appartement.

*Juge étourdi.*

Lorsqu'on me rapporta que sur les fleurs de lys  
Licandre avoit paru pompeusement assis  
Au banc des Conseillers comme un grand personnage ;  
Des gens qui l'assuroient je me mis à railler,  
Ayant cru bonnement qu'il falloit être sage,  
Ou le paroître au moins, pour être Conseiller.

( *De Cailly.* )

*Juge égal pour tous.*

Rapin, notre Bailli, ce grand homme de bien,  
Tient la balance droite, & n'a d'égard à rien.

Riche ou gueux, Laboureur, Bourgeois ou Gentil-  
homme ;

Tous sont également traités par ce grand-homme  
Que le bon Dieu nous accorda.

Présentez lui requête, ou poursuivez Sentence,

Pour personne jamais il ne fit pansé d'a,

Qu'il ne se fit payer d'avance.

(De Senecé.)

L'Épouse charitable d'un Robin, qui donne à  
son écusson des Licornes pour support, a soin de  
rendre ses armes parlantes.

## J U G E M E N T.

### *Jugement dernier.*

Quel spectacle se découvre.

A mes timides regards !

La voûte céleste s'ouvre ;

Qu'entends-je de toutes parts ?

Les vents soufflent, les mers grondent ;

Les élémens se confondent

Par des mouvemens divers,

Et brisant enfin leurs digues,

Font une funeste ligue

Pour détruire l'Univers.

Le pere du jour expire ;

L'horreur, le trouble & la nuit

Etablissent leur empire ;

La Lune sanglante fuit.

Les feux du ciel se consomment ;

Et des feux nouveaux s'allument ;

Dont la lugubre clarté

Est le terrible présage,

De cet instant qui partage

Le tems & l'éternité.

Un son égal au tonnerre,

Anime l'airain fatal ;  
Qui donne à toute la terre  
Le redoutable signal ;  
A cette voix menaçante ,  
La mort même obéissante  
Ouvre son avare sein ;  
Et je vois , par tout le monde ;  
D'une poussière féconde ,  
Renaître le genre humain.

Parmi cet immense nombre  
D'Hommes tremblans , éperdus ;  
Regne une tristesse sombre :  
Tous les rangs sont confondus.  
Déchus de leurs avantages ,  
Les Rois , les Héros , les Sages  
Reconnoissent aujourd'hui ,  
Qu'esclaves d'un même Maître ,  
Au moment qu'il veut paroître ,  
Tout s'éclipse devant lui.

Pour annoncer sa venue ,  
Le ciel s'embrâse d'éclairs.  
Je l'apperçois dans la nue ,  
Assis au milieu des airs.  
Sa sainteté le couronne ;  
Sa majesté l'environne ;  
Le foudre part de ses yeux.  
Et sur son front la Justice ,  
Menace d'un prompt supplice  
Les mortels audacieux.

Quels effroyables symptômes  
Cause le nouveau soleil ,  
En dissipant les fantômes  
Produits par un long sommeil !  
Saïsi d'une peur soudaine ,  
Le Juste se croit à peine  
A couvert de son courroux ;

Et l'on entend les coupables  
Pousser des cris lamentables :  
Montagnes , tombez sur nous.

Un Livre affreux se déplie ,  
Où , par des traits éclatans ,  
Le doigt du Seigneur publie  
L'histoire de tous les tems.  
En vain l'injuste artifice  
Auroit sçu peindre son vice  
Des couleurs de la vertu ;  
La vérité souveraine  
Détruit l'apparence vaine  
Dont il étoit revêtu.

Sévère Juge , bon pere ,  
Dieu sépare , sans retour ,  
Les objets de sa colère  
Des objets de son amour.  
Son implacable vengeance ,  
Et sa divine clémence ,  
Rendent , par un juste accord ,  
L'arrêt de mort & de vie ,  
Qui du Saint & de l'Impie  
Fixe pour jamais le sort.

Il commande , & les abîmes ;  
A sa parole s'ouvrens ,  
Engloutissent les victimes  
Qu'il livre aux feux dévorans ;  
Et , du séjour de la joie  
Lui-même traçant la voie ,  
Les Justes vont triomphans  
Jouer du riche héritage  
Qu'il a promis , pour partage ,  
A ses fidèles enfans.

( *Duché.* )

Plût au ciel que , lorsqu'on décide un procès ,  
les anciens Juges fussent bien éveillés , & les jeunes

endormis. Quelque équitables qu'ils soient, l'embarras est de les bien instruire. Comment s'y prendre ? La Partie leur est suspecte, le Factum les endort, le Procureur les embrouille, l'Avocat les étourdit, le Solliciteur les importune, & la Solliciteuse les distrait.

*Jugemens qui peuvent être portés à coup sûr.*

Lorsqu'entendrez Femelles jaboter,  
Contre une Iris dont sage est la conduite,  
Dites : ses yeux sont donc à redouter.  
Lorsque verrez en un logis trotter  
Moines capons sous maintien hypocrite ;  
Dites : est là vieillard qui veut tester.  
Quand verrez fots s'attrouper, s'ameuter,  
Contre quelqu'un, qui point ne s'en irrite,  
Et qui d'ailleurs sçait bien se comporter,  
Dites alors même, sans hésiter :  
Cet homme-là doit avoir du mérite.

*(Sedaine.)*

On a besoin d'un grand courage, pour soutenir les inconstances de la fortune ; d'un bon naturel, pour se soumettre aux rigueurs des Loix ; & d'une bonne éducation, pour corriger les défauts de la nature : le jugement tient lieu de toutes ces vertus.

Un jeune homme ayant été condamné à des dommages considérables, pour avoir donné atteinte à l'honneur d'une fille, le même Juge qui avoit rendu la Sentence, permit au garçon de reprendre la somme des mains de la fille, au cas qu'il pût en venir à bout ; la fille se défendit si bien, que la tentative fut inutile. Alors le Juge condamna la fille à rendre la somme, ne présumant

pas qu'elle n'eût trouvé autant de forces pour conserver son honneur, qu'elle en avoit eu pour la défense de son argent.

*Jugemens de Dieu.*

Le Roi des Cieux & de la Terre  
Descend au milieu des éclairs :  
Sa voix , comme un bruyant tonnerre ,  
S'est fait entendre dans les airs.  
Dieux mortels , c'est vous qu'il appelle :  
Il tient la balance éternelle ,  
Qui doit peser tous les humains.  
Dans ses yeux la flamme étincelle ;  
Et le glaive brille en ses mains ,

Ministres de ses loix augustes ,  
Esprits divins qui le servez ,  
Assemblez la troupe des justes ;  
Que les œuvres ont éprouvés ;  
Et , de ces serviteurs utiles ,  
Séparez les ames serviles ,  
Dont le zèle oisif en sa foi ,  
Par des holocaustes stériles  
A cru satisfaire à la loi ,

Allez , saintes Intelligences ,  
Exécuter ses volontés ;  
Tandis qu'à servir ses vengeances  
Les Cieux & la Terre invités ,  
Par des prodiges innombrables ,  
Apprendront à ces misérables ,  
Que le jour fatal est venu ,  
Qui fera connoître aux coupables  
Le Juge qu'ils ont méconnu ,

Il a dit à l'homme profane :  
Osés-tu , pécheur criminel ,  
D'un Dieu dont la loi te condamne ,



Chanter le pouvoir éternel ;  
 Toi qui , courant à ta ruine ,  
 Fus toujours sourd à ma doctrine ;  
 Et , malgré mes secours puissans ,  
 Rejettant toute discipline ,  
 N'as pris conseil que de tes sens !

Si tu voyois un adultère ,  
 C'étoit lui que tu consultois.  
 Tu respirois le caractère  
 Du voleur que tu fréquentois.  
 Ta bouche abondoit en malice ;  
 Et ton cœur , pétri d'artifice ,  
 Contre ton frere encouragé ,  
 S'applaudissoit du précipice  
 Où ta fraude l'avoit plongé.

Contre une impiété si noire ,  
 Mes foudres furent sans emploi :  
 Et voilà ce qui t'a fait croire  
 Que ton Dieu pensoit comme toi.  
 Mais apprends , homme détestable ,  
 Que ma justice formidable  
 Ne se laisse point prévenir ,  
 Et n'en est pas moins redoutable ,  
 Pour être tardive à punir.

( *Rousseau ; Odes sacrées.* )

### J U P P E S.

*Fausse jupes qui se nomment menteuses.*

Plus d'une belle , en ce canton ,  
 Se sert d'une menteuse au lieu de cotillon.  
 Cette fausse juppe est trompeuse ;  
 Et l'on fait bien en vérité  
 De l'appeller une menteuse :  
 Car on croit qu'elle cache une virginité ;  
 Et cette vertu précieuse ,

A quel âge s'y prendra-t-on,  
Pour la trouver sous un jupon ?

(Pannard.)

Quand je vois les jupes des femmes garnies  
de cercles de baleine, je m'imagine voir une  
Ville forte, environnée de lignes de circonvalla-  
tion, & retranchée par ce nombre infini de bar-  
rières qui la défendent des approches de l'ennemi.

### J U S T E.

#### *Son portrait.*

Seigneur dans ton Temple adorable,  
Quel mortel est digne d'entrer ?  
Qui pourra, Grand Dieu, pénétrer  
Ce sanctuaire impénétrable,  
Où tes Saints inclinés, d'un œil respectueux,  
Contemplant de ton front l'éclat majestueux ?

Ce sera celui, qui du vice  
Evite le sentier impur ;  
Qui marche d'un pas ferme & sûr  
Dans le chemin de la justice ;  
Attentif & fidèle à connoître sa voix ;  
Intépide & sévère à pratiquer ses loix.

Celui devant qui le superbe ,  
Enflé d'une vaine splendeur ,  
Paroît plus bas , dans sa grandeur ,  
Que l'insecte caché sous l'herbe ;  
Qui, bravant du méchant le faste couronné ,  
Honore la vertu du Juste infortuné.

Ce sera celui dont la bouche  
Rend hommage à la vérité ;  
Qui, sous un air d'humanité,  
Ne cache point un cœur farouche ;

Et, qui par des discours faux & calomnieux,  
Jamais à la pudeur n'a fait baisser les yeux.

Celui, dis-je, dont les promesses  
Sont un gage toujours certain ;  
Celui qui, d'un infâme gain ,  
Ne fait point grossir ses richesses ;  
Celui qui, sur les dons du coupable puissant ;  
N'a jamais décidé des jours de l'innocent.  
(Rousseau.)

*L'homme droit ne peut soupçonner personne de  
crime ou de bassesse.*

On peut des plus grands Rois surprendre la justice ;  
Incapables de tromper,  
Ils ont peine à s'échapper  
Des pièges de l'artifice.  
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui  
La bassesse & la malice.  
Qu'il ne sent point en lui. (Racine.)

*Tranquillité d'ame du Juste.*

Je ne crains point qu'un Dieu dans sa colere  
Me demande les biens, ou le sang de mon frere ;  
Me reproche la veuve, ou l'orphelin pillé,  
Le pauvre par ma main de son champ dépouillé,  
Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,  
Ou par quelques forfaits la fortune envahie ;  
Ainsi dans ce moment qui finira mes jours,  
Rempli d'une douce espérance,  
Je mourrai dans la confiance  
De trouver, au sortir de ce funeste lieu,  
Un asyle assuré dans le sein de mon Dieu.  
(Chaulieu.)

J U S T I C E.

*Son Éloge.*

Oui, la justice en nous est la vertu qui brille :  
Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille.

Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,  
 C'est quelque air d'équité qui séduit & qui plaît.  
 A cet unique appas l'ame est vraiment sensible,  
 Même aux yeux du Public un injuste est horrible :  
 Et tel qui n'admet point la probité chez lui,  
 Souvent, à la rigueur, l'exige chez autrui.

( Boileau. )

La Justice est une belle Vierge, déguisée &  
 produite par le Plaideur, poursuivie par le Pro-  
 cureur, cajolée par l'Avocat & protégée par le  
 Juge.

*La Justice ne doit avoir acception de personne.*

Laissons la noblesse du sang :  
 Aux yeux de l'équité, tous ont le même rang.  
 Pesons les droits réels ; la plus haute naissance  
 Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.  
 ( La Chaussée. )

*Pourquoi la Justice a-t-elle une balance en main ?*

La Justice a la balance :  
 Ce n'est, comme chacun pense ;  
 Pour juger suivant les loix ;  
 Mais afin de voir en somme  
 Si les écus du bon-homme,  
 Sont légers, ou bien de poids.

*La Justice est représentée les yeux bandés.*

La Justice a les yeux bandés,  
 Nous en sommes persuadés ;  
 Elle ne regarde personne.  
 Mais pour voir, s'il est bon & beau,  
 L'argent que son Greffier lui donne,  
 Elle leve un coin du bandeau.

( De Cailly. )

*Elle prend des deux mains.*

La main gauche autrefois mit la droite en instance  
 Pour partager les fonctions ;  
 Elle disoit : J'ai la même naissance ;  
 Comme elle je suis propre à toutes actions ,  
 Où son secours est nécessaire ;  
 Et les gauchers ne diront le contraire.  
 Alors , monsieur le Président  
 Dit à la pauvre complaignante ,  
 Que son droit étoit évident ;  
 Mais qu'à le soutenir elle avoit été lente.  
 Les deux mains , reprit-il , sauront que désormais ,  
 Par arrêt de la Cour , elles vivront en paix ;  
 Que , leur rendant une justice ,  
 Dont nous donnons l'exemple à nos neveux ,  
 Nous prétendons , en notre office ,  
 User également des deux.

*La Justice n'a plus le même poids.*

Constamment la Justice a toujours la balance ;  
 Et c'est là même qu'autrefois ;  
 Mais prenez-y bien garde , & vous verrez qu'en France  
 Elle n'a pas le même poids.  
 (De Cailly.)

*Les Gens de Justice ménagent les riches, & ruinent les petits.*

Thémis pour les plaideurs agit d'une façon  
 Contraire à ce qu'on fait à l'égard du poisson.  
 Le pêcheur toujours à propos  
 Laisse aller les petits , & s'empare des gros ;  
 Au contraire Dame Justice  
 Laisse sauver les gros , & mange les petits.  
 (Pannard.)

*La Justice est une épine.*

Tout plaideur court à sa ruine ;  
 Quelqu'un a dit , avec raison ,  
 Que la Justice est une épine ;  
 Il n'y passe pas un mouton ,  
 Qu'il n'y laisse de sa toison.

*(Pannard.)**La Justice comparée aux Pantins.*

Regardez cette figure ;  
 Qui représente Thémis ;  
 Qui , dit-on , d'une main sûre ;  
 Pèse & met tout à son prix :  
 Dans les biens qu'elle dispense ,  
 Qui fait pencher la balance ?  
 C'est un petit filet d'or  
 Qui fait aller le ressort.

*(Lataignant.)**On ne rend pas la Justice, mais on la vend.*

D'un tribunal fameux un Juge vieux routier ,  
 Ayant un fils de son métier ,  
 Qui n'étoit encor que novice ;  
 Lui conseilloit confidemment  
 De travailler utilement ,  
 Et de jamais *gratis* ne rendre la justice.  
 Le fils, assez homme de bien ,  
 Surpris d'un conseil si bisarre :  
 Moi, vendre la justice ! Eh ! le voudriez-vous bien ?  
 Pourquoi non , dit le pere , une chose si rare  
 Ne doit point se donner pour rien.

*(Boursault.)**La Justice s'achette en gros, & se vend en détail.*

Nous savons à quel prix on achette un office ;  
 Et comment aujourd'hui s'exerce la justice ;

On ne la connoît plus que par son attirail;  
Et qui l'achette en gros, la revend en détail.

(*Le même.*)

*Procès de l'huître terminé par la Justice.*

Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre;  
Deux voyageurs à jeun, rencontrèrent une huître :  
Tous deux la contestoient, lorsque dans le chemin  
La Justice passa, la balance à la main :  
Devant elle, à grand bruit, ils expliquent la chose ;  
Tous deux, avec dépens, veulent gagner leur cause.  
La Justice, pesant ce droit litigieux,  
Demande l'huître, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux ;  
Et, par ce bël arrêt, terminant la bataille :  
Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.  
Des sottises d'autrui nous vivons au Palais :  
Messieurs, l'huître étoit bonne ; allez, vivez en paix.  
(*Boileau.*)

*Fin du premier Tome.*

930511







